Jean-Pierre Depétris

Comme un vol de migrateurs

Avril 2010 - Avril 2011

Version 1, avril 2011

(Ancien titre, *En revenant à Marseille*)

© Jean-Pierre Depetris, juin 2010
Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site Copyleft Attitude http://www.artlibre.org ainsi que sur d'autres sites.

http://jdepetris.free.fr/Livres/mars/index.html

Mode d'emploi

Comme un vol de migrateurs
http://jdepetris.free.fr/Livres/mars/

Il s'agit moins ici d'une pensée qui se construit que d'une pensée qui se déplace, comme un vol de migrateurs, toujours à la limite de la dispersion, et d'autant plus cohérente que souple et vivace, une pensée qu'il m'importe moins que construire que de mettre à l'épreuve.

Il s'agit d'un livre numérique en *open source* et en *copyleft*, qui parle aussi de littérature numérique, d'*open source* et de *copyleft*.

Version 1., avril 2011

11 décembre 2010 - 21 avril 2011

Sous le premier titre de *En revenant à Marseille*, *Comme un vol de migrateurs* est un livre que j'ai écrit en ligne, et qu'il est préférable de lire en ligne plutôt que copié sur papier.

Je n'envisage pas son impression, du moins avant un certain temps. Les photographies qui l'accompagnent s'accommoderaient mal du noir et blanc, et en couleur, feraient exploser les prix. Les liens vers d'autres pages ne seraient plus aisément praticables, et refermeraient le livre sur lui-même.

On n'est pas obligé de le lire du début à la fin, bien qu'il ait un ordre, un ordre pas très évident peut-être, mais suffisamment bien construit pour que le cheminement n'y change pas grand-chose. Le deuxième carnet, par exemple, est un bon choix pour commencer. Le quatrième n'est pas mal non plus, ou encore le treizième, ou le suivant, ou même par *Mes images* (vingtième carnet). Commencer par le début d'ailleurs n'est pas non plus un mauvais choix, ou par la fin.

L'ordre ne tient sans doute pas à la division en trente-deux carnets, qui peuvent être découpés en quatre parties égales ; un tel ordre est voisin du désordre, et un tel nombre de l'innombrable.

Comme un vol de migrateurs est principalement composé de courriels, quelquefois entiers, la plupart authentiques, pas toujours dans l'ordre chronologique, presque tous de moi.

J'ai depuis longtemps observé que, comme la plupart des gens sans-doute, j'ai tendance à broder le fil de ma pensée en passant d'un correspondant à l'autre, d'un type de lecteurs à l'autre, d'une plume à l'autre. J'ai donc entrepris de poursuivre ce fil.

Oui, je suis bien conscient du paradoxe, et l'on aurait raison de comprendre que ce serait un peu comme chercher à suivre mes propres pas, mon propre sillage. Bien sûr, c'est pourquoi je n'enfile pas les textes les uns après les autres dans l'ordre où je les écris. Je reconstruis évidemment le mouvement de ma pensée, mais avec des textes déjà écrits en situations, et qui en induisent de nouveaux, aussi en situation, puisque le travail est en cours.

C'est pourquoi l'ouvrage a pu successivement grossir et diminuer. Début décembre, il contenait plus de 350 000 signes.

C'est pourquoi aussi il n'est pas une correspondance, ni un journal, ni un essai, ni de la poésie, ni une fiction, ni une auto-fiction… Peut-être un roman e-pistolaire. :-D

Premier carnet
Où je tente de me réacclimater

Le 4 Nivôse 218

À Z. Objet : L'anti-étrange

Très chère,

Merci pour la doc que tu m'as fait parvenir. Te lire est toujours un délice.

Depuis que je suis revenu, et ça commence à faire un bout de temps, je ne parviens pas à m'acclimater. Le monde ici est inhabitable. Il demeure beau pourtant. Je t'envoie des photos de la rade pour te rassurer à ce propos.

Lorsque la mer est légèrement striée par une brise du large et que le temps est couvert, elle prend vraiment un air étrange.

Non, ce n'est pas exactement cela, peut-être le contraire ; quoi que ce ne soit pas le contraire non plus. Un mot devrait être trouvé : *l'anti-étrange*.

L'anti-étrangeté est au moins aussi éloigné du familier que l'est l'étrangeté. La mer est anti-étrange ce soir. (Voilà un mot dont je devrais mieux préciser le sens, sinon autant ne rien dire.)

Pensée

Le 9 janvier 1431

À K H. Objet : Ce qu'on a écrit

Tes notes de lecture sur mon dernier livre me sont précieuses. Moi, j'écris peu ces temps-ci, et je ne cherche pas à écrire davantage, même si j'ai toujours trouvé un réel plaisir à manier un stylo, ou à caresser de mes doigts le clavier d'un portable.

Ce qu'on a écrit fini par être assez lourd avec le temps. Ça finit par devenir un certain poids qu'on doit remuer pour continuer à écrire, écrire autre chose évidemment.

Avant que ce poids ne s'alourdisse, c'est ce qu'on avait lu qui pesait. Un tel changement n'est pas vraiment un bénéfice. Il est bien trop sans surprise de s'imiter soi-même. C'est pourquoi il est sage de partager ce poids.

Amitié

Le 10 Muharram 2010

À Z. Objet : Le musée du vide de Marseille

J'ai suivi ton conseil d'aller visiter des musées pour qu'ils m'aident à me retrouver chez moi. J'ai commencé par le musée du vide.

Il n'y a pas grand chose dans le musée du vide de Marseille. Il n'y a pas rien non plus. Rien ne suffit pas à faire du vide, mais il y a de nombreuses salles vides.

Une grande salle expose le chas d'une aiguille. L'aiguille est plantée sur une tablette de bois. Une autre est traversée d'une porte à l'autre par un long tuyau de métal, vide évidemment.

Une petite salle du dernier étage contient un trou, un trou dans le mur, sans rien de particulier, comme ouvert à coup de masse, d'où l'on voit les collines escarpées. La salle des boîtes contient des boîtes vides. Il y a aussi une salle des chaises.

Le musée s'étend sur les trois étages d'un bâtiment grand et ancien. Dans ses départements consacrés au vivant, on trouve des coquillages, des squelettes, des carapaces, des coques de

fruits, des tiges sèches. Plusieurs salles sont consacrées à la mécanique, avec des pistons, des roues, des écrous, des clés…

Bien à toi

Le 11 janvier

À K H. Objet : Fermer la peau

Oui, j'écris peu ces temps-ci. Je m'abandonne plutôt au silence de la vision.

Depuis quelques années, je sors presque toujours avec un appareil-photo dans la poche. Je m'en sers très peu. Je m'en sers peu, du moins, à prendre des photos. Je me sers plutôt de cette possibilité qu'il me donne de m'en saisir à tout instant, pour voir le monde autrement.

Je prends rarement des photos. Les dernières fois, c'était pour illustrer les deux livres de Francine Laugier qui sont parues en 2009 chez *La Belle Inutile Éditions*[1], et aussi pour mes journaux de voyage[2].

Je m'en sers peu. Je glisse l'appareil dans ma poche en sortant, et il y reste jusqu'à ce que je le quitte en rentrant. Il m'aide seulement à voir ce qui se passe dans les lointains, à me tenir aux aguets. Il est rare que je le sorte de ma poche ou de mon sac. Je n'ai déjà que trop de photos qui encombrent mes disques durs. Qu'en ferais-je ?

Je ne suis pas de ces gens qui regardent des photos. Je suis cependant de ceux qui les travaillent. J'ai tiré des images très intéressantes de photos qui ne paraissaient pas s'y prêter, des photos insignifiantes et quelconques au premier regard.

La plupart du temps, je n'ai pas besoin d'appuyer sur le déclic, ni même de sortir l'appareil, pour voir, pour voir ce que je n'aurais peut-être pas vu sans l'avoir dans ma poche. Je dois bien pourtant le faire quelquefois, sinon ça finirait peut-être par ne plus marcher, je finirais peut-être par ne plus rien voir.

À travers tout ceci, j'établis une relation intime et permanente avec le soleil. Le soleil détermine bien-sûr à chaque instant tout ce que j'ai à voir.

Il détermine bien d'autres sensations aussi : sa morsure sur la peau ou celle du froid intense, la fraîcheur pénétrante du vent du sud, la moiteur… et qu'il n'est pas très évident de saisir dans la photo.

Souvent, à vouloir trop bien régler la prise de vue, comme les images, on perd cela. Les réglages automatiques sont redoutables : ils peuvent laisser des visions insipides, inodores… Il n'y en a pas moins un intérêt réel à évider les visions de toute autre donnée des sens. C'est à quoi sert un appareil photographique — comme on fermerait les yeux pour mieux entendre, ou mieux goûter.

Si l'on peut aisément fermer les yeux, et à la rigueur se boucher les oreilles, on a peu de contrôle sur l'odorat, la langue, et surtout la peau. Photographier, c'est un peu fermer la peau pour mieux y voir.

Notre sens de la vision à besoin d'une telle sorte de prothèse : fermer la peau, juste pendant les fractions de secondes où le voile de l'objectif s'ouvre.

Le 14/01/10

À X. Objet : L'en-dehors

Tu veux savoir pourquoi j'écris peu ? Je t'envoie les dernières pages de mon carnet :

La pluie ne goutte pas très loin de moi sur la terrasse de bois. Je n'ai qu'un petit coin de table pour m'abriter, et il est probable que je serais plus confortablement installé à l'intérieur. Des coups-de-vent intempestifs ne viendraient pas projeter parfois une goutte ou deux sur le

1 http://www.labelleinutile.eu//works/fl/fl.html
2 http://www.labelleinutile.eu//journaux/Tous_les_voyages.html

carnet où j'écris. D'où pourrais-je voir sinon ces nuages qui courent sur les pentes boisées, sentir la présence des troncs noirs et luisants ?

« Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, m'a dit le patron en m'apportant le café, vous seriez mieux dedans. » Que non !

J'apprécie toujours moins l'impression d'être à l'intérieur de quoi que ce soit, comme je finis par ressentir un écœurement des températures modérées, des odeurs d'appartement… Je crois que je suis en train de revenir à l'état sauvage.

Au fond, j'ai toujours été sauvage. Quand aurais-je été domestiqué ? Mais il est vrai que pendant des années, je me laissai doucement amollir, m'habituant au chauffage et aux meubles rembourrés. Il a fallu qu'en janvier 2008 à Marseille, il y a deux ans donc, j'ai dû sortir d'un bar pour fumer une cigarette. C'était devant l'usine de Callelongue qui a fermé depuis, le soleil n'avait pas encore pointé et le froid piquait un peu les doigts, et c'est là que j'ai compris de quel côté j'étais réellement : de l'extérieur. Définitivement dehors.

Mon souci est que les nouveaux outils pour l'écriture ne soient pas plus adaptés à mon biotope que je ne le suis au leur. Il m'importe peu qu'une goutte vienne tacher la feuille où j'écris, ou que le bas de mes pantalons soit humide sur mes bottes. Il m'importe peu qu'il fasse cinq degrés ou plus de trente. Au contraire, j'en ai besoin pour me sentir vivant.

Rien ne me laisse pourtant espérer l'apparition d'ordinateurs plus résistants à l'extérieur. Ils me contraignent à entrer, et ça ne me plaît vraiment pas. Les fabricants de matériels électroniques ne paraissent pas prêts à suivre cette voie. Leur fragilité permet peut-être de tirer leurs prix vers le bas, mais elle fait monter très haut les coûts pour nous faire vivre sous cloche.

Dans le prolongement de la terrasse, une remise abrite des bûches coupées pour le four à pizza. L'eau ruisselle partout et réveille l'odeur du bois frais et de la sciure.

Et je ne m'enrhume jamais à écrire en plein froid ? — Je mange de l'ail, ça tue les microbes.

Le 20 janvier

De Mz. Objet : Tes dernières publications

Jean-Pierre,

La quantité de mensonges que tu peux écrire dans tes journaux de voyage est impressionnante. N'est-il pas à craindre qu'ils cachent les étincelles de vérités que tu y places aussi ?

En tout cas, tu ferais croire n'importe quoi si tu ne poussais pas délibérément trop loin. N'as-tu jamais songé à ouvrir une école de menteurs ?

Je sais bien que tous les artifices que tu utilises sont étalés sous mes yeux quand je lis, mais il n'y a rien à faire, ils se dérobent et me piègent. À chaque ligne je dis qu'il est impossible d'inventer ça, jusqu'au moment où je dois bien me rendre à l'évidence que tu m'as fait marcher depuis un long moment.

C'est habile et amusant, je te l'accorde, mais je te reproche quand même de tromper le lecteur, et même de le tromper doublement. Tu le trompes d'abord quand il te croit, et tu le trompes encore quand il ne te croit plus. Je ne pense pas que ce soit une attitude acceptable pour un auteur.

Comprends-moi. Je ne cherche pas plus que toi à trancher une frontière entre la fiction et la vérité. Mais le lecteur doit savoir si l'auteur joue ou est sérieux, s'il veut être cru ou non. Toi, on voudrait te tordre le cou.

Sérieusement, je n'approuve pas ton parti-pris.

Mz

Le 20 janvier

À Mz. Objet : Re : Tes dernières publications

Très cher ami,

Te sens-tu vraiment plus doué de raison que les autres hommes ? Alors pourquoi mes mensonges leur cacheraient-il les étincelles de vérité que tu perçois ?

Mz a écrit :

> *La quantité de mensonges que tu peux écrire dans tes journaux de voyage est impressionnante. N'est-il pas à craindre qu'ils cachent les étincelles de vérités que tu y places aussi ?*
>
> *En tous cas, tu ferais croire n'importe quoi si tu ne poussais pas délibérément trop loin. N'as-tu jamais songé à ouvrir une école de menteurs ?*

Toutes les écoles le sont, et il en est de deux sortes : celles qui font croire à l'autorité du magister, et celles qui enseignent la consistance et la fertilité des énoncés. Naturellement, la consistance et la fertilité ne nous-enseignent pas grand chose sur l'accord des énoncés avec les faits, car c'est ce rapport en définitive qui est en question.

> *Je sais bien que tous les artifices que tu utilises sont étalés sous mes yeux quand je lis, mais il n'y a rien à faire, ils se dérobent et me bluffent. À chaque ligne je dis qu'il est impossible d'inventer ça, jusqu'au moment où je dois bien me rendre à l'évidence que tu m'as fait marcher depuis un long moment.*
>
> *C'est habile et amusant, je te l'accorde, mais je te reproche quand même de tromper le lecteur, et même de le tromper doublement. Tu le trompes d'abord quand il te croit, et tu le trompes encore quand il ne te croit plus. Je ne pense pas que ce soit une attitude acceptable pour un auteur.*

Relis-toi et demande-toi si en réalité je trompe quiconque. C'est plutôt le lecteur qui se trompe, tantôt en me lisant trop naïvement, tantôt en ne me prenant pas assez au sérieux. Moi, je ne lui fais rien croire, c'est lui qui croit, soit que je dis la vérité, soit que je mens. Je lui offre seulement les moyens de reconsidérer sa façon de me lire chaque fois qu'il s'égare un peu trop dans un sens ou dans l'autre.

Les artifices que tu as bien sous les yeux, et dont certains remontent à *la Poétique* d'Aristote, ne fonctionneraient pas si bien s'ils n'étaient que des artifices.

> *Comprends-moi. Je ne cherche pas plus que toi à trancher une frontière entre la fiction et la vérité. Mais le lecteur doit savoir si l'auteur joue ou est sérieux, s'il veut être cru ou non. Toi, on voudrait te tordre le cou.*
>
> *Sérieusement, je n'approuve pas ton parti-pris.*

Mais moi aussi j'ai parfois l'envie de tordre le cou à mes amis qui, comme toi, partagent avec moi des pans de leurs vies en souhaitant que je n'ébruite rien. Je ne comprends décidément pas pourquoi vous avez tant de choses à cacher. Répression, concurrence, réputation, indiscrétion… tous les prétextes sont bons, et en définitive, aucun ne tient quand on y regarde de près.

Mon cher Mz, le monde s'en fout de nos histoires. Tu peux très bien le vérifier quand il te vient l'envie de les-faire connaître : on ne t'entend pas, on ne se souvient de rien, on comprend tout de travers. Plus tu dévoiles, et plus en réalité, tu voiles. Plus nous nous faisons transparents et plus nous nous faisons invisibles.

Lorsque j'écris, je pourrais me soucier de me documenter, de vérifier, de m'informer, plus que de débrider mon imagination. Ce travail d'enquêteur ressemblerait trop à mon goût à celui de la police. Et reconnais aussi que les faits ne se laissent pas si aisément réduire.

Je suis bien convaincu que l'esprit humain est capable d'acquérir sur toute chose, non pas une opinion, non pas une conviction, mais une certitude. Il le peut virtuellement, mais pas sur tout en même temps. Tôt ou tard, nous devons bien faire confiance à l'opinion, à la rumeur, et la seule certitude que nous ayons, est qu'elles sont probablement fausses. Elles sont fausses, et elles faussent probablement les conclusions que nous tirons de nos certitudes seules.

Alors à quoi bon s'encombrer de vérifications ? Non, vois-tu, la meilleure attitude pour moi consiste à s'assurer quelques prises solides sur lesquelles l'imagination puisse bâtir avec fermeté. Car je ne vois pas pourquoi on dénierait à l'imagination la fermeté de ses constructions.

Que mes mensonges soient crédibles, et que mes vérités soient douteuses te trouble, c'est que tu accordes trop d'importance au vrai et au faux, ou à la fiction. Oublie-les. Seules comptent la fermeté et la fertilité. Ne confonds pas l'imagination avec l'imaginaire.

Vrai ou faux, tout ce dont tu ne peux t'assurer par toi-même n'a aucune importance.

Deuxième carnet
Où il est fortement question de langue et de lettres

Le 26 juillet

Ce n'est pas ici que ça commence

Qu'on le veuille ou non, écrire, c'est ordonner. Tu peux toujours donner un ordre mouvant ou arbitraire, tu dois en imposer un. Pourquoi sinon ne pas offrir seulement un lexique et une syntaxe, en disant « débrouille-toi » ? Et pourquoi pas seulement un jeu de caractères ? Non, le peu d'ordre que tu donneras entre quelques signes, ce sera seulement ce que tu écris.

« Encre - Encore » avait écrit Julien Blaine. Eh bien oui, ça fait un poème, et il me plaît.

Maintenant, l'ordre que je donne, libre à chacun d'en faire ce qu'il veut. Je n'ai jamais dit qu'on devait me lire en commençant par le début. Et le début de quoi d'abord ? D'un chapitre, un court texte, d'un livre, de mon œuvre ? Je ne sais même pas où débute mon œuvre ; le premier texte que j'ai conservé n'est pas le premier que j'ai écrit, ni davantage le premier que j'ai publié.

Comment fait-on un début ? On dit seulement : « Voilà, cela commence ici. » Remarque qu'un auteur pourrait dire : « Ce n'est pas ici que ça commence, plusieurs pages ont été supprimées. » Et ça n'en commencerait pas moins ici ; c'est pourquoi, à ma connaissance, aucun auteur n'a encore commencé ainsi.

Et la suite, c'est pareil. Il suffit de la mettre après. Mais la suite qu'on met après n'est qu'une option possible parmi une infinité d'autres. Crois-tu qu'un auteur ait toujours écrit la suite après le début ?

Pourquoi ne pas offrir tout ça en vrac ? « Débrouille-toi ». Autant offrir un jeu de caractères, disais-je. On l'a déjà, et on l'a même en ordre, l'ordre alphabétique. C'est l'ordre le plus arbitraire qui soit, et il en est cependant un.

En somme, si j'écris peu, c'est avant-tout parce que j'articule peu, j'ordonne peu ce que j'écris. Et comme j'ordonne peu, ça ne prend pas consistance ni durée. Ce que je dis dans un courrier n'entretient pas beaucoup de relations avec ce que j'écris dans un autre, ou se répète un peu. Je crois que ça tient beaucoup à la vie bien trop fractionnée qu'on mène ici ; car c'est la vie elle-même qui ne s'articule pas.

Or c'est à quoi sert la littérature, à mon sens, à articuler la vie. C'est ainsi que j'ai toujours compris la phrase de Proust : « La vraie vie, c'est la littérature. » (À rapprocher de la « rumination » de Nietzsche.) J'ai toujours identifié les gens qui n'écrivaient pas à un certain côté décousu, pas seulement de leurs propos, mais de leur personne.

On comprend bien alors qu'écrire n'est pas une activité privée, mais pas publique non plus, ou les deux. C'est apparemment pourquoi quelques-uns de ceux qui font métier d'écrire me paraissent eux-aussi de plus en plus décousus, comme s'ils n'écrivaient pas réellement, comme si ce qu'ils écrivaient demandait à être réordonné dans des correspondances ou des carnets ; ce que les autres font peut-être. Ni public, ni privé, ou les deux, et où l'anonymat n'a pas plus droit de cité que la célébrité.

Cela demande un partage, à la fois intime, attentif et ouvert. Qui en est capable ? Où est-ce possible ? Par quels moyens ?

Je te livre ces quelques réflexions notées à la diable et tout en cherchant bien à les ordonner et les articuler le plus pratiquement possible.

Il y a toute une reconquête à faire du réel.

avril

Sur la langue

Pardi qu'il y a un esprit marseillais. Les pays de langue d'oc furent les premiers en Occident à posséder une littérature en langue vernaculaire. La langue écrite était donc la même que celle qui se parlait dans les rues et dans les campagnes. Un pouvoir de la plume et du verbe compliquait encore celui de la noblesse, du clergé et de l'argent.

Il est resté quelque chose de cette pratique d'une langue à la fois populaire et littéraire dans le sud de la France, même si la langue, elle, a pratiquement disparu. Il y a un esprit marseillais, comme il y a un esprit français, un *humour* anglais, un *Witz* allemand… L'esprit marseillais n'est pas si éloigné de l'esprit français, sauf qu'il fut toujours très démocratique, alors que l'autre était l'apanage d'une cour.

Litotes, métalepses, antiphrases, syllepses… bien peu de gens, dans les quartiers de Marseille ou ailleurs, sauraient dire ce que ces mots signifient, mais ils en font un ample usage comme Monsieur Jourdain de la prose.

La rhétorique marseillaise apprécie une figure de rhétorique qui n'a pas un nom compliqué : l'exagération. Son principe ? Grossir l'accessoire pour rendre évident l'important.

À un mot d'esprit, on répond, si l'on peut, par un autre. C'est très difficile car on est cueilli à froid. Ça vient tout seul ou ça ne vient pas, alors seulement on rit — car on ne doit jamais rire de son propre mot d'esprit.

La langue provençale à complètement disparu, ou c'est tout comme, mais pas une façon de parler, une verve provençale, qui a totalement intégré le français. J'ai connu des enfants arrivés ici sans même connaître la langue, devenus des adolescents parlant avec la verve de Marseillais natifs. Cette verve s'acquiert vite, et facilite à l'évidence l'intégration de la langue. Elle est du moins une stimulation pour en maîtriser les ressources. Des gens peuvent venir de loin et garder longtemps leurs coutumes, leur cuisine et même leur accent, avec la rhétorique locale, on se sent très vite, comme on dit « en intelligence ».

Attention l'esprit est toutefois à manier avec prudence. Il n'est pas à mettre entre toutes les lèvres. Surprendre ou être surpris, ne va pas sans un rapport de force, quelque-chose du duel. Comme des lames, les mots peuvent blesser.

Il y a toujours eu une proximité entre rhéteur et bretteur. Dans toutes les cultures, les meilleures mains à plume furent souvent aussi des mains à épée.

Comme dans les arts martiaux, ce n'est pas pour s'agresser qu'on pratique le mot d'esprit. Ce n'est pas davantage pour savoir qui est le plus fort. C'est moins encore pour ne rien dire, ou ne pas se prendre au sérieux, au contraire. C'est pour garder l'esprit en éveil, garder la bonne distance avec le langage, ses lieux-communs, ses prêts-à-penser. C'est pour cultiver une liberté d'énoncer sans manière ni convenu.

L'esprit ne doit jamais être blessant. C'est le plus difficile car l'humain est ainsi fait que s'il hésite entre plusieurs interprétations, il tend à choisir la pire. Le double-sens ne doit rien céder à l'ambiguïté.

Éviter toutefois de faire de l'esprit avec un représentant de quelque ordre que ce soit.

Les patrons de bars doivent être de bons rhéteurs ; leur fond de commerce en dépend. Ils doivent éviter qu'au fils du temps, leurs établissements ne deviennent les repères de ceux qui pensent d'une même façon, et qu'ils fassent partir les clients qui pensent autrement. Il doit permettre la plus libre parole.

Pensez ce que vous voulez, mais pensez. Ne nous-abreuvez pas de clichés, ne nous-gavez pas de mots-d'ordre.

C'est pourquoi on ne se sent pas agressé, mais plus à-l'aise. La libre parole n'a pas besoin d'être consensuelle, au contraire.

C'est comme quand je faisais des ateliers d'écriture. Pas question d'affronter le langage sans établir une totale liberté de pensée. Pas question de penser librement sans tenir le langage en respect.

Avril

Poétique et grammaire

Cette façon somme-toute naturelle de parler tend peut-être à disparaître. Radios, télévision, mobilité, entraînent l'égalisation par le bas autour d'un français administratif. Le jeu de mots remplace le mot d'esprit.

Plus grave est la disparition du « e » muet, ou plutôt que tous les « e » le deviennent. L'accent marseillais les appuyait au contraire.

Les liaisons aussi se font plus rares. La métrique du français en est toute bouleversée.

Dans les bars de quartiers de Marseille, on est capable de lire correctement ce vers de Hugo : *Mon père ce héros au sourire si doux*. Les « e » de « père » et de « sourire » seront peut-être trop appuyés, mais la métrique sera bonne.

En français *journal-télévisé*, cela donne : *Mon per c't'éro au sourir'si doux*. Neuf au lieu de douze syllabes.

Ce n'est pas avec ça que le marché de la poésie sera côté en bourse.

Les liaisons, elles, permettent de prononcer les déclinaisons du français. Si on les ignore en parlant, comment les retenir automatiquement quand on écrit ?

Ceci entraîne des écarts de plus en plus considérables entre la langue qui se parle et celle qui s'écrit. Et plus les deux s'éloignent, moins on les possède chacune.

Une langue doit évoluer, bien sûr. Comme tout ce qui vit, elle doit changer ou mourir, soit, encore doit-on l'oser.

La double négation tend à disparaître dans le français oral. « Il y en a plus » peut prendre alors deux significations opposées. L'oral corrige spontanément en prononçant ou non le « s ». Pourquoi ne pas oser écrire alors selon le besoin « il y en a plu » ou « il y en a plusse » ?

On rencontre là un réel problème en écrivant. Quand les poètes composaient en vers, c'était moins grave, car la métrique donnait la prosodie. Comment la marquer en prose ?

Comment savoir si le texte doit être lu avec toutes ses syllabes, ou si l'on doit en sauter une sur quatre ? Ce ne sera plus le même texte.

En France, on a toujours fait une histoire avec l'accent, et surtout avec l'accent marseillais. On a l'impression que pour bien parler français, on devrait se faire passer pour un élève du Lycée Henri IV. Cela surprend toujours les étrangers.

Même pour parler anglais, on croit en France qu'il est nécessaire de se faire passer pour un Américain. Parler une langue ne consiste pourtant pas à passer pour ce qu'on n'est pas. Les Français sont réputés pour ne pas être doués pour les langues.

L'accent n'est rien. Il est facile de l'effacer, de le jouer ou même le sur-jouer.

Dans ma jeunesse, je craignais que mon accent ne perturbe l'écoute quand je lisais mes textes. J'ai vite vu qu'effacer mon accent perturbait seulement ma prosodie.

Avril

Re : Poétique et grammaire

[…]

Seuls les *Cahiers du Sud* donnèrent à Marseille une dimension à la mesure de la ville qu'elle était devenue au début du vingtième siècle. Pendant un temps, les *Cahiers du Sud* furent peut-être la meilleure revue française.

Le couple Ballard ne cherchait pas à faire une revue locale, régionale, ni même nationale ou européenne, et moins encore parisienne.

Les *Cahiers* se placèrent spontanément au centre d'un réseau mondial, d'un champ de force spatial et temporel, dont les rayonnements faisaient se croiser le Surréalisme, l'empirisme anglo-américain, la culture arabo-persane, la poésie d'extrême-orient, le romantisme allemand, l'érotique des troubadours…

Les compagnies maritimes avaient dû en soupçonner les avantages, et soutenaient activement la revue. Je me souviens, enfant, en avoir déjà feuilleté des numéros, à l'âge où je pouvais seulement goûter les somptueuses et exotiques publicités des compagnies Paquet ou Fraissinet.

Sur de vieux numéros des *Cahiers du Sud*, j'ai découvert Novalis, Maître Eckart, John Austin et les nouvelles philosophies du langage, Henri Corbin et Louis Massignon, Hallaj, Ibn Arabî et Farid oud din Attâr, la poétique japonaise, les textes les plus décisifs et incisifs de Roger Caillois, et tant d'autres choses qui dessinèrent le paysage mental d'un siècle.

La décolonisation a rattrapé les *Cahiers du Sud*, qui disparurent en 1966. Le lien ne s'était pas fait avec des Kateb Yacine, Salah Stétié, Mahmoud Darwich…

Comme un élastique casse, arts et lettres se tournèrent brutalement vers Paris, et déjà New York.

Le vaste monde devient plus exotique encore, voyage aux Indes et psychédélisme. Même les idées les plus radicales d'occident semblaient lui revenir de l'extérieur, avec béret guevariste et col Mao.

[…]

La culture, voilà un mot qui contient deux notions diamétralement opposées : l'une concerne la particularité ; l'autre ce qu'il y a de commun et de transversal en toute culture. Avec la première acception, chacun défend la sienne, on craint qu'une culture n'étouffe l'autre. Avec la seconde, c'est le contraire.

Être cultivé serait dont être en mesure de se comprendre quelle que soit la culture. Ce serait un peu comme n'en avoir aucune, ou en avoir plusieurs, en avoir au moins deux pour prendre la distance avec chacune, ou pour le moins avoir quelque chose de très différent de ce qu'on appelle, dans un autre sens, « une culture ».

C'est comme, par exemple, quand on lit « les dents du requin », ou « les dents de la mer ». Du moment qu'on comprend le lexique, on comprend « les dents du requin » par la seule relation syntaxique.

Ce n'est pas suffisant pour comprendre « les dents de la mer ». La mer n'a pas de dents pour la seule relation de la grammaire et du lexique. On doit alors comprendre la relation pragmatique que les choses établissent entre elles : les dents de la mer sont dans la bouche du requin.

Elles peuvent être aussi l'écume blanche des vagues qui rongent la côte, les récifs qui brisent les coques… Elles peuvent désigner bien des choses qui s'éclairent par la relation poétique et plus seulement grammaticale.

Il y a entre les deux sens du mot « culture » une relation comparable à celle entre grammaire et poétique. C'est en quoi la culture peut ne pas se réduire à un relativisme cosmopolite ; et la liberté de penser, à la tolérance.

[…]

Les *Cahiers du Sud* n'ont pas laissé un vide, ils ont essaimé : *Action Poétique*, *Sud*, *Manteïa*, chaque revue avait ou a encore ses qualités et ses nécessités, et il y en a toujours de très bonnes — leur ambition, si.

L'ambition des *Cahiers du Sud* ? Une sorte de port-franc des lettres.

Que des « plumes prestigieuses » (pour broder le lieu-commun) aient signé dans les *Cahiers* est anecdotique, l'important est ce qu'elles y signèrent, et qu'on imagine mal ailleurs.

Rien de semblable ne pourrait être envisagé aujourd'hui. Les raisons en sont innombrables.

Le 27 Juillet

Histoire universelle de Marseille

J'ai lu le livre d'Alèssi Dell'Umbria, *Histoire Universelle de Marseille*[3], et je te le conseille. C'est l'auteur qui a publié un article sur Victor Gélu dans le même numéro de Gavroche qui a accueilli mon texte sur Ken Knabb l'IS et la contre-culture US, fin 2008[4]. Je regrette seulement qu'il ait fait commencer son ouvrage au treizième siècle, alors que, tu le sais, ce qui m'intéresse le plus, c'est ce qui s'est passé ici entre le premier et le treizième siècle — apparemment, rien.

Ce n'est pas un livre d'historien. Je veux dire que l'auteur a réellement un point-de-vue : c'est à partir d'une réalité subjective qu'il parle, et très solidement documentée. Naturellement, son point-de-vue n'est pas exactement le mien. Il est clair que je ne le suivrai pas sur son anti-protestantisme et son admiration pour Cazaulx, qui avait rallié la ville à la Ligue Catholique. Du moins son point-de-vue est clair, et je comprends bien qu'il n'ait pas beaucoup cherché sur la Réforme à Marseille et sur les persécutions religieuses, dont les traces sont pourtant comme inscrites dans les murs de la ville.

Et puis je ne suis pas si urbain que ça. Je ne crois pas que la ville soit l'avenir de l'homme. Les villes sont devenues d'immenses camps dont le ravitaillement sera toujours plus problématiques, et c'est ainsi qu'elles mourront. Je crois que nous vivons la fin d'une ère *mégalithique*. J'appelle ainsi la période qui a commencé avec la première sédentarisation de quelques tribus autour de monuments de pierre, et qui s'achève avec les gratte-ciel des grandes métropoles concentrationnaires. Il n'y a plus rien à vivre dans une ville.

Toutefois le point de vue de Dell'Umbria est fertile, qui consiste moins à faire l'histoire d'une ville pendant sept siècles, qu'à travers elle, interroger l'histoire universelle. C'est surtout en quoi ce n'est pas un livre d'historien, mais une critique de l'histoire.

3 http://www.atheles.org/agone/memoiressociales/histoireuniverselledemarseille/
4 http://jdepetris.free.fr/load/KK_et_IS.html

Troisième carnet
Où plane la question de perspective spatio-temporelle

Le 27

Re : Histoire universelle de Marseille

Jean-Pierre,

Je suppose que tu comprends que sous un autre clavier que le tien, accuser un auteur de partir d'une réalité subjective serait une critique grave. Mais je sais bien que pour toi, le seul côté objectif serait insuffisant pour faire une réalité. ;)

Je voulais surtout te répondre que Dell'Umbria est peut-être moins loin de ton point de vue que tu as l'air de le croire. Je te cite le passage d'un entretien dans la *Marseillaise* :

« En fait, dans toute cette Histoire se déploie une conception de la ville. Et une critique de ce qui tend à remplacer cette dernière, l'agglomération. **La désintégration de la ville est un fait universel, constatable sur les cinq continents**. Dans le cas de Marseille, ce processus prend une forme singulière parce qu'il coïncide avec le naufrage du système industrialo-portuaire qui faisait vivre cette ville, et avec la mise en périphérie de celle-ci. »

Répondant à Roland Pfefferkorn, *La Marseillaise*, 19/11/2006. (C'est moi qui ai souligné.)

mai

La peinture

La notion de paysage se constitua, on le sait, grâce à la peinture, lorsque celle-ci, s'affranchissant des sujets religieux, revint sur terre : quand l'homme commença à prendre conscience du pays qui l'environnait. Tout paysage possède une densité que l'on saisit avec patience. Mais le consommateur n'a jamais le temps. Un décor est au contraire quelque chose de superficiel, qui se monte et se démonte en fonction de la mode. Ainsi le paysage de Marseille, ces maisons, ces collines et ce bord de mer qui parlaient si fort à ceux qui y vivaient laisse place à un décor de plus. Quel Vernet ou quel Loubon, quel Monticelli ou quel Cézanne viendrait peindre l'Escale Borély ?!…

Ce qu'évoque Alèssi Dell'Umbria est évidemment plus complexe, même si sa démonstration illustre suffisamment bien le propos de son ouvrage, *Histoire Universelle de Marseille*.

Marseille était déjà un vaste chantier — et ses décors, théâtraux — avant-même que ces peintres n'aient commencé leurs œuvres. Ça ne les a pas empêché de faire leurs paysages. N'oublions jamais, lorsque nous regardons une peinture ancienne, que ce qu'elle montre n'était pas nécessairement ancien pour son peintre.

Ça n'a pas empêché non plus que ce soit ici précisément, à Marseille ou dans ses proches environs, que se soient effectués les tournants les plus décisifs de la peinture contemporaine, de Cézanne à Braque, de l'Impressionnisme au Cubisme. Le paysage n'a certainement pas abandonné la peinture à Marseille seulement, quoi que la région ait été aussi, avec Paris, Berlin et Moscou, un haut-lieu de cette mystérieuse disparition.

D'ailleurs cette disparition est toute relative. On ne compte pas les galeries qui vendent des paysages, et les salons qui en sont décorés. Comme le roman pour les lettres, c'est le genre qui se vend le mieux. La différence est cependant considérable : ce sont alors les peintures qui sont nouvelles, et les sujets, anciens. Le paysage provençal a glissé vers l'artisanat local.

La peinture n'est pas passée immédiatement de la perspective au paysage. Ce paysage n'était qu'un décor pour le sujet principal, même quand il n'était plus religieux. Il fallut

attendre longtemps pour qu'un tableau ne représente rien d'autre. Les peintures impressionnistes, avec leurs petits formats et leurs grands coups de pinceau visibles, ressemblent à des détails qu'on aurait découpé dans de grandes toiles anciennes : les paysages qui en faisaient le fond.

La peinture impressionniste nous place devant l'histoire européenne de l'art, et nous-glisse à l'oreille « l'important n'a aucune importance ».

mai

La Belle Époque

En réalité, le paysage s'est imposé et a disparu autour de cette même époque, disons *la Belle Époque*, dont la nôtre est au fond bien plus imprégnée qu'on le croit.

Dans la peinture occidentale, le paysage a presque toujours été un décor, et ce n'est pas sans audace qu'on se mit à peindre des décors vides. (Mais un décor vide en est-il encore un ?)

La Belle Époque, c'est l'apothéose du cheval-vapeur. Héron d'Alexandrie a inventé la machine à vapeur au premier siècle. En ce temps-là, on ne savait qu'en faire. Il paraît qu'il construisit un petit train pour le jeune et futur empereur Ptolémée. Le dix-huitième siècle européen sut quoi faire de la vapeur : remplacer la force animale, notamment celle du cheval.

Il ne suffisait pourtant pas de mettre des machines à la place des animaux pour faire une révolution industrielle, et transformer d'anciens éleveurs en simple main-d'œuvre au service des chevaux-vapeur. Il fallait encore qu'une part toujours plus importante de la population ose ouvrir le capot et bricoler. Il fallait que des armées d'ouvriers, de paysans, de mécaniciens, d'ingénieurs, de chercheurs ou de simples amateurs se mettent à comprendre plus ou moins la mécanique. C'est cela, la Belle Époque, un renversement de classe, brutalement interrompu par la barbarie de la Guerre Civile Mondiale.

Qu'est-ce que la Belle Époque avait de si belle ? À mon avis, la campagne. C'est en ce temps que les villes perdirent leurs fortifications, que des tramways et des trains de banlieue poussèrent leurs lignes jusqu'en périphérie, et où des travailleurs allaient le dimanche dans des guinguettes au bord de l'eau.

C'est l'époque aussi où l'on inventa la peinture en tube, et où les artistes purent quitter leurs ateliers pour aller eux aussi à la campagne. Quand les uns et les autres se rencontraient, cela donnait même les peintres du dimanche. Marseille est réellement une ville de cette époque-là.

C'est à la Belle Époque qu'on inventa aussi le stylo-plume. En réalité, comme la machine-à-vapeur, le stylo-plume avait déjà existé avant, dans l'Empire Mongol, mais il semble que les hommes n'en avaient pas non-plus tout-de-suite perçu l'utilité. À quoi peut bien servir un stylo-plume et un bloc de papier que l'on puisse emporter partout avec soi ? À écrire sous les arbres, pardi !

Il est très remarquable d'ailleurs que les Mongols, qui n'aimaient pas non plus les fortifications, et démolirent pierre-à-pierre celles de Bagdad avec une patience de fourmi, aient inventé le premier modèle de stylo-plume. Ils inventèrent aussi le papier-bible. Ils firent du papier bien plus léger, et des livres qu'il était bien plus aisé d'emporter partout avec soi.

À Marseille, la Belle Époque dura plus longtemps qu'ailleurs, elle s'éternisa. La Belle Époque, c'est l'optimisme ouvrier, et les ouvriers eurent longtemps, ici, de quoi nourrir leur optimisme : les dockers, les métallos, ceux des raffineries et de la chimie — sans compter des industries qui furent de pointe en leur temps : ballons dirigeables, hydravions. Le premier vol autonome d'un hydravion, réalisé par Henri Fabre le 28 mars 1910, décolla de l'étang de Berre.

Tous ces métiers ne demandaient pas seulement des travailleurs compétents, mais surtout une grande cohésion entre les hommes, des capacités d'initiative, et une confiance professionnelle réciproque. Ils demandaient une qualification qui ne s'apprend qu'en travaillant ensemble.

Cela favorisait plus un syndicalisme-révolutionnaire et libertaire qu'un socialisme d'état, et tirait vers le haut les salaires d'une main d'œuvre moins qualifiée.

Dans les années cinquante, le réalisme socialiste de Carpita[5] respirait encore la Belle Époque. Ce fut un OVNI, quelque chose de nulle-part, ni du présent, ni du passé, ni du futur. Seules, censure et police le remarquèrent. Le film fut confisqué au nez des dockers, sans soulever en France la moindre protestation ni susciter aucune solidarité.

La révolution industrielle

La révolution industrielle a peut-être tout simplement fini par où elle avait commencé : la production d'une main-d'œuvre sans qualification.

Bon, je ne suis pas un chercheur ni un spécialiste, je ne vais pas aller me perdre dans une documentation sans limite. Je m'en tiens seulement à quelques évidences, quelques lectures, quelques intuitions. Les idées que développèrent sur le travail Kropotkine, Sorel, De Léon, au tournant du vingtième siècle, sont aux antipodes de celles du Taylorisme, du Fordisme, du Stakhanovisme dans le courant de celui-ci.

Trois moments donc, dont le premier, commencé à la fin dix-huitième siècle par la destruction des corporations et la disparition d'anciens métiers qui résistaient aux techniques nouvelles, aboutissait un siècle plus tard au second, celui de l'acquisition par une proportion croissante des travailleurs de ces techniques et d'autres façons de penser et de vivre. Thermodynamique, moteur à piston, électricité… on sortait de l'époque où l'on se transmettait de père en fils des savoir-faire éprouvés. On entrait dans celle de l'innovation perpétuelle, transformant l'atelier en école permanente, si ce n'est en centre de recherche expérimentale.

« La société socialiste ne connaîtra plus la contrainte du capitalisme ; mais sa liberté sera celle qui convient à des producteurs animés d'un puissant esprit progressif ; leur psychologie aura dû être préparée par une longue évolution transfusant dans les prolétaires actuels des instincts de travailleurs d'ordre supérieur. Ainsi la préparation du socialisme impose l'obligation de produire en vue de produire toujours mieux. […] Pour assurer l'affranchissement futur, il est donc essentiel d'amener les jeunes gens à aimer leur travail, à chercher l'intelligibilité de tout ce qui se passe dans l'atelier, à considérer ce qu'ils font comme une œuvre d'art qui ne saurait être trop soignée. Ils doivent devenir consciencieux, savants et artistes, dans toute leur participation à l'industrie. »

« […] Dans le régime de l'industrie moderne qui ne peut s'arrêter à aucune technologie, les chefs d'entreprise, les ingénieurs et les ouvriers sont condamnés à demeurer toute leur vie, des apprentis […]. Le marxisme accepte pleinement l'héritage de l'ère capitaliste ; mais il est loin d'avoir mesuré encore toute l'étendue des problèmes que pose cette nouvelle orientation […]. »

Georges Sorel, *Matériaux d'une théorie du prolétariat*.

Dans un premier moment, un patronat saint-simonien avait rêvé de villes mi-casernes, mi-monastères, vouées au travail, à l'industrie et aux lumières de la science, assurant la formation technique et morale des prolétaires, prenant soin de leur avenir et de leur santé. Ces utopies prirent parfois forme, mais elles inspirèrent toujours au moins partiellement les prémisses de

5 http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Rendez-vous_des_quais

la révolution industrielle. Ce furent cependant plutôt les travailleurs qui prirent leur destin en main dans un second temps, assurant leur formation, leur entraide, leur défense. Plus le travail devient complexe, plus il impose une grande liberté, une forte autonomie, l'initiative et l'imagination surtout du travailleur. On passa de l'utopie du phalanstère à l'esprit de l'anarchisme.

« Élevé dans une famille possédant des serfs, j'entrai dans la vie active, comme tous les jeunes gens de mon époque, avec une confiance aveugle dans la nécessité de commander, d'ordonner, de brimer, de punir et ainsi de suite. Mais quand, assez tôt, je dus diriger d'importantes affaires et côtoyer des hommes libres, et quand chaque erreur pouvait être immédiatement lourde de conséquences, je commençai à apprécier la différence entre agir selon les principes du commandement et de la discipline et agir selon le principe de la bonne intelligence. Le premier fonctionne admirablement dans un défilé militaire, mais ne vaut rien dans la vie courante, où on ne peut atteindre son but que grâce à l'effort soutenu de nombreuses volontés travaillant dans le même sens. »

Pierre Kropotkine, *Mémoires d'un révolutionnaire*.

La chaîne tayloriste, le Fordisme, le stakhanovisme furent, dans un troisième temps, l'option opposée : celle d'un mode de production où l'ouvrier n'avait pas plus à apprendre qu'à comprendre en travaillant, et moins encore à inventer. Même l'acheteur n'avait rien à connaître des techniques qu'il utilisait dans ses marchandises, et peut-être même rien à en faire. C'était, en somme, le moyen de revenir aux anciens rapports humains en utilisant les techniques qui les avaient fait disparaître. Ce troisième moment explique toute la guerre de 14-45, et s'explique par elle.

La Belle Époque est ce moment où « toute l'étendue des problèmes que pose cette nouvelle orientation » appelait une autre réponse que la guerre mondiale, et offrait des perspectives plus ambitieuses aux peuples des empires coloniaux.

Pour ces empires, l'Histoire s'est arrêtée là, mais certainement pas pour le monde. Pendant le vingtième siècle, des continents entiers ont vécu une évolution similaire à celle de la Révolution Industrielle en Europe. Ils construisent en ce moment-même leur *Belle Époque*, et l'on ne sait comment ils en exploiteront les perspectives.

Date : 1 juin 2010 14:02:45 HAEC

Commission des lois, droit à l'oubli

J'ai retenu cette réponse de Yann Le Gennec, dans de plus longs échanges en ligne à propos d'une proposition de loi « visant à mieux garantir le droit à la vie privée à l'heure du numérique ».[6]

De : Yann Le Guennec[7]

Objet : Re : [copyleft_attitude] commission des lois, droit à l'oubli

Le 1 juin 10 à 11:38, Yann Le Guennec a écrit : Au delà des cas particuliers, je pensais surtout à la tendance généralisée à la rétention, qui s'oppose à celle du flux, alors que cette dernière est une métaphore répandue pour caractériser internet et notre économie contemporaine.

Jean-Pierre Depétris a écrit : Oui, mais je trouve que la tendance est plus étrange encore qu'une rapide critique le laisse croire, car le problème de la conservation — et ce n'est pas la

6 http://www.senat.fr/leg/ppl09-093.html

7 http://www.yannleguennec.com/

même chose que la rétention— passe à la trappe. La conservation des données est inséparable du lien. (Conservation et flux vont en réalité autant ensemble que rétention et destruction. Si les liens deviennent trop vite invalide, ça ne marche plus.) Or la conservation des données numériques n'est pas affrontée avec le sérieux qu'elle mérite. Conserver des données suppose aussi de pouvoir y accéder simplement. Ça suppose aussi la portabilité et des langages standards. Bref, des questions qui sont trop laissées dans l'opacité et le flou.

Yann Le Guennec a écrit : Il semble bien en effet que ce soit une histoire de liens. Effacer une donnée d'un service centralisé ne supprime pas cette donnée sur le réseau global, mais une copie localisée de cette donnée, dans la mesure où toute information émise par un émetteur et reçue et stockée par un récepteur ne supprime pas cette donnée chez l'émetteur (principe du bien non rival). Ce qui est détruit finalement dans ce cas, à l'échelle globale, ce n'est pas la donnée elle même, mais le lien entre cette donnée et le site de stockage et d'accumulation. Si on prend la métaphore du cerveau et de sa plasticité, il manquerait alors, dans un but de conservation, mais aussi et sans doute plus d'évolution, des mécanismes de re-configuration des liens. C'est déjà un peu le cas avec les redirections HTTP. Je pense aussi à la méthode DELETE de HTTP, encore faut-il avoir accès à ces méthodes là où sont stockées les données. C'est finalement la question du droit moral de l'auteur (des données), et de son pouvoir effectif d'action sur ces liens, qui sont au coeur de ce problème. Et c'est bien en s'accaparant ce pouvoir de liaison que les services en ligne deviennent économiquement valorisables, le principe du 'moteur de recherche' en est le premier et meilleur exemple.
(...)

*Jean-Pierre Depétris a écrit :*Finalement, tout ceci dénote peut-être plutôt une incapacité à saisir le phénomène qu'une véritable représentation qu'on se ferait ou voudrait imposer. Héron avait inventé la machine à vapeur au premier siècle. (Il en aurait même fait un petit train pour le jeune prince Ptolémée.) Ça ne suffit pas pour qu'une invention réussisse. Dix-huit siècles plus tard on sut quoi en faire: remplacer l'animal dans le travail par du cheval-vapeur. Mais ceci encore ne suffit pas. Il fallut qu'une part notable de la population connaissent assez bien le principe pour se sentir capable d'ouvrir le capot et d'y mettre les mains. Sans des armées de travailleurs et d'ingénieurs qui connaissaient plus ou moins la mécanique, il n'y aurait pas eu de révolution industrielle.

Yann Le Guennec a écrit :
Donc, si je comprends bien, la « révolution numérique » n'a pas encore eu lieu ?
a+

Quatrième carnet
Sur la perspective numérique

11 Ramadan

Ça ne commence pas ici non plus

Comprends bien que lorsque je dis qu'écrire c'est ordonner, j'entends qu'il s'agit d'ordonner plusieurs ordres.

On a d'abord l'ordre logique. J'entends l'ordre dans lequel des informations doivent être reçues pour pouvoir être plus aisément interprétées. Par exemple, un lieu peut être décrit avant qu'on ne sache où il se trouve, ou l'inverse, et ce n'est certainement pas sans effet.

On a ensuite l'ordre chronologique. Même si l'on n'écrit pas un récit, on a toujours des événements qui se placent le long d'une flèche du temps, voire sur plusieurs, parallèles. Là encore, on peut énoncer avant ce qui a lieu après.

On a aussi ce que je suis tenté d'appeler un ordre de tension. L'ordre doit produire un mouvement, un flux suffisamment consistant. Dans certains romans, on l'appellera le *suspense*. Ce mouvement n'a pas à être régulier ni uniforme, il est aussi libre qu'une musique, et j'aurais pu l'appeler musical. Et comme une partition musicale, il est un ordre.

Il y a enfin l'ordre dans lequel on écrit ; et il n'a aucune raison d'épouser l'un des autres. La plus grande difficulté qu'on rencontre alors en écrivant est de s'émanciper de cet ordre dans lequel on écrit et réécrit, et qui, inévitablement, bouscule les précédents, notamment le premier, l'ordre logique.

On peut encore en avoir d'autres, autant qu'on veut, et surtout qu'on peut.

Le 4 juin

Inquiétantes mouettes

Les mouettes ont pris possession de la ville, du ciel de la ville, surtout la nuit. À défaut de les voir, on les entend. C'est à croire qu'elles ne dorment jamais.

Certains lieux ont leur prédilection. Elles aiment tournoyer la nuit dans le faisceau des lampes qui éclairent Notre Dame de la Garde. Elles font des loopings en poussant de grands cris. Elles paraissent s'amuser follement.

À quoi jouent-elles exactement ? Font-elles réellement des démonstrations de virtuosité aérienne ? On croirait la plupart du temps qu'elles rient, mais il y a parfois un ton sinistre dans la puissance sauvage de leurs cris.

Elles font un vacarme épouvantable. Ces animaux ne dorment-ils jamais ?

Le 5 juin

Quelque-chose à dire

Il y a ici une extrême ritualisation sur tout ce qui touche à *l'intellect*. Lorsqu'on a quelque-chose à dire, on pourrait supposer que le plus simple, eh bien, c'est de le dire. Ce n'est pas si évident ici : Le dire où ? Quand ? À qui ?

Malgré la profusion des moyens de communication, les questions « où ? » et « quand ? » demeurent presque toujours sans réponse. Parler en marchant comme Aristote est impossible. Il n'y a pas de lieu pour ça. Nulle part on pourrait marcher suffisamment longtemps et tranquillement à deux côte-à-côte. On peut à la rigueur marcher en bavardant au téléphone.

Les lieux publics sont peu praticables. Disparaissent ceux où l'on peut encore s'asseoir tranquillement autour d'une table suffisamment large. D'abord, on ne peut plus y fumer. En

admettant qu'on y renonce, l'éclairage désagréable, le décor, les écrans, la musique agaçante, le bruit de la circulation, la vue calamiteuse, les odeurs de cuisine ou de chiotte, finissent par nous perturber.

On peut bien-sûr s'inviter mutuellement chez soi. Là encore, à moins d'habiter la même rue, ce n'est pas si simple. On entre dans une autre démarche. On n'est plus dans celle d'aller se dire quelque-chose mais d'aller se voir. Ce qu'on a à dire risque d'être alors fortement dilué. Autant opter pour la communication à distance.

Le téléphone est un instrument trop désagréable qu'il vaut mieux renoncer à décrocher. Sa sonnerie interpelle dans les moments les moins propices. Il est préférable de le réserver à des communications brèves et urgentes qu'on peut laisser sur un répondeur.

Quand on a quelque chose à dire, le plus simple est encore de l'écrire. Plutôt que se répéter, recommencer à expliquer et faire des digressions, on a la ressource de se relire et de synthétiser. Si l'on sait ce qu'on a à dire, c'est encore le moyen le plus rapide, et l'on peut espérer que le lecteur nous lira quand il aura tout loisir d'être attentif, et qu'il pourra même nous relire autant de fois qu'il lui sera nécessaire.

Combien de mots sont-ils nécessaire pour dire quelque-chose ? La question est incongrue, je le reconnais, mais elle se pose. Le plus court message que j'ai reçu ne contenait que deux lettres : « OK ». Il pouvait être aussi bref car il était une réponse, et parce que le courriel permet de copier automatiquement dans la réponse le message original. Si l'on inclut cette copie, le message était plus long.

Un texte renvoie toujours à un contexte, et ce contexte doit bien être évoqué dans le texte-même. Bref, les mots nécessaires pour dire quelque chose risquent souvent de dépasser la taille convenable d'un courriel. Il est plus courant d'envoyer une longue lettre par la poste.

Le plus simple serait alors d'envoyer en pièce-jointe par courriel cette longue lettre, mais le fichier peut poser des problèmes pour l'ouvrir, et quelquefois une pièce-jointe ne passe même pas sur certaines listes. Il est donc préférable de la laisser sur un serveur où elle soit accessible en ligne.

Il n'y a aucune difficulté à cela, et quasiment tout le monde ici possède un ordinateur et une connexion. S'en servir dépasse pourtant largement les limites de ce que le commun est capable de concevoir ici, et l'on est bien embarrassé si l'on a quelque-chose à dire.

Ce qui renvoie à la troisième question : « à qui ? » En général, ce qu'on peut avoir à dire ne concerne pas une seule personne, ni même un groupe bien dessiné, sans pour autant s'adresser à tout le monde. Sans être public ni privé, ce qu'on dit reste ouvert. On a le droit de le répéter, d'autres interlocuteurs peuvent s'introduire sans qu'on se soit proprement adressé à eux. Laisser donc cette longue lettre sur un serveur, offre cet avantage qu'elle puisse être partagée, discutée, commentée, citée.

Tous les autres moyens sont à la fois trop lourds et trop ritualisés pour être praticables. Imprimez seulement votre lettre et donnez-la en main-propre à qui vous la destinez, en lui recommandant de la lire quand il aura le temps, le résultat sera certainement désastreux. Il est probable qu'on ne comprendra pas pourquoi vous écrivez quand on peut se rencontrer, se téléphoner, etc. On supposera même que ce message aura certainement été écrit pour d'autres.

Bref, il n'est pas très commode ici de dire quelque-chose. On parle plutôt pour meubler la conversation, et quand on diffuse publiquement, c'est encore pour proposer des sujets qui la meublent.

Le 6 juin

Perspective numérique et cartographie sémantique

Lu sur le wiki de *Perspectives Numériques*[8]:

Fin des opérateurs

À peine, nous sommes-nous habitués à la pratique du Web, à la fréquentation de ses serveurs et à la cartographie interactive, qu'une autre invention surgit, qui elle, promet effectivement d'affranchir le réseau de tout ancrage territorial. Ses prémices s'appellent P2P, GridComputing ou SwarmComputing déjà mis en œuvre dans une première vague de réalisations industrielles ou de recherches telles Seti@home, BitTorrent, Skype, Joost, etc. qui suppriment déjà dans une certaine mesure la notion de centre au sens de la perspective temporelle.

Cette première vague en annonce une seconde qui serait en mesure de les supprimer complètement et d'en créer de nouveaux d'une toute autre tournure. Par exemple Hadoop, Navizon ou TerraNet transforment chaque terminal (un simple téléphone mobile par exemple) en un routeur de tous les autres avec lesquels ils sont directement reliés par radio de proche en proche selon le principe des réseaux Mesh.

Ces systèmes fonctionnant par voie hertzienne, vont dans l'absolu jusqu'à supprimer les opérateurs de télécommunication dont on sait à quel point leurs infrastructures sont historiquement reliées aux territoires et aux pouvoirs qui les administrent.

Code de fuite

Au cœur de ces innovations, il y a la version 6 de l' Internet Protocol (IPv6) et sa capacité à délivrer une quasi-infinité d'adresses, non pas seulement des adresses de machines comme IPv4, mais des adresses de groupes, sous couvert desquelles autant de collectifs plus ou moins étendus peuvent échanger de manière synchrone ou asynchrone sans l'entremise d'aucun centre physique au sens où nous l'avons défini précédemment. C'est le principe de l'IP Multicast.

La perspective temporelle actuellement à l'œuvre (que nous pratiquons comme Monsieur Jourdain…) mutera alors en une "perspective numérique". Pourquoi "numérique" ? Parce que le point de fuite de cette troisième perspective, n'est plus un point physique comme dans les deux cas précédents, mais un code — un "code de fuite" —, qui dans le cas du Multicast, est le numéro IP du groupe sous couvert duquel celui-ci peut échanger. Dit autrement, ce code de fuite est simplement le seul point commun entre tous les membres d'un groupe livré à une forme ou une autre d'interaction collective.

Référentiel auto construit

Après que la perspective temporelle a décorrélé le temps et l'espace, en donnant corps à un temps subjectif construit par l'activité collective, la perspective numérique fait de l'espace une valeur émergeant de la même manière. Les terminaux mobiles (ou pas) qui sont aussi les routeurs du réseau, se "voient" les uns les autres et peuvent se localiser de proche en proche par triangulation. Chacun est ainsi en mesure d'établir la carte de tous les autres selon un point de vue qui lui est propre.

[…]

8 http://perspective-numerique.net/wakka.php?wiki=Home

Temps codal

Dès aujourd'hui, des prototypes de moteurs de recherche et d'environnements virtuels distribués (Wuala, TerraNet, NaviZon, Solipsis, @rbre+jMaay, etc.) annoncent des nouveaux modèles concurrents de leurs équivalents centralisés (Google, SecondLife, Facebook, etc).

La perspective numérique annonce donc à son tour une perte d'influence des centres de la perspective temporelle aujourd'hui dominants au profit de nouveaux.

[…]

Copyright © 2007 Olivier Auber Copyleft[9]

Remarques sur la perspective numérique

Pour autant que j'aie compris l'essentiel, il me semble que dans cette perspective, qu'on peut bien appeler numérique, chaque point peut en être le centre, bien qu'elle conserve toujours un ordre et une structure. Ce qui signifie *ipso facto* que cet ordre et cette structure se démultiplient par autant de centres, ou encore, qu'il n'y a pas un ordre et une structure, mais des infinités.

Dire qu'il y a une infinité d'ordres, cela peut signifier qu'il n'y en a aucun. C'est du moins ainsi que la pensée moderne se limite à le comprendre. En réalité, il y en a toujours au moins un. C'est pourquoi on peut les-dire virtuels, ce qui ne s'oppose évidemment pas à réels.

Quand nous regardons un tableau, le point de vue est fixé une fois pour toutes. C'est pourquoi l'espace y est proprement construit. Quand nous regardons un paysage réel, nous pouvons nous déplacer ; le point de vue est toujours différent (sans devenir moins réel), et l'espace ne continue pas moins à s'organiser autour de ce point, dont je pourrais aussi bien dire « c'est moi ».

Nous n'avons pas à construire l'espace, il se construit seul, comme la perspective spatiale.

Ce qui est nouveau, c'est que nous disposons maintenant de programmes qui peuvent reconstruire cette perspective à chaque instant pendant que nous circulons dans un espace virtuel.

Il est intéressant de se demander qu'est-ce que cela change pour un artiste qui crée un paysage en trois dimensions par rapport au peintre qui dessinait l'espace en deux. Cette question est ouverte, il n'y a sans-doute pas de réponse définitive, et la poser est de nature à l'ouvrir davantage.

Il est à noter aussi que la photographie changea la perspective spatiale. En effet, le photographe est moins tenté de reconstruire l'espace pour l'adapter à son point de vue que de le parcourir pour y trouver le meilleur — attitude qui commença bien avant avec les paysagistes.

On pourrait observer aussi que la perspective spatiale de la géométrie a été très tôt dépassée par les coordonnées (Descartes) et les fonctions (Leibniz), et qu'on peut trouver là le point de départ de la perspective numérique, jusqu'à la géométrie in situ de Poincaré et les théories du chaos.

En tout cas, on peut voir clairement ce que dans cette perspective devient ce qu'on appelle l'individu, ou le *dividu*, la personne, ou encore le bonhomme, disons « moi ».

Je deviens le centre, le centre sinon rien. Peu importe l'IP, le numéro d'INSE ou quelque identifiant, mais ce qu'il identifie : le centre. Par exemple Olivier Auber et son projet *panoptique* avec tout ce qui gravite autour : quelque chose d'assez immense, en somme, mais qui ne gravite pas moins aussi autour des autres points qui gravitent autour de lui, et cela réellement. Voilà ce qu'est censé identifier un identifiant : un centre.

9 http://perspective-numerique.net/wakka.php?wiki=TroisPerspectiveshtml

C'est mathématiquement complexe, mais intuitivement évident. Il est probable que si l'on se familiarisait avec le bibi de Boby Lapointe, qui aide à manipuler des combinatoires plus complexes, ce serait mathématiquement plus simple.

Il semblerait pourtant au premier abord que ce soit la personne qui se dissolve, qui se diffracte en autant d'identifiants ; la personne, donc le centre, l'ordre, la structure. Loin de s'inquiéter d'une telle dilution qui menace tout ancrage au réel, on y voit le plus souvent un gage de liberté et de confidentialité. Il importe qu'on ne puisse identifier le même bonhomme sous ses différents avatars. Mais quel bonhomme identifierait-on en réalité, sinon un avatar de plus ? Et en quoi seulement, si l'on arrive à trouver le fil qui relie ces avatars entre eux, cela ferait-il un bonhomme réel ?

L'État devient alors le dispensateur ultime de l'identité. Le grand oracle auquel on pense pouvoir adresser la question « qui suis-je réellement ? »

C'est pourquoi il tend à devenir là où la confidentialité s'arrête. Il se fait le garant ultime qu'il y aurait bien quelqu'un derrière le masque, c'est-à-dire donc le symptôme que l'on puisse en douter.

Il est quand même essentiel que nous puissions reconnaître en un autre être humain, non pas une identité, dont nous n'avons rien à faire, même pas un égal, mais plutôt un *ego* ; c'est-à-dire à peu près, quelqu'un qui puisse lui aussi triompher du doute cartésien pour y trouver prise à quelques certitudes, ou, si l'on veut, quelqu'un qui, par rapport à nous, ait un autre point de vue, et qui puisse, disons, nous tenir informé de ce qu'il voit de là où il se trouve.

Cinquième carnet
Le côté sauvage

Le 11 juin

Postcards from the wildness

Mon nouvel appareil-photo me fait redécouvrir la ville très différemment avec son zoom puissant, surtout quand je le pointe vers l'Est, vers le massif de la Sainte Baume, la vallée de Saint Pons, Roquevaire.

La ville semble alors sur le littoral d'un pays bien sauvage. J'ai fait tout cet hiver, avec mon nouvel appareil, des photos qui m'ont surpris par leur sauvage étrangeté, si éloignée de l'image qu'on se complaît à donner de Marseille.

D'une première série, j'ai fait un montage sous le nom de *Postcards fom the wildness*[10]. J'ai choisi l'anglais en songeant à mes relations non-francophones bien trop souvent limitées par la barrière des langues.

J'ai rassemblé depuis une deuxième série de photos[11] où j'ai davantage cédé à la beauté des premières fleurs, puis une troisième[12], montrant la ville sous la brume, comme on ne la voit jamais.

J'en viens à me demander si ce côté sauvage est réellement dans le lieu, ou s'il n'est pas plutôt en moi. Au fond ma question est un peu rhétorique, car je connais bien la part de ma propre *wildness* que j'ai mise dans mes cadrages et mes retouches, et je sais aussi que ce côté sauvage est bien là dans tout l'espace qui m'environne.

Au Nord, la Chaîne de l'Étoile et celle de la Nerthe, sont, elles, beaucoup moins sauvages avec un zoom que vues à l'œil nu de ma fenêtre. J'en ai été déçu.

En réalité, nous ne voyons jamais les lieux tels qu'ils sont. Nous les réinterprétons toujours à travers des représentations qui nous sont données. Mais ces lieux, ces collines sauvages que l'on voit de la ville, elles ne sont jamais représentées, sauf peut-être par quelques maîtres anciens de l'école provençale, comme Émile Loubon, par exemple.

Ma photo de la Sainte Baume n'était pas sans rapport avec les toiles de Loubon, la substance du terrain, les sols. L'impression sauvage vient de ce que l'on ne peut rattacher l'image à rien de culturel, ni récit, ni événement, ni même époque. La peinture américaine du dix-neuvième siècle donne souvent cette impression.

Des photos plus anciennes que j'ai prises dans ces mêmes lieux[13], sans zoom donc, et qui ne montrent plus ces lointains, sont curieusement presque aussi sauvages. Ce sont pourtant des vues toutes prises d'un quartier plutôt central, le septième, certes un peu isolé par la mer et le relief.

J'ai sans-doute l'œil pour capturer le côté sauvage, mais on peut quand même être surpris qu'il soit autant à portée de main.

Le 12 juin

Marseille baroque

À quelque endroit qu'on se trouve à Marseille, on peut apercevoir au loin, dans l'enfilade des façades et des toits, de lointaines collines, un relief passablement déchiqueté et convulsif.

---

10 http://labelinutile.free.fr/postcards/Film.html
11 http://jdepetris.free.fr/Livres/mars/Marseille/fin_dhiver.html
12 http://jdepetris.free.fr/Livres/mars/Marseille/Brouillard.html
13 http://jdepetris.free.fr/FD/index.html

On me dira qu'à Nice on voit les cimes alpines. Or justement, on distingue sur leurs contreforts des agglomérations qui s'y accrochent. En partant de Nice, on peut se retrouver rapidement en pleine montagne, au milieu de paysages splendides et sauvages ; mais de la ville, c'est plutôt l'impression contraire qu'on a, d'un paysage très urbanisé et surtout touristique, cerné d'une nature pacifiée.

À Marseille, c'est l'inverse. On trouve peu de paysages vraiment sauvages dans les Bouches-du-Rhône, c'est pourtant l'impression qu'on a en regardant au-delà de la ville : des paysages hostiles et désolés, garrigues et cailloutis abruptement déchirés d'arêtes calcaires contorsionnistes, et tachetés de pinèdes parcimonieuses, dont le vert, vu de très loin, vaut du noir.

C'est ce qui donne le côté baroque de Marseille.

Le style baroque et la Belle Époque, ça ne va pas très bien ensemble. Ça se bagarre, ça se rejette, et c'est au fond ainsi que ça finit par s'accorder, car un tel combat est au cœur-même du baroque qui oppose à l'esthétique géométrique la beauté convulsive. Il n'est pas non plus étranger au monde industriel qui y opère comme un renversement.

Un renversement ? Comment cela ? Tout l'art baroque met en contraste un chaos minéral et végétal avec l'architecture qui en triomphe périlleusement. À la Belle Époque, c'est le contraire, et ça se voit dans la peinture. La luxuriance et le chaos, métallurgiques, sont passées du côté de l'architecture industrielle et productrice jusqu'à l'exubérance, et du côté de l'homme aussi, le côté sauvage et désordonné des classes subversives.

C'est plutôt alors le minéral et le végétal qui, dans le paysage, assurent le côté paisible et ordonné. C'est maintenant dans le paysage champêtre que résiste la géométrie naturelle de la perspective ; et dans le paysage industriel et urbanisé où elle est née, qu'elle commence à se diffracter dans le Cubisme.

Ce qu'il y a de plus sauvage dans la nature et dans l'industrie se rejoignent au même point.

Mais les paysages marseillais sont irrémédiablement baroques.

Le mentalage

J'ai été souvent attentif au rapport entre l'homme et le pays(age), entre le paysage et le *mentalage*. On a un grand pouvoir de changer un paysage, mais enfin, même de nos jours, il est relatif, surtout pour moi qui n'ai de cesse à regarder au plus loin que je peux. Qu'on le veuille ou non, on est cerné par un horizon qui ne cesse de dire où nous sommes.

Quand les hommes bâtissent des villes, ils tirent le meilleur parti du site. À Marseille, une crique parfaitement protégée, au milieu d'une grande rade qui l'est déjà par son orientation et ses îles. Le côté Nord de la crique est bien exposé au soleil et protégé du mistral. Les vents du sud, plus rares mais parfois violents, sont partiellement brisés par le massif des calanques.

On comprend donc que la ville ait été fondée entre la rive Nord du Vieux Port, la Porte d'Aix et la Joliette, et qu'elle ne soit pas sortie de ces limites jusqu'au dix-huitième siècle. Fondée là, la ville devait bien épouser le relief, avec ses grand-rues un peu tortueuses qui en suivaient les lignes de côte, et ses petites ruelles pentues qui les coupaient.

Un tel lieu n'aurait certainement pas plu aux Romains quelques siècles plus tard. Ils se seraient plutôt évertué d'assécher les marécages à l'extrémité du Vieux Port où est aujourd'hui le centre-ville, pour y construire au cordeau leur ville, comme ils le firent à Arles, à Vaison, et où finalement les Marseillais le firent au dix-septième siècle.

Les Goths du Moyen-Âge, eux, n'auraient pu résister à coiffer la colline de Notre Dame de la Garde d'un château-fort, et la ville se serait construite autour de la route qui l'aurait relié au port. La ville aurait donc été construite sur le Quai de Rive-Neuve, qui se serait peut-être alors

appelé Rive-Vieille, avec des rues en pente et tortueuses, grimpant à flanc de côté et fermée de hauts murs comme les villes moyenâgeuses.

Cela n'aurait peut-être pas changé grand-chose, puisqu'aujourd'hui la ville s'est étendue partout. Ou peut-être cela aurait-il tout changé. Peut-être au Nord seraient les plages et les quartiers chics, et au Sud les quartiers ouvriers, le port et l'industrie.

Ça n'aurait du moins pas changé la vue qu'on a dans l'enfilade des façades et des toits, et l'impression qu'elle donne de se trouver quelque part au bout du monde, sur le rivage des Syrthes, par exemple.

Tout le monde ne regarde peut-être pas au loin comme moi, certains ne regardent que leurs pieds. Admettons, mais le lointain est là. Et il est toujours possible le changer un peu en modifiant des détails tout proches. Si vous regardez l'horizon à travers les ramures de platanes, de pins parasols, le pennage de palmiers ou une rangée de parasols bariolés, vous le verrez différemment. Tout dépend aussi de quelle place exactement les lointains sont visibles ou cachés.

L'architecture et l'urbanisme sont pour une grande part l'art d'accommoder les lointains, qu'ils en soient conscients ou non. L'architecture et l'urbanisme ici sont souvent mensongers à cet égard.

Les lieux sont énigmatiques. Ils portent toujours leurs mystères. Ce dont j'essaie de parler, je crois que seules les cultures polythéistes et animistes, les Japonais, les Romains, sont capables de le comprendre, qui savent que les lieux sont habités, ont leur propre vie, leurs esprits, je pourrais dire leur intelligence.

Il me semble que si j'étais architecte et urbanisme, c'est aux esprits que j'ouvrirais les portes des villes, que j'offrirais l'espace. J'ai l'impression que l'architecture européenne a fait l'exact contraire. On soupçonne que les portes des villes avaient pour première fonction de les fermer aux esprits.

En cela je vois aussi dans la Belle Époque un retournement du baroque. Elle fut l'époque où l'on se débarrassa des fortifications, où l'on détruisit les murs d'enceinte entre ville et campagne, où l'on supprima la frontière entre rues et paysage.

Le 13 juin

Ailleurs

Les hommes viennent toujours d'ailleurs, et ils cherchent à donner aux lieux où ils arrivent des airs de déjà vu, ceux d'où ils viennent. D'où viennent-ils ? Avant même de venir ils ont bien dû arriver quelque-part avant qu'ils n'en repartent. De quelle mythique Babylone, de quelle Égypte primordiale viennent les hommes pour être à ce point étrangers ?

Notre terre, nos racines, nos ancêtres ? Les hommes en font trop pour être crédibles quand ils feignent de se convaincre du contraire.

Qu'en sait-on de sa terre et de ses racines ? Qu'en reste-t-il ? Des architectures décousues qui tentent plutôt de dire où nous ne sommes pas.

Rajab 2, 1431

Courriel à Pierre Petiot

Objet : Du peu de vérité. Date : 14 juin 2010 01:02:54 HAEC

Salut,

J'ai repensé à ce que tu m'as dit hier après-midi, que les gens finissaient par s'habituer à savoir qu'ils entendaient des mensonges, mais en arrivaient seulement à un certain relativisme de la vérité, à la façon de l'ère brejnevienne.

Je ne peux pourtant pas m'empêcher de trouver sympathique ce relativisme de la vérité ; penser que dans le fond, tout pourrait être différent. Ça ouvre des portes à l'imagination. Le problème est encore que l'imagination veuille s'en saisir. Très concrètement, cela signifie qu'on soit capable de pousser assez loin des inférences, certes sur des bases incertaines, mais qui puissent être très solides du point de vue des déductions, inductions, abductions…

Je crois que c'est plutôt là qu'est la faiblesse. Depuis aussi loin que remontent des traces écrites, les hommes ont cru n'importe quoi. Ce qui a fait la différence, ce n'est pas ces n'importe quoi, mais la rigueur et l'endurance avec laquelle des hommes ont été capables d'en tirer des inférences.

Les hypothèses sont toujours fausses, souvent l'est aussi là où elles conduisent, mais pas les cheminements de la pensée. Moi, je serais pour se débarrasser complètement de l'hypothèse même de vérité. L'esprit humain est bien capable de bâtir sans elle, et même mieux.

C'est mon côté sophiste et pragmatiste. :)

j-p

Juin

Cariatides

Que signifient les visages gravés aux frontons des portes ? Visages barbus, parfois figés dans l'effort, ou peut-être la colère, ou encore la douleur…

Il n'est pas toujours facile de les dater, probablement du dix-septième siècle, à l'époque où la ville a été agrandie vers le Sud ; mais le style a été imité bien plus tard.

Pierre Puget est l'artiste le plus représentatif de ce style, héritier de Michel-Ange, il trace un lien discret entre Marseille et Florence.

Ces visages brutaux de barbus m'impressionnaient enfant. Les expressions saisies dans des attitudes éloignées de toute pose, les barbes, tout était bien étranger à ce temps-là, autour des années soixante, où la mode était aux hommes proprets, aux séducteurs hollywoodiens, et aux jeunes *yéyé*. N'en étaient que plus énigmatiques ces visages, ces bustes, parfois ces corps entiers.

J'ai d'ailleurs vite appris qu'ils ne correspondaient pas non plus à la mode marseillaise du dix-septième siècle, ni du suivant, ni des précédents.

C'est ainsi qu'on se figurait les prophètes, les philosophes, les dieux grecs, ces résurgences de l'antiquité.

La légende des nations

Je trouve finalement erronée cette façon convenue d'opposer le baroque au classicisme français.

Le baroque, comme d'ailleurs la modernité, est né à Florence, sous le burin de Michel-Ange. Tant de choses y sont nées, à l'ombre de Rome toute proche, c'est incontestable, jusqu'à ce que cette ombre les ait empêchées de pousser.

Michel-Ange, Léonard de Vinci, Galilée, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Savonarole… tout était là, les arts, les sciences, la richesse, la critique de l'Église, mais tout s'est déplacé : Rubens, Rembrandt, Bach, Purcel, Descartes… plus au Nord.

L'État français a suivi un chemin tortueux entre ces deux pôles, celui où la Réforme nourrissait la modernité, et l'autre, plus obscur, du Saint-Empire. Mais dire que ce chemin fut tortueux, qui devait quand même conduire à la République, n'en fait pas une troisième voie, et moins encore la seconde.

On exagère l'importance de la monarchie française à l'époque moderne, pour laquelle on a inventé le mot « classicisme ». Il est d'ailleurs symptomatique qu'on lui associe systématiquement le nom de Descartes, qui n'a pourtant rien à y voir. Descartes a principalement inspiré l'Empirisme anglais, et son œuvre complète n'a d'ailleurs jamais été accessible qu'en anglais.

C'est justement cela la légende des nations, cette volonté de ne pas comprendre que ce qui naît par hasard chez une peut très bien aller se déployer en une autre ; elle n'en est pas propriétaire.

Et d'abord, qu'est-ce que la nation, le peuple ou le territoire ? Car les hommes toujours viennent d'ailleurs, et leur langue, leur art, leurs lettres, leurs techniques et leurs croyances peuvent se déplacer sans eux, ou bien encore ne pas les suivre quand ils se déplacent.

Je sais bien cependant que les lieux existent. Qui donc déjà a dit : « Rien n'a lieu que le lieu » ?

Ils existent et demeurent quels que soient les décors dont on les aura successivement affublés. On les habite, mais ils nous habitent bien eux aussi.

Sixième carnet
Où l'on envisage que tout pourrait être différent

Fin juin

Sur la conscience et la liberté

Au fond la conscience tient une faible part dans la volonté et la décision, pour ce qui est de la vie des hommes.

Certains en concluraient que ce serait la part de décision et de volonté qui serait faible, et qu'à défaut de volonté et de décision, nous ne serions pas libres, alors que c'est le contraire.

Pour qu'une conscience soit libre, pour qu'elle ne soit pas déterminée par un travail de l'inconscient, elle devrait être une conscience omnisciente. Or, elle n'est qu'une conscience qui se fie, à des opinions, des convictions, voire des commandements. Comment pourrait-elle être libre ?

Au-delà de la conscience, nous sommes beaucoup moins limités par l'inconnaissance. Tout ceci est particulièrement évident dans le magnétisme amoureux.

Sacrificiel et superficiel

Il y a parfois quelque-chose de « gangétique » dans les bords de mer ici en été. Il y a quelque-chose de discrètement sacrificiel. Mais il n'y a strictement rien de mystique, de mystérieux, ni rien qui ressemblerait à de la divinité ; seulement le superficiel quotidien.

Le sacrificiel et le banal sont souvent très proches ici. On ne le distingue nulle-part mieux que dans les crèches provençales. Les crèches évoquent les installations des magasins de jouets à l'approche de Noël. Mais elles sont la mise-en-scène de la banalité quotidienne. Les personnages d'argile sont posés là, dans leurs décors provençaux où strictement rien ne se passe. Même la naissance de l'enfant-dieu n'émeut pas cette vie tranquille, le meunier continue de porter son sac de farine sur le dos, le rémouleur remoule, le berger garde ses moutons. On cherche en vain quelque-chose d'extraordinaire. Les grands *Mystères* de l'Église sont descendus devant les portes — celles où chacun peut voir son midi. D'un peu exceptionnel, on trouvera tout au plus le chameau d'un roi-mage — rien que ne saurait apporter un cirque de passage.

Pourquoi les crèches se sont-elles figées dans un « ancien temps » imprécis ? Pourquoi pas la station-service, le cybercafé, l'antenne Pôle-Emploi, le livreur Darty ? Poser la question est y répondre : Ce serait ouvrir la porte à toutes ces petites divinités qui chercheraient à capter le sacrificiel. Imaginons une crèche avec des publicités et des logos : *BP, Apple, La CAF, Schweppes…*

L'espace réel, lui, n'y échappe pas. Ces efforts, on le voit bien, ne parviennent pourtant pas à capter ce côté sacrificiel, cette étrange densité de la tranquille surface des choses. Ils en tuent tout au plus la magie.

Même les incitations à consommer ne troublent pas non plus les couples, les familles, les groupes ou les solitaires ; et même s'ils y cèdent, ils paraissent toujours s'occuper paisiblement de leurs lares.

Les premiers habitants

Il y a des milliers d'années, mais pas autant tout de même pour que l'homme ait eu le temps de changer, la mer était plus basse de cent-trente mètres. En ce temps-là, c'était une époque glaciaire, une plaine s'étendait au moins jusqu'aux îles, et elle était, de toute évidence,

habitée. À supposer que l'homme ait évolué un petit-peu plus vite, la ville aurait été construite là, entre la côte actuelle et le phare Planier. Qui sait ce qu'on y trouverait si l'on pouvait y fouiller tranquillement ?

Ville engloutie

Il manque un véritable centre-ville à Marseille, avec des monuments anciens, et une longue histoire. C'est comme si Marseille n'avait pas existé entre Jules César et la Révolution Française. Ce centre, on l'imagine volontiers englouti sous les eaux de la rade.

La rade

Dès qu'on passe le Cap Couronne, on quitte les hauts-fonds sablonneux. La profondeur atteint alors facilement les vingt mètres. On est pourtant toujours sur le même plateau continental depuis le golfe du Lion et jusqu'à la Catalogne. Sa largeur est très variable, et, au-delà, les fonds plongent très vite à plus de mille mètres. À partir des Goudes, de Marseille à Cassis, ce plateau devient de-plus-en-plus étroit.

Le 25

Imaginons que tout ait été différent

Je descends de bon-matin le Boulevard Alexandre le Gand jusqu'à la Place Diogène, en face des vieux quartiers sur les pentes des collines du Frioul. Le soleil inonde déjà les platanes de la large contre-allée, en face. Moi, je cherche l'ombre dans ce jour de début d'été. Les lauriers sont en fleurs de part-et-d'autre des rails du tramway, et exhalent un fort et suave parfum.

Le vent modéré souffle encore du Nord, entraînant de petits nuages blancs, peut-être les bribes du lourd duvet gris qu'on a vu monter du Sud pendant toute la semaine dernière.

Il y a quelques dizaines de milliers d'années, paraît-il, le niveau de la mer était de cinquante mètres plus haut. Des hommes déjà s'étaient établis sur le flanc sud de la colline du Panier ; on y a trouvé récemment des nappes souterraines de coquillages brisés. Elles laissent imaginer une population importante, ou, pour le moins, une longue occupation.

Bien des gens se demandent pourquoi rien n'est droit à Marseille ; même les plus grands boulevards suivent d'étranges courbes. Le Boulevard Alexandre s'incurve pour contourner la butte du Pharo, puis il décrit deux arcs d'ellipse contraires pour rejoindre la place Diogène, entre les collines de Pomègues et de Ratonneau.

La place Diogène, dessinée au dix-septième siècle par Pierre Puget, est l'une des plus belles réussites de l'art baroque. À gauche, côté Est, sur les premiers contreforts de la colline d'If, est un bassin dans lequel tombe une chute d'eau artificielle par dessus un passage couvert aménagé en forme de grotte. Au milieu du bassin est la célèbre sculpture du Centaure Chiron qui porte sur son dos le jeune Achille.

En face est le non moins célèbre bas-relief représentant Diogène devant son tonneau, répondant à Alexandre à cheval avec ses gens, venu lui accorder tout ce qu'il désirait : « Ôte-toi de mon soleil. »

Je traverse la place pour prendre en face la grande mais sinueuse rue des Amandiers. Elle se faufile entre les deux buttes pour rejoindre le Vieux Port, montant d'abord, puis redescendant doucement sur les contreforts de Ratonneau. C'est la plus célèbre rue de Marseille, avec ses hôtels particuliers du dix-septième siècle, ses galeries d'art, ses magasins de luxe et son tout nouvel *Apple Center*.

Elle est coupée sur sa gauche par la rue des Ombres Errantes, celle qui rejoint l'autre côté du port, vers les anciens arsenaux des galères. C'est là qu'on trouvait les quartiers pittoresques et mal-famés du siècle dernier, et dont une partie fut rasée pendant l'Occupation.

Je m'y engage pour prendre tout de suite à droite, vers l'Ouest, la rue des Vents du Large qui descend tout droit sur la place Pierre Puget en face du Vieux Port. C'est une des rares rues droites de Marseille, tellement en pente que ses trottoirs sont en escaliers.

Au dix-septième siècle, on abandonna les galères et leurs arsenaux, et l'on agrandit les remparts jusqu'au boulevard Alexandre. C'est alors que Pierre Puget redessina complètement le Vieux Port, lui donnant la figure qu'il a encore aujourd'hui.

C'est à lui qu'on doit ces enfilades d'arcades sous ces grandes façades de pierre, ces colonnades, ces hauts tilleuls, ces grands espaces coupés de marches entre le quai et les rues. Il s'était manifestement inspiré du Lorrain pour faire un bouleversant écrin de pierre aux crépuscules flamboyants.

Aux alentours des équinoxes, quand le soleil se couche presque exactement dans l'entrée du port, les pierres prennent des tons ocre-rose.

Les éminences qui dominent les rives du Vieux Port se prolongent en un massif calcaire du crétacé jusqu'à la colline Notre Dame de la Garde et bien plus loin encore, coupant complètement la ville en deux, chaque partie ayant comme sa propre rade.

Au dix-huitième siècle, la ville s'est répandue au Sud. Un nouveau port a été construit dans la crique abritée par la Colline de Pomègues. Au dix-neuvième siècle, il était déjà bien trop petit, et il n'a cessé de s'étendre jusqu'au Cap Croisette, avec ses entrepôts, ses industries qui se répandaient vers l'Est le long de la vallée de l'Huveaune jusqu'à Aubagne.

Le Nord était resté assez champêtre jusqu'à l'Estaque. Fermes et bastides s'y disputaient le terrain. Les Marseillais ont toujours aimé les résidences secondaires, pas très loin de chez soi, à deux ou trois heures de calèche. Celui qui réussissait en affaire, s'achetait du terrain et construisait un cabanon, une bastide, ou s'il le pouvait, un château. Évidemment, à ce train-là, la campagne finit par devenir la ville sans même qu'on s'en aperçoive.

Quand le tramway monta enfin jusqu'aux pieds de la Nerthe, les rues avaient définitivement remplacé les chemins, même s'ils en ont gardé le nom. Chemin des sables, chemin des vagues, chemin des nuages… qui sinuent maintenant entre les hautes tours résidentielles.

Le 26

Le quartier-latin

On sait bien que les Romains aimaient les rues droites. Quand Marseille se latinisa, au premier siècle de l'ère chrétienne, la ville fut étendue au-delà de ses collines, avec des angles de rues bien droits.

Le nouveau quartier fut construit perpendiculairement au *thalweg* de Pomègues, contre lequel on trouve encore les arènes et le théâtre antique. À l'autre bout du quartier est la plus ancienne université de médecine d'Europe sur les contreforts du Pharo. Le savant juif Ibrahim ibn al-Majid ibn Ezra (Tolède 1092, Marseille janvier 1167) y enseigna. On lui prête l'introduction du *Serment d'Hippocrate*, en réalité imaginé plus tôt dans le Khorassan par Abu Bakr Mohammad Ibn Zakariya al-Razi (865-925), mieux connu sous le nom latinisé de Razes.

Les Romains, sûrs d'eux, n'éprouvaient pas le besoin de construire leurs villes sur des sites faciles à défendre. Ils étaient plus accoutumés à détruire leurs ennemis qu'à chercher réellement à s'en protéger. Ils choisissaient des lieux abrités mais ouverts, accueillants, apaisants, ensoleillés et bordés de basses collines. La nouvelle ville avait devant elle toute la plaine de l'Huveaune pour la nourrir, jusqu'aux massifs de Marseilleveyre.

Le 29

Lu en ligne sur le site de Clansco, une critique de mon dernier livre[14]

« J'ai en tête une idée qui pourrait paraître étrange. La voici : Si l'on essayait de faire tenir à la poésie une place comparable à celle qu'ont occupée les mathématiques dans notre civilisation dès son origine ? » Jean-Pierre Depetris, *Éléments pour un empirisme poétique.*[15]

« Or l'homme ne pense pas avec des nombres, ça ne lui est pas naturel. » L'homme ne pense pas avec des nombres, il pense avec des images, exactement comme l'ordinateur le fait. La différence entre l'ordinateur et l'humain réside dans la qualité des images utilisées. Les images du cerveau humain sont molles et floues. Elles n'ont pas deux dimensions, ni trois ni quatre, mais assurément plus.

Et la pensée ? La pensée humaine ne semble fonctionner elle que sur un mode binaire, elle contient ou exclut, ensemble intersecte, ajoute, soustrait, divise… Pas plus pas moins, pas mieux pas pire que la machine à calculer.

La limite de l'humanité c'est sa pensée, et son infinité se nomme art.

« L'homme pense avec des mots, avec des langues naturelles. » L'homme ne pense pas avec des mots, il pense avec des images. L'écrivain croit que l'homme pense avec des mots, le plasticien sait que l'homme pense avec des images. Les mots sont des images. Images binaires dans l'ordinateur, multi-dimensionnelles dans le cerveau humain. La difficulté pour l'écrivain c'est qu'il confond mot et pensée. La pensée est un processus, ce n'est pas une image. La pensée, toute vanité, se conçoit elle-même comme méta-image, alors qu'elle n'est qu'un instrument très frustre.

ff

Ce que j'en pense

Cher Frédéric,

Au risque de te surprendre, je t'avouerai que je ne suis pas en désaccord avec ta critique, du moins pour ce qui en est de l'esprit. Si je voulais couper les cheveux en quatre, je pourrais quand même te répondre que si tu veux que je comprenne ta notion d'image de façon suffisamment large pour qu'elle englobe des images sonores, binaires, etc. je devrais exiger que tu comprennes aussi ma notion de langue de façon suffisamment large et précise à la fois.

À ce compte, je suis plutôt convaincu qu'on se sert d'images sonores pour penser, qu'on pense avec du son, et qu'on navigue avec les yeux dans la pensée construite. Peut-être parce que le son est ce qu'il nous est le plus facile de produire directement avec nos organes, ou encore parce que la voix et l'audition sont intimement couplées dans notre corps.

Cependant, je veux bien qu'on pense avec des images, mais en s'en servant comme des signes. Qu'est-ce à dire ? — Ça veut dire qu'on établit des relations entre. — Entre quoi ? — Entre tout ce qu'on veut, justement, une dent et une voile, par exemple, comme je l'évoque dans mon livre.

Mais pourquoi alors seulement des images ? Pourquoi pas plutôt des percepts ? Comme lorsque nous rêvons, et que des perceptions vives de la veille, des lointaines qui nous-ont fortement marqués, s'articulent (comme un langage, disait Jacques Lacan).

Mais pourquoi s'arrêter encore à des percepts lorsque nous sommes éveillés ? Pourquoi pas les choses réelles du monde réel que nous percevons ? Et penser est bien en faire des signes, et les utiliser comme des signes, c'est-à-dire en effet, produire un mouvement, en faire un processus.

---

14 Tiré de la page : « Une critique de l'art contemporain à Nice » http://www.clansco.org/page300510.html

15 http://labelinutile.free.fr/works/jd/empirisme.html

Pour me comprendre, il n'est qu'à s'imaginer les trous d'une flûte ou la tablature d'une guitare, et y chercher l'improbable frontière entre un monde des signes et celui de la mécanique acoustique. Moi, je ne l'ai pas trouvée. En jouant, et en composant, on manipule pourtant bien ce dispositif comme des signes.

Voilà pourquoi, dans le fond, je ne suis pas en désaccord avec ce que tu veux dire. Certes, j'ai écrit « mots » et « langues », et pas « signes ». C'est que les mots sont des signes absolument fantastiques, fait d'autres signes, qui ne signifient rien et qui peuvent être aussi bien visuels, les lettres, que sonores, les phonèmes, et ni l'un ni l'autre aussi bien. Ils permettent tout autant de voir avec les oreilles que d'entendre avec les yeux, de dessiner avec la langue et de chanter du bout des doigts. Et même des suites binaires sont encore des mots (surtout grâce au *Bibi* de Boby Lapointe[16]).

Le 30

Le possible fait partie du réel

— Le possible fait partie du réel, dis-tu, je veux bien, mais le réel, c'est aussi l'irréversible qui détruit les possibilités concurrentes. Est-ce que tu ne finis jamais par t'embrouiller en gardant toujours des possibilités à l'esprit ?

— Le possible est pourtant toujours bien là, actif, au cœur du monde, et même les possibles qui ne se sont pas accomplis continuent à le travailler.

Ce matin, la voilà engloutie sous les flots, cette ville où je promenais hier. Plus rien que ces quelques îles pelées ; plus rien de cette capitale du Sud. Les universités sont reparties à Aix-en-Provence, je suppose ; les arènes, en Arles, le théâtre antique, à Orange… Et les canaux du quartier de la Porte Julien, qui faisait appeler Marseille « Venise Provençale », ils ont dû eux aussi rentrer à Martigues. Quant au Musée du Vide, je ne sais où il est passé.

16 http://fr.wikipedia.org/wiki/Num%C3%A9ration_Bibi

Septième carnet
Du travail et de l'imaginaire

Le 30

Les temps

La langue arabe a bien compris l'irréversible. Je veux dire qu'on le saisit bien à l'aide de la langue arabe, qui aide à le penser. Le français sait fort bien arranger les événements le long de la flèche du temps : ce qui est avant, ce qui est après, et encore un peu avant, ou juste avant après, plus tard qu'ensuite, et qui dure, ou s'accomplit pendant… La conjugaison arabe distingue surtout ce qui est définitif et ce qui est ponctuel. Par exemple : « il pleut pendant l'automne » et « il pleut ce matin », ou « il a plu hier ».

Naturellement, on parvient toujours à dire les deux dans les deux langues. Les deux modes, parfait et imparfait, dans la langue arabe, contiennent aussi des temps. Il est parfois difficile de faire sentir en français de telles nuances, mais en règle générale, quand nous disons « deux et deux font quatre », nous n'avons pas besoin de préciser qu'avant aussi, et à l'avenir. Au besoin, nous saurions trouver les tournures.

De toute façon, les habitudes ont été prises d'employer la conjugaison n'importe comment. Ce n'est pas de l'ignorance mais de la rhétorique. « Charlemagne sera sacré empereur en 800. » Pourquoi un futur ? Pour rendre vivant. On place le présent au huitième siècle et l'on regarde venir le sacre, dans le futur donc.

En somme, c'est une façon de remplacer le *madi* de la langue arabe ; le remplacer alors par un futur : un irrémédiable avant, pendant et après. Historiens et journalistes raffolent de ces tournures qui deviennent la marque obligée du genre. Les récits n'y gagnent malheureusement pas toujours en clarté.

Le 14 Messidor

L'aménagement de l'imaginaire

Pour être tout à fait sérieux, Marseille n'existe pas. La municipalité de Marseille n'est qu'un machin administratif sans autre réalité que ses « services ». Les Jacobins furent visionnaires en appelant Marseille « Ville Sans Nom », car cette ville sans nom existe bel et bien, elle, entre Port-Saint-Louis, Aix et la Ciotat ; tous les travailleurs le savent.

La ville Sans-Nom est plus cloisonnée que les quartiers de Bagdad, avec ses multiples localités, ses ZAC, ses ZUP, ses variétés de zones, où la vie humaine n'est définitivement plus unifiable. On erre de zone en zone, ou pire encore, on n'en sort plus.

Les zones sont faites pour cela : là on habite, là on travaille, là on circule, là on se distrait. Cela s'appelle *l'aménagement du territoire*. Et qu'y aménage-t-on ? L'imaginaire, bien sûr.

Ce territoire n'est pas aménagé pour y vivre, mais pour consommer. Et que consomme-t-on ? De l'imaginaire. C'est aussi ce qu'on y produit, c'est-à-dire : rien.

C'est *Matrix* moins la technologie ; et comme la technologie n'est pas assez *high* pour se reproduire seule, il doit bien y avoir des travailleurs qui circulent d'un bout à l'autre de la ville Sans-Nom. À l'aube, tout à fait réveillés, ils voient bien comment on circule entre ces zones. Malheur à qui n'est pas motorisé.

Le travail

Le mot « travail » recouvre les significations les plus contraires. Avec un portique à conteneurs il est possible de transborder dix fois plus de marchandises avec dix fois moins de

personnes, ou peu s'en faut. Dira-t-on qu'il y a plus ou moins de travail ? Eh bien on sait justement quoi dire.

De toute évidence, plus de travail aura été accompli à l'aide des conteneurs, mais avec bien moins de temps de travail. En somme, accroître le travail, c'est l'abolir. Il n'est pas nécessaire pour expliquer cela de passer, comme le faisait Karl Marx, par la dialectique hégélienne. L'arithmétique y suffit : travailler plus pour un même temps, c'est travailler moins longtemps pour une production identique. Niveau CEP.

Question subsidiaire : combien d'heures supplémentaires devrait faire en docker travaillant comme dans les années soixante pour concurrencer ceux qui travaillent avec des conteneurs ?

Imaginons qu'un travailleur puisse faire en une journée ce que son père aurait fait en un mois. Il travaille donc objectivement beaucoup plus. Mais, subjectivement, son travail est-il plus dur, plus éprouvant ? On serait d'abord tenté de répondre non en songeant aux ponts de pierres bâtis sous le soleil. Dans l'ensemble, il est plus confortablement installé, il fait moins appel à sa musculation… Mais le travail humain est-il bien affaire de musculation et de dépense corporelle ?

J'ai chargé des camions sur les quais quand j'étais étudiant. Je me souviens d'un petit moustachu qui avait l'âge d'être mon père. Je le dépassais d'une tête et il lui manquait un bras. Il allait pourtant bien plus vite que moi sans fatigue. Lui et ses collègues m'ont montré comment faire. Il y a tout un art de déplacer un sac de soixante kilos en utilisant un minimum de force motrice. On se sert de la force d'inertie du sac et de la statique de son squelette.

J'ai fait alors plusieurs découvertes : ces opérations me demandaient une forte concentration qu'une fatigue mentale me faisait vite perdre au début, et je me rabattais alors sur les efforts musculaires. Plus mon esprit travaillait, moins je sollicitais mes muscles, et c'est lui alors qui fatiguait, qui rapidement ne parvenait plus à diriger la précision de mes mouvements. Il m'aurait peut-être fallu des années, au moins des mois pour que ces efforts deviennent des réflexes.

Alors, quand je pense à celui qui pilote son portique dans sa cabine, je me demande si son travail intellectuel n'est pas plus éprouvant. Car finalement, à l'époque, pendant que je travaillais mentalement, je me musclais et je bronzais.

En réalité, je n'ai jamais eu peur de l'effort physique. Cette déclaration surprendra ceux qui me connaissent et savent combien je suis partisan du moindre effort. C'est justement ainsi que j'ai appris : tirer le maximum de travail du moindre effort.

Le 3 juillet

Changer l'image

L'imagination est une sorte de sixième sens, ou plus exactement ce dédoublement de tous les sens qui permet de percevoir, à travers leurs données, ce que nous pourrions faire du réel.

L'imaginaire est, au contraire, un filtre sur les données des sens qui ne laisse passer que ce qui est proposé à la croyance. Ainsi, on « change l'image ». Il est perpétuellement ici question de « changer l'image ».

Personne ne songe jamais à changer réellement le monde. Cela s'appellerait travailler, et l'on ne veut surtout pas que des travailleurs changent quoi que ce soit. On veut qu'ils travaillent sans rien changer. On ne veut que changer l'image.

Le secteur de l'image est florissant. On l'appelle la communication.

Naturellement, ça n'empêche pas le monde de changer réellement. Le monde change sans se soucier des images, il change de toute façon. Et toutes les images ne nous-empêchent pas de voir comment il change quand il n'est pas travaillé par l'imagination.

Le 4 juillet

De la pluie et du beau temps

Le climat méditerranéen est moins réjouissant que les agences touristiques et immobilières le proclament. La forte chaleur n'est pas seule en cause. Elle ne dure que trois mois, et la proximité de la mer la tempère malgré tout.

L'été offre un climat propice aux fêtards nocturnes qui dorment le jour dans des chambres climatisées, et qui peuvent s'offrir le plaisir de se jeter à l'eau en pleine nuit sans risquer un mauvais rhume.

La saison réellement agréable est l'automne à ses débuts. L'herbe repousse, la végétation reverdit, et les feuilles caduques commencent à virer à un rouge de feu. La mer tiédit les soirs. Le soleil est plus bas et redescend se coucher vers le sud sur la rade.

C'est aussi la saison des gros orages, qui laissent des parfums de terre humide au matin, et où l'air frais porte mieux les chants d'oiseaux.

Le printemps est bien moins agréable. On ne sait où se mettre. Le soleil déjà haut commence à devenir insupportable, alors qu'à l'ombre, on est glacé par le mistral descendu des cimes neigeuses, ou par les vents du large dont l'humidité nous pénètre jusqu'aux os.

C'est comme s'il faisait presque toujours à la fois trop chaud et trop froid, sans que le climat ne se décide à se faire tempéré.

Ciné de quartier

On peut s'ennuyer le soir dans une ville, et tout prétexte est bon pour sortir et bavarder entre amis en levant le coude. La culture en est un comme un autre. On s'ennuie bien un peu pendant le spectacle ou à planter dans une exposition, mais enfin, comme en d'autres temps on aurait attendu la fin de la messe. C'est le prix à payer pour être parmi des gens de son milieu.

Ce soir on sort. Quand j'étais enfant, on allait presque tous les samedis au cinéma de mon quartier. Pour moi, c'était une fête. C'était sortir le soir : après le repas, on s'habillait pour sortir, plutôt que se déshabiller pour se coucher.

C'était quelque-chose : La nuit, dehors, les grands arbres dont les branches s'agitaient sous la lune. Les odeurs de la salle. Et toutes ces images qui changeaient ma façon de regarder le monde en sortant.

Cours d'eau

Le plus beau, ici, ce sont les cours d'eau, ruisseaux, sources, rivières. Mais on n'en trouve plus guère. Je crois bien qu'il n'y en a plus. Ils sont canalisés.

L'eau qui coule dans un canal de béton, souvent couvert, n'abreuve plus beaucoup la terre. Alors, il ne reste plus beaucoup de forêts. De toute façon, elles brûlent. Alors on les élague. Les buissons coupés ne protègent plus guère la terre, qui se dessèche et ravine autour des racines. On n'aime plus trop les forêts ici. On ne sait ce qui pourrait s'y cacher, et puis, vu de l'autoroute, une simple haie bien taillée fait l'affaire, ou les jardins arrosés de résidences.

Il faut dire que tous les cours d'eau avaient la mauvaise habitude d'être à sec en été, et de déborder pendant les orages. Les canalisations débordent aussi cependant.

Les cours d'eau, les sources, les cascades, une peinture traditionnelle en témoigne, était ce qu'il y avait de plus précieux et de plus typique. Même aux trois-quarts à sec, les lits des rivières, perdus dans leurs larges berges pierreuses, étaient des lieux au bord desquels il était bon de s'asseoir à l'ombre.

Rien n'était plus merveilleux qu'un plan d'eau, abreuvé par une petite cascade murmurante, avec quelques roseaux et d'épais feuillages.

Je me souviens d'une peinture que j'avais vue enfant : de jeunes femmes qui se baignaient nues dans un plan d'eau, s'enfuyaient effrayées par un faune surgi des épais feuillages. Cette image m'avait profondément troublé, et m'a toujours fait rêver. J'aimerais la retrouver.

Les images nous font voir autrement ce que nous avons sous les yeux. Naturellement, c'est notre affaire, c'est à nous de le voir. C'est ce que voulait dire Marcel Duchamp : que celui qui regarde fait sa propre œuvre. Ce n'est pas la peinture qui est réussie ou non, c'est ce qu'elle nous fait voir ailleurs, quand on cesse de la regarder.

Je ne suis pas sûr que cette peinture dont je me souviens fût si intéressante ; seulement ce qu'elle me faisait voir, entre les eaux et les feuillages ; ce qu'elle me montrait quand je ne l'avais plus sous les yeux.

Les *westerns* de mon quartier me montraient aussi des choses intéressantes, ou les films de pirates, ou les péplums.

Quand on est enfant, on a l'imagination vive. Tout nous sert à affiner l'acuité de nos perceptions. Cette aptitude se perd vite. Ce qui accentuait en vient à atténuer.

Je veux dire que le *western* qui, tout enfant, m'aurait fait voir les Indiens, là, tout prêts à surgir derrière les cactus de la colline, qui me faisait voir alors ces cactus sous le soleil avec une intensité dramatique, à quatorze ans déjà, m'aurait peut-être empêché de les remarquer.

Le 5 juin

Le compte n'y est pas

Ce n'est pas d'hier que je m'intéresse à l'histoire d'ici. J'ai beau avoir ouvert des livres et des pages web, le compte n'y est pas. Il manque douze siècles.

Douze siècles, ce n'est pas rien. C'est une histoire plus longue que celle qui la précède, et que celle qui la suit, et à peu près égale à leur somme. Il ne reste même pas de traces architecturales, si ce n'est la crypte de Saint-Victor. Est-ce bien croyable ?

Qu'est-ce qu'il a pu se passer ici pendant douze siècles ?

Entre l'architecture romaine et l'architecture romane, on ne trouve rien, et elles n'ont pourtant de semblable que le nom. Peut-on le croire ?

Au premier siècle, le pays était un grand foyer de civilisation. En témoignent, les aqueducs, les théâtres, les voies et le fameux moulin de Barbegal[17], près d'Arles, qui n'avait pas beaucoup d'équivalents en ce temps-là. Et douze siècles plus tard, on passe aux villages perchés autour d'un château-fort ; une architecture de guerre chronique, et une littérature occitane qui en témoigne.

Que s'est-il passé avec les Wisigoths et les Burgondes, puis les Francs ? Comment disparaît une civilisation ?

Les Maures et les Sarrasins allèrent jusqu'aux Alpes. Serait-ce le seul endroit au monde où ils n'auraient fait que piller et où ils n'auraient rien laissé ? Les *moujahids* seraient-ils venus ici pour convertir de force, alors qu'ils ne l'avaient jamais fait ailleurs ? N'était-ce pas plutôt l'Église Romaine qui pratiquait ainsi ?

Que firent les Francs ? Quelles traces laissèrent-ils du huitième au douzième siècle ? Les hommes étaient-ils retournés avant même l'âge de pierre, puisqu'on n'y trouve même pas de pierres taillées ?

La crypte souterraine de Saint Victor nous-apprend que des hommes ont vécu là. Qu'ils ont prié sous terre, car l'église actuelle et les fortifications ont été bâties plus tard. Quand ils sortaient à la lumière du jour, qu'y voyaient-ils ? Quel était ce monde qui les forçait à s'enterrer vivant ? Peut-on l'imaginer ?

17 http://fr.wikipedia.org/wiki/Aqueduc_et_moulins_de_Barbegal

Le plus étonnant est que personne ne se le demande.

Ce n'est pas faute pourtant de s'intéresser au patrimoine. Les monuments du passé sont souvent illuminés le soir mieux que des *Quiqs*. On trouve sans peine de la documentation avec des dates et des détails, et personne ne paraît voir qu'il manque douze siècles.

On ne peut pourtant pas dire qu'il ne se soit rien passé sur terre pendant ces douze siècles : la voile triangulaire, l'acier, l'algèbre, la poudre, le papier, l'imprimerie, la boussole, l'astrolabe, et j'en oublie beaucoup.

Huitième carnet
À propos de navigation

Le 6

Le peuple des oiseaux

Les mouettes dans la nuit poussent des cris réellement inquiétants. Combien sont-elles pour produire une telle clameur. Elle remonte du centre de la ville jusqu'à la colline où je l'entends, comme les cris d'une horde de démons. Que font-elles exactement dans la nuit qui les-cache ?

Parfois, quand elles sont moins nombreuses, moins excitées, on croirait des pleurs d'enfants, des miaulements de chats, des aboiements étranglés, des caquètements de canards, des bêlements de brebis… Leur langue est relativement élaborée.

Les mouettes pêchent de moins-en-moins. Il y a bien longtemps que je n'en ai plus vues piquer dans la mer. J'aimais les regarder dans mon jeune âge, les voir sortir de l'eau un poisson dans le bec. Elles s'enfoncent toujours plus loin dans les terres. Elles sont par nuées sur la décharge de Miramas. J'en ai vu au-dessus d'Avignon, et l'on m'a dit qu'elles allaient bien plus haut.

Les mouettes sont particulièrement attirées par la nourriture qu'on donne aux chats. Dès que vous remplissez une gamelle, elles arrivent. Les chats les tiennent à distance, malgré leur bec solide et leur air peu commode. Elles ne s'y frottent pas et se dispersent s'il fait mine de les attaquer, malgré leur taille. Les pies, c'est le contraire. Même une horde de chats se disputant un repas, s'écartent devant le petit animal en smoking.

Des pies, il y en a beaucoup. Partout où l'on voit quelques arbres, on trouve des pies. Leur bec acéré inquiète tous les autres animaux qui restent à une distance respectable. La pie semble s'en excuser en passant. Elle se déplace discrètement, détournant son bec de tout être vivant qu'elle pourrait blesser malencontreusement.

Le 7

L'art d'accommoder la douleur

C'est très sensible dans tout le nord de la Méditerranée, le Christianisme a été un art de s’accommoder de la souffrance, et même de l'accommoder ; une manière de la mettre à profit. L'Église a poussé cet art très loin, de faire de la douleur une expérience, l'expérience essentielle, déterminante et salvatrice, celle pour laquelle il valait de vivre.

Toutes les représentations de la foi sont des représentations de la douleur. On voit encore des statues de mères éplorées dans l'angle des anciennes rues. Civilisation en extase dans sa douleur, elle n'était pas avare non plus de tortures.

Sade en est le plus typique représentant, celui qui en ôtait les derniers voiles.

On ne doit pas oublier qu'il était un gentilhomme provençal, et qu'il commença ses exploits à Marseille. On ne comprend pas Sade, si l'on ne voit pas que son originalité n'était pas son sadisme. Il était dans un monde sadique, et masochiste, dont on perçoit mal aujourd'hui à quel point la jouissance et la douleur étaient intriquées jusqu'à être indissociables. Son originalité était de le voir en face, de voir que les représentations de la souffrance étaient le miroir de la jouissance.

Mais tout était déjà en place, suintant des murs de Marseille. Les murs des forts et des prisons sentent encore le sang et la chair brûlée des suppliciés. Tout respire ici une cruauté obscène. Artaud aussi la connaissait bien.

Le 19 Prairial 218

La douleur diffuse

Aujourd'hui, ce serait plutôt des temps morts et des entraves dont tous ont pris le parti de s'accommoder.

Le 8

Ce qu'il se passe dans le ciel

Hier soir, avant que le soleil n'atteigne l'horizon, le ciel offrait un arrangement complexe de nuages entre lesquels la lumière jouait, les dessinant déjà de liserés roses, et déclinant ailleurs toutes les gammes d'un bleu désaturé.

Une photo aurait donné un air de fraîcheur malgré la chaleur encore très forte du jour.

Dans ce ciel, évoluaient très lentement et très haut, des mouettes, silencieuses, immobiles, au point qu'il était dur de croire que, malgré l'envergure de leurs ailes déployées, fines, mais bien plus longues que leur corps du bec à la queue, des êtres puissent comme flotter si haut ; au point qu'on perdait en les regardant toute impression de gravité.

Je suis rentré chercher mon appareil-photo, et quand je suis revenu, les lueurs dans le ciel avaient disparu, les nuages avaient fondu dans une brume vague, et les oiseaux volaient beaucoup plus bas, à peine au-dessus des toits de la ville, en contrebas.

Dans le ciel encore

Entre les deux forts à l'entrée du Vieux-Port, placé devant le palais théâtral qui, vu du Quai-des-Belges, paraît immense, on distingue à peine, à contre-jour, la statue aux naufragés. Au creux d'une proue de barque fracassée, des hommes tendent leurs bras vers le ciel — les soirs d'été, vers le soleil baissant.

L'ensemble n'occupe pas une très grande partie du champ visuel, mais si l'on s'y laisse prendre, malgré toutes les autres sollicitations du regard, l'attention en est toute absorbée. C'est comme si cette minuscule installation au loin avalait tout le reste, et le noyait dans le ciel immense.

Le 9

Encore sur la conscience et la liberté

Nous agissons souvent dans un état de conscience vague, que ce soit seul ou en très grand nombre. Il est probable que ce soit le plus souvent ainsi qu'on agit. C'est également ainsi que les animaux agissent, sans conscience, et plus évidemment encore, les êtres inanimés. On n'oserait cependant pas dire que les êtres inanimés agissent. On dit qu'ils réagissent, car rien ne semble venir d'eux.

Ainsi, la vague réagit au vent, mais le vent est lui aussi inanimé, et donc agi. Dans ce cas, imaginerait-on de remonter jusqu'à une source animée de l'action ? Oui, c'est bien ainsi qu'on a longtemps compris. Il fallait bien quelque-chose comme une « âme universelle » qui agisse. Pour qu'elle agisse, c'est-à-dire pour qu'elle ne soit pas elle-même agie, comme un nouvel élément placé dans une mise en abyme, cette âme devait être consciente, posséder un dessin, et avoir l'intelligence de tous ses actes.

Tout cela est concevable, intelligible, et a bien servi de base aux sciences modernes. Cependant une question en surgit, totalement obsédante : « Et moi, je fais quoi là-dedans ? »

Cette conception ne manque pas de cohérence, sauf qu'elle ne laisse aucune place à tout ce qui pourrait être un « moi » ; à moins d'imaginer une forme de relation intime et secrète entre ce « moi » et ce « il » (ou « elle »).

Imaginer un tel lien, avec une âme créatrice et intelligente de tout, un lien direct, et même une forme d'unicité, est incontestablement une façon de voir exaltante, à moins que ce ne soit qu'une façon de dire, mais qui ne nous avance en réalité à rien. Au mieux, cela pourrait me suggérer de prendre appui sur un « super-moi », de m'y fier, et de ne pas trop m'inquiéter si je ne sais pas bien où je vais.

Même si je suis près à reconnaître qu'une telle attitude peut bien être efficace, le penser ne m'avance encore une fois à rien, car je peux très bien éprouver quelque-chose de tel sans que ma conscience en soit effleurée, ou chercher à m'en convaincre sans y parvenir. Autant se dire plutôt que la conscience est très surestimée.

Il n'est qu'à songer à ce que je suis en train de faire en ce moment-même. Je poursuis une idée qu'on pourrait sans exagérer qualifier de complexe. Je pioche dans un lexique tous les mots qui peuvent me servir à la fixer, et je les articule dans une syntaxe qui modifie et ajuste leur sens. J'en trace les lettres du bout de la plume avec une célérité peu commune, dont chacune dessine un sens bien particulier avec celles qui l'environnent, et elles figurent aussi des sons qui s'articulent, et que j'entends d'une manière ou d'une autre résonner, etc.

Tout cela est-il réellement à la portée d'une conscience humaine ? En oubliant la construction de la pensée pour ne retenir que celles des propositions grammaticalement correctes, on peut déjà se faire une idée des lignes de commandes que cela demanderait à un programme ; et des calculs, à un processeur.

Je suis pourtant bien capable de faire tout cela, et je dis bien « je ». Je suis capable de bien plus de pensées, de calculs, de perceptions, d'intuitions, de combinaisons, d'émotions, de précisions… que je ne serai jamais capable d'en avoir conscience.

Je sais même que ce que je fais en toute conscience est sommaire, simple, généralement appris et bien répété, et que si j'en attends beaucoup plus, je vais devenir singulièrement bête. Même le succès dans un jeu-de-société enfantin me demande généralement un peu plus que de la réflexion consciente, et fait appel à ce qu'on nomme des « coups de génie ».

Ce que j'avance prend un sens particulier pour les actes collectifs. On est tenté pour des groupes de parler d' « intelligence collective », et de ne pas s'inquiéter donc si l'on ne la trouve dans la conscience de personne. Où la trouverait-on alors ? Penser une « intelligence collective » conduit presque inévitablement à imaginer des chefs, des sages, des penseurs, des leaders, des décideurs ou des élites. Ceci revient toujours à rationaliser leurs décisions et leurs raisonnements, qui découlent évidemment d'une conscience sommaire et fantaisiste.

Lorsque des actions collectives possèdent une réelle intelligence, on voit bien, lorsqu'on y regarde de plus près, que celle-ci habite les actes de chacun. Et si chacun ne paraît pas très conscient de cette intelligence, c'est qu'elle n'est encore qu'un mouvement fugace dans son imagination.

C'est pourquoi les actes collectifs sont plus intelligents s'ils sont faits par des hommes libres.

Le 13 juin

Un rêve

Un rêve très inquiétant m'a tiré de mon sommeil ce matin. J'étais en ville, Marseille probablement, bien que rien n'y rappelait un quartier réel. C'était une construction composite, un peu de la rue d'Endoume, un peu de la Viste, un peu de la Capelette. C'était donc un quartier périphérique, mais pas encore un faubourg, et une rue relativement importante. On y trouvait plus de vitrines de magasins, et de fabriques dans les rues adjacentes qu'il n'en reste en réalité.

Ceux avec qui je parlais, étaient aussi des personnages composites. Il était question de mes écrits et de leur cohérence sur la durée, qui ne paraissait pas aussi évidente à mes interlocuteurs qu'elle l'était pour moi.

À un croisement, je remarquais à quelques centaines de mètres, un groupe d'ouvriers casqués, et des étais qui étaient placés de part et d'autre d'une rue perpendiculaire, entre deux pâtés de maisons, à moins que ce ne soient plutôt des hangars, comme pour les empêcher de se rapprocher. Les tubulures de métal étaient placées à un mètre ou un mètre cinquante du sol, et ne pouvaient certainement pas empêcher un mur de s'effondrer, seulement d'avancer.

Je les vis d'ailleurs se rapprocher dans un sourd grondement, tordant les tubes ou les faisant riper, tandis que les ouvriers se dépêchaient de les renforcer. Je trouvais bien dangereux de m'avancer par là, et je remontais la rue. J'étais seul alors.

J'aperçus la même installation un peu plus haut. On m'avisa — je ne sais qui — que la ville s'écrasait sur elle-même, que je ne pouvais plus passer par là. Seul le premier passage que j'avais vu restait praticable.

Les murs s'étaient encore rapprochés, et m'avancer me paraissait plus périlleux que la première fois, mais je ne me voyais plus d'autre choix. Et puis les ouvriers étaient encore là, eux. J'admirais leur courage, me demandant pourquoi ils ne fuyaient pas, au risque de se faire estropier par les étais qui pliaient, ou écraser finalement par les murs. J'en étais d'autant plus étonné que j'étais apparemment le seul à abandonner cette ville qui s'écrasait horizontalement sur elle-même.

Ma hâte était si grande qu'elle me paralysait, J'avais le plus grand mal à avancer, je craignais de n'avoir pas le temps et faisais d'immenses efforts pour remuer mes membres. Je passai le point le plus dangereux, sans être pourtant certain d'être hors de danger. Je continuais à monter le long d'une longue et large voie, bordée de murs noirs, et je voyais seulement devant moi, peut-être à cinq-cents mètre encore du haut de la pente, un ciel bleu immense, et je me demandais où j'allais bien me retrouver.

Je me suis retrouvé dans mon lit, ni haletant, ni angoissé, avec peut-être un fond de satisfaction d'avoir osé passer entre ces murs, d'être arrivé à remuer mes membres qui ne voulaient plus avancer. Je regrettais pourtant de n'avoir pas osé rêver jusqu'à voir ce qui m'attendait en haut de la côte.

Le 14 juin

Encore un rêve

Encore un rêve ce matin, qui pourrait être la suite de celui qui m'a réveillé hier. Je montais à pied une longue voie, au début, bordée de murs. Puis cette rampe aveugle devenait une route qui montait toujours en dévoilant un paysage de plus en plus large. Entre temps, j'étais motorisé.

Je roulais à flanc de côte, et un paysage de collines boisées et de falaises s'élargissait toujours. Ce pouvait être la Côte-d'Azur, la Ligurie, la Grèce.

Finalement, à force de monter ainsi… j'arrivais au bord de la mer.

Le 17 août

À propos de navigation

N'est-il pas étonnant qu'on puisse se sentir seul dans une grande ville ? Et ce n'est pas si mal, quoi que l'on puisse en dire. Imaginons un instant le contraire.

Le plus étonnant encore est qu'en s'en écartant, en prenant le large, en allant aussi loin qu'il soit possible, on puisse ne pas se retrouver seul ; savoir toujours où l'on est ; appeler des

secours ; avoir des nouvelles du monde entier ; parler à ses proches. Tout cela est si neuf que ce n'est même pas encore au point.

Est-ce aussi pour ne pas se sentir seuls que les hommes avaient peuplé le monde de dieux, d'anges, d'esprits ? Pour « faire comme si » ?

N'est-il pas plus fascinant encore qu'à force de « faire comme si », on y soit parvenu ?

Rester en contact. Soit, mais avec qui, ou avec quoi ?

Ne serait-ce pas au contraire pour le perdre, ce contact, qu'il nous prend l'envie de longer la mer ?

Je ne savais pas que les livres de Strabon étaient en-ligne en français, me dit la serveuse en posant le café près de mon portable.

Elle connaît Strabon. C'est fou tout ce que les gens connaissent aujourd'hui. Nous savons tous de plus-en-plus de choses, mais ce sont de moins-en-moins les mêmes.

Voila encore qui est nouveau. Il n'y a pas bien longtemps, nous devions tous savoir les mêmes choses, et il était facile d'évaluer qui en savait beaucoup et qui en savait peu.

Pythéas, qui navigua dans les mers boréales, Euthymènes, qui remonta le Don, et d'autres qui explorèrent les côtes océaniques d'Afrique, avaient d'autres façons de garder le contact : le calcul. Par le calcul, ils savaient où ils étaient, d'où ils venaient et où ils reviendraient. Entre la terre et le ciel qu'ils mesuraient, et leur lieu natal, il y avait les dieux : ce lien intime entre l'effigie de l'Arthémis d'Éphèse et l'astre lunaire, car les dieux étaient au monde.

Ça devait marcher aussi bien qu'un GPS ; offrir la même paix de l'âme, mais en faisant soi-même le calcul.

Neuvième carnet
Histoire antique de Massilia

Juin

La Poléis Massalias

Après que les Perses se soient emparé des rives est de la mer Égée, et que Phocée ait été conquise, la civilisation phocéenne a complètement basculé dans la Méditerranée occidentale, entre la mer Thyrénéenne et le golfe du Lion. Massilia était devenue la nouvelle capitale d'une nation éparpillée en cités côtières : Nikaïa (Nice), Antipolis (Antibes), Tauroeis (Toulon), Agathé (Agde), pour les plus proches, Aléria (en Corse), Vélia, (en Italie), Emporion (en Catalogne), Héméroskopéion (en Espagne)…

Les Massiliotes n'avaient aucun souci du territoire. Ils n'ont jamais songé à conquérir des terres, ni à se soumettre des peuples. Le monde se réduisait pour eux à des côtes et des voies de navigation. Pour eux, conquérir le monde se ramenait à contrôler des points stratégiques sur ces voies. Pendant quatre cents ans après la fondation de Massilia, les Grecs n'ont jamais songé à s'installer dans les terres.

À moins de dix kilomètres de ses murs, là où sont maintenant des quartiers de la ville, comme Saint-Marcel, on trouvait des forteresses barbares. Les Grecs n'ont jamais chercher à s'emparer de terres au-delà, préférant commercer avec les peuples locaux. Ces forteresses d'ailleurs ne se protégeaient pas des Phocéens, mais constituaient plutôt des postes avancés d'une défense commune.

Des Grecs se sont certainement enfoncés très loin et très tôt pour faire du commerce, ou encore pour poursuivre des ennemis qui les menaçaient, mais sans souci de s'y fixer ou de laisser des garnisons. Ils ont hellénisé leurs voisins, chez qui circulait leur monnaie, qui adoptèrent leur écriture pour leurs langues, qui prirent l'habitude de rédiger des contrats, qui empruntèrent quelques techniques de construction, des tactiques militaires, mais chacun gardait son quant-à-soi.

Il s'était ainsi construit une synergie, une communauté de peuples, établis entre le Rhône, la Durance et les premiers contreforts Alpins, suivant la côte jusqu'à Toulon.

L'étrangeté familière

Le Lacydon est un parfait port naturel où les premiers Phocéens n'eurent qu'à s'installer. La nature avait tout prévu pour en faire une base militaire autant qu'un port de commerce. Encore fallait-il arriver jusque là. De l'entrée de la rade à celle du port, la navigation est des plus dangereuses. On doit d'abord éviter les quantités d'écueils qui n'étaient pas alors aussi bien signalés qu'aujourd'hui. On doit prendre ensuite les îles du Frioul par le sud et se faufiler plein nord entre des îles et des récifs, avec un vent presque toujours contraire, souvent très fort, et impossible à remonter avec des voiles rectangulaires. Heureusement, les navires avaient des rames.

On peut trouver là la raison pour laquelle les Phocéens n'eurent pas à conquérir ce site dans une région déjà très peuplée par des tribus guerrières qui se disputaient les bonnes terres. Les terres à proximité de la ville n'étaient justement pas bien bonne non plus : marécages et coteaux abrupts, favorables seulement à la vigne et aux oliviers, ce qui suffisait au bonheur des Massiliotes qui vendaient leurs vins et leurs huiles dans le monde entier et n'étaient pas un peuple d'agriculteurs.

Il fallait certainement beaucoup de courage pour être un Massiliote, à commencer pour se livrer aux éléments dans un navire de l'époque. Il en fallait aussi pour cohabiter avec les barbares locaux, imprévisibles, cherchant dans leurs rêves l'inspiration de leurs actes, et dont on ne pouvait présager s'il allait offrir leur fille aux visiteurs, ou leur trancher la tête en sacrifice à leurs dieux. Il est vrai que les Grecs n'étaient pas si différents dans le fond, si ce n'est qu'ils ne faisaient pas de sacrifices humains mais pratiquaient la chasse aux esclaves.

Ces risques ne suffisaient pas de toute évidence aux audacieux Massiliotes. Il leur fallait encore chercher des émotions fortes en pratiquant la piraterie, jusqu'à devenir l'obsession de la flotte punique, qui contrôlait bien mieux qu'eux la Méditerranée. Il est probable que les Carthaginois s'en seraient débarrassés s'il n'y avait pas eu Rome.

Massalia et Roma

À quelques années près, Rome et Marseille sont aussi anciennes. Pendant cinq siècles, leur relation fut idyllique. Jusqu'à César, l'admiration et la confiance fut sans faille entre les deux villes. C'est à ma connaissance un cas unique de symbiose entre deux civilisations. Pendant longtemps les Massiliotes compensèrent l'incompétence des Romains en matière maritime, et les Romains se firent l'infanterie des Massiliotes.

Ce que les deux civilisations gagnaient à coopérer leur faisait oublier toute rivalité et toute concurrence. Ils ne visaient de toute façon pas les mêmes buts. Les Romains ne pensaient qu'en territoires à agrandir et protéger — et ils élargissaient et protégeaient celui de leurs alliés —, les Massiliotes ne pensaient qu'à ouvrir et contrôler des routes maritimes. Les deux peuples avaient beau se mêler, devenir des frères d'arme, partager les mêmes exploits, adorer grosso modo les mêmes dieux, les Massiliotes avaient beau apprendre le latin et les Romains adopter le grec comme langue savante, ils demeuraient dissemblables, étrangers, et s'en appréciaient mutuellement davantage.

C'est pourquoi il est dur de comprendre que Massilia ait pris le parti de Pompée contre César. On peut comprendre que les Massiliotes, compte-tenu de leur esprit scrupuleusement légaliste en ce qui concernait leurs propres institutions, aient eu une préférence pour le sénat romain et fussent choqués que César en ignore les lois, mais cela ne justifiait pas de prendre-parti dans les affaires des Romains qui, eux, n'étaient jamais intervenus dans les leurs.

Si encore l'un des deux hommes avait été l'ennemi de Massilia, on pourrait à la rigueur comprendre, mais Jules César nourrissait les meilleures intentions pour l'antique cité, comme Pompée d'ailleurs — les deux avaient le titre honorifique de « patron » de la ville —, et ils avaient tout à espérer les uns des autres.

On sait par ses écrits que César regardait Massalia comme une cité indépendante qu'il ne souhaitait pas impliquer dans son conflit, qu'il aurait très bien compris qu'elle lui interdise l'accès de son territoire, pour peu qu'elle adopte la même attitude envers Pompée. Il prouva d'ailleurs ses bonnes intentions dans la victoire, malgré son ressentiment, en ne livrant pas la ville au pillage comme il était coutume, en faisant reconstruire ses murailles qui avaient été défoncées, et en ne prenant aucun captif. Il ne fit même pas abolir sa constitution. Cependant Massilia avait bien perdu son indépendance. À vouloir s'occuper des affaires romaines, elle était devenue romaine par le fait. Elle cessait d'être le centre des cités massiliotes, comme de ce qui allait devenir la *Provincia Romana*, la Provence. Elle n'allait plus que gérer ses affaires entre ses murs.

Massalia et César

Le plus étonnant, c'est que le poids des Massiliotes n'eût pas suffi à faire pencher la balance. Il est peu douteux que lorsqu'en avril 49 les sénateurs de Massilia décidèrent de

prendre-parti dans le conflit qui opposait le sénat romain au général rebelle, ils étaient persuadés d'apporter la victoire à leurs alliés. C'était si probable qu'on pouvait s'étonner que César n'ait pas lâché prise.

Ce qui arriva était au contraire le plus inattendu. César fit construire à la hâte de mauvais vaisseaux dans la cité d'Arles. Brutus qui n'avait jamais navigué en prit le commandement. Ses marins et ses pilotes venaient de la marine marchande ou n'avaient jamais pris la mer, le reste était composé de fantassins qui la connaissaient moins encore. Ils avaient en face, en nombre supérieur, les meilleurs marins dans les meilleurs vaisseaux de combat de la Méditerranée, auxquels s'étaient joints quelques renforts venus d'Ibérie. Brutus n'avait aucune chance. Pourtant les Massiliotes devaient déjà être surpris que César ait pu si vite leur opposer une flotte, même si dérisoire.

À lire les récits de la bataille navale qui eut lieu dans la rade après les îles du Frioul où Brutus avait d'abord amarré sa flotte, on aurait envie de dire que les Romains se montrèrent de si médiocres marins que les Massiliotes en furent déroutés au point de ne plus savoir quelle tactique adopter. En fait, avec leurs vaisseaux en bois vert qui prenaient l'eau, bien trop lourds et trop lents, et leurs marins inexpérimentés, les Romains inventèrent une stratégie navale géniale, qui tenait d'ailleurs plus à une stratégie d'infanterie sur terrain liquide. Elle consistait à jeter leurs navires contre l'ennemi, se laisser éperonner d'un côté ou de l'autre, se servir de grappins pour amener toute la flotte bord-à-bord, jusqu'à faire de l'ensemble des ponts une plaine de bois où ils puissent manœuvrer.

La prise de Massalia

L'abordage était peu pratiqué dans les combats navals de l'antiquité. On employait trois tactiques conjointement pour détruire une flotte. On tentait d'abord d'atteindre les navires ennemis avec des projectiles : boulets qui fracassaient les coques et les mats, épieux hérissés de pointes qui tranchaient les cordages et les voiles, flèches qui rendaient périlleuses les manœuvres sur le pont, et surtout feus grégeois qui enflammaient les navires.

On cherchait aussi à immobiliser les vaisseaux en brisant leurs rames. C'était une manœuvre périlleuse qui exigeait beaucoup d'habileté et de coordination du pilote et des rameurs. Il s'agissait de frotter violemment sa coque contre celle du navire ennemi avant qu'il n'ait eu le temps de retirer ses rames, mais en prenant bien soin, évidemment, de rentrer les siennes au dernier moment. Les rames en cassant pouvaient aussi briser quelques cages thoraciques et colonnes vertébrales.

La dernière tactique enfin était celle de l'éperonnage, pour lequel les navires antiques avaient une proue spécialement conçue. L'assaillant jetait sa proue contre la coque ennemie et battait rapidement en retraite de toute la force de ses rames après l'avoir enfoncée, pour ne pas devenir lui aussi une cible facile.

Les Massiliotes surent se faufiler entre les navires de Brutus, briser quelques rangées de rames et éperonner quelques coques. Le navire amiral de Brutus le fut des deux côtés par deux vaisseaux à la fois. Ils ne s'attendaient pas à se faire immobiliser par les grappins et les coques qui se rapprochaient, tandis que leurs alliés ibères moins habiles étaient restés à l'écart et ne savaient plus où tirer.

Si la victoire maritime de César était très improbable, celle sur terre n'était pas assurée. Il semble que les Massiliotes n'aient pas pu bénéficier d'un grand appui des populations locales, qui avaient toujours été à leur côté quand la communauté était menacée. Elles étaient apparemment moins motivées à se battre pour des affaires romaines. La cité se retrouvait plus seule qu'elle ne l'avait peut-être imaginé, mais même alors ce n'était pas une mince affaire que

de la prendre. D'ailleurs les Romains n'y parvinrent pas, et ce fut la faim et la maladie qui forcèrent les Massiliotes à se rendre.

Le choix des sénateurs de Massilia est difficile à comprendre. Même s'ils pouvaient raisonnablement croire à une victoire facile de Pompée grâce à leur aide, on perçoit mal les avantages qu'ils en attendaient, ou quels intransigeants principes ils défendaient. Ils ne s'étaient même jamais occupés des affaires domestiques de leurs voisins, si proches que leurs villages étaient construits là où sont aujourd'hui des quartiers de la ville. En prenant un parti, quel qu'il ait été, ils se comportaient par avance comme des vassaux de Rome, non comme des alliés. Quel qu'ait été ce choix, ou l'issu des combats, il est probable qu'à long terme, le résultat eût été sensiblement identique. Pourtant, aucun Romain n'imaginait encore soumettre Massilia.

L'attraction de l'Orient

Les Phocéens venaient de Phocée, de Lampsaque, d'Éphèse, c'est-à-dire de la côte orientale de la mer Égée. La prise de ces villes par les Perses entraîna un repli de toute la culture phocéenne entre la mer Thyrénéenne et la Méditerranée occidentale. Était-ce une rupture définitive avec les origines ? Certainement non, si l'on en croit la cargaison des nombreuses épaves.

Après que la Perse eût échoué à envahir toute la Grèce, les Grecs envahirent la Perse, ouvrant ce qu'on a appelé la période hellénistique. Qu'est-ce que cela signifiait pour les Massiliotes de l'Occident ? En ont-ils profité pour renouer avec leurs cités d'origine, se sont-ils considérés comme des étrangers ? Quels furent les rapports entre les Massiliotes et l'empire d'Alexandre ? Ou encore ceux de leurs nouveaux amis, les Romains ?

En vérité, je n'en sais pas grand chose. Le nord-ouest de la Méditerranée était alors très sauvage, malgré quelques cités côtières et la péninsule italienne. Le sud et l'ouest étaient contrôlés par les Carthaginois. Les Phocéens ont lancé des expéditions dans des mers inconnues, au-delà des Colonnes d'Hercule, sur la côte africaine, dans les mers du nord, mais aussi à l'est, au-delà de la Crimée en remontant le Don. Ils ne furent ni conquérants, ni dominateurs, ils furent explorateurs.

Les Romains étaient différents : ils agglutinaient patiemment des territoires et repoussaient des frontières au-delà desquelles ils n'étaient pas curieux. Fidèlement alliés, les deux peuples se ressemblaient peu.

À quoi marche un peuple ? Tout porte à croire que les Phocéens marchaient à la curiosité. Il fallait déjà un sacré penchant pour l'inconnu pour aller fonder Massilia. Ce qui pourrait d'abord ressembler à un goût du commerce semble en définitive avoir servi à s'assurer les moyens d'expéditions coûteuses, hasardeuses, et aux bénéfices très improbables. Bien d'autres peuples se sont enrichis sans faire de telles découvertes. Les livres de Pythéas contenaient des connaissances inattendues pour un peuple si éloigné des foyers de civilisation. Ces foyers se trouvaient en Orient. Ils allaient d'Alexandrie à Nankin en suivant les différentes routes de la soie.

L'Orient allait prendre une singulière importance pour le nord-ouest de la Méditerranée à l'époque qu'ouvrait la chute de Massilia. Il est probable que le sénat massiliote, à moins qu'il ait été pour la première fois depuis cinq siècles, composé d'idiots, songeait à l'Orient en décidant pour le parti de Pompée.

Rome était devenue le foyer d'un grand empire aux contours aussi vagues, à l'est, que l'ensemble manquait d'un principe fédérateur. Rome, comme Massilia, tenaient leur place dans ce monde, de la fermeté de leurs lois et de leurs institutions, leur *dura lex sed lex*. À tort ou à raison, c'est ainsi que les sénateurs des deux villes devaient voir les choses. Ils devaient

craindre qu'à jouer avec ces lois, à franchir le Rubicon comme on jette des dés, César n'ouvre la porte à d'autres vertus et d'autres vices, à des dieux étrangers, aux prophètes hébreux, aux mages de Zoroastre ou à des adorateurs de Mythra.

Ce que je dis là serait certainement dur à admettre pour un érudit. Dans les années cinquante avant Jésus-Christ, personne dans le monde romain, même pas César ne parlait beaucoup de l'Orient, les textes en témoignent. Cependant, on n'en était pas moins, précisément, cinquante ans à peine avant Jésus-Christ.

Quatre-vingts ans plus tard, la barque qui transportait les trois Marie échouait dans la plaine de la Crau, et l'empereur Hadrien se convertissait au culte de Mythra.

L'empire

En latin *imperium* signifiait seulement « autorité » et désignait couramment le territoire sous un commandement militaire. *Imperator* était à l'origine un titre militaire. Le pouvoir romain devint impérial en devenant toujours plus un pouvoir militaire. Pour être empereur, il fallait et suffisait d'avoir la confiance des légions, et être capable de s'en faire obéir.

Dixième carnet
Dits et faits antiques remarquables à propos de Marseille

Le 14

Géographie de Strabon, IV, 1,4

« La ville de Massalia, d'origine phocéenne, est située sur un terrain pierreux ; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'Acropole contient deux temples, l'Éphesium et le temple d'Apollon Delphinien : ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens : quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Éphèse. »

La jeune femme du bar avait bien raison de s'émerveiller qu'on puisse accéder d'un simple geste du doigt à ces textes. C'est assez troublant, lorsqu'on se trouve à peu près sur ces mêmes lieux, du moins juste en face, tant de siècles après qu'ils ont été écrits.

De tels moyens nous séparent en réalité bien plus qu'ils ne nous rapprochent. Comment et avec qui pourrais-je partager mon expérience ? M'assurer qu'elle est partagée ? Au moins comprise ?

Ils nous séparent bien plus que l'Acropole n'assemblait les Phocéens.

« On raconte à ce propos que, comme les Phocéens étaient sur le point de mettre à la voile pour quitter leur pays, un oracle fut publié, qui leur enjoignait de demander à Diane d'Éphèse le guide, sous les auspices duquel ils devaient accomplir leur voyage ; ils cinglèrent alors sur Éphèse et s'enquirent des moyens d'obtenir de la déesse ce guide que leur imposait la volonté de l'oracle. Cependant, Aristarché, l'une des femmes les plus recommandables de la ville, avait vu la déesse lui apparaître en songe et avait reçu d'elle l'ordre de s'embarquer avec les Phocéens, après s'être munie d'une image ou représentation exacte de ses autels. Elle le fit, et les Phocéens, une fois leur installation achevée, bâtirent le temple, puis, pour honorer dignement celle qui leur avait servi de guide, ils lui décernèrent le titre de grande prêtresse. De leur côté, toutes les colonies de Massalia réservèrent leurs premiers honneurs à la même déesse, s'attachant, tant pour la disposition de sa statue que pour tous les autres rites de son culte, à observer exactement ce qui se pratiquait dans la métropole. »[18]

Nous sommes devenus des navigateurs, des marins solitaires. Nous sommes lointains et solitaires. Nous communiquons de loin, de notre longue route, et si nous oublions qu'un monde réel continue à nous réunir, nous sommes perdus.

Le monde réel, ce n'est pas une société, « Notre Société ». Ce n'est pas davantage une culture, une civilisation, une religion, une nationalité, une identité, une façon de vivre, ou même des connaissances, justement.

Un monde réel, ce n'est pas une entité politique, même internationale, ce n'est pas non plus une économie, même mondiale.

Géographie de Strabon,IV, 1

5. La constitution de Massalia, avec sa forme aristocratique, peut être citée comme le modèle des gouvernements. Un premier conseil est établi, qui compte 600 membres nommés à vie et appelés *timouques*. Cette assemblée est présidée par une commission supérieure de quinze membres chargée de régler les affaires courantes et présidée elle-même par trois de ses

18 http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/IV-1.html

membres, qui, sous la présidence enfin de l'un d'eux, exercent le souverain pouvoir. On ne peut être *timouque*, si l'on n'a point d'enfants et si l'on n'appartient point à une famille ayant droit de cité depuis trois générations. Les lois sont les lois ioniennes ; elles sont toujours exposées en public. […]

Beaucoup de trophées et de dépouilles encore exposés dans la ville rappellent maintes victoires navales, remportées jadis par les Massaliotes sur les différents ennemis dont l'ambition jalouse leur contestait le libre usage de la mer. On voit donc qu'anciennement la prospérité des Massaliotes était arrivée à son comble, et qu'entre autres biens ils possédaient pleinement l'amitié des Romains, comme le marque assez, du reste, parmi tant de preuves qu'on en pourrait donner, la présence sur l'Aventin d'une statue de Diane, disposée absolument de même que celle de Massalia.

Par malheur, lorsque éclata la guerre civile entre César et Pompée, ils prirent fait et cause pour le parti qui eut le dessous, et leur prospérité en fut gravement compromise. Ils ne renoncèrent pourtant pas encore complètement à leur ancien goût pour la construction des machines de guerre et pour les armements maritimes. Mais comme, par le bienfait de la domination romaine, les Barbares qui les entourent se civilisent chaque jour davantage et renoncent à leurs habitudes guerrières pour se tourner vers la vie publique et l'agriculture, le goût dont nous parlons n'aurait plus eu, à proprement parler, d'objet ; ils ont donc compris qu'ils devaient donner eux aussi un autre cours à leur activité.

En conséquence, tout ce qu'ils comptent aujourd'hui de beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude de la rhétorique et de la philosophie ; et, non contents d'avoir fait dès longtemps de leur ville la grande école des Barbares et d'avoir su rendre leurs voisins philhellènes au point que ceux-ci ne rédigeaient plus leurs contrats autrement qu'en grec, ils ont réussi à persuader aux jeunes patriciens de Rome eux-mêmes de renoncer désormais au voyage d'Athènes pour venir au milieu d'eux perfectionner leurs études.

Puis, l'exemple des Romains ayant gagné de proche en proche, les populations de la Gaule entière, obligées d'ailleurs maintenant à une vie toute pacifique, se sont vouées à leur tour à ce genre d'occupations, et notez que ce goût chez elles n'est pas seulement individuel, mais qu'il a passé en quelque sorte dans l'esprit public, puisque nous voyons particuliers et communautés à l'envi appeler et entretenir richement nos sophistes et nos médecins. Mais les mœurs des Massaliotes sont restées simples et leurs habitudes modestes, rien ne l'atteste mieux que l'usage suivant : la dot la plus forte chez eux est de cent pièces d'or, à quoi l'on peut ajouter encore cinq pièces pour les habits et cinq pour les bijoux d'orfèvrerie, mais la loi ne permet pas davantage.

Du reste, César et les princes, ses successeurs, en souvenir de l'ancienne alliance de Rome avec Massalia, se sont montrés indulgents pour les fautes qu'elle avait commises pendant la guerre civile, et lui ont conservé l'autonomie dont elle avait joui de tout temps, de sorte qu'aujourd'hui elle n'obéit pas, non plus que les villes qui dépendent d'elle, aux préfets envoyés de Rome pour administrer la province. — Voilà ce que nous avions à dire au sujet de Massalia.

Le Mistral et la Tramontane

Tout ce qu'écrivit Strabon n'a pas à être cru au pied de la lettre. Voilà ce qu'il disait du Mistral : « Entre Massalia et l'embouchure du Rhône… s'étend une plaine de forme circulaire… Comme le pays qui lui fait suite vers l'intérieur, elle est tout entière exposée aux vents et surtout aux rafales du mélamborée qui est un vent âpre et violent. On prétend que ce vent entraîne ou roule parfois des pierres (…), et qu'il peut, de son souffle, précipiter des hommes en bas de leur cheval et les dépouiller de leurs armes et de leurs vêtements. »

Il ne pouvait cependant pas croire que Pythéas ait pu avoir la responsabilité d'une expédition aussi importante et coûteuse dans les mers boréales, alors qu'il était d'une extraction modeste.

Agence Marseillaise du Suicide

Les Massaliotes avaient de curieuses coutumes. Il peut arriver pourtant de les sentir plus proches de soi que ses propres contemporains. C'est le miracle de la littérature qui, mieux que tout, ouvre une intimité. Voilà ce qu'écrivait Valère Maxime dans *Faits et dits mémorables II*, sous l'empereur Tibère :

« Un poison à base de ciguë est préparé et conservé par les services publics dans cette cité ; on le donne à qui a exposé devant les Six-Cents — c'est le nom du sénat là-bas — les raisons pour lesquelles il doit se donner la mort, procédure courageuse tempérée de bonté, ne permettant pas qu'on quitte la vie sans raison tout en offrant à celui qui sait clairement pourquoi il désire en sortir un moyen rapide de réaliser son destin, de telle sorte qu'après avoir connu suffisamment soit le malheur soit le bonheur — ce sont en effet les deux situations qui fournissent une raison de terminer son existence, pour éviter soit que l'un persiste, soit que l'autre s'arrête —, on se voit approuvé d'en finir et on y arrive. »

Avec la distance que met déjà un auteur latin, Massalia prend vite les airs d'une cité de *Grande Carabagne*. « À Massilia, toutes les fois qu'une épidémie sévissait, un des citoyens pauvres s'offrait, que l'on devait nourrir une année entière de mets rituels, aux frais de la cité. Après quoi, couronné de feuillage, revêtu d'habits sacrés, il était promené à travers toute la ville, au milieu des imprécations, afin que les maux de la cité tout entière retombent sur lui, puis on l'expulsait. » Servius ne rappelle-t-il pas Heuri Michaux, dans ses *Commentaires à l'Énéide, III, 57* ?

On trouve de nombreuses allusions à Massalia chez Cicéron

Aristote avait la plus haute opinion sur la constitution des Massiliotes. Cicéron aussi y fait allusion à plusieurs reprises dans le cours de son œuvre.

« Et je n'ai garde de t'oublier, Massalia, […] car cette cité, pour ses institutions politiques et sa sagesse, mérite d'être préférée — je puis dire à bon droit — non seulement à la Grèce, mais peut-être même à toutes les autres nations, elle qui, dans un si grand éloignement de tous les pays habités par les Grecs, séparée de leurs coutumes et de leur langue, située à l'extrémité de l'univers, environnée de nations gauloises et comme combattue par les flots de la barbarie, est si bien gouvernée par la sagesse de ses notables qu'il serait plus facile à tous de louer ses institutions que de rivaliser avec elle. » (Plaidoirie pour L. Flaccus, 63)

Dans sa *Huitième Phillipique* encore, il prend la défense de Massalia contre Marc Antoine et tous ceux qui lui gardent encore rancune pour s'être opposée à César, et sa conclusion est sans appel : « J'estime qu'il n'est aucun ennemi de cette cité qui soit ami de la nôtre. »

La république est pourtant, très loin d'être une démocratie. Dans sa *République* (I, 43), il note : « Et bien que les Massaliens soient gouvernés selon la plus parfaite justice, par un groupe de citoyens formant une aristocratie, il y a dans la position qu'occupe le peuple quelque chose qui ressemble à de la servitude. »

Le 16

Marie Madeleine

Dans les années trente, après l'ascension de Jésus, Marie Madeleine, Marthe sa sœur, Lazare son frère, Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, et quelques autres fuirent

Jérusalem. Ils furent capturés à Joppé, et jetés dans un navire sans voile ni rames. Ils s'échouèrent en Camargue, après avoir traversé toute la Méditerranée.

Une version plus vraisemblable dit qu'ils auraient été confiés à l'équipage d'un navire, chargé de les abandonner dans le territoire le plus lointain possible pour qu'ils ne puissent jamais en revenir. Quoiqu'il en soit, ils se dispersèrent pour évangéliser la région. On dit que Marie Madeleine partit convertir Marseille. On dit aussi que ce fut son frère Lazare.

Trente années plus tard encore, Marie Madeleine se retira dans la forêt de la Sainte Baume. Elle prit demeure dans une grotte, inaccessible avant qu'on y creusât un chemin dans la pierre et qu'on y construisit une chapelle, douze siècles plus tard. Elle, n'en avait pas besoin car des anges la portait là. Elle vivait dans cette forêt sauvage, vêtue seulement de ses longs cheveux. Sept fois par jours, des anges l'élevaient au sommet de la falaise, jusqu'au Saint Pilon, près de là où se trouve aujourd'hui le grand radar qui régule le trafic aérien.

Toutes ces légendes datent du treizième siècle, et quand on les compare avec les écrits contemporains de Cicéron ou de Servius, on perçoit deux mondes qui n'ont rien de commun. Ils paraissent tout aussi étrangers à celui du Christianisme des premiers temps au Moyen-Orient.

Notons qu'il n'est que l'Église Romaine qui voit dans Marie, sœur de Marthe et de Lazare, la même personne que Marie de Magdala, disciple préférée de Jésus, et dont la sépulture d'après Grégoire de Tours se trouve à Éphèse. Ce n'est ni l'avis des Chaldéens d'Orient, ni des Coptes, des Arméniens, ni même des Orthodoxes et des Protestants.

Marie de Magdala ensevelie à Éphèse ? Voilà qui ramène quand même à Marseille par un autre chemin : Éphèse, l'ancien sanctuaire ionien des Phocéens, dont Strabon nous-apprend qu'avaient été emportés les modèles pour reconstituer les lieux et les objets du culte.

Cette femme, vivant au cœur d'une forêt sauvage, si sauvage qu'elle est la seule qui existe encore aujourd'hui, nue et protégée par des anges, cela ne ressemble pas beaucoup à la culture chrétienne. Ça ressemble plutôt à une synthèse entre l'Artémis d'Éphèse et quelque mythe barbare des peuples locaux.

Le Mythe a pris douze siècles pour se fixer, et c'est très long, surtout dans un pays battu par les flots de la barbarie, pour dire comme Cicéron. Il n'est pas resté local, si l'on en juge par la sculpture de Donatello à Florence, ou la toile du Titien. On trouve des images de Marie-Madeleine dans toute l'Europe catholique et à toutes les époques. C'est un mythe puissant.

Le 20 juin

Les dieux sont morts

Il existe bien un *Évangile de Marie*, Marie de Magdala. Il n'en reste du moins que la moitié, neuf pages sur dix-neuf. Le tout tient sur une feuille A4 recto-verso bien tassé. Le texte copte est daté du début du cinquième siècle. On en a trouvé des fragments en grec du troisième siècle, qui lui correspondent.

Je ne suis pas sûr qu'on comprenne bien ce qu'annonçaient les Chrétiens aux premiers siècles, du moins dans nos contrées : « Les dieux sont morts. »

« Il n'est pas d'autres dieux que Dieu ». Ce n'était sans-doute pas un message facile à entendre à Massalia. Artémis, Apollon, Athéna, Priape étaient des présences trop prégnantes pour qu'on puisse en douter. Leurs images étaient partout présentes, jusque sur les objets les plus quotidiens, vaisselle, lampes…

Et si ces présences se dissipaient déjà avant même que rien ne vienne les mettre en doute, c'était pire encore. Qu'est-ce qui pouvait encore faire sens ?

Cela laisse planer une certaine ambiguïté sur le Christianisme. Annonçait-il la mort des dieux, ou offrait-il seulement de les remplacer ? Ce n'est pas la même chose. Absolument pas.

L'empire romain a balancé longtemps entre persécuter les chrétiens ou imposer le Christianisme et persécuter les hérétiques. C'est au fond le reflet de la même ambiguïté, elle devient alors, paradoxalement, plus facilement réductible.

Il fallut encore de nombreux siècles pour que Dieu meure aussi.

La religion perse

Il est peu probable que le Christianisme se soit étendu tôt à Massalia ou dans les villes grecques et romaines des environs ; mais peut-être chez les barbares, qui étaient devenus des Gallo-romains, dans les villages des montagnes, ou les esclaves des villas. Ce fut plutôt le Mythraïsme qui se répandit, véhiculé par les légions.

« La religion de la période prézoroastrienne d'Iran et la religion indienne avaient une divinité appelée Mitra par les Indiens et Mithra par les Iraniens (où th est prononcé comme en anglais), qui était une divinité solaire. Elle a évolué de manière très divergente chez ces deux peuples. Mithra était devenu le « fils » et le premier des « archanges » d'Ahura Mazda. Éliminé dans la première religion zoroastrienne, le culte de Mithra aurait été réintroduit par les réformes ultérieures. »

« La Perse antique, sous la dynastie des Achéménides, n'était plus purement mazdéenne : elle vénérait autant Mithra qu'Ahura Mazda. Les Grecs considéraient ce dernier comme équivalent à Zeus, leur dieu céleste. Selon Hérodote (I, 131), la coutume des Perses « est de monter sur les plus hautes montagnes pour offrir des sacrifices à Zeus, dont ils donnent le nom à toute l'étendue du ciel ». Quant à Mithra, il était étroitement apparenté au Soleil. » (Voilà à peu-près ce qu'on trouve sur Wikipedia.[19])

La cosmogonie perse

On ne comprend généralement pas le dualisme mazdéen en n'admettant pas les conclusions qui découlent de ses prémisses. Le Mazdéisme règle la question du bien et du mal d'une façon fort intéressante. On ne peut faire disparaître le mal, pas plus que la lumière ne peut définitivement faire disparaître la nuit ; mais elle la domine nécessairement, elle est la plus forte. On voit aisément les implications : il n'est pas question d'éradiquer le mal, seulement de ne pas lui céder, et c'est à la portée de l'homme éclairé. Il peut trébucher, céder momentanément, mais il est toujours en état de vaincre.

C'est un peu comme est décrite la tentation de Jésus : ce n'est pas un combat, Satan ressemble moins à un monstre effrayant qu'à un représentant de commerce. Jésus ne cède pas, c'est tout.

Le dualisme mazdéen, en donnant en apparence une telle place au mal dans la personne d'Ahriman, lui laisse en réalité une part bien mineure en comparaison d'autres traditions.

Le Mazdéisme est bien plus une religion monothéiste qu'on est souvent tenté de le croire, malgré son apparente dualité, et d'autres divinités qui tiennent dans une hiérarchie céleste la place d'anges et d'archanges. Bien sûr il existe des hiérarchies aussi dans les traditions polythéistes, mais elles n'ont pas ce bel agencement concentrique qui est celui du ciel, et dont le plus saint n'est pas le centre, mais enveloppe tout, comme la première *entéléchie* d'Aristote[20].

Une telle tradition va avec une connaissance, une gnose, une cosmogonie. Elle tire son parti des sciences de l'époque, qui voient la terre au centre du cosmos, enveloppée d'un étagement de cieux qui tournent autour d'elle, jusqu'au *Noüs*, au-delà des étoiles fixes. La gnose mazdéenne se confond avec la mécanique de Ptolémée. On retrouve cette cosmogonie

19 http://fr.wikipedia.org/wiki/Zoroastrisme
20 http://francois.gannaz.free.fr/Littre/xmlittre.php?requete=ent%E9l%E9chie

et l'élévation de l'âme entre tous les étages des cieux jusqu'à la lumière suprême, dans une bonne part des Évangiles apocryphes, notamment celui de Marie. On le retrouve bien plus tard dans la tradition Chiite.

(Voir *Évangile de Marie* en ligne.[21])

21 http://www.infologisme.com/art/EvangileMarie.html

Onzième carnet
Où il est question de culture et d'expérience esthétique

Le 24 juillet

Olivier Auber m'a répondu tardivement à ce que je lui avais écrit en juin sur la perspective numérique.[22]

Objet : Rép : Remarques sur la perspective numérique

Bonjour Jean-Pierre,

Je suis confus de ne répondre que maintenant. C'est que je vis dans une espèce de tourbillon… C'est d'autant plus con(fus) que rares sont ceux qui se penchent sur mes conjectures. Comme tu avais l'intention de publier ton texte sur le wiki, je me suis permis de copier coller ta contribution sur :

http://perspective-numerique.net/wakka.php?wiki=JeanPierreDepetris

Nous pourrions continuer à discuter sur ce support si tu le veux bien.

Sublime, ta chute, « je » la trouve.

Pour répondre à la première partie de ton texte que je résumerais par : « dire qu'il y a une infinité d'ordres, cela peut signifier qu'il n'y en a aucun », c'est le « peut signifier » qu'il faut interroger à mon avis. En effet, cela peut signifier tout l'inverse. De la même manière qu'il y a concurrence des centres dans les perspectives spatiale et temporelle, cette concurrence existe aussi en matière de perspective numérique. Si le sacro-saint principe « the winner takes all » est vrai, l'une devrait l'emporter sur l'autre, par exemple Iphone versus Androïd. Ce qui se joue à mon sens dans cette concurrence est affaire de légitimité, et mon hypothèse est que de cette légitimité, chacun pourra bientôt en juger grâce à un phénomène d'acculturation extrêmement rapide aux canons de la perspective numérique, infiniment plus rapide que celui qui a prévalu à la Renaissance pour la perspective spatiale ou lors de la révolution industrielle et de l'avènement de télécommunications pour la perspective temporelle. C'est ce phénomène que j'imagine être la véritable l'essence de la « singularité » annoncée ici ou là. « Singularité » peut aussi vouloir dire scission ; il y aurait ceux qui choisiraient un code, et les autres le code concurrent, et ces deux blocs s'affronteraient peut-être (ou évidemment) comme les États de l'Est et de l'Ouest se sont affrontés. Mais si l'on pousse cette logique de concurrence des codes dans ses retranchements, cette scission agirait au niveau de l'espèce même, nous faisant revivre en sens inverse la préhistoire néanderthal-sapiens. Là, la notion d'État n'aurait plus de mise.

Toute la question de notre temps est de faire mentir Houellebecq, à suivre...

Olivier Auber

Ma réponse sur le wiki

Évidemment qu'une infinité d'ordres ne veut pas dire aucun. C'est comme si, sous prétexte qu'en un même lieu on ne peut reprendre la même photo, on niait les règles de la perspective.

Je suis perplexe envers la notion d'acculturation. Elle sent trop son anglicisme. En français on n'entend pas le suffixe « ad », mais un « a » privatif. Le terme sonne comme « aculturation » (*unculturation*). Cette contradiction entre l'écrit et l'oral ne serait rien si elle ne se retrouvait dans la théorie aussi, en passant des immigrés du Nouveau Monde à ceux de l'ancien. En effet, les sociologues des États-Unis se souciaient peu de la culture des

22 Voir quatrième carnet, le 6 juin.

autochtones, qui n'entraient pas, ni dans les faits, ni dans la pensée, en ligne de compte, et c'est le contraire en Europe.

Le mot « culture » contient deux acceptions contradictoires. L'une désigne les codes, les connaissances, les mœurs qui permettent à des hommes de s'entendre entre eux. Elle suppose une concurrence des cultures. L'autre est plutôt le contraire. Des hommes « cultivés » devraient être en mesure de se comprendre quelle que soit « la culture » de chacun. Ce serait, en somme, comme n'en avoir aucune, ou les avoir toutes.

Ce serait au moins en avoir plus d'une, permettant une prise de distance envers chacune. Ce serait plus encore posséder quelque chose de bien différent de ce qu'on appelle, dans une tout autre acception « une culture ».

C'est un peu un acte de foi sous nos contrées, un point de dogme, que, pour s'entendre, on doive d'abord accepter les mêmes codes et les mêmes données, et ne tenir compte de rien d'autre.

Le plus amusant est que si l'on admet un tel dogme au pied de la lettre, on le relativise. Il en résulte que toute conclusion dépend de ses prémisses, et qu'on modifiera autant de fois l'une qu'on changera les autres ; que tout syllogisme est subjectif, ou plutôt « culturel », et qu'il n'en est donc en réalité pas un.

Le Saint Père lui-même a mis en garde face au cosmopolitisme vague qui pourrait en résulter. N'est-il pas vrai qu'à se refuser à une croyance, fût-ce à ne la prendre que comme une règle de langage, on finit par croire en n'importe quoi ? :)

Je sens là une aporie qui mine dramatiquement l'Occident depuis au moins le quatrième siècle. Ce n'est pas pour rien que je parle du pape, c'est-à-dire de l'Église Catholique, en grec : *Universelle*. C'est bien pourquoi je parle d'un acte de foi, d'un point de dogme : prendre une culture locale pour la culture universelle ; une sorte de double des mystères de la trinité et de la transsubstantiation.

Il m’apparaît évident que la Modernité Occidentale est née d'une prise de distance avec ce dogme, et certainement pas en s'en nourrissant, bien qu'il la hante toujours. Il ne fut d'ailleurs, au début, question que d'une Renaissance, contemporaine de la perspective en peinture.

Si je prends selon ce point de vue, le principe que « le gagnant prend tout », je dirais alors plutôt le contraire : *le gagnant jette tout*.

Il me suffit de comparer l'attitude toute inaugurale de Pic de la Mirandole avec celle de Descartes un peu plus tard. Pour La Mirandole, si des hommes intelligents se sont donné la peine d'énoncer des pensées complexes et profondes, et s'ils ont convaincu d'autres hommes qui ne sont apparemment pas des idiots, il importe moins d'opposer ce qu'elles peuvent avoir de contradictoire et de les réfuter, que de les comprendre.

Si à l'aide de nos jeux de langage respectifs, nous tenons des propos contradictoires, c'est que nous sommes limités pour en tirer toutes les possibilités, pourrais-je lui faire dire en le tirant un peu trop vers Wittgenstein. En somme, il sort du dogmatisme par l'autre bout : ne confondons pas règle et vérité.

Le résultat conduit finalement à un questionnement simple, quoique profond : « 2x2=4 », est-ce une règle, une vérité ou un calcul ?

On peut aisément observer qu'on l'apprend comme une règle, qu'on le tient pour vrai quand on parvient à exécuter la règle comme un réflexe, et qu'on ne le comprend que comme un calcul. C'est ainsi qu'on peut aborder le doute cartésien, qui revient à un nettoyage par le vide dans la pensée.

Le 2 novembre

Sur la perspective numérique

Oui, je dois l'avouer, ma réponse est incompréhensible à un individu normal, et même très averti. Elle est pour le moins, trop allusive.

Tant pis, ma réponse restera aussi obscure qu'un oracle delphique, qui ni ne dit, ni ne cache… ;-)

Le 11 Ramadan

Sur l'art marchand

Il faut bien le dire, même si c'est une banalité, les lieux où les arts et les lettres sont offerts au public, sont les derniers où l'on serait capable de les apprécier. Pourquoi ? — Parce que ce sont des lieux de reconnaissances et certainement pas d'expérience, comme le disait déjà John Dewey dans les années trente.

Ce que j'appelle « reconnaissance » est un processus très simple ; je reconnais par exemple quelqu'un dans la rue. Je pourrais dire encore, je « l'identifie ». Identifier signifie alors que j'aperçois seulement les détails qui me permettent de dire « tiens, c'est un tel ». Je n'ai aucun besoin de l'observer mieux. Si je ne le connaissais pas, je me dirais tout aussi bien « tiens, quelqu'un qui m'est inconnu », ou plus simplement encore, je ne me dirais rien, et je ne le remarquerais peut-être pas du tout. Dans tous les cas, on ne voit pas grand chose.

Je me souviens d'un jour où je m'étais rasé la barbe, et où j'avais rencontré un ami. Il m'avait immédiatement reconnu, mais il m'avait si peu vu d'abord, qu'en me regardant mieux il m'a demandé : « Tu n'as pas un peu grossi ? »

Voilà la façon dont on voit les arts et les lettres dans les lieux où ils sont enfermés, les lieux culturels. On se limite à les reconnaître, les identifier comme des œuvres, de tel auteur, de telle date, en relation avec ceci, cela, mais on les voit en réalité assez peu. Comme lors d'une réception où nous connaissons tout le monde, nous ne faisons que « reconnaître », comme mon ami ne voyait pas que j'avais rasé ma barbe.

J'étais un jour entré dans l'atelier de Cecca et j'étais tombé en admiration devant une composition sous verre. Il m'a détrompé : ce n'était qu'un cadre vide dont l'image sous le verre avait été décollée et dont le carton portait des marques de déchirures. Nous sommes restés un instant silencieux, cherchant chacun à voir ce que l'autre avait vu. Il me fallut un certain temps pour voir vraiment un carton déchiré, et à lui, pour dire « oui, c'est intéressant ».

Nous venions de refaire en direct l'expérience que proposait Duchamp avec sa pissotière, si concluante qu'elle ne marche plus sitôt qu'on ne fait que la « reconnaître » comme une œuvre d'art, pensant que le truc consistait seulement à lui donner ce statut en la plaçant dans un lieu culturel.

On pourrait donc en conclure ceci : si l'on tient à ce qu'une œuvre d'art soit vue dans un musée ou une galerie, on a intérêt à ce que ce ne soit pas en réalité une œuvre d'art.

Depuis Duchamp, c'est devenu très difficile. ;-)

Re : Sur l'art marchand

Oui, je suis bien d'accord sur ce point : non seulement les lieux culturels sont les pires endroits pour faire une expérience artistique, ils en viennent aussi, par conséquence, à contaminer la création. L'évidence est d'autant plus nette pour moi, que je ne distingue pas vraiment les deux.

C'est pourquoi je ne suis pas d'accord cette fois avec quelques-uns de nos amis professeurs d'esthétique. Ils déterminent justement cette esthétique dont ils font leur discipline, par la *reconnaissance*, l'estampillage pourrait-on dire, des œuvres d'art. Aussi pensent-ils

logiquement qu'on estampille « art » des objets qui ne sont pas fondamentalement esthétiques, des objets de culte, par exemple, des fétiches ou des objets d'usage quotidien.

On devrait donc en conclure que Pierre Puget ne faisait pas de l'art quand il sculptait une proue de navire, mais seulement quand son ouvrage ornait une façade d'hôtel-de-ville ; ou que Michel-Ange ne faisait pas de l'art en sculptant son Moïse, mais seulement ses *captifs*. Et que dire d'une lampe massaliote portant la face de Priape et son sexe en érection ? Art sacré ? Art ménager ? Art pornographique ? Ou pas art du tout ?

Ce qui caractérise une œuvre d'art, c'est la nature de l'expérience qu'elle propose, une expérience d'intuition. Comprends bien ici expérience dans son sens plein d'opération qu'on accomplit, qu'on mène et qu'on éprouve, et intuition aussi.

Qu'est-ce qui peut faire qu'un objet de culte ou de dévotion soit de l'art sacré ou pas de l'art du tout ? — À l'évidence, l'expérience intuitive du sacré. L'art sacré propose une expérience spirituelle, l'art profane aussi bien, une expérience de l'esprit, mais l'expérience de l'art sacré fait vivre le contenu d'une tradition religieuse. On ne goûtera donc pas une œuvre d'art sacré en filtrant son contenu religieux, au contraire. Pas question, tu me comprends, d'apprécier un poème de Dôgen sans sentir le goût du Zen.

Et la lampe grecque ? On ne goûtera rien tant qu'on n'éprouvera pas la fusion de la vie tranquille et familière avec un monde dont la sauvagerie instinctive n'effraie pas mais exalte. Si une œuvre offre cette expérience, c'est que celui qui l'a produite l'a vécue. Quand les dieux sont morts, on ne peut faire que des objets de culte qui ne sont plus des œuvres d'art, ou des œuvres d'art qui proposent de tout autres expériences.

Alors oui, on peut interroger quelles sortes d'expériences proposent les lieux culturels, quels sont leurs rapports avec d'éventuelles expériences artistiques.

7 mai 2010 22:46:43 HAEC

À propos d'une édition en ligne

Si je m'adressais à des personnes qui n'aient jamais entendu parler d'ordinateur personnel, de numérisation des données, et d'internet, je suis sûr qu'elles comprendraient immédiatement ce que je veux faire. Il suffirait que je leur explique qu'on a des machines qui nous permettent d'éditer sans frais des livres entiers, des bibliothèques, que ces machines peuvent être mises en réseau les unes avec les autres, et qu'il est possible de laisser sur des serveurs publics ce que nous publions avec. Des gens qui ignoreraient tout des nouvelles technologies imagineraient alors tout seuls les possibilités que ça ouvrirait dans les lettres, les arts, la recherche, dans toute les formes de la vie de l'esprit.

Mais nous sommes si gavés de discours confus sur les NTC, *l'e-commerce*, *blogs*, réseaux sociaux, multimédia, *Facebook*, *Tweeter*, et autres billevesées, où se confondent joyeusement exagérations publicitaires, recherches sociologiques, presse à sensation et manuels de prise-en-main rapide, qu'il devient impossible d'en parler sérieusement, quel que soit par ailleurs notre niveau de connaissance et de maîtrise de ces techniques.

Tout cela éveille parfois en moi l'envie de m'embarquer dans des projets de sensibilisation, mais j'imagine aussi vite qu'il faudrait commencer par réexpliquer l'eau chaude.

Ch a écrit : […] Il n'est pas certain que ça va faire évoluer l'écriture, mais pour voir les réactions, pour donner la température, voir comment ça réagit, il trouve ça intéressant !

Justement, la question n'est pas là. Pour écrire, je crois plutôt qu'on doit être aussi sourd à ces mouvements divers, qu'un caravanier aux chiens qui aboient.

Comme je crois déjà l'avoir laissé comprendre, les retours intéressants sont ceux qui sont publiables, avec des auteurs identifiables. C'est ça qui est intéressant dans l'édition, c'est ce

qui se passe après, les discussions, les critiques. Mais malheureusement, quand ça a lieu, le livre est fini et ne peut plus changer, sauf s'il est réédité.

Si on lit aujourd'hui les *Méditations Métaphysiques* de Descartes, on les trouve dans l'édition qui contient les objections de Hobbes, Marsène, Charon et quelques autres, et les réponses de l'auteur. Cette deuxième partie, outre qu'elle est la plus volumineuse, est aussi la plus formidable de l'ouvrage. Plus près de nous, si on lit en même temps que Mme Bovary de Flaubert, les pièces du procès que lui a valu son roman, on trouve aussi des choses remarquables, à commencer par le fameux « Bovary, c'est moi ».

Sauf réédition, des éléments importants d'un ouvrage, qui en font d'une certaine façon bien partie puisqu'il les a suscités, s'en trouvent exclus. L'ouvrage vivait d'une double vie avant le web. Sa vie pendant le procès d'écriture était comme intra-utérine, et aussitôt qu'il était publié, il demandait à être réédité (ce qui d'ailleurs se pratique toujours moins).

En ligne, le livre redevient vivant, tout ce qui était condamné à avoir lieu après sa parution, et donc à n'y plus rien changer, peut fonctionner au cours même de son écriture. Bien sûr ça bouscule un peu les mœurs de la profession telles qu'elles s'étaient fixées au siècle dernier. Mais qui s'en plaindrait ? Il n'est pas moins évident que ça modifie profondément les conditions de la création littéraire, et de toute autre forme de création et de recherche, même si, tout aussi évidemment, ça ne se voit pas dans l'édition traditionnelle.

[…]

Re : À propos d'une édition en ligne

Ch a écrit : Si on suit ton raisonnement, il ne faudrait jamais publier, puisqu'à partir de ce moment-là, le livre ne vit plus, il reste figé dans ce qu'il est au moment de son impression ! ?

Au contraire, on ne devrait pas craindre d'éditer trop tôt, et d'utiliser l'édition comme un moment du processus de création. Il arrive de toute façon toujours un moment où l'on a fini et où l'on n'a plus envie d'y revenir. Mais le fait que notre travail soit accessible avant permet de faire intervenir ce qui n'aurait autrement eu lieu qu'après. Des correspondants peuvent nous donner des pistes et des infos qu'on ignorait, ouvrir des polémiques intéressantes, élargir des points de vue. Ça peut devenir plus amusant encore avec des ouvrages plus littéraires et romanesque en donnant des possibilités de mise en abîme entre la réalité et la fiction.

Ch a écrit : En fait tout ceci est très nouveau pour moi, ton raisonnement est bien argumenté, mais j'ai plus l'habitude d'être dans l'action que dans la réflexion, et là, je suis un peu perdu, je frise l'overdose !

C'est évidemment plus dans la pratique et l'improvisation que ces choses s'offrent toutes seules, que dans la réflexion abstraite. C'est d'ailleurs pour ça que je n'aime pas être trop prolixe en détails sur ce qui se joue d'une façon fugace et toujours imprévisible. Il suffit de dire « venez voir ce que vous allez voir » pour qu'il ne se passe rien.

Je crois que beaucoup d'ambiguïtés viennent de ce que l'internet a tendance à être donné comme un média de masse. Il ne l'est pas. C'est seulement parce que le web, le contenu de l'internet, ce qui est déposé sur les serveurs publics, est ouvert à tous. Aussi on navigue et l'on y glisse comme sur un média de masse, mais quoi qu'on y fasse de plus, ce n'en est plus un, car tout s'y joue, quand ce n'est face-à-face, du moins en assez petit nombre. On se trouve et l'on se reconnaît très vite sur l'internet, on sait très vite à qui l'on s'adresse.

On s'y retrouve plus dans une atmosphère de salon, de club privé, voire d'arrière salle de bistrot, que dans des agoras ou des forums (noms encore trompeurs). Seulement, d'un autre côté, tout ce qu'on y dépose y reste accessible à tous et pour longtemps, et ça, ce n'est pas que pour toi que c'est très nouveau, mais pour l'humanité tout-entière.

Parfois, c'est comme si l'on sortait d'un aéroport international et qu'on voyait sur une grande affiche avec sa photo ce qu'on aurait dit dans le bistrot de son quartier. Mais ce à quoi il est encore plus dur de s'habituer, c'est que personne ne la voit cette affiche, que tout le monde s'en fout, sauf peut-être quelqu'un qui va pousser un peu plus loin ce qu'on disait, et qu'on connaît déjà ou qu'on ne va pas tarder à connaître, où qu'il se trouve.

Douzième carnet
De l'expérience esthétique encore

Le 28 août

L'émotion artistique

Il me semble qu'à une certaine époque, c'était devenu une idée à la mode, une sorte de lieu-commun des critiques savantes, que l'art avait pour principe d' « exprimer une émotion ».

Que l'art provoque une émotion, je ne le contesterais pas ; que l'émotion tienne une place importante dans sa réalisation, non plus. Je ne vois pas cependant en quoi « exprimer une émotion » aurait un rapport avec l'art.

Lorsque je me mets en colère et que je tape du poing sur la table, j'exprime une émotion que je pourrais me contenter de contenir, ou seulement laisser transparaître, mais je ne fais pas de l'art. Je l'exprime et je ne me contente pas de la manifester, ou, si l'on veut, je la manifeste intentionnellement, je la manifeste pour mon interlocuteur, et pas nécessairement pour qu'il la partage, je la lui adresse plutôt, qu'il soit l'objet ou le témoin de cette colère.

Il n'est qu'à tenter l'expérience d'applaudir ou de féliciter celui qui vient d'exprimer une émotion pour s'assurer de ce que je viens de dire.

L'art consisterait à donner en spectacle ses émotions ? Une idée aussi sotte et aussi contraire à l'expérience, doit bien trouver un appui solide quelque part. Les émotions, les mouvements de l'âme, la psychologie du sujet, ont bien dû pendant un certain temps être un objet privilégié de l'art. C'est assez évident au cours des deux derniers siècles, mais en laissant quand même dans la marge une part très considérable de la production artistique. Replacé à l'échelle des civilisations, l'art psychologique devient même totalement marginal.

La Recherche du temps perdu se focalise sur les émotions, comme aussi bien l'œuvre de Genet. En conclure qu'ils expriment leurs émotions pour que le lecteur s'en délecte est assurément un peu court, et aussi un peu malsain. Il en résulte pourtant une tendance à réinterpréter toute production artistique à travers une telle grille.

Les toiles de Van Gogh et ses propres écrits ont alimenté le contresens. Pourtant Van Gogh, si sensible aux émotions humaines, ne les confond jamais avec l'émotion esthétique de ses œuvres, l'émotion qu'elles produisent mais n'expriment pas. Ses toiles sont d'ailleurs très inexpressives, pour ce qui est des émotions humaines.

Les délires de Heidegger sur les godillots de paysan qu'avait peint Van Gogh sont aux antipodes de l'émotion esthétique que dégage la toile, lumineuse, moderne, tirant les formes vers l'abstraction, car ils n'ont comme sujet aucune importance. Le « sujet » de la toile aurait pu être n'importe quoi qui se serait trouvé là, car c'est la lumière et la couleur qui importait, pas l'impression de dénuement. Il aurait aussi bien peint des pingouins au Pôle-Nord, si ce n'est qu'il était là pour la luminosité du ciel de Provence.

C'est à se demander qui a réellement vu une toile de Van Gogh, et comment il est possible de la voir. Il faudrait la découvrir sans rien en connaître, enfant, sur une image dans une tablette de chocolat achetée à la boulangerie en sortant de l'école, et sans chercher plus loin, avoir envie de la coller dans un cahier.

L'émotion esthétique est aussi évidente et première que l'intuition géométrique mise en scène par Platon dans son *Ménon.* Seule l'inattention, l'attention à autre chose, par exemple sa « reconnaissance » comme œuvre d'art, peut la masquer, mais elle est toujours en arrière-fond. Buste d'Anubis, vase grec, collage de Max Ernst… nulle préparation n'est nécessaire.

Aussi bien l'attraction est capable de s'exercer sur des objets insolites, qui n'ont rien à voir avec une création artistique : hameçon de pêche, débris énigmatique, mécaniques ou électroniques… déchirures sur un carton…

Le 29 août

Re : L'émotion esthétique

Oui, il peut être agaçant de se voir objecter des arguments pris dans ce qu'on a soi-même écrit, mais c'est toujours une excellente occasion de précisions.

J'ai dit en effet à plusieurs reprises que des connaissances changent les façons de percevoir et de ressentir, plus exactement qu'elles les changent moins qu'elles ne les aiguisent, les affûtent, alors que je laisse entendre maintenant qu'elles les émoussent.

Encore doit-on s'en servir à cela, car elles peuvent à l'inverse permettre de seulement « reconnaître », et donc d'économiser l'attention, employée une fois pour toutes à apprendre. Si nous reconnaissons un voisin dans la rue à trois-cents mètres, nous n'avons pas à le scruter davantage, dans une situation ordinaire. De même si un rapide coup d'œil sur un paysage permet de le reconnaître, cela suffit généralement.

Si nous cherchons au contraire à être attentif à un paysage, toutes nos connaissances participent à notre perception, dévoilant des détails qui seraient restés invisibles peut-être à un enfant : la nébulosité, la qualité de la lumière, si l'on est photographe ; l'âge des plis d'un relief et son histoire, pour qui est porté à la géologie ; l'orientation et les distances, si l'on est rompu aux randonnées, etc.

Toutes nos connaissances participent à une perception plus intense de la réalité qui nous environne. Elles pourraient aussi bien nous permettre au contraire une reconnaissance rapide. C'est pourquoi avec l'âge et avec les connaissances accumulées, nous pouvons aussi bien accroître notre sensibilité qu'en perdre l'usage.

Le musicien entend les sons avec plus d'acuité que celui qui n'est pas capable de les produire ; le peintre ou le photographe voient ce qui reste invisible à qui ne sait pas le fixer. Observe que je parle de connaissances pratiques, qui induisent des actes et portent sur eux, et non de ces sortes de connaissances qui ne servent qu'à « reconnaître », à identifier. Ces dernières ne sont toutefois pas inutiles, économisant de l'attention et des efforts.

C'est pourquoi je pense qu'un enfant verra mieux une peinture de Van Gogh en la trouvant dans une tablette de chocolat, qu'un adulte cultivé en cherchant à y reconnaître le texte de Heidegger. Naturellement, je vais à l'inverse de tout ce qui est dit de la formation artistique, et même de l'enseignement en général.

Le 2 septembre

Remarque

Il n'y a aucune chance pour que ce qui soit mal dit ne soit pas aussi mal pensé. Inversement, ce qui est bien pensé doit avoir aussi été bien énoncé. De ce point de vue, je ne vois aucune différence entre les littératures philosophiques, scientifiques ou poétiques.

La seule différence avec la poésie, avec les arts en général, c'est qu'il n'est pas essentiel que ce qui a été bien pensé soit aussi bien compris. Il peut n'en passer qu'une intuition fugace, comme un rêve énigmatique dont l'étrangeté nous hante longtemps.

Comprendre n'est pas nécessaire, il peut suffire de sentir. Mais il n'est pas nécessaire non plus de ne pas comprendre : la plus limpide compréhension n'ôte rien à l'impression.

Le 9 septembre

Retour à Marseille

Nous savons de plus en plus de choses et de moins en moins les mêmes.

Aussi tout ce que nous apprenons nous sépare, nous éloigne les uns des autres dans des directions multiples, fractales, nous distingue.

Nous nous distinguons mieux les uns des autres.

Nous devenons des navigateurs solitaires, mais plus attentifs.

Nous sommes devenus différents des antiques Massaliotes, dans la promiscuité de leurs embarcations, incroyablement proches, inconcevablement pour l'homme d'aujourd'hui, mais si peu différents.

Le monde change, change très vite sans qu'on ne voit rien changer. On ne voit rien changer, et soudain, on remarque que tout est différent.

Comme des ramures au printemps, c'est soudain, on voit tous les jours l'arbre dénudé, et un beau matin, les feuilles cachent la vue.

Un autre matin encore, aussi soudainement, le vert est passé au roux, aux couleurs de terre et de feu.

On ne voit rien changer, on ne voit que des changements accomplis.

On peut bien s'arrêter, regarder et attendre. On ne verra rien.

On ne verra rien changer ; seulement ce qui a déjà changé.

Il en est ainsi depuis l'antiquité, depuis l'homme, avant-même que l'homme ne soit.

Curieusement, l'antiquité ici peut paraître plus proche — plus proche que les rois, évêques et conquistadors.

Le temps est une construction mentale : la chronologie des causes et des effets. Mais il est un autre temps, plus réel : celui des effets qui continuent à contaminer l'instant présent, même depuis longtemps, et qu'on sent forcément plus proches que ceux qui ont cessé, même depuis peu.

Les Grecs, autant que les Phéniciens, n'avaient pas le sens du territoire. Ils allaient sur les mers. Ils étaient aussi nomades à leur façon que les Mongols ou les Parthes. Conquérir des terres et coloniser des peuples n'avait pour eux aucun sens.

Est-ce les Phocéens qui ont fondé Marseille, ou l'inverse, sa plaine côtière et sa rade, qui ont produit les Massaliotes ? Massalia et son archipel de cités dans la Méditerranée occidentale ?

Le bassin sédimentaire sur lequel la ville s'est développée fait quelques cent-soixante kilomètres carrés ; c'est deux fois et demi la surface de Paris. Il est coupé de la région par une barrière de relief calcaire, souvent abrupte, qui culmine à plus de sept-cents mètres.

Cette plaine est divisée en deux dépressions par un alignement de relief qui prolonge le massif d'Allauch jusque, sous l'eau, aux îles du Frioul.

Dans cette cuvette, la ville ne paraît pas bien grande. D'où qu'on regarde, on en voit le bout. On en voit l'en-dehors, qui ne paraît même pas lointain, mais escarpé et sauvage.

La ville en paraît plus petite qu'elle n'est, loin de tout dans un monde sauvage, toujours battue par les flots de la barbarie, comme aux premiers temps.

Cette impression des auteurs anciens, on peut la retrouver toujours présente dans la topique, surtout quand on regarde au loin, à l'est, le massif de la Sainte Baume, avec sa grande falaise escarpée.

Ce n'est pas le mythe de Marie Madeleine qui changera cette impression, vivant nue dans une grotte, seulement vêtue de ses longs cheveux.

La ville reste entourée d'un relief sauvage, le massif du Garlaban, de la Sainte Baume, des calanques, et qui portent encore des noms inquiétants : *Plateau de l'homme mort*, *Vallon sanglant*… Ils étaient des lieux dangereux pour le voyageur qui sortait de la ville ou y venait, des coupe-gorges, où sévissaient des brigands, comme Gaspard de Besse.[23]

L'impression est toujours prégnante d'une ville loin de tout foyer de civilisation, perdue sous son ciel immense, avec souvent des nuages à l'est, venus du Golfe de Gènes, repoussés par le Mistral qui descend la vallée du Rhône.

C'est l'impression d'un bord du monde, où l'on sent la prégnance du monde entier. Une ville internationale définitivement lointaine.

Aujourd'hui-même, on le retrouve encore dans la main-d'œuvre coupée de ses bassins d'emploi.

Marseille est revêche à la sociologie. Les hommes y sont trop minuscules sous les nuages, leur rumeur est balayée par le mistral, noyée par le bruit des vagues. Plus ils font nombre et plus ils sont insignifiants. Mais la personnalité, cependant, est grandie dans ce cadre.

Il est dur d'embellir Marseille si l'on y tient. Du lieu, on doit s'imprégner longtemps, du moins fortement. Plaquer des modèles extérieurs ne donne rien.

On songerait à un nouveau Pierre Puget. Bien avant lui, le lieu était déjà baroque, avant les phocéens, avant l'homme.

Les constructeurs de cabanons se débrouillent finalement mieux.

?

Sur les lettres

Les lettres ne sont pas particulièrement lisibles dans ce qu'il est convenu d'appeler leur marché, pas plus que toute forme d'art, tout travail intellectuel, dans leur marché respectif. C'est ce que j'écrivais il y a sept ans dans *Ce que pourrait être un art libre*. C'est aisément compréhensible, car les lettres sont justement ce qui est irréductible à un marché, et qui ne peut y entrer qu'en étant préalablement incorporé à ce qu'on appelle « un support matériel ».

Bref, un livre, en tant qu'il est un bloc de papier imprimé, est une marchandise comme une autre ; en tant qu'il est le texte imprimé sur ce bloc, il n'est pas une marchandise du tout.

Si l'on confond les deux, c'est-à-dire si l'on pense que le bloc de papier et le texte sont une seule et même chose, c'est nier l'évidence que le même livre peut aussi bien être imprimé à nouveau, copié, modifié, numérisé, affiché sur un écran, gravé, traduit, prononcé, etc ; c'est-à-dire à nier que le texte soit un texte, et le livre, un livre.

Le marché des lettres, comme le marché de l'art, des arts, confond toujours plus explicitement les deux, et même agressivement. Il fait appel à la rhétorique juridique pour l'opposer au simple bon-sens. Il en vient à retourner les lois pour les opposer à l'évidence.

23 http://fr.wikipedia.org/wiki/Gaspard_de_Besse

Il oppose les lettres à la marchandise. Les lettres, l'art, les techniques, la science… ne devraient être alors que dans les marchandises littéraires, artistiques, etc. En opposant la marchandise aux lettres, il sépare aussi les deux de la vie.

Ce que le marché appelle « œuvre » est une pépite, un atome, coupé de tout. Traditionnellement, on appelait « œuvre » l'ensemble des ouvrages d'un auteur. Le marché nomme « œuvre » l'ouvrage (de l'esprit) totalement incorporé à une marchandise.

On édite un livre, on le diffuse, on le vend vite et il disparaît aussi vite pour passer à un autre. Le cheminement d"un ouvrage à l'autre n'intéresse pas. Proprement, il n'y a pas d'œuvre, sauf cas improbable où, après la mort de l'auteur, l'œuvre complète est explicitement publiées dans une collection.

L'œuvre est coupée de toute vie, cela signifie aussi que lorsqu'un texte entre dans le marché des lettres, il n'est plus soumis qu'à un jugement littéraire. Il n'est plus question de faire entrer d'autres considérations dans le jugement. Inversement, tout écrit qui n'est pas incorporé dans une marchandise littéraire, échappe à toute considération littéraire, c'est-à-dire à toute lecture critique concernant sa forme et son style. C'est ainsi du moins qu'on l'entend implicitement, mais le jugement devient alors impossible, et la véritable critique littéraire.

Supposons qu'il y ait un accord pour dire « la littérature est un domaine où l'on peut dire absolument n'importe quoi du moment qu'on le dise dans les règles du genre ». On se heurterait alors à deux problèmes. Le premier serait de définir ces règles du genre. Le second, plus important, viendrait de ce qu'on aurait alors délimité un domaine où la liberté de penser serait totale. Si une telle liberté était alors utilisée, ce serait pour dire ce qui ne peut l'être ailleurs, et qui ne serait plus alors n'importe quoi : ce qui reviendrait à nier les prémisses.

Soit on accorde aux lettres une totale « liberté d'expression », dans la mesure où elles jouent le jeu de ne rien dire, (dire n'importe quoi), soit on accorde à l'œuvre, et donc à l'auteur, un statut qui le placerait au-dessus du commun. Ces deux positions sont difficilement justifiables. Elles le sont d'autant moins que quiconque peut se prévaloir d'un tel statut. Et en quoi seulement les lettres relèveraient-elles d'un statut ?

Comment sortir de cette impasse ? Définir un statut plaçant ceux qui le possèdent au-dessus de tout jugement ? Imposer une censure contre tout ce qui n'est pas n'importe quoi, tout ce qui « veut-dire » quelque-chose ? On hésite entre les deux.

On ne pourrait s'en sortir qu'en se référant à un jugement littéraire. Or, il n'y en a pas ; seulement une légitimation, et ce n'est pas la même chose.

La légitimation est faite par le marché. Le procès est extrêmement complexe. Il n'est pas très utile de le percer à jour, de la mettre en string (comme l'écrivait J-M Bailleu[24]). Cela aiderait peut-être à en forcer le passage, mais n'apprendrait finalement rien d'essentiel. Le plus intéressant est l'évidence que le procès de légitimation a besoin de demeurer confus, invérifiable, injustifiable (et donc incontestable), inavouable…

Institutions, lieux de vente, acheteurs, presse, comités, commissions… chacun se refuse de juger. Aucun ne prétend ni n'est prétendu légitimer. En ce sens, il n'y a pas de légitimation, mais il 'y a pas non plus de jugement.

24 http://editionsdelattente.com/site/www/index.php/livre/front/read?id=71

Carnet Treize
Où l'on s'intéresse sérieusement à la page

11 septembre

La page n'est pas l'écran

La page n'est pas l'écran, pas plus la page web que la page de papier. C'est incroyable que je ne m'en sois pas aperçu avant. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir écrit sur l'édition en ligne. Personne, à ma connaissance, ne l'a encore dit, alors que j'échange avec de nombreux théoriciens de l'art et de la littérature numérique. C'est incroyable.

La différence entre une page imprimée et une page web est négligeable ; pas entre une page web et l'écran.

La page n'est pas non plus la fenêtre. La page web n'est ni la fenêtre, ni l'écran, ni le fond d'écran, ni le plein-écran. Affichée en plein-écran, une page web reste d'ailleurs une page web.

La fonction page consiste moins à faire support, voire contenant, qu'à faire l'espace d'une mise-en-page, et la discerner de son environnement.

La mise-en-page est principalement la gestion d'espaces vides, pas nécessairement blancs, qui modifient le contenu et l'isolent de l'extérieur. Tout ce que Mallarmé a écrit sur la page de livre, ou de journal, vaut pour la page web.

Les espaces de la page sont déterminants, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas contingents, c'est pourquoi le plein écran ne change rien, puisqu'ils y conservent leur valeur. Ces espaces ne sont gérable qu'en relation avec l'espace complet de la page.

Tenir sur la page n'est donc pas tenir à l'écran. C'est même le contraire, puisque tenir à l'écran est tenir dans l'environnement dont la page s'isole.

La même photo sur une page web, dans la fenêtre d'un programme, en plein écran ou en fond d'écran, ne tient pas de la même façon. La même remarque vaut pour un texte, selon qu'on le lit sur une page web, dans la fenêtre d'un traitement de texte, en plein écran ou écrit sur fond d'écran.

Le 12 septembre

Le texte et la page

Opposer la lecture à l'écran à celle sur papier a toujours moins de sens au fur et à mesure qu'évoluent matériels et logiciels. Le confort de lecture est de toute façon très variable selon le mode d'édition sur papier (poche, reliure sous jaquette…), la capacité du livre à rester ouvert sans qu'on le tienne, la présence d'une table des matières, de notes, d'index…, la possibilité de l'annoter, d'y glisser des signets qui ne tombent pas selon comment on le manipule. Il est tout aussi variable pour les éditions numériques.

Les différences entre les diverses formes d'éditions imprimées, ou les différentes formes d'éditions numériques d'autre part, sont plus importantes que la différence générique entre les deux. Et puis, tout livre imprimé est d'abord un livre numérique qui aurait pu ne pas être imprimé, et qui a d'abord été édité et écrit à l'aide d'un programme.

Les termes-mêmes de « livre numérique » sont devenus un pléonasme. Un livre est toujours numérique, et se posera toujours plus la question de l'opportunité de son impression.

La question de la page se reporte donc sur le web comme sur le papier, ou encore sur le parchemin, le papyrus, la cire, l'argile ou la stèle.

Le livre sur papier est bien mort dans le sens où les termes « livre imprimé » n'est plus un pléonasme comme « livre numérique ». Mais ça n'empêchera évidemment pas de continuer à imprimer des livres.

La page web ramène aux réflexions de Mallarmé. La page ne se caractérise pas par la matérialité du papier ni de tout autre matériau, mais par une surface bien délimitée, une surface relative, et par des espaces relatifs à cette surface.

Le texte lui-même ne se réduit pas à une suite de caractères : il est une suite de caractères et d'espaces, espaces entre les caractères, les mots, mes lignes, les paragraphes, les chapitres, les bords de la page, etc.

Ces espaces sont devenus eux-mêmes des caractères, caractère qu'on dit, paradoxalement, « invisibles », et que l'édition numérique traite comme tels. Ces caractères sont en réalité moins invisibles que susceptibles d'être affichés ou masqués. Ils se montrent sous trois formes : sous forme d'espaces (et on les dit alors « masqués ») ; sous formes de caractères dotés de tous les attributs d'un caractère, corps, graisse, style, etc. ; et sous forme de code source.

Quand l'auteur écrit, il écrit aussi le code, évidemment, même s'il ne le sait pas, même s'il ignore que le programme l'écrit à sa place, même s'il écrit du code comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. Il écrit du code comme, à la plume, il inscrit ses lettres dans des espaces bien déterminés de sa page.

Voilà pourquoi il est si difficile d'apprendre à se servir d'un traitement de texte. On doit d'abord apprendre à gérer ces espaces, ce qui revient à acquérir ce qu'on appelle « son écriture ». Cela commence d'abord par l'apprentissage des ressources du style, et doit aboutir à leur mise au service de sa propre écriture, c'est-à-dire à la façon dont on occupe l'espace d'une page pour que l'écriture y soit la plus lisible — pas seulement pour que soit lisible ce qu'on a déjà écrit, mais aussi pour que le soit ce qu'on va écrire. La lisibilité d'un texte déjà écrit n'est pas ainsi exactement la même que celle d'un texte en écriture.

Arracher le poème à la page

Je n'oublie pas qu'une suite de caractères, même ponctuée d'espaces, est aussi une suite de phonèmes. Après Mallarmé, la poésie contemporaine s'est certainement trop fixée à la page, s'est trop fixée au seul aspect visuel du texte, au point d'inspirer l'attitude opposée d'une poésie sonore. Le texte est aussi parole, évidemment ; et toutes les ressources de l'écrit doivent contribuer à en restituer l'oralité.

Le même verbe « lire » désigne à la fois la lecture silencieuse et la prononciation. Le texte idéal est celui qu'on peut entendre prononcé en ayant l'impression d'une improvisation, et lire silencieusement, attentif au sens de chaque mot et à sa construction. Je ne parle pas ici forcément de textes à vocation poétique ou littéraire.

Un texte bien écrit doit tenir aussi bien à la page qu'à l'oreille. Chez l'homme, la gorge et l'oreille interne sont intimement couplées, et la seule lecture du regard les met en œuvre. Comprendre, c'est entendre ; et qu'importe ce qu'on comprend si l'on entend bien. Le procès de la pensée sera en œuvre avant-même la conscience.

On sait parler bien avant de savoir écrire, et l'entendement, comme son nom l'indique, passe bien plus par l'oreille que par les yeux. La vue, elle, nous permet de fixer la temporalité du son, l'immobiliser dans un espace, où il devient possible d'en remonter le fil et de le tisser autrement, mais sans en abolir définitivement le caractère sonore. C'est pourquoi je

n'opposerais pas à Mallarmé le désir de Bernard Heidsieck d'*arracher le poème à la page*. C'est en réalité à cela que sert la page : à arracher le poème à sa matérialité spatio-temporelle, celle de la parole.

C'est ce que fait aussi bien la page d'une partition avec la musique ou le chant. Si la parole peut s'inscrire sur une page, elle peut, de là, se reproduire partout. Ce n'est pas moins vrai d'une image.

Le 13 septembre

Le web est mort, vive l'internet

L'article de Chris Anderson *The Web Is Dead. Long Live the Internet*[25], publié la semaine dernière et immédiatement traduit et commenté dans toutes les langues, témoigne d'une grande inégalité de compréhension. D'ailleurs, dans son article, Anderson oppose moins le web à l'internet que les protocoles aux applications. Oui, je sais, dit ainsi, c'est incompréhensible. Si les Étasuniens se mettent à parler comme des structuralistes…

Anderson définit implicitement le web par son protocole d'accès, l'*HyperText Transfer Protocol*, le HTTP, qui est donc totalement indépendant du programme. Cela se comprend aisément. L'internet, c'est ce protocole et bien d'autres encore, FTP, SMTP, etc. ; c'est aussi, et la rigueur logique de son article pose là quelques problèmes, des applications.

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Si l'on ne cherche pas à trop couper les cheveux en quatre, c'est assez simple. Plutôt qu'utiliser le HTTP et les quelques langages ouverts et transparents que gère tout navigateur, le web est recouvert par l'usage d'une couche de programmes qui l'étouffe lentement.

C'est ce que détaille son article. Posé ainsi, c'est bien moins nouveau que ça n'en a l'air. C'est peut-être même la maladie infantile de l'internet autant que de l'informatique. Ce n'est pas d'hier qu'on télécharge des modules pour qu'un navigateur interprète des langages tiers. On observe pourtant une forte évolution en sens inverse. On peut aujourd'hui à-peu-près tout mettre sur une page web sans module externe ni langage propriétaire.

Sur la durée, toute l'informatique tend à se restructurer sur des langages ouverts, transparents et interopérables. C'est une tendance forte qu'on observe dans toutes les formes de production numérique. Il y a seulement dix ans, il y avait un nombre incroyable de formats de textes, et aussi bien de chartes de caractères. Aujourd'hui le XML est devenu une sorte de *lingua franca* du traitement de texte, et l'Unicode règne.

Ce que montre l'article d'Anderson est un phénomène finalement plus intéressant : les comportements sociologiques sur l'internet semblent aller en sans inverse de l'innovation technique. Bien d'autres articles lui ont répondu en mettant en cause ses statistiques, mais on peut faire dire ce qu'on veut à des courbes et des pourcentages. Je n'en ai pas besoin pour observer que les usages de masse et l'invention technique ne suivent pas le même chemin. Je l'avais déjà appris à mes dépens depuis longtemps.

Le phénomène est en réalité facile à comprendre. L'évolution à contre-sens de la technique que décrit Anderson répond à deux besoins, me semble-t-il, ou plutôt à deux demandes.

Elle répond d'abord à celles des utilisateurs débutants ou occasionnels, qui veulent cependant profiter d'une technique complexe. *Blogger*, *Twitter*, *FaceBook* et autres services permettent de faire avec une déconcertante facilité, ce qu'on bricolerait sans doute mieux si l'on était un peu plus expert et si l'on disposait de moyens plus évolués. Leur succès public dévoile rapidement leurs limites.

25 http://www.wired.com/magazine/2010/08/ff_webrip/all/1

Elle répond aussi aux besoins commerciaux, pour alimenter financièrement l'évolution de la technique. Je ne partage la peur si souvent répandue que de grandes entreprises ne finissent par confisquer les techniques numériques à grands coups de brevets et d'accumulation de capitaux. Si c'était possible, ce serait déjà fait. Ce serait même fait depuis le début.

Toute velléité de main-basse se solde automatiquement par des pertes de marché. On a pu le voir avec Apple dans les années quatre-vingt-dix, qui a bien failli en mourir. D'une manière ou d'une autre, les entreprises doivent courir après les *hackers*, leur construire matériels et tuyaux, et finalement travailler pour eux. Elles sont condamnées à courir derrière sans les rattraper et surtout à ne pas les retenir. Si elles s'y risquent, de plus avisées en profiteront.

Si le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions, celui de l'Éden l'est peut-être de mauvaises.

Arracher la page à l'application

Ce que j'ai écrit sur le web et l'internet vient alimenter par un chemin inattendu ce que je disais de la page et de l'écran. Il s'agit moins d'arracher le poème à la page que les deux à l'application : arracher la page web à l'application.

Le poème s'arrache tout seul à la page, ne serait-ce que par ses liens, ses URLs (*Uniform Resource Locato*r). S'arracher à la toile ? Mais la toile ne retient rien : elle est essentiellement le lien avec le monde réel, l'environnement.

La page web, comme celle de papier, peut héberger des images, ou encore des tableaux, toute sorte d'objets graphiques. La page web, contrairement à celle de papier, peut aussi héberger à-peu-près n'importe quoi, sons, images en trois ou quatre dimensions, que sais-je ? Le texte écrit, lui-même, est susceptible d'être prononcé par synthèse vocale.

Dans tout cela, vois-tu, ce qui me semble le plus déterminant et le plus extraordinaire, ce qui me semble la plus grande invention de l'époque contemporaine, c'est que tout peut être ramené à du texte, en l'occurrence, du langage de programmation.

PS.1 Cette dernière remarque est à entendre (sic) avec ce que j'ai écrit ailleurs sur la *grammaire générative* de Chomsky et la brève intuition de Hakim Bey sur la génération chaotique du langage (*Voyages à Bolgobol*, tome trois et quatre[26]).

PS.2 Tu observeras sans doute que tout ce que j'ai écrit ces derniers temps, je n'aurais pas pu le penser sans toi, sans d'autres, Yann Le Guennec, Olivier Auber, Pierre Petiot, Rolland Caignard, Chris Anderson… et d'autres encore, intimement ou géographiquement proches ou lointains. Et pourtant, moi et moi seul pouvais l'écrire et le penser.

Le 15 septembre

Sur Descartes à qui je me réfère souvent

J'hésiterais à me dire cartésien, car Descartes ne le fut en définitive pas plus que Marx fût marxiste, au sens historique. Même une lecture assez superficielle montre bien la méfiance qu'il entretenait envers la raison.

L'usage de la raison est inévitablement confrontée à trois sortes d'erreurs. D'abord, comme il nous est impossible de nous assurer de tout ce que nous avons appris, nous devons bien nous en remettre à des préjugés et renoncer alors à toute certitude. Nous devons bien aussi nous fier aux témoignages de nos sens, mais nous savons aussi qu'ils peuvent être trompeurs. Nous ne percevons la plupart du temps que ce que nous sommes disposés à percevoir, et de la manière dont nous sommes disposés à le percevoir. Ce sont là deux causes extrinsèques des

26 http://jdepetris.free.fr/Livres/preface_voyages.html

limites de la raison, auxquelles nous pouvons ajouter une autre qui lui est intrinsèque : nous sommes toujours susceptibles de faire des erreurs de raisonnement.

Il est à peu près impossible à la raison d'échapper à ces trois sortes d'erreurs. Il est donc préférable de limiter son usage à des questions simples et bien circonscrites, et de ne surtout pas renoncer à se fier d'abord à l'intuition, l'inspiration, l'imagination, voire à la simple impulsion, qui sont bien plus puissantes et offrent bien moins de risques de nous tromper.

Je trouve Descartes finalement très surréaliste. Il est du moins à la source de toute la philosophie empiriste ; et dans la définition même qu'en donne Breton, le Surréalisme a une posture radicalement empiriste.

Le 16 septembre

Re : Sur Descartes à qui je me réfère souvent

Ta remarque est pertinente. Oui, La raison sert sans-doute davantage à échanger nos expériences et nos réflexions qu'à fonder nos certitudes. C'est certainement la nécessité d'apprendre les uns des autres qui fait construire quelque-chose qui ressemble à la rationalité ; mais je serais alors plutôt tenté de dire la logique, voire la théorie, et même d'employer alors le pluriel.

Dans ce cas, il ne s'agit plus de la Raison majuscule, qui serait au monde la vertu la mieux partagée. Ce qui est au monde le mieux partagé, est le monde lui-même en tant qu'objet unique d'expériences diverses.

Celui qui, par exemple, me dirait que le soleil est une ouverture dans la voûte céleste d'où rayonne la lumière de Mazda, serait au moins d'accord avec moi pour admettre que nous parlons du même soleil qui nous réchauffe. Nous avons alors peut-être moins des rationalités que des grammaires ; et les grammaires s'apprennent.

Carnet quatorze
À propos de littérature

Le 20 septembre

Questions principalement pour moi-même

Honnêtement, je ne sais toujours pas ce que je suis en train d'écrire, ni ce que je cherche à faire. Une sorte de journal épistolaire ? Je n'en sais rien.

Il est tentant d'imaginer des personnages et des histoires. C'est ce que font la plupart des auteurs, et moi-même bien souvent. C'est une façon intéressante de mettre des jeux de concepts en situation, et de voir comment ils fonctionnent ; en faire un moyen efficace de gagner en simplicité sans rien réduire, et même, au contraire, de complexifier tout en bénéficiant d'une vue intuitive.

La littérature offre ainsi un champ intermédiaire entre la pure pensée et l'expérience. *La Recherche du temps perdu* est un exemple remarquable d'approche expérimentale du fonctionnement réel de la pensée. Je sens pourtant dans cette forme de travail un côté éprouvette qui ne me plaît pas, un côté aquariophile.

Je n'ai pas vraiment envie de faire vivre des personnages de fiction dans un bocal de mots. Plus précisément, construire un tel bocal avec des mots ne me convient pas, car je suis plus curieux du rapport que les mots entretiennent avec les choses, que de leur capacité à les contenir, à en contenir les reflets.

Je vois combien cette absence de personnages, fictifs ou réels, de descriptions, de récits, fictifs ou véridiques, donne d'âpreté à ce que j'écris en ce moment. Je n'en suis cependant pas si certain ; c'est ce dont j'ai du mal à juger. Il se pourrait bien que ce ne soit aride que pour un autochtone du vingtième siècle.

Je me pose encore une autre question : celle de l'ordre de l'énonciation. Dès 2003, en commençant à lire les premiers blogs, j'ai été frappé par leur inversion de l'ordre chronologique. On y lit du plus récent au plus ancien, et c'est un ordre tout à fait recevable après tout.

Pourquoi ne lirait-on pas les livres à partir de la fin, du dernier chapitre, de la dernière page ? J'y ai sérieusement réfléchi. Ça ne marche pas si mal en fait. Mais ça ne marche pas si bien non plus ; du moins, ce n'est pas si simple.

Écrire, ce n'est pas faire se succéder des mots, des phrases, des pages, des chapitres, disons les divisions d'un ensemble. C'est avant tout faire cet ensemble et ses divisions. L'ordre dans lequel on entreprend de les construire n'est pas nécessairement celui dans lequel on le présente. Bon, on ne commence par forcément à écrire par le début, et l'on ne finit pas par la fin, nous savons cela.

Alors, la façon dont un blog présente ses pages, ce n'est pas une alternative aussi simple ; imaginer une histoire qu'on commence à lire par la fin, il n'y a pas de quoi aller au Concours Lépine. Et pourtant, je sens bien depuis quelques années qu'il y a là l'ébauche d'une piste.

Comme je le répète depuis longtemps après l'avoir lu chez Frege, le signe écrit permet de naviguer dans la pensée. C'est vrai de la lecture et plus encore de l'écriture. Ce n'est pas un chemin de mots qui part de « a » pour arriver à « z ».

Il y a cependant un ordre d'énonciation que l'on pourrait imaginer inverser, ou du moins construire autrement. Je serais pourtant bien en peine de dire ce qu'est un cheminement habituel. Ce renversement serait-il dans un quelconque rapport avec ce qu'on pourrait appeler

une déconstruction ? Une sorte de cheminement inverse à celui de la pensée ? Qui remonte aux prémisses à partir des conclusions ?

Le 21 septembre

Sur le plaisir

Le refus de penser dans lequel se complaisent mes contemporains m'exaspère. Il n'est pas nécessaire d'être un fin psychologue pour y reconnaître un refus du plaisir de penser.

Il y a de l'interdit dans ce refus, comme si celui qui s'exerçait sur le plaisir du sexe s'était transposé sur l'esprit. À quelle perdition pourrait conduire l'agitation jouissive de nos cellules grises ?

Le 22 septembre

Des lettres

Le 20 septembre, j'ai écrit :

Je vois combien cette absence de personnages, fictifs ou réels, de descriptions, de récits, fictifs ou véridiques, donne d'âpreté à ce que j'écris en ce moment. Je n'en suis cependant pas si certain ; c'est ce dont j'ai du mal à juger. Il se pourrait bien que ce ne soit aride que pour un autochtone du vingtième siècle.

Je pense ici aux *Lettres* de Sénèque, ou encore au dialogue de *Protagoras* de Platon — plutôt austère par rapport au *Banquet*. Les modernes classent ces écrits sous le registre *philosophie*, sans se demander s'ils étaient si « philosophiques » pour leurs contemporains.

Au sujet de Montaigne, notamment, je ne suis pas sûr qu'il se soit jamais pris pour un philosophe, ou alors un philosophe qui faisait de la littérature ; je dirais même de la poésie. Je suis d'ailleurs persuadé que Descartes pensait principalement à lui quand il écrivit : « Il peut paraître étonnant que les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes. La raison en est que les poètes ont écrit sous l'empire de l'enthousiasme et de la force de l'imagination. Il y a en nous des semences de science, comme dans un silex des semences de feu ; les philosophes les extraient par raison ; les poètes les arrachent par imagination : elles brillent alors davantage. »[27]

Prends le dialogue de *Protagoras*, il est philosophique sans-doute, mais à condition qu'on s'aperçoive que les deux interlocuteurs échangent imperceptiblement leurs positions au cours de la discussion. Le texte du dialogue n'est donc pas l'énoncé d'une série de thèses, comme ceux de Leibniz, Berkeley ou D'Alembert ; c'est plutôt la mise en jeu de ces énoncés, et qui le place bien plus du côté de la « création ».

Cet exemple te montre bien où je mets la ligne de démarcation — ligne très relative d'ailleurs : le passage du simple énoncé, celui dont la compréhension peut se limiter à la capacité de le paraphraser, à la mise en jeu, en procès, en travail, de ces énoncés.

À partir de là, nous parlons de création littéraire, d'art, d'esthétique, de poétique… Les mots pourraient être plus heureux, mais aucune langue, aucune civilisation ne dispose à ce propos d'un vocabulaire bien précis, très adéquat, ni aisé à traduire. Pour autant, en quelque langue, en quelque civilisation ou en quelque époque que ce soit, aucun authentique lettré ne se tromperait sur ce dont je parle.

Comme je l'ai développé par ailleurs[28], la littérature n'est pas un genre littéraire. Certes, tout écrit est bien en un sens de la littérature — on parle de littérature scientifique, politique, etc. Quand on juge bon cependant de distinguer *la littérature* de tout autre forme d'écrit, ce

27 *Olympiques* 1619-1620

28 *Pour un Empirisme Poétique*, la Belle Inutile Éditions 2010, http://labelinutile.free.fr/works/jd/empirisme.html

n'est ni pour en distingue un genre, le roman, par exemple, ou le poème, ni pour en distinguer le contenu, voire les intentions de l'auteur.

À ce propos, la distinction que Sigmund Freud applique au rêve entre « sens manifeste » et « sens latent », est recevable, à la condition d'appeler en renfort William James et de comprendre « sens » dans celui de « fonctionnement » ; comment les énoncés fonctionnent.

Le 24 septembre

À : Pierre Petiot

J'ai quand même un peu repensé au livre que je t'avais proposé de faire ensemble, tout en parant au plus pressé.

J'ai tendance à ne pas chercher à aller plus vite que je n'aie le temps de tirer les conséquences de mes expériences antérieures. J'ai été d'abord surpris de vendre si peu de livres, d'autant plus que quelques efforts ont quand même été faits pour cela.

Peu, d'accord, mais si peu ? Voilà qui mérite quelques réflexions.

D'abord, on m'en a achetés de la-main-à-la-main, sans que j'aie eu à faire le moindre effort, sans faire l'article : par politesse, ai-je envie de dire. Je ne suis même pas certain qu'ils aient été achetés pour être lus, tout au plus feuilletés, ce qui se fait aussi bien en ligne.

Parmi les acheteurs en ligne, un seul m'en a parlé. Il a en tête le projet de faire imprimer un livre par Lulu ou un concurrent, et nous en avons longuement bavardé. Le désir de voir l'objet fini tenait donc une part notable dans sa décision d'achat.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai aucune preuve qu'un seul de mes livres imprimés ait été lu intégralement, alors qu'ils l'ont été en ligne, et critiqués, cités, annoncés…

Il semble aussi qu'une part notable de mes contemporains ne sachent pas ce qu'est un livre, ni comment on s'en sert. Quand ils le voient imprimé, ils le portent d'abord à leurs narines pour le flairer. Ils s'esbaudissent d'y voir un code-barre en quatrième de couverture, et les plus évolués me regardent comme un magicien pour avoir effectué la mise-en-page avec OpenOffice, et l'exportation en PDF. Ils restent cependant embarrassés de ne pas bien comprendre en définitive de quelle marque mon livre porte la livrée.

Note que je ne dis pas cela pour me moquer. Je ne veux pas dire non plus que les livres imprimés aient perdu toute importance pour l'homme d'aujourd'hui. On les vénère toujours comme de puissants grigris, fortement chargés de magie. Le problème est que je ne sais pas trop à quoi ça m'avance.

Je vois d'un autre côté le petit livre que tu as fait avec Richard[29], et je t'avoue que je l'aime beaucoup plus dans sa version numérique, surtout avec le génial programme dont tu t'es servi, et je regrette qu'on ne le trouve pas en ligne.

Actuellement, je suis d'abord intéressé par les possibilités qu'offre l'édition numérique. Tout est à inventer. (Je ne parle pas de ces stupides *e-books* qui réussissent à cumuler les limites du papier et de l'écran.)

Voilà donc pour l'essentiel ce qui m'a retenu de te reparler de notre projet, comme d'avoir rien fait pour la traduction de Karl[30], dont je souhaite bien pourtant réaliser l'édition imprimée. Je suis plus porté ces temps-ci à explorer les possibilités de la page web.

29 http://www.lulu.com/product/paperback/performances-%E2%80%A2-dialogues/11171945?productTrackingContext=product_view/recently_viewed/left/2

30 J. Karl Bogartte, *Anticorps*, http://jdepetris.free.fr/load/Anticorps.html

Ceci dit, ce serait peut-être une bonne idée si tu mettais un peu d'ordre dans tes propres textes sur ton site[31], juste pour qu'on puisse savoir où les trouver quand on les cherche. Plus d'un mériterait une meilleure visibilité.

Le 26 septembre

De l'histoire, du néant et du monde sauvage

Évidemment, je ne me prends pas pour un Phocéen. Je n'en ai finalement pas grand-chose à faire des Phocéens. Comme la plupart des Marseillais, je ne suis même pas d'une lointaine origine marseillaise. Je ne me prends pas plus pour un Grec que pour un Gaulois. À ce compte, je me prendrais plutôt pour un Romain, ne serait-ce que parce que je connais mieux le latin que le grec. Je retrouve une immanence dans la culture latine qui m'est bien plus familière que le fantastique grec.

Cependant, entre les Phocéens et moi, il y a le lien d'un même lieu, même si l'on ne l'habite pas vraiment de la même façon.

Bizarrement, nous n'avons ici aucun sens de l'histoire de ce lieu. Pas plus moi que les autres. Elle se dérobe à la curiosité. Il n'y a qu'à demander au premier Marseillais venu ce qu'il sait de Cazaulx ou de Gaston Crémieux. Je ne connais pas d'autre ville dont les habitants savent si peu.

On serait tenté de dire dommage, mais c'est surtout énigmatique. Il y a eu une véritable civilisation phocéenne de la Méditerranée occidentale, dont il ne reste strictement rien : pas une œuvre originale, pas un témoignage direct.

Elle s'est fondue dans la romanité. Mais qu'est-ce que Rome ? Ce n'était qu'une république qui devint une civilisation par l'art de fédérer d'autres cités, d'autres fédérations de cités qui gardaient leur culture, leurs mœurs et leurs institutions. Alors dès le début, Massalia fut romaine, dans ce sens-là.

Massalia et ses autres colonies du nord-ouest de la Méditerranée furent même une pièce maîtresse de la civilisation romaine, qui lui donna la domination des mers, lui ouvrit les portes des Gaules et de l'Ibérie, lui permit d'étouffer Carthage, hellénisa la culture latine… Comparons pourtant l'histoire de Massalia à celle de Rome. Comparons-les au cours des diverses époques : celle des deux républiques antiques, puis l'époque impériale, de Jules César au dernier empereur, puis de Charlemagne à Charles Quint, et enfin les temps modernes.

Il n'y a pas d'histoire ici. Il ne s'agit pas seulement de faire des recherches, de retrouver des documents, et de noter des noms et des dates. Tout cela ne fait pas une histoire si elle n'est pas habitée, si elle vient de l'extérieur, s'il n'y a pas une continuité de la mémoire des hommes à leurs actes. L'histoire, ici, c'est celle des autres, de ceux qui l'ont écrite. C'est très particulier. En deux mille six-cents ans, il ne reste finalement de Marseille que le *Satyricon* de Pétrone.

Il y a pourtant à Marseille ce qu'on appellerait une forte « identité », mais qui ne repose apparemment que sur du vide.

Ce vide me plaît. La non-histoire de Marseille est un peu pour moi une contre-histoire de l'Occident : un point-aveugle qui dit que cette histoire tient peu, qu'elle ne tient pas debout.

Je connais d'autres lieux que Marseille, avec lesquels j'ai aussi des attaches ; vers la Lozère, et dans les Hautes-Alpes. Leur histoire ne se dérobe pas autant. Je n'ai pas eu à faire de longues recherches pour en apprendre l'essentiel beaucoup plus vite qu'ici.

J'aime connaître l'histoire des lieux où je me trouve. J'aime savoir comment ils en sont arrivés là. On apprend plus sur l'histoire universelle en connaissant celle d'une localité

31 http://ppetiot2.free.fr/SiFermeSoit/index.htm

particulière et familière, dont on côtoie les gens et en partage les mœurs. Voilà qui manque étrangement à Marseille.

Ceux qui y sont nés n'en ont pas dit grand-chose : je n'ai en tête que *le Théâtre et la peste* d'Artaud. Ce qui y a été fait de plus remarquable ne fut pas l'œuvre de natifs, comme Cézane ou Braque. Oui, Pierre Puget bien sûr, c'est le contre-exemple.

Ce vide ne me déplaît pas. Le lieu en conserve un côté sauvage, comme aux premiers jours, avant l'accostage de la flottille de Protis, avant l'arrivée des premiers Ségobriges, tribu ligure qui occupait déjà la plaine, avant l'homme, avant que l'eau ne montât de cent-trente mètres.

C'est un lieu pour les géologues, où le squelette minéral est à nu, où la terre et la flore recouvrent à peine la roche. C'est un lieu pour les zoologues, dont la faune sous-marine est vivace ; un lieu pour les botanistes, dont la flore tire partie des nombreux micro-climats. C'est un lieu pour les astronomes, où l'atmosphère est relativement pure pour l'observatoire de la Sainte-Baume, un lieu pour les océanologues ; un lieu qui fait penser aux grandes distances et aux longues durées ; un lieu dans un monde naturel plus qu'humain.

Ici, au fond, le site ne renvoie à rien, rien d'humain. Il n'en est pas beaucoup de tels dans les aires des grandes civilisations, et ça ne me déplaît pas de profiter des commodités du monde moderne et d'un climat tempéré, tout en ayant l'impression d'être au Kamtchatka, au Pôle Nord, ou sur Mars.

Le 27 septembre

Pour une littérature confidentielle

Le qualificatif *confidentiel* me paraît le plus juste pour s'appliquer à ce qu'il y a de meilleur dans les lettres depuis l'antiquité. Quel autre mot dirait mieux ce qu'il y a de commun aux *Essais* de Montaigne, aux *Lettres à Lucilus* de Sénèque, aux *Notes de ma cabane de moine* de Shômei, au *Jardin des roses* de Sâdy, à *la Mounine* de Ponge, aux *Leaves of grass* de Witman…

Si l'on juge comme Paul Valéry que tout livre devrait être lu comme par-dessus l'épaule d'un ami, et si l'on écrit donc, logiquement, dans cet esprit, quel meilleur adjectif que *confidentiel* pourrait être employé ?

La véritable littérature est confidentielle. Par « confidentielle » on entend couramment qu'elle n'est pas lue. Paulhan l'avait noté : Il y a deux sortes de littératures, celle qui est illisible et celle qui ne se lit pas.

Ce terme de *confidentiel*, employé souvent avec ironie, j'ai envie de le revendiquer sans réserve, dans son sens plein.

Carnet quinze
Sur l'ère urbaine

Le 29 septembre

Encore sur la confidentialité

Confidentiel est peut-être l'exact opposé de spectaculaire. Jean-Louis Barrault avait proposé l'idée stupide d'un *élitisme pour tous*. Naturellement, avant d'être stupide son idée était paradoxale, et il la résumait dans une formule paradoxale. Cependant son idée était stupide, non parce qu'elle conciliait paradoxalement ce qu'on a coutume d'opposer, surtout en France, mais parce que les deux s'opposent à *confidentiel*.

À propos d'élite

« Notable » est un mot déprécié par les notables, qui préfèrent utiliser à leur propos celui d'élite, bien plus prestigieux. Ils sentent menacé leur statut de notable, et sans fondement leurs privilèges. Aussi préfèrent-il affirmer que ce sont les élites qui sont contestées.

En réalité, personne ne conteste aucune élite, d'abord parce qu'aucune élite n'est identifiable en tant que telle, ni n'en tire privilège. Moins que jamais, on ne saurait confondre les notables avec une élite.

On imagine ce que devient le mot-d'ordre de Barrault si l'on confond notable et élite : Obligation pour tous de subventionner et de consommer une culture de notables.

Le 2 octobre

Sur La ville

Les Grecs s'étaient installés ici en fondant la ville très loin de toute civilisation. Au sixième siècle, c'était vraiment le bout du monde, un bout du monde qui ressemblait bien à un bout du monde.

C'est pourtant un très vieux site de peuplement humain, de l'Étang de Berre à Cassis, il était déjà très peuplé depuis des milliers d'années. Il y avait une population antérieure aux Ligures venus de l'est, et aux Gaulois venus du nord. Peut-être cette population initiale avait-elle été massacrée par les arrivants. Peut-être des populations antérieures avaient-elles été plusieurs fois massacrées par des arrivants successifs.

Ce furent du moins les Grecs qui les premiers fondèrent ici une ville. En écrivant ceci, je me dis que je ne sais pas exactement ce qui fait la différence entre un village et une ville. Oui, bien sûr, la taille et la population, mais alors, quelle est la différence entre un grand village et une petite ville ? N'y a-t-il pas quelques caractères qualitatifs qui impose d'employer un terme plutôt qu'un autre ? Si l'on regarde une maquette de la première ville antique, elle ne semble pas bien différente du port des Goudes.

Le passage du nomadisme à la vie sédentaire, on le conçoit bien. La différence, c'est d'abord l'agriculture. On distingue aisément un campement provisoire d'une agglomération fixe, même si des tribus entières peuvent continuer à aller et venir entre ces agglomérations. Mais qu'est-ce qui permet de cesser de parler de village pour dire ville ?

À l'évidence, au concept de ville sont associées des idées complexes, subtiles et pourtant mal définies. La ville est un mode de vie, qui suppose une culture urbaine.

Peut-être ne peut-on comprendre le concept de ville qu'en relation à celui de tribu. Il semble hélas que nul ne sache non plus très bien ce qu'est une tribu. Admettons que ce soit un « être-ensemble » sans chercher davantage ; un groupe humain relativement simple, un

ensemble de familles. Une tribu sédentaire vit dans un ou plusieurs villages. Alors on pourrait dire qu'une ville est un regroupement de tribus. C'est-à-dire que la ville n'est pas seulement un regroupement humain, mais un regroupement de regroupements.

Apparemment, dans ce qu'on peut apprendre des plus anciennes cités, il est question de tribus. Mais je ne sais pas très bien de quoi je parle ici.

Qu'en dit Wikipédia ?

Les villes apparaissent entre 3500 et 1500 avant J-C dans les régions fertiles de Syrie, d'Égypte, de Mésopotamie, de la vallée du Jourdain, de la vallée de l'Indus et du Yangzi Jiang. Selon la tradition biblique, ce seraient les descendants de Caïn qui ont fondé les premières villes, et la plus ancienne serait Jéricho. Les premières villes apparaissent dans la Haute-Antiquité avec la civilisation des palais dans les quatre grandes plaines alluviales fertiles de la Mésopotamie, du Nil, du Fleuve Jaune et du Gange. L'apparition de villes coïncide avec l'émergence de l'agriculture durant la période du Néolithique. À cette époque, la ville se caractérise par trois éléments : (i) le mur d'enceinte monumental, (ii) la superficie (la ville mésopotamienne d'Uruk s'étend sur 400 ha), (iii) la population (la population de Xi'an est estimée à un million d'habitants 1000 ans avant l'ère chrétienne).

Les raisons de l'apparition des villes sont probablement liées aux richesses des civilisations rurales capables de dégager des surplus de production, mais surtout au développement d'une division du travail. Les cultures relativement intensives favorisent la spécialisation des personnes dans d'autres domaines que l'agriculture, et tout particulièrement dans les fonctions religieuses, artisanales puis administratives et militaires.

Rien que de très quantitatif.

Une autre façon de penser le communautarisme

La ville, au fond, est caractérisée par la diversité ; non pas celle des personnes, mais des groupes.

Évidemment, les groupes qui vivent ensemble se mêlent, se lient et se métissent, mais sans parvenir pourtant à faire disparaître leurs différences. Alors, naturellement, c'est la personne qui se différencie. Ce qui fait la personnalité de l'*homo urbanicus*, c'est qu'il est un point de rayonnement entre plusieurs communautés. Ses activités, son métier, ses liens familiaux et amicaux, ses croyances, son culte, ses pairs, etc. le placent toujours au croisement de plusieurs groupes. Un homme ne peut demeurer au sein d'une seule communauté, et la nature des liens que chaque homme entretient avec plusieurs communautés le rend différent.

C'est là, je crois, qu'est l'essence de la civilisation urbaine : la relation à plusieurs communautés à la fois, où les différences entre les hommes se transforment en personnalité, en différences personnelles ; où l'individuation n'oppose pas l'individu au groupe, mais la diversité des groupes à l'uniformité, atténuant tout à la fois les oppositions entre l'individu et le groupe et celles entre les groupes.

Je crois que c'est cela qui distingue qualitativement la ville, même petite, d'un très gros village. Ce n'est pas une question de taille, mais d'individuation. Un village devient une ville quand il se fait une machine d'individuation.

Ce sont les villes qui ont fait ce qu'on appelle des empires ; et les confédérations de villes furent aussi des machines à individuation. Il y aurait une autre histoire à faire de ce qu'on appelle des « empires », ceux de Cyrus, d'Alexandre ou des Tang, où prennent leurs racines les idées contemporaines de droits de l'homme, de démocratie et de laïcité.

Cependant le mot « empire » vient d'un terme militaire latin qui renvoie explicitement au contrôle d'un territoire, et non pas aux cités qu'il contient, ni à leur fédération. En franchissant le Rubicon avec ses légions en armes, Jules César, le premier, l'a fait passer de son sens militaire à celui politique. Il a fait passer aussi la politique de la cité au territoire.

Il fondait ainsi un pouvoir militaire — et l'on doit bien sentir ici toute la différence entre militaire et guerrier, car les républiques de l'antiquité étaient pour une grande part des démocraties guerrières, où le droit de chacun de décider d'un destin commun se payait du devoir d'y risquer sa vie.

Avec l'empire romain, l'armé et le peuple étaient devenues deux entités aussi séparées et distinctes que la ville et la campagne. La civilisation féodale qui s'est construite sur les ruines de l'empire romain d'occident en conserva encore les prémisses, et les nations modernes aussi. C'est pourquoi l'histoire de l'Occident ressemble à une lutte entre les citoyens (les bourgeois, les citadins), et les régions militaires. Mais ce n'est ni l'histoire de ce qu'on appelle les « empires » dans les autres civilisations, ni le sens des mots qu'on traduit par ce nom.

La fin de l'ère urbaine

Je soupçonne que l'ère urbaine touche à sa fin, et cela, non parce que l'*urbi* aurait définitivement colonisé tout l'*orbi*, parce que les cités auraient si loin repoussé leurs murs qu'il ne resterait plus d'espace en dehors, qu'il n'y aurait plus, en quelque sorte, que des murs de séparation, des « murs de la honte », comme celui de Berlin, celui qui sépare les deux Amériques, ou Israël de ses voisins. Mais il y eut de tels murs bien avant, comme celui d'Hadrien ou la Grande Muraille.

Non. Il me semble plutôt que la ville ait cessé d'être une machine à individuation pour se faire une machine de massification, et qu'elle ait perdu de ce fait toute utilité pour l'espèce.

Aujourd'hui, elle se détruit, non pas en cédant la place à la campagne, mais à l'agglomération, la simple concentration de masses, dont elle devient une menace pour la survie.

La ville a aussi été détruite pas les nations. Le monde s'est brutalement divisé en territoires desquels tout devait dépendre : mœurs, culture, monnaie, gouvernement, langue, droit… Le mouvement s'est emballé au dix-neuvième siècle, et à atteint son apogée lors du Troisième Reich.

Je ne crois pas en un long avenir pour elles. Cette division du monde disparaîtra aussi, en même temps que la domination des quelques nations qui l'ont imposée s'estompera. Je ne crois pas non plus que la ville renaîtra. Je crois que la fonction des nationalismes et des impérialismes a été de détruire les villes, d'achever l'ère urbaine.

Par quoi sera-t-elle remplacée ? La réponse passe par une autre question : quoi d'autre la remplace dans le procès d'individuation ? La question n'est certainement pas sans rapport avec une perspective numérique.

Le 3 octobre

Remarques sans suite

Il n'y a pas si longtemps encore, entre Bonneveine et les Goudes, dans l'extrême sud de Marseille, la côte était parsemée de petits ports de pêche. On y élevait des chevaux, et aussi des cochons, des volailles. Derrière les murets des rues, on voyait des potagers et des serres. Le matin, on entendait chanter les coqs. On y trouvait aussi quelques fabriques, quelques usines. On pouvait habiter là et y gagner sa vie.

Pendant le second empire et la Belle Époque, on y construisit même beaucoup d'industrie dont il reste encore quelques vestiges, quelques ruines, quelques tumulus qui paraissent échappés d'un passé plus lointain.

De la mer cependant, tout reste égal, vu de la bonne distance : les mêmes roches au premier plan, les mêmes parois arides au loin, les mêmes roches blanches et les pins.

Le 4 octobre

Sur Cyrus et autres remarques sans suite

Cyrus, aux temps où Massilia fut fondée, avait instauré en Perse la tolérance religieuse, l'abolition de l'esclavage et la liberté de choisir sa profession. Il avait accessoirement libéré les Hébreux de Babylone, et fait reconstruire le temple détruit pas Nabuchodonosor.

Il est évoqué dans le livre d'Isaï : « Ainsi parle l'Éternel à son oint, à Cyrus, qu'il tient par la main, pour terrasser les nations devant lui, et pour relâcher la ceinture des rois, pour lui ouvrir les portes, afin qu'elles ne soient plus fermées. » (Isaï 45, 1-3)

Je dois dire que je ne comprends pas parfaitement cette phrase. D'abord, je n'ai jamais très bien su quoi entendre par « nations », rien ne me dit que je doive le comprendre comme dans « Nations-Unies ». Il me semble pourtant que ces paroles gagnent de singuliers contours avec ce que j'ai écrit hier sur la ville.

Douceur d'octobre

Enfin un temps d'automne comme je les aime est tombé sur Marseille avec un vent du sud doux et humide. La terre reverdit, des fleurs éclosent à nouveau, des feuilles les imitent en passant au jaune vif ou au rouge de feu.

Le soleil aussi s'est adouci, et les ombres protectrices se sont allongées. Le temps est merveilleusement tempéré et l'on se sent bien avec une chemise légère et des *tongs*.

Pourtant beaucoup de personnes ont déjà sorti vestes et blousons. Aurais-je un tel tonus que je ne sentirais plus la fraîcheur ? Le thermomètre n'annonce pas moins ses vingt-sept degrés.

Le nulle-part

J'ai parfois l'impression que beaucoup de personnes perdent complètement l'intuition du lieu où elles se trouvent, et même de leur corps et de ses sensations.

— Nous sommes en automne, n'est-ce pas ? Il fait donc froid. — Mais nous sommes au nord-ouest de la Méditerranée, c'est la saison la plus douce, celle des vendanges. — Non, nous sommes au sud de la France, où les feuilles monotones tombent en tourbillonnant avec des colchiques dans les près, la brise d'automne et tout.

Ici

La plupart des enfants ici n'ont connu pour jouer que les roches coupantes, les buissons, les tapis d'aiguilles de pins qui piquent lorsqu'on s'y assoit. Et ne parlons pas du bord de mer, avec son soleil impitoyable, ses pierres ou son sable brûlant qui font paraître l'eau glacée, le sel qui pique les yeux et même la peau, les épines des oursins, les coquilles coupantes des moules et des huîtres.

On découvre pourtant ici un art de vivre l'inhabitable, et comme une sensualité baroque du contraste et de l'acéré.

Sur la ville encore

Oui, la ville ruine les hiérarchies. Elle remplace les inégalités par les différences. Du moins le faisait-elle.

La ville génère spontanément une pluralité d'échelles de valeurs : richesse, vertu, connaissance, habileté… Le riche négociant serait-il inférieur au lettré, le bon lettré penserait-il valoir plus qu'un tribun, et celui-ci qu'un intrépide guerrier, un excellent médecin, un ingénieux architecte… ? Le grand prêtre d'un culte n'a pas d'autorité sur l'adepte d'un autre. Tous tendent à être libres et égaux.

— Et fraternels ? — Ça c'est une autre histoire, dont on ne voit pas trop l'utilité. Liberté, égalité, et fraternité si affinités.

Le 5 octobre

Les vacances de Tantale

Le tourisme est désespérant. Le tourisme est une attitude désespérée. Le tourisme est l'archétype du désespoir contemporain en ce qu'il ne peut que détruire ce qu'il convoite. Il suffit de créer un site touristique pour qu'il perde de facto tout ce qui faisait son intérêt touristique.

À vrai dire, tout lieu intéresse le tourisme. Il suffit qu'il ne ressemble à aucun autre, qu'il soit chargé d'histoire, qu'il soit sauvage et naturel…, bref, c'est le cas de tous les lieux : forêt profonde, glace des pôles, palais du Louvre, bagne de Cayenne, port de l'Estaque…

Quand on y songe, les seuls lieux sur terre qui ont perdu tout intérêt touristique, ce sont les sites touristiques eux-mêmes.

De même, tout intéresse le tourisme, l'histoire, l'histoire naturelle, les arts, les sanctuaires, la vie quotidienne, les mœurs, la cuisine, le sexe, la spiritualité, la recherche… En tout se glisse le désespoir.

Carnet seize
Preuves de l'inexistence de la société

Le 7 octobre

À propos de gravitation

C'est une évidence tangible que plus on apprend et plus on fait d'expériences, plus on se différencie. Inévitablement, le savoir et l'expérience exercent une force centrifuge. Il serait absurde d'imaginer le contraire.

Il est vrai toutefois que la conscience de telles différences, de tels éloignements, peut créer des liens bien plus solides et profonds que l'impression superficielle de tout partager. Inévitablement aussi, la différence et l'éloignement peuvent susciter une plus grande attention entre chacun.

La politesse

Il y a une forme superficielle de la politesse qui se contente de formules figées et rituelles. Elle n'est pas pour autant à mépriser. Elle est comme un degré zéro de la communication. C'est le « allo » qu'on prononce au début d'un coup-de-fil ; le « la » sur lequel on s'accorde avant de jouer ensemble.

Je suis personnellement très distrait sur ces formes de politesse, et je m'en excuse souvent. À vrai dire, je ne fais pas très attention aux autres ; ou plutôt je me sens peu contrait de feindre cette attention quand je n'en ai pas. C'est mon côté ours, mon côté grossier.

Cette grossièreté pourrait pourtant aussi être une forme de politesse. Après tout, une politesse superficielle qui feint l'attention n'est qu'une grossièreté éduquée, et l'inattention visible et spontanée vaut peut-être mieux. Certes, c'est comme montrer ma distance, afficher une porte fermée. C'est sans-doute aussi montrer qu'il est aisé de frapper à cette porte, ce qui vaut mieux que montrer une porte ouverte que rien n'incite à franchir.

Il y a aussi une forme plus raffinée de la politesse, et plus essentielle. La première des politesses est la logique.

« — Rappelez-vous tout simplement qu'entre les hommes il n'existe que deux relations : la logique ou la guerre. Demandez toujours des preuves, la preuve est la politesse élémentaire qu'on se doit. Si l'on refuse, souvenez-vous que vous êtes attaqué et qu'on va vous faire obéir par tous les moyens. » Paul Valéry, *Monsieur Teste* (dialogue avec Monsieur Teste), p.109-110.

En finir avec la société

Le terme latin *socialis* supposait cette pluralité dont je parlais l'autre jour[32]. Il désignait explicitement un ensemble de groupes et les relations entre ces groupes ; certainement pas les relations entre les individus au sein d'un seul groupe qui constituerait la « société ».

Le mot français « société » désigne tout aussi explicitement la relation des individus au groupe. C'est pourquoi on parle volontiers d'animaux sociaux. Le latin n'emploierait pas alors « socialis », ou bien il l'utiliserait dans le sens de niche écologique, pour désigner les relations que plusieurs « sociétés animales » entretiennent entre elles sur un même territoire.

En réalité, la société, dans le sens où le français actuel la désigne, n'existe pas. Il n'y a jamais eu de société humaine à proprement parler, même au sens générique. Je veux dire que même si le mot a changé de sens en passant d'une langue à l'autre, la réalité, elle, n'a pas

32 Carnet quinze, le 2 Octobre, *Sur la ville*.

changé. L'homme ne vit pas comme un individu au sein d'un ensemble ; l'homme vit toujours dans une relation à divers groupes qui ont eux-mêmes leurs relations entre eux.

Il est évident qu'il n'y a jamais eu de société au sens où l'on emploie ce mot. Même l'homme qui vivrait dans une tribu perdue au bout du monde, vivrait aussi les rapports sociaux que sa tribu entretient avec les autres, et l'on ne saurait dire si ce qu'on veut appeler « société » est sa tribu, voire son clan, ou au contraire l'ensemble des tribus qui interagissent entre elles.

Jamais les hommes n'établissent entre eux les rapports qu'entretiennent, par exemple, les singes ou les loups avec leur horde. Il n'y a jamais eu, dans ce sens-là, de société humaine si l'on réserve le nom d'humain à l'Homo Sapiens.

L'usage du mot « société » dans son sens actuel est assez récent. Il date de l'apparition du socialisme et de la sociologie, et il est indissociable d'une conception nationaliste. L'idée même de nation — « Vive la nation ! » criait la Grande Armée — suppose de confondre la horde, la famille, avec des regroupements bien plus vastes et plus complexes. C'est pourquoi un arrière-fond raciste n'est jamais loin.

La notion de race elle-même n'a pris son sens, disons raciste, que très récemment. Pendant longtemps, elle n'a rien désigné d'autre qu'une vague notion de lignée, de filiation. Aujourd'hui, on dit plutôt « racines » ; mais les hommes n'ont pas de racines. Tout au plus ils ont une éducation, qui elle-même est diverse : un homme normal n'a pas qu'une « éducation nationale ».

Le 10/10/10

Re : En finir avec la société

Je t'accorde que mon rapprochement entre socialisme, nation et race peut paraître ambigu. Si à chaque génération, on ne cherchait pas à enfoncer des portes qui sont depuis toujours ouvertes, tout serait plus simple.

Chacun peut savoir qu'à ses débuts le mouvement socialiste aurait pu être qualifié de réactionnaire. Il était même quelque peu intégriste chrétien. Les vrais révolutionnaires s'appelaient alors « Républicains ». Je parle du début du dix-neuvième siècle. À sa fin, la plupart des artisans du nouveau mouvement socialiste venaient des partis républicains.

Cependant, les républicains étaient principalement des bourgeois éclairés, et le socialisme devenait l'idéologie des classes laborieuses qui s'émancipaient. C'est ainsi que le mouvement socialiste a fini par devenir progressiste, entraîné par sa nature profonde. Cela passait évidemment par une nette distanciation avec ses prémisses. C'est pourquoi on trouve tant de diatribes contre le socialisme utopiste, c'est-à-dire l'idéologie socialiste, distincte du socialisme historique, chez ce nouveau socialisme qui se réclamait alors de la science et du progrès.

N'aurait-il pas été plus simple de changer de nom ? Celui d'Anarchisme était proposé ; mais changer de nom ne permet pas changer d'histoire. À partir de Victor Considérant, on se contenta de préciser « socialisme démocratique ».

Cependant, les prémisses ne continuaient pas moins à travailler le mouvement réel, et le socialisme oscillait entre l'idéologie libérale d'une bourgeoisie impérialiste toujours plus convaincue de sa mission civilisatrice sur le reste du monde, et d'un populisme nationaliste parfaitement conservateur, dont le fascisme, puis le nazisme surent faire la synthèse.

C'est ce qui contraignit finalement à changer de nom, et à choisir « Communisme », qui renvoyait pourtant lui aussi aux premiers temps du socialisme. Mais on connaît tous les limites des changements de noms. Bref, ces questions de dévoiement du socialisme, de trahison, d'effondrement, ne datent pas d'hier, elles sont même constitutives ; et ceux qui pensent que *le côté obscur* du socialisme se serait révélé dans l'URSS, me laissent bien rêveur.

Personnellement, je serais pour rompre non seulement avec le nom, mais aussi avec l'histoire. Le socialisme historique est bien trop lié au seul Occident, et même à la seule Europe. Il est bien trop acoquiné avec le colonialisme. D'un autre côté, le socialisme historique a aussi partie-liée avec l'histoire des décolonisations, mais elle se confond elle-même avec celle d'une *occidentalisation*.

Il n'y a aucune raison pour que les peuples du monde ignorent leur histoire pour celle de l'Occident. Il n'y en a pas davantage pour que les peuples d'Occident se focalisent sur leur seule histoire, qui se résume d'ailleurs souvent à la formation des états-nations, sans souci de l'influence que le reste du monde a toujours exercé sur elle. Abandonnons ces vieilles lunes, et intéressons-nous plutôt au pouvoir des travailleurs, à l'abolition du salariat, aux progrès des sciences et des techniques, et à la liberté.

Pourquoi le pouvoir aux travailleurs ? Parce que travailler, ça veut dire changer le monde, et que la liberté c'est précisément la possession de ce pouvoir. — Si ceux qui changent le monde ne le font pas librement, qui sera libre ? C'est pourquoi aussi le progrès est technique et scientifique, parce que le pouvoir de changer le monde est technique et scientifique, et certainement pas politique, législatif, économique, social, ni même magique.

Re : En finir avec la société

— Et spirituel ? dis-tu.

Oui, bien sûr, technique, scientifique et spirituel… du moment qu'on *décathéchise* le mot…

Octobre 2008

Message de Jean-Luc Debry

Bonjour,

Je voulais réagir amicalement à votre article sur Ken Knabb paru dans Gavroche n°156[33]. Vous y faites une présentation de l'auteur en développant de façon fort pertinente une analyse comparée de la contre-culture américaine et des situationnistes et terminez en soulignant, à juste titre, le rôle de passeur que Ken Kanbb a pu en effet incarner dans ce domaine. Vous soulignez les points de convergences et de divergences en insistant sur la spécificité des uns et des autres dans leur contexte social et historique — et surtout théorique en ce qui concerne l'IS —, contextes propres à chacun. Mais ce faisant c'est aussi souligner la différence d'approche que les uns et les autres ont eu à cœur de développer et sur lesquels ils ne se sont pas rejoints. Malgré une évidente porosité des pratiques culturelles, ils se sont souvent ignorés. Mais, puisque parti sur cette lancée, et sachant que vous vous adressiez à un lectorat qui sans doute ignore tout de Ken Knabb et croit peut-être connaître l'IS pour en avoir ressassé quelque poncif, pourquoi avoir occulté un point central sur lequel achoppent aujourd'hui encore nombre de commentateurs lorsqu'ils abordent ce sujet. Je veux parler de la question de la religion.

Elle tient une place bien particulière et je dirais même qu'elle trace une limite au-delà de laquelle il devient délicat de le suivre et qui, à tout le moins, marque un passage qui lui est propre. Depuis la réaction de Baudet, et sans y avoir vraiment répondu en développant sa position, sa position à laquelle visiblement il est très accroché est demeurée en suspens. Elle est restée inintelligible aux lecteurs attentifs de Debord. La parenthèse ainsi ouverte semble n'avoir jamais été vraiment refermée. Je me souviens d'une rencontre organisée à Paris (en 2006 je crois) par la revue *l'Oiseau Tempête* au cours de laquelle le sujet fut le point central de son intervention. Nous étions peu nombreux à être venus à sa rencontre, mais le fossé

33 http://jdepetris.free.fr/load/KK_et_IS.html

semblait abyssal entre ses propos et notre bienveillance. Les temps étant au consensus, on se fit poli et respectueux pour cette figure quasi légendaire, symbole d'une époque dont il ne reste que des vestiges avec un fort parfum de nostalgie. Le peu que nous étions n'avait pas envie de rejouer une scène dont en d'autres temps nous avions été des acteurs autrement vindicatifs, ne cédant rien sur le plan de la doctrine. On pinailla mollement en évitant soigneusement d'en dire quelque chose d'intelligent.

Il nous expliqua, comme il le fait d'ailleurs dans son livre, que la critique de la religion est à considérer comme la critique de l'art par les situationnistes. Mettant l'une et l'autre sur le même plan, usant de la métaphore pour soutenir le fait religieux. Ces derniers proclamaient, vous le savez, le dépassement de l'art en invitant chacun à faire de sa vie une œuvre d'art. Ce n'était pas l'expression artistique en tant que telle qu'ils attaquaient, mais la forme que lui donna la bourgeoisie en dépossédant le sujet de sa créativité pour l'instituer comme un processus social séparé. Si, et je n'ai toujours pas compris sa position, Ken veut établir ce parallèle jusqu'au bout et poursuivre sur sa lancée, il devient évident qu'il s'agit là d'une prétention centrale à laquelle l'IS et l'ensemble du mouvement révolutionnaire ne sauraient à aucun moment et sous aucune forme souscrire. Leur radicalité ne se serait pas arrêtée en chemin au profit d'un bouddhisme relooké comme le *new-age* en a accouché.

Cette question est loin d'être anecdotique et secondaire, vous en conviendrez. Lui-même reconnaissait au cours de cette conférence que les lecteurs américains de l'IS ne comprenaient pas, au point d'en rire de bon cœur, les attaques radicales et sanglantes contre la religion, et, si ma mémoire est bonne, il employa, je crois, le terme d'obsession. Il est donc évident que ce sujet sépare le lecteur étasunien du lecteur européen et creuse un fossé entre eux qui porte sans doute la marque d'une analyse théorique et donc conditionne des pratiques bien différentes. Ce sujet étant, de mon point de vue, central, si l'on se lance comme vous l'avez fait avec intelligence, dans une étude comparée des deux mouvements, je regrette que vous n'en ayez pas parlé dans votre article.

Le 27 octobre 2008

Sur Knabb et la religion

<Debry a écrit>…pourquoi avoir occulté un point central sur lequel achoppent aujourd'hui encore nombre de commentateurs lorsqu'ils abordent ce sujet. Je veux parler de la question de la religion.</Debry>

C'est intéressant que vous souligniez cela. D'abord, parce que je n'y ai pas du tout pensé, et surtout, parce que c'est paradoxalement le premier texte que j'ai lu de Ken (il y a bien une trentaine d'années), et le premier même sur lequel nous nous sommes entretenus bien plus tard. Je suppose que l'idée est complètement sortie de mon esprit parce qu'elle aurait singulièrement compliqué mon travail. Il est quasiment impossible de dire quelque chose d'exhaustif à propos de religion, où tous les paradoxes se croisent.

<Debry>Il nous expliqua, comme il le fait d'ailleurs dans son livre, que la critique de la religion est à considérer comme la critique de l'art par les situationnistes.</Debry>

Je vois bien l'ambiguïté que vous sentez planer. Si l'on fait le parallèle avec « faire de sa vie une œuvre d'art », que peut être l'équivalent avec la religion ? Où cela peut-il mener ?

<Debry>Il est donc évident que ce sujet sépare le lecteur étasunien du lecteur européen et creuse un fossé entre eux qui porte sans doute la marque d'une analyse théorique et donc conditionne des pratiques bien différentes.</Debry>

Je me demande si la question ne sépare pas moins les deux côtés de l'Atlantique, que l'Europe et le reste du monde. Et peut-être que nos façons de voir, à Ken et moi, tiennent-elles

à nos pratiques de langues et de littératures non-européennes. Ceci dit, je ne crois pas que sa pratique du Bouddhisme Zen soit autre qu'anecdotique en l'occurrence.

<Debry>Ce sujet étant, de mon point de vue, central si l'on se lance comme vous l'avez fait avec intelligence, dans une étude comparée des deux mouvements, je regrette que vous n'en ayez pas parlé dans votre article.</Debry>

Oui et non. Oui, car c'est en effet une singularité, comme vous le notez, dont le lecteur devrait être prévenu. Non, parce que ce n'est quand même pas si essentiel, et je vais vous expliquer pourquoi. La raison est d'ailleurs la même qui rend Ken un peu court quand on lui en demande plus, ou encore qui m'embarrasse tant pour vous répondre.

Je crois qu'il affirme surtout, et je suis d'accord avec lui sur ce point, que la gauche radicale est généralement elle-même un peu courte en matière de religion ; que ses positions dénotent des ignorances élémentaires et conduisent à des positions au mieux stériles, le plus souvent contre-productives et au pire répressives. Une fois qu'on a dit ça, on n'est pas forcément en mesure de donner une théorie de la religion exhaustive, alternative et prête à l'emploi, et l'on peut ne même pas en éprouver le besoin.

Je pense aussi qu'il y a bien une fixation en Europe. Elle tient à son l'histoire particulière, et à la nature d'un Saint Empire Chrétien. Le mot « religion » y évoque toujours un clergé historique et un corps doctrinal, qui s'accréditent mutuellement pour régner sans partage. La « Religion », c'est toujours l'Église Catholique et Romaine, ou presbytérienne, ou orthodoxe…

Cette autorité, dans un sens, exerce sa pression sur celles séculières et laïques de l'État, et dans l'autre, fait fonction de relais pour ce dernier envers les fidèles. C'est très ambigu dans les deux sens, et ça se complique encore avec des formes religieuses minoritaires, dissidentes et/ou exogènes, vouées à être assimilées. Aussi je pencherais plus pour « libérer » la religion de cette double tutelle, étatique et cléricale, qu'à me laisser prendre dans leur artificielle et maladroite contradiction.

Que resterait-il alors de la religion si elle s'en « libérait » ? Dans bien des cas, pas grand-chose : des fêtes, des formes culturelles, peut-être du tourisme, dont il serait toujours plus judicieux de faire la critique du contenu spectaculaire, que religieux. Laissons cela de côté ; et que trouverait-on encore à reprocher à celui qui se prétendrait toujours « religieux », et qu'est-ce qui le distinguerait de celui qui ne l'est pas ?

— Qu'il continuerait malgré tout à s'appuyer sur un corps de doctrines et de croyances, une morale transmise, une histoire collective ? Soit, mais tous les autres, que faisons-nous d'autre ? Et pouvons-nous faire autrement ?

— Ou lui reprocherait-on au contraire de tout révoquer en doute et de tout soumettre à la critique de son expérience spirituelle ? Soit, mais qu'est-ce qu'une expérience spirituelle ? En quoi se distingue-t-elle d'une expérience qui ne le serait pas. En quoi une expérience ne serait pas spirituelle, même une expérience de laboratoire ?

C'est en quoi une « réalisation » de la religion ne me semble pas très éloignée de son abolition.

Je ne suis en tout cas pas très chaud pour abandonner la religion — même, et à plus forte raison, si personne n'est capable de me dire exactement de quoi il s'agit — à Benoît XVI, au Dalaï-Lama, ou encore aux rabbins, aux cadis, ou même aux chercheurs, ou pire encore aux ministères de l'intérieur.

Voilà. Mais je ne suis pas sûr, si j'en discutais sérieusement avec Ken, que nous tomberions d'accord.

Amicalement

Carnet dix-sept
Où l'on devient spirituel

Le 11 octobre

Ce que j'écris

Ce que je suis en train d'écrire, je crois que Schiller l'explique mieux que moi :

« Il me semble que la racine du mal est dans la contrainte que ton intelligence impose à ton imagination. Je ne puis exprimer ma pensée que par une métaphore. C'est un état peu favorable pour l'activité créatrice de l'âme que celui où l'intelligence soumet à un examen sévère, dès qu'elle les aperçoit, les idées qui se pressent en foule. Une idée peut paraître, considérée isolément, sans importance et en l'air, mais elle prendra parfois du poids grâce à celle qui la suit ; liée à d'autres, qui ont pu paraître, comme elle, décolorées, elle formera un ensemble intéressant. L'intelligence ne peut en juger si elle ne les a pas maintenues assez longtemps pour que la liaison apparaisse nettement. Dans un cerveau créateur tout se passe comme si l'intelligence avait retiré la garde qui veille aux portes : les idées se précipitent pêle-mêle, et elle ne les passe en revue que quand elles sont en masse compacte. Vous autres critiques, ou quel que soit le nom qu'on vous donne, vous avez honte ou peur des moments de vertige que connaissent tous les vrais créateurs et dont la durée, plus ou moins longue, seule distingue l'artiste du rêveur. Vous avez renoncé trop tôt et jugé trop sévèrement, de là votre stérilité. »

Schiller, *Correspondance avec Körner,* Lettre du premier décembre 1788. Cité par Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900.

Naturellement, il ne suffit pas de tout garder jusqu'à ce qu'on ne s'y retrouve plus. Il y a bien quelque-chose à faire après. Ce n'est qu'un début, la mise en marche d'un processus. Relis *le Message automatique* d'André Breton. Tu pourras remarquer au passage qu'il se réfère au moins autant à William James qu'à Sigmund Freud.

Les dockers sont en grève

Les dockers sont en grève, et ça se voit. Je crois qu'il n'y a jamais eu autant de navires au mouillage dans la rade. Ici ne sont que des cargos et des porte-conteneurs mais on peut apercevoir au loin les pétroliers devant la rade de Fos.

Le temps aussi s'est mis de la partie, avec de beaux nuages que déchire un vent fort, une terre encore humide des pluies de la nuit, et une belle lumière. L'atmosphère en devient étrange.

Je ne sais pas si la beauté est, dans cette grève, l'enjeu le plus important, je pense du moins qu'elle est le signe sûr d'un travail bien fait. La grève est aussi un travail, elle l'est finalement davantage qu'un travail salarié. Elle peut être l'apprentissage d'un travail libre.

Le 28 octobre 2008

Rép : Sur Knabb et la religion

Bonjour,

Merci pour cette réponse soignée. Désolé de ne pouvoir vous répondre plus longuement, mais je suis actuellement pris par le temps. Par paresse donc, je vous envoie la référence de textes (que vous connaissez peut-être déjà) publié sur le site de Baudet (et mon petit doigt me dit qu'il est fort possible qu'il ne soit pas étranger à sa rédaction, le style, en tout cas, ne m'est

pas inconnu). Ils ne sont pas polémiques, mais très théoriques (un peu raide parfois) et très intéressant.

http://www.geocities.com/nemesisite/aventure.dieu.1.htm
http://www.geocities.com/nemesisite/aventures.dieu.prologue.htm
http://www.geocities.com/nemesisite/aventures.dieu.2.htm [34]

Une dernière chose, en vous lisant je pensais aux travaux de Bataille qui dans ce domaine a pas mal exploré, à sa façon, les notions de sacré et de Religion. Bon, en résumé, si un jour quelqu'un avait le courage de s'y mettre c'est un sujet qui réclame, vous avez raison, un gros travail.

Amicalement
Jean Luc

Le 31 octobre 2008

Rép : Sur Knabb et la religion

Salut Jean-Luc,

J'ai lu les textes. Pour intéressants qu'ils soient, ils tombent sous ma critique. Ils confondent *la religion* avec une religion particulière, et dès qu'un peu de recul est recherché, c'est pour la comparer avec la religion du primitif.

Si l'on considère le Zen, par exemple, si cher à notre ami Knabb, que voyons-nous de semblable ? Une seule chose, je crois : un clergé détenteur de la doctrine y a tenu un rôle, différent mais globalement comparable, envers la domination de classe au Japon. Un rôle comparable envers la bourgeoisie naissante à peu près à la même époque que celui de la Réforme, notamment en Hollande.

La comparaison s'arrête là, car tout le reste est différent, si ce n'est opposé. Pas de Dieu, pas d'autre monde, seule l'immanente beauté de celui-ci, pas de récompense, pas de châtiment, tout revenant à peu près au même dans la vacuité de la roue des métamorphoses. Seulement une discipline très rigoureuse d'extinction de la conscience pour faire corps avec l'acte. Une recherche obsessionnelle d'efficacité, moins pour elle-même que pour atteindre une unité avec un *bas monde* si méprisé des Chrétiens. Pas de croyance non plus, mais l'expérience de la dissolution de toute signification.

Si l'on parvient à fonder un ordre répressif la-dessus, et aussi bien à brûler des hérétiques à partir des *Fioretti* de François d'Assise, c'est qu'absolument n'importe quoi ferait aussi bien l'affaire, les programmes des grandes écoles comme les manuscrits de Marx. Baudet ne dit d'ailleurs pas autre chose.

Pour être tout à fait objectif, le Zen comme le Christianisme réformé ou papiste, ont joué un rôle dans toutes les directions : clergés ou doctrines se sont faits l'expression de l'ordre le plus répressif, mais aussi d'un progressisme ou de mouvements révolutionnaires. Ils ont inspiré aussi des postures politiques, intellectuelles ou tout simplement humaines, parfaitement honorables.

Dans ces conditions, la notion même de religion ne veut plus rien dire. Elle devient si large qu'elle peut tout contenir et n'a donc plus de contenu précis. Ou plutôt, je ne lui en vois plus qu'un : le bourrage de crâne jusqu'au réflexe conditionné avec des jeux de langage et des comportements. Dans ce cas, il s'agit de quelque chose de très proche du langage, car c'est ainsi que nous apprenons à parler, à écrire et à compter.

34 Si les liens ne s'ouvrent pas : http://www.reocities.com/nemesisite/textes.publies.html.htm

La religion serait donc une forme de langage, une forme de langage pré-construit, comme, pour la programmation, le sont les *langages objet*s de *haut niveau*. À l'autre bout, on aurait les langages très formalisés des mathématiques et de la logique.

Nietzsche avait une excellente intuition en associant grammaire et religion, et qu'il tenait certainement de Luther (*la théologie est la grammaire du mot Dieu*). Et une critique du langage me semble plus importante qu'une seule critique de la religion.

Je suis d'ailleurs convaincu que Dieu est mort dans la première moitié du dix-neuvième siècle dans le langage mathématique (du moins celui de l'Église et celui des philosophes, mais peut-être pas celui des prophètes, de la Kabbale et du Coran*). Avec Joseph Fourier et George Boole (alors que ce dernier était pourtant un mystique), il devenait évident que la consistance interne des langages mathématiques et celle du monde réel n'étaient pas la même. Ceci mettait un terme à la croyance que la nature obéirait aux lois des mathématiques parce qu'elles étaient celles que lui aurait données son créateur. C'était aussi la découverte que nous pouvions nous-mêmes soumettre le monde réel par les lois de nos langages mathématiques.

La découverte du langage comme objet de connaissance a très vite entraîné celle de la programmation, qui ressemble à un pied-de-nez au mythe de Babel. La multiplication des langages n'y divise plus personne.

En fait, l'écart est abyssal entre la conscience cachée dans la technique de nos objets quotidiens, et la superstition qui voudrait soumettre l'homme lui-même aux modèles mathématiques de l'économie qui domine leur production. :-D

Amicalement

j-p

* Je pense ici aux mystiques mathématiciens de l'Iran, souvent doublés de poètes érotiques et bachiques, qui ont donné à la discipline qu'ils ont inventé (l'algèbre) un nom divin (Al Gabr).

Cette voûte céleste est comme un bol tombé le fond en l'air
Et sous lequel sont prisonniers les sages
Toi imite l'amour de la coupe et du flacon
Ils sont lèvres contre lèvres bien que le sang coule entre eux deux.
Omar Khayyâm

1 novembre 2008

Rép : Sur Knabb et la religion

Cher jean Pierre,

J’ai lu avec plaisir ton texte. Il appelle une réponse de la même qualité et demande un soin égal. Hélas, entre mes occupations diverses, ma paresse et, l’âge venant, une fatigue de plus en plus difficile à contenir dans ses limites, je crains de ne pas avoir les ressources nécessaires pour être à la hauteur de ton courriel. Toutefois, je suis d’accord avec toi, il me semble qu’une catégorisation s’impose. D’une part les philosophies de la vie dont les anciens nous ont instruits (stoïcisme, cynisme, épicurisme...) que certains recyclent de façon pour le moins surprenantes, les expériences mystiques qui mêlent délires et extases (St François parlant aux petits oiseaux, Ste Thérèse jouissant par la force de son hystérie, tous deux animés par la culpabilité, le premier par sa pratique du plaisir modélisée par sa classe, l’autre par son origine juive dans une Espagne antisémite), les mouvements de révoltes sociales qui secouèrent les cités italiennes au quatorzième siècle (Bruno) et en Europe de l’Est (Huss) un peu plus tard (volonté de prendre le christianisme au mot), sans oublier les belles envolées poético-philosophiques d’un Maître Eckart, et les structures de domination idéologique et sociale des systèmes politiques (lire Rudolf Rocker, *Nationalisme et culture* récemment édité

en français aux éditions de la CNT) il y a bien des niveaux, en effet, qu'il faudrait distinguer pour pouvoir étudier leurs articulations.

Pour le reste, je me méfie des syncrétismes simplificateurs. Et le bouddhisme ne me dit rien qui vaille, surtout dans sa version occidentalisée. L'analyse de la religion comme fondement de la valeur à laquelle renvoie Baudet a, me semble-t-il, au moins le mérite de nous inciter à nous interroger sur un des aspects de ce qui, dans le phénomène religieux devient historiquement une superstructure de l'économique. La nature archaïque du Sacré, sa fonction dans la communauté primitive et son utilisation dans le cadre de la production de la valeur, mériterait sans doute un petit détour par Bataille qui sur le sujet a su trouver un ton juste, bien que très personnel, pour dire l'indicible. Une certaine sociologie du Sacré (Vincent Thomas sur la mort, Baudry sur la violence dans ses meilleurs jours, entre autres) a, en son temps, tracé quelques pistes de réflexion qui, à ma connaissance, sont restées ouvertes et n'attendent que l'obstination d'un chercheur pour en poursuivre les travaux. J'allais omettre de faire le lien avec Girard et l'héritage hégélien qui titille notre réflexion du coté du Désir. Je suis, comme tu peux le constater, rester très freudo-marxiste et je m'en excuse. Je sens bien que ma formation me classe dans une espèce en voie de disparition (sic).

Pour me faire pardonner le caractère lapidaire de ma réponse, ci-joint un texte publié dans la revue *Mortibus*. Ce n'est pas une réponse, juste une digression sur un thème qui, semble-t-il, ne nous laisse pas indifférent. Je te prie de bien vouloir excuser le caractère cavalier de ma réponse. Ton texte méritait mieux.

Très heureux de cette correspondance.

Jean Luc

Le 14 octobre

Rituels idiots et expérience spirituelle

Je note que, pour le foin qu'on fait sur les religions, on se focalise seulement sur le culte, les rites, tout au plus sur quelques interdits et quelques obligations. Le contenu spirituel n'intéresse apparemment personne, à l'exception de quelques vagues points de doctrine mal compris que l'on s'envoie à la figure.

Au fond, on a peut-être raison de tout ramener à la pratique, mais alors, on ne lui donne justement pas assez d'importance. Si une religion a un quelconque intérêt de ce point de vue, c'est qu'elle propose des exercices rigoureux, une pratique stricte, plutôt que de simples rituels.

Ceci s'entend évidemment avec ce que je disais des langages. Qu'a-t-on d'autre à faire d'un langage que le pratiquer ? Seulement par la pratique, on l'éprouve et l'on peut même le faire évoluer… ou régresser. Quand on pratique un langage, évidemment, on se tient scrupuleusement à ses règles.

Et quand on ne s'y tient pas, que se passe-t-il ? Doit-on avoir une sanction ? La seule sanction est qu'à ce moment-là, ça ne fonctionne plus. C'est tout.

Les langages se traduisent, c'est ce que je pense. Toutefois, ce n'est pas si simple. On n'a qu'à tester les outils linguistiques de Google pour s'en faire une idée.

On peut résoudre un problème de robinets par l'arithmétique ou par l'algèbre. C'est aussi un cas de traduction. Il n'est alors pas très difficile de comprendre qu'on fait en réalité le même calcul. Pourtant, comprendre qu'on fait le même calcul n'est pas exactement faire le même calcul.

Le pire est qu'on puisse parfois trouver le résultat sans faire aucun calcul.

Il y a un petit objet qui me fascine depuis l'enfance. J'avais trouvé le premier dans une pochette-surprise : un petit puzzle en plastique, une plaquette sur laquelle coulissaient quinze

carrés qu'on pouvait déplacer pour former une figure. Adulte, j'en ai retrouvé un par-terre dans une rue, qui ne m'a plus quitté, bien que j'utilise depuis de nombreuses années un puzzle informatique. Toujours accessible dans mon *doc*.

Depuis tant d'années, je suis plutôt rapide à reconstituer la figure, et pourtant, toujours mon geste devance mon calcul. Toujours je suis surpris de voir que le déplacement des pièces a devancé mon attention. Il n'est pas moins remarquable que, depuis tant d'années, je ne me lasse pas de recommencer cette course dont je connais pourtant l'issue entre mon intuition et mes capacités de calcul.

Le plus étonnant est que les deux sont bien le fruit d'un apprentissage et d'un entraînement.

C'est une expérience où le contraste entre ces deux façons de penser, l'une rationnelle et consciente, et l'autre automatique, est saisissant par la simplicité du dispositif. Il n'est pas différent toutefois de celui qui résulte de dispositifs plus complexes, comme avec la langue écrite, ou la musique, ou le langage mathématique.

Je précise qu'il ne s'agit pas ici de la distinction entre le calcul « de tête » et l'opération écrite. Écrire accroît bien sûr notre puissance de calcul, mais l'écart entre raisonnement et intuition reste proportionnel. Je ne distingue pas non plus entre raisonnement juste ou faux, et intuition fausse ou juste. Juste ou fausse, l'intuition a toujours une petite longueur d'avance sur le raisonnement juste ou faux.

Je ne dis pas davantage que l'intuition s'émanciperait du système de signes nécessaire à la pensée. Quand je lis sous ma plume une pensée plus subtile et plus profonde que je ne serais capable de la tisser par un raisonnement conscient, elle ne s'est pas émancipée de la langue ; elle s'en est au contraire servi, et elle y est au moins autant impliquée que dans le déplacement des pièces du puzzle.

Je note pendant que j'y pense, que la première fois que j'ai découvert le petit puzzle en noir et blanc à l'effigie de la pomme sur mon premier Macintosh, il a fallu que je reprenne mon puzzle en plastique pour retrouver comment je m'y prenais. C'est comme si l'intelligence était au bout des doigts et qu'elle ne passait plus par l'intermédiaire de la souris. Ceci fait, il n'y a rapidement plus eu d'intermédiaire du tout.

C'est cela que je veux dire : plus d'intermédiaire, plus de *re-présentation*.

Qu'en est-il du problème de robinet ? La méthode arithmétique et la méthode algébrique ne sont jamais que des représentations, et qui peuvent nous permettre l'intuition immédiate de ce qu'elles représentent.

C'est comme lorsque nous traduisons : nous ne traduisons pas, comme un programme, la phrase d'une langue dans une autre, nous traduisons l'intuition que nous offre la phrase dans la langue source. Nous y parvenons d'ailleurs rarement du premier coup, nous devons souvent chercher les mots, raisonner, parcourir des dictionnaires ; et pourtant là encore, nous voyons toujours notre attention prise de vitesse, presque toujours battue d'une courte tête par les agencements automatiques.

Carnet dix-huit
Badinages

Le 15 octobre

La beauté ici est furieusement convulsive

La beauté ici est furieusement convulsive. Je n'ai pas attendu aujourd'hui pour m'en apercevoir. J'ai toujours aimé photographier, dessiner, peindre les branches des pins, les nuages qui s'étirent, les couches plissées des montagnes.

Je n'ai trouvé nulle part ailleurs des formes si convulsives, ni dans les Alpes massives et austères, ni dans les Cévennes, qui savent parfois se faire sauvages, ni dans la plaine du Rhône, avec ses lointaines bordures de cimes enneigées, ni dans la Toscane, ni dans la Catalogne.

Le 7 octobre

Sur la pensée et le temps

Écrire prend beaucoup de temps, et peu tout aussi bien. Je me suis pourtant évertué d'y être attentif, sans jamais parvenir à bien cerner la relation entre l'acte d'écrire et l'écoulement du temps. C'est que tout est dans le mouvement de la pensée, pas dans le geste d'écrire, ni dans l'écoulement d'un temps abstrait.

Il importe avant tout de provoquer un mouvement suffisamment rapide de la pensée. Bien sûr, sauf automatisme radical, le mouvement de la pensée ne se confond pas avec celui de la plume. Ce mouvement, la plupart du temps, ne fait que reparcourir le mouvement de la plume de plus en plus vite, gagner de la vitesse, de la puissance, accumuler un élan pour franchir de nouvelles inférences.

C'est exactement ainsi que travaille un mathématicien. Même si l'essentiel de son activité visible consiste à tracer des signes, le dire ainsi est loin de la décrire. L'essentiel de son activité, invisible, ressemble beaucoup à ce que chacun fait quand il ne fait rien.

C'est surtout une vitesse que nous cherchons à acquérir, une vitesse proprement cinématographique. Il s'agit proprement d'une cinématographie, où *graphie* renvoie littéralement à l'*écrit* et non pas à l'image. Ce ne sont manifestement pas les signes qui bougent, mais la pensée qui se déplace de l'un à l'autre.

Le 16 octobre

Métaphysique amusante

Je suis toujours fasciné de voir comment presque tous les philosophes européens, même de nos jours, s'interdisent toute autre alternative que les deux dans lesquelles ils s'enferment : soit un dieu aurait créé le monde et envoyé son fils pour le sauver — le dogme, donc, de l'Église Romaine — ; soit ce monde serait constitué d'atomes qui se baladent dans le vide, soumis aux seules lois de la causalité.

Qu'on ne puisse en imaginer d'autres, rend les termes de ces propositions particulièrement incongrues. On ne peut croire qu'elles ne le soient pas aux yeux de ceux qui les professent. Il y a tant d'autres possibilités, mieux fondées et plus intuitives.

Beaucoup ont déjà été explorées, et plus encore n'ont jamais été imaginées. Il y en a de plus drôles, il y en a de plus profondes, de plus vraisemblables, de plus folles, de plus belles…

Comment je vois le monde

Comment, moi, je vois le monde ? Ma conception matérialiste et athée n'a rien à faire avec des atomes qui se promènent dans le vide, et qui sont des représentations tirées de calculs. Elle repose sur l'existence des matériaux et sur leurs propriétés mécaniques et chimiques.

Ces matériaux sont constitués d'éléments simples qui peuvent se combiner en un nombre infini de matériaux différents. Je peux l'expérimenter en les travaillant ou les consommant.

Les corps et les phénomènes sont constitués de matériaux. De même que le matériau qui est constitué de plusieurs éléments simples ne se réduit pas à la somme de ses éléments, il est un tout-autre matériau avec de tout-autres propriétés — l'eau, pas exemple, et non pas un seul mélange d'hydrogène et d'oxygène —, le corps ou le phénomène ne se réduisent pas à l'assemblage des matériaux, ni n'obéit à leurs seules déterminations.

Le matériau est au moins autant déterminé par le corps et le phénomène que l'inverse. Il n'y aurait jamais eu de matière osseuse, de nacre, de corail, de bois… sans forme de vie ; ni même seulement d'air, sans êtres vivants anaérobies.

Corps et phénomènes ne peuvent cependant pas s'émanciper de tout matériau, si ce n'est comme la vague, qui n'est pas de l'eau qui se déplace, mais le seul déplacement d'un ébranlement de sa surface ; ou encore moi-même, qui reconstitue perpétuellement toute la matérialité de mon corps en respirant et en me nourrissant. Mais pas plus la vague que moi ne continuerions d'exister si nous cessions de le faire.

Le cœur du réel est bien là, dans la sensible réalité des matériaux, l'encre de ma plume, la luminosité de l'écran où tu me lis. On pourrait aussi être tenté d'aller le chercher dans une réalité plus spirituelle à l'autre bout. Comme l'ébranlement s'émancipe du matériau qu'il parcourt, ou moi-même des matériaux qui me composent — que *je* compose, en fait —, comme, au fond, cette émancipation, cet échappement constitue la réalité-même des choses sensibles, pourquoi ne pas chercher au-delà même de ces choses sensibles, un principe créateur ?

— Parce qu'il s'échappe, pardi !

Il ne s'agirait pas de dire qu'un tel principe créateur échapperait à mon seul entendement. Il s'échappe réellement, concrètement. Il s'échappe dans l'infinité des phénomènes.

L'effet papillon, si tu veux, en n'oubliant pas que c'est le papillon lui-même qui crée l'effet papillon. Qu'y a-t-il d'autre ici que le papillon et les propriétés physiques des matériaux qu'il sait parfaitement mettre en œuvre d'un battement d'ailes ?

Ça n'explique rien, dis-tu ? Et quoi d'autres explique quoi ?

Le 17 octobre

Réinventer le gris

Les ciels bleus sont un peu plats. Je suis surpris en regardant par ma fenêtre ; le paysage a perdu son intensité d'hier.

L'immense à-plat pourrait au moins attirer l'attention sur ce qui se trouve à la surface de la terre. Il le rétrécit plutôt : les collines semblent moins hautes, insignifiantes, au-delà d'une ville régionale sans grand intérêt.

La différence est saisissante après avoir édité cette nuit mes photos d'hier.

Quel intérêt peut-on trouver à un ciel bleu ? Les jours de ciel bleu ne valent que pour leurs nuits cloutées d'étoiles.

Le 18 octobre

La vraie vie, c'est la littérature

Je viens de retrouver grâce à un courriel ce passage de Proust que je cherchais depuis longtemps :

« La grandeur de l'art véritable, au contraire de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie.

La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas "développés" ».

Proust, Le Temps Retrouvé, p.289-290, édition G.F.

Il continue ainsi : *« Notre vie ; et aussi la vie des autres car le style pour l'écrivain aussi bien que la couleur pour le peintre est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial. »*

Ce qui me frappe ici, c'est que derrière un apparent élitisme — la vraie vie pourrait être l'apanage de ces seuls élus qui atteignent à la littérature et l'art et qui communiquent entre eux par-delà les siècles, ou encore qui, à travers eux seulement, permettent au commun d'en goûter les lointains rayons — il dit en réalité l'exact contraire.

Exercice spirituel

Proust m'a inspiré un petit exercice spirituel très simple à exécuter. On se laisse d'abord submerger par l'imaginaire social. Comment on fait ? Je n'en sais rien ; les moyens ne manquent pas : on allume la radio, on lit les spams que les filtres de courrier ont placés automatiquement dans la poubelle, on ouvre un dossier administratif… ce n'est pas très difficile.

On s'y baigne quelques minutes, et l'on en sort brutalement ; on fixe son attention de l'autre côté de la place sur les ramures des platanes qui perdent leurs feuilles dans le vent, sur des chapeaux de cheminées sous la caresse d'un soleil matinal qui découpe et dore leur silhouette, sur ce qu'on a sous les yeux, un peu à la façon dont les Russes pratiquent le sauna, sortant vivement de l'atmosphère surchauffées pour se jeter dans de l'eau glacée.

Il paraît que c'est bon pour le teint.

Le 20 octobre

Les mouettes aiment le vent

Les mouettes pêchaient il n'y a encore pas si longtemps. Je me souviens de les avoir regardées replier lentement leurs ailes quand elles plongeaient en piquée. Elles paraissaient aimer ça. La dernière fois que je me souviens les avoir regardées, j'étais un jeune homme. Mais je ne sais quand elles se sont arrêtées. Elles n'ont de toute façon pas dû cesser du jour au lendemain. Il doit bien y avoir maintenant de nombreuses générations de mouettes. Je me demande combien il leur faudrait de temps pour réapprendre.

Les mouettes aiment le vent, contrairement aux autres oiseaux de la région. Comment je le sais ? À quoi je le vois ? Si l'on n'est pas capable de discerner du plaisir dans le mouvement d'êtres vivants, je ne sais ce qu'on est encore capable de voir.

La plupart des oiseaux prennent appui sur l'air pour voler, et son mouvement les dérange. Les mouettes, elles, s'appuient directement sur le vent.

Par grand vent, elles font ce qu'elles veulent dans le ciel avec un moindre effort. Elles savent le remonter, se laissant tomber, ou emporter, et l'on voit bien que ça leur plaît. Comment ont-elles pu perdre le goût des plongées brutales dans les vagues, au point de ne pas continuer au moins pour se tremper ? Car elles n'ont toujours pas peur de l'eau, même pas des vagues brisantes chargées d'embruns sur lesquelles elles se laissent balancer, parfois seulement battant des ailes pour garder l'équilibre.

Elles aiment le vent. J'en ai saisi une au téléobjectif, s'accrochant contre les rafales sur le chapeau d'une cheminée.

L'image ne m'a pas parue très nette, et j'ai voulu prendre le temps de mieux régler la focale, mais elle m'avait aperçu. Elle s'est tournée vers moi, m'a fixé curieuse, puis, comme si elle avait compris, elle a commencé à prendre des poses, feignant de regarder au loin, l'air de rien.

J'ai encore appuyé deux ou trois fois sur le déclencheur pour lui faire plaisir, mais ça n'avait plus rien de naturel.

Le 9 juillet 2009

Courriel professionnel

Karl M. a écrit :

Bref, j'y suis pas allé non plus, à la place j'ai joué à blood bowl sur pc (une adaptation du jeu de plateau du même nom, mettant en scène des matchs de foot us dans l'univers de warhammer au tour par tour… erf, ayé, je recommence à digresser...).

Moi, c'est curieux, je perds le goût des jeux. J'en perds même l'aptitude je le crains. Ces derniers jours, je me suis lancé dans *FreeCiv* (http://fr.freeciv.wikia.com/wiki/A_Propos). En moins de vingt minutes, j'ai laissé couper en deux mon empire martien par des cavaliers groenlandais qui m'ont pris deux villes sans que j'aie pu réagir. Ça m'a dégoûté et j'ai arrêté.

Je n'arrive plus à me concentrer sur ce qui me captivait encore il y a peu. J'y passais pourtant un temps considérable et je réalisais des scores qui ne l'étaient pas moins, alors que j'en viens à parcourir tout juste une partie d'initiation.

J'ai beaucoup joué depuis que j'ai découvert les jeux informatiques il y a une douzaine d'années, et je trouve que l'effet sur moi en a été des plus bénéfiques. D'abord, ils ont développé des aptitudes que mon mode de vie n'avait que trop laissées en friche : vivacité, précision, rigueur, concentration.

Ensuite, ils ont contribué à stabiliser mon caractère. Rompre momentanément toute amarre avec la réalité environnante et se concentrer exclusivement sur un monde fictif, mais réactif,

activement, comme un joueur, et non passivement comme un spectateur, cultive un bien meilleur contrôle de ses affects quand on y retourne.

Je trouve tout ceci très salubre, tant du moins qu'on ne tombe pas dans une addiction maladive, mais comme avec toute chose finalement. Je serais partisan d'en introduire la discipline dans l'enseignement et les épreuves du bac.

Si l'on ne le fait pas, je crois que c'est surtout parce qu'elle rendrait inutiles enseignants et jurys. :-)

Enfin, bref, je voulais surtout te demander des nouvelles :-)

Le 21 octobre

Re : Les mouettes aiment le vent

Ah, tu me trouves puéril quand je parle d'animaux. Tu ne crois pas que la mouette cabotinait.

Je ne dis pas qu'elle posait pour ma photo. Les mouettes se fichent de la photographie. Mais elle avait bien vu mon intérêt pour elle. N'as-tu jamais remarqué l'air particulier que prennent les animaux, même les plus distincts de nous, dès qu'on les observe avec trop d'attention sans communiquer avec eux ? Ce petit air de rien, ce petit air qui dépasse un embarras pour faire comme si ? Et les humains comme les autres.

Non, je ne vais pas me mettre à parler aux oiseaux. C'est bien ce que j'aime chez les animaux, que les paroles ne soient pas nécessaires.

Qui penses-tu qui serait le plus naïf ? Celui qui croirait aux paroles qu'il entend, ou celui qui voit qu'un oiseau cabotine ?

La réalité vivante n'est pas qu'une affaire d'humains.

Carnet dix-neuf
Des chiffres et des lettres

Le 23 octobre

La révolution littéro-numérique

Je ne sais qui se rend bien compte de ce qu'il s'est passé, plutôt rapidement, au tournant du troisième millénaire. Le numérique et l'internet offrent, pour un coût très inférieur à celui d'une automobile, les moyens d'être un intellectuel. Naturellement, une automobile ne suffit pas à faire un automobiliste, et moins encore un champion. Ce qui est nouveau, c'est que le manque de moyens ne suffit plus à l'interdire.

Ce phénomène se conjugue avec un autre, moins important mais plus visible : la disparition d'intellectuels et d'artistes reconnus et dignes de ce nom. On peut chercher dans les librairies, lire les critiques, écouter *France-Culture*, assister à des tables-rondes… on leur préfère des spécialistes, des professionnels, des experts.

Le spécialiste s'accommode d'idées et de connaissances qui ne sont pas les siennes, qui ne sont plus de première main. Le spécialiste reprend et explique les idées et les connaissances d'autres, anonymes, qui sont ou bien ceux qui ne pensent pas et ne savent rien, le commun, ou bien, au contraire, ceux dont les idées et les connaissances sont trop complexes, subtiles, originales, pour qu'il soit possible de les comprendre avec l'attention flottante que le spécialiste demande à ses auditeurs.

Les uns et les autres sont relégués dans le même anonymat : les consommateurs, les chercheurs, les ménages, les artistes… des anonymes muets, autistes, à la place desquels le spécialiste parle.

Il invite à croire que penser et savoir consisteraient à reformuler avec la plus grande objectivité des idées et des connaissances qui sont celles des autres ; à convaincre que ces autres ne pourraient ni complètement les penser, ni réellement les savoir, puisqu'elles sont trop les leurs — un peu à la façon dont Heidegger disait : « la science ne pense pas ».

D'un autre côté pourtant, personne ne fut jamais moins embarrassé qu'aujourd'hui pour partager ses idées et ses connaissances, certainement pas anonymes, avec quiconque aurait à en partager aussi. Un tel partage devient d'ailleurs à son tour un surcroît de moyens pour penser et apprendre.

Ces deux phénomènes contradictoires convergent dans une même profusion de l'écrit, celle des publications sans intérêt, de la glose, du commentaire, de la rumeur, du lieu-commun, du recyclage, qui s'entremêlent aux documents de première main, aux sources, bien évidemment pas anonymes.

Le 22 octobre

À propos de points d'intonation

Il m'arrive, un peu par jeu, d'utiliser des binoches (*smileys*) comme signes de ponctuation. J'aime l'idée de ponctuation d'ironie, de plaisanterie, ou de franche rigolade. On peut toujours dire qu'un texte bien écrit n'a pas besoin de telles ressources, il n'en est pas moins vrai qu'aussi bien écrit soit un texte, il induit en le lisant un ton, voire une attitude, qui ne perdrait rien à être aussi peu que ce soit notés. Après tout, un point d'interrogation n'est pas absolument nécessaire pour comprendre qu'une proposition est interrogative, et que le ton doive monter et rester en suspens à la fin. D'ailleurs, les Espagnols, pour plus de sûreté en mettent aussi un renversé au début.

Mais voilà qu'on a eu l'idée stupide de remplacer ces signes de ponctuation, faits de la simple association de signes préexistants, par de véritables icônes, de petites images colorées figurant des visages souriants, tristes, hilares, sans plus de rapports avec des signes graphiques. Remplacer ces nouvelles ponctuations par des icônes change tout. Ça devient idiot, et d'autant plus redoutable si ce sont des programmes qui remplacent à notre place nos signes de ponctuation par des icônes, des « émoticônes », sans qu'on n'y puisse rien car ce sont les programmes de nos correspondants.

Cette évolution est un exemple intéressant de l'influence qu'ont les noms sur ce que l'on nomme. On aurait dû ne pas commencer par donner un nom générique à tous ces signes. On aurait dû donner un nom à chacun : point de plaisanterie, point de complicité, point d'agacement, point de fou rire… Aurait-il alors été judicieux de leur donner le nom commun de « points d'émotions » ? Je ne le crois pas. Ce n'est pas d'émotion qu'il s'agit ici, mais d'expression ; « points d'expression ». On aurait pu les appeler aussi « points d'intonation ».

Bien sûr, on peut se débrouiller sans. Il y a des quantités de façon de donner une intonation propre par le choix des mots et de la syntaxe. C'est bien d'ailleurs ce qui est le plus difficile dans l'acquisition d'une langue.

Le 24 octobre

Entre deux mots, il faut choisir le moindre

La difficulté de trouver le ton juste fait chercher des mots plus forts. On y est irrésistiblement poussé. C'est une tendance qu'on retrouve en tous temps, et qui tend à user le sens des mots. On en trouve les traces dans toutes les langues. Le verbe « étonner » signifiait d'abord littéralement « frappé du tonnerre », pas moins ; « abîmer », sombrer dans l'abîme, disparaître corps et bien. On retrouve la même évolution dans l'occitan « esquintar », et le marseillais populaire « esquinter » qui reste toutefois plus fort qu'abîmer, avec l'idée d'un dommage irréparable. Les exemples sont innombrables, comme « navré » qui signifiait physiquement blessé.

Le recours à des mots excessifs qui finit par affaiblir leur sens, contraint à en chercher de nouveaux dans le simple temps que dure une mode. Par manque de mots excessifs, on recourt donc à d'autres tropes que l'exagération, à des images, mais qui deviennent alors des lieux-communs. En somme, on voit bien que les mots ne disent rien, comme une toile qui doit d'abord être montée en voile pour prendre le vent.

Le choix de mots grossiers et de jurons est souvent très efficace.

Si je ne puis écrire : *Je n'ai reçu ce courrier qu'hier :-<*

je peux opter pour : *Je n'ai reçu ce putain de courrier qu'hier.*

Mon père méprisait ce procédé qu'il trouvait trop facile, et qui finit par relâcher le style.

On peut encore puiser dans les langues étrangères, soit en reprendre le vocabulaire, soit traduire mot-à-mot les tournures, ou même littéralement un mot. Cela peut suffire parfois à revitaliser une proposition, du moins les premières fois qu'on s'y risque, car les mêmes causes produisent vite les mêmes effets.

Bref, ce qui profite à un énoncé ponctuel nuit à l'usage habituel de la langue, complique durablement le problème qu'il ne résout qu'une fois. En fait, ce n'est pas tant la langue commune qui pâti, c'est son propre énoncé qui devient illisible dans le temps que passe une mode, et son propre style dans la durée.

Alors, c'est souvent le mot le plus simple, le plus littéral, le plus exact qui devient curieusement le plus fort.

Le 26 octobre

La révolution littéro-numérique encore

La nouveauté, c'est la profusion, c'est un seuil passé dans cette profusion. La quantité d'ouvrages publiés n'a jamais cessé de s'accroître depuis Gutenberg, mais l'imprimerie avait tracé une délimitation entre l'ouvrage écrit, le manuscrit, et l'ouvrage publié, c'est-à-dire imprimé et qui supposait un tirage conséquent. Une telle partition a disparu avec l'écriture numérique, l'édition en ligne et le tirage à l'unité.

Quiconque a déjà entrepris d'écrire un livre entièrement à la plume avant de seulement le dactylographier, a pu mesurer combien c'est plus difficile que de le saisir au fur et à mesure. Avec un traitement de texte, la tâche est grandement facilitée. Il est bien plus commode d'écrire correctement un fichier numérique qu'un véritable manuscrit.

Un fichier numérique correctement écrit peut circuler aisément en l'état pour être relu et corrigé. Il est possible, sans frais ni travaux supplémentaires conséquents, de le mettre en forme pour l'impression ou pour l'édition en ligne. Même si les programmes de correction orthographiques et grammaticaux ne sont pas parfaitement fiables, ils constituent un aide inestimable pour la relecture.

Celui qui était capable de remettre un véritable manuscrit pour qu'il soit relu, corrigé, saisi et mis en page par des professionnels qualifiés, ne l'est pas nécessairement de produire un fichier numérique correct. Inversement, celui qui n'aurait pas pu trouver quelqu'un pour dactylographier et redactylographier ses manuscrits, dispose aujourd'hui d'une entreprise d'édition pour lui tout seul qui tient dans un cartable. Le résultat est une profusion désordonnée dont la première conséquence est la disparition de paroles autorisées, de légitimité.

Ce qui tient lieu de parole autorisée a changé de nature. La parole autorisée est passée de l'auteur au commentateur.

Il n'y a encore pas si longtemps, si l'on voulait savoir ce qu'était la théorie de la relativité, par exemple, on lisait le livre éponyme d'Einstein, ouvrage clair et relativement bref qui ne nécessite ni d'être un mathématicien, ni un physicien. On lisait Freud, on lisait Boole, on lisait Wittgenstein, Berkeley, Lénine, Hegel, Descartes, Poincaré, Valéry ou Diderot. C'était trop simple. On dispose aujourd'hui de quantités d'ouvrages, introductifs et abscons à la fois, en lieux et place de chaque œuvre majeure, ancienne ou actuelle.

Heureusement on peut trouver en ligne les œuvres majeures et les documents de première main. On les trouve et ils y demeurent longtemps, alors que les livres disparaissent très vite dans les rayons des librairies et les entrepôts des distributeurs ; on doit se dépêcher de les acheter, et on ne les lit finalement jamais.

Inévitablement, un tournant s'opère. La migration se fait du papier au web, du copyright à l'open source. Elle est accélérée par ce qui cherche à la retenir, à l'enfermer dans des droits dérivés, à en limiter les commodités, à contrôler l'édition, à prolétariser les auteurs et les éditeurs.

Alors il semble très improbable, dans l'ère qui vient de commencer, qu'il demeure encore un nombre assez restreint de grands maîtres-à-penser et d'ouvrages majeurs auxquels on puisse faire référence en les supposant suffisamment connus. Cette nouveauté pose un réel défi à l'imagination, dont la réponse n'est certainement pas une affaire de légitimation.

Le 27 octobre

Lettre à un camarade syndicaliste : Sur l'état de crise

Ne me demande pas de te dire ce que vous devriez faire. J'ai toujours été un très médiocre tacticien. C'est seulement quand j'ai sous la main un stylo, un clavier, des cordes ou le manche

de quelque instrument, que je sais ce que je dois en faire. Je suis meilleur, tu le sais, pour discerner quelques principes généraux, quelques grandes lignes qu'il vaut mieux ne jamais perdre de vue et qui servent à garder le cap.

Je te transmettrai donc seulement un conseil. Il n'est pas de moi ; c'est un psychiatre qui me l'avait donné : ne jamais contredire quelqu'un en état de crise.

Je suis sérieux et le conseil que je te donne est plus difficile à suivre qu'il y paraît, car si contrarier peut provoquer des accès de fureur, entrer dans le délire le conforterait. Donc, ne pas trop chercher à justifier, expliquer, négocier, convaincre ; construire tranquillement l'avenir dans la coquille du passé.

Ne surtout jamais dire à quelqu'un en crise qu'il est fou. Le mieux est de s'en tenir à un humour débonnaire, qui détend le climat même si l'on sait que la situation n'est peut-être pas drôle.

N'oublie en tout cas jamais que le capitalisme occidental est en pleine crise et qu'il peut devenir dangereux. Mais je crois que nous le savons tous, non ?

Bon courage.

j-p

PS. Et ne te préoccupe pas trop de légalité. Nul ne sait si elle est encore bien établie. :D

Le 28 octobre

La révolution littéro-numérique toujours

Le 24 octobre, Jean-Pierre Depétris a écrit : *Inévitablement, un tournant s'opère. La migration se fait du papier au web, du copyright à l'open source. Elle est accélérée par ce qui cherche à la retenir, à l'enfermer dans des droits dérivés, à en limiter les commodités, à contrôler l'édition, à prolétariser les auteurs et les éditeurs.*

J'aimerais beaucoup que tu lises ce qu'a écrit Michel Valenzi sur le site des Éditions de l'Éclat, *« Marchands de bits »* : http://www.lyber-eclat.net/marchands-de-bits.html

Tu comprendras mieux ce que j'entends quand j'écris que les conditions de production et de diffusion ruinent les lettres et les idées.

Je te joins aussi ce texte trouvé sur le site de Clansco

(le dernier au bas de la page : http://www.clansco.org/page300510.html). Lis-le comme une illustration de nos derniers échanges, mais aussi en songeant à ce que j'avais écrit avant sur l'esthétique.[35]

« Selon l'UNESCO : *est artiste qui se déclare artiste*. Voir ci-dessous ce que devient ce principe passé à la moulinette des comités réactionnaires (pléonasme) »

Contre le travail dissimulé et la concurrence déloyale des "amateurs" (artistes de loisirs)

Extraits du communiqué de la MDA (transmit par Jean-Marc Bourgeois, Peintre-plasticien, Vice-président, Administrateur MDA) :

« Dans le cadre de nos actions pour le respect des règles législatives sociales et fiscales inhérentes aux artistes des arts visuels et à leurs diffuseurs, et, contre le travail dissimulé et la concurrence déloyale des "amateurs" (artistes de loisirs), La Maison des Artistes, organisme associatif agréé par l'État pour la gestion des assurances sociales des artistes auteurs d'œuvres graphiques et plastiques, vous rappelle :

– que les artistes graphistes ou plasticiens (peintre, sculpteur, céramiste, performeur, etc.) sont dans l'obligation dès qu'ils font acte de vente (au premier euro perçu – lors d'expositions, d'ateliers portes ouvertes, de ventes sur Internet, etc.) de s'identifier auprès des Services

35 Carnets douze et onze.

Administratifs de Sécurité Sociale de La Maison des Artistes (obtention d'un n° d'ordre MdA) et de se déclarer auprès de leur Centre des Impôts en BNC (obtention d'un n° de Sirène-Siret).

Est artiste professionnel et soumis aux obligations déclaratives : Toute personne qui commercialise sa création artistique dans les domaines des arts visuels graphiques et plastiques (dessin, peinture, gravure, sculpture, céramique, etc…) doit obligatoirement se déclarer en vertu des lois sociales (art. L-382-1 du CSS) et fiscales (art. 1460-2°, art. 102 ter & art. 92 - DB 5 G-11 du CGI) afin d'être reconnu administrativement et cela dès le premier euro perçu. Même si cette personne exerce une autre activité : salariée et/ou indépendante libérale, artisanale commerciale, agricole, etc… y compris retraité du secteur public ou privé.

Conformément à la législation en vigueur sur le territoire français, toute personne exerçant une activité pour laquelle elle est susceptible d'en retirer des revenus a l'obligation de se déclarer socialement et fiscalement, même s'il exerce ou qu'il a exercé par ailleurs une autre activité (salarié, profession libérale, retraité). *L'inscription sociale et fiscale est une obligation*.

Les artistes susceptibles de réaliser leur(s) première(s) vente(s) à l'occasion d'une manifestation organisées doivent s'engager à s'identifier et se déclarer à la suite de celle(s)-ci. »

Quelle marge de compromis cela nous laisse-t-il encore ? Et pourtant, que pouvons-nous faire d'autre que des compromis ? (Ce ne sont pas des questions rhétoriques que je pose.)

Vingtième carnet
De la sagesse des images

Le 14 octobre 2010

Rép : [copyleft_attitude] liVre liBre [prisunic]

Le 13 oct. 10 à 20:49, antoine moreau a écrit :

Bonjour,

un communiqué de l'ADULLACT et l'AFUL sur le projet de loi d'un prix unique du livre numérique qui se moque du copyleft. http://aful.org/communiques/prix-unique-livre-numerique-creation-libre. Grrrrr....

Moi, je ne comprends toujours pas ces fadaises sur le livre numérique. Et d'abord, je ne comprends pas à quoi sert un éditeur pour un livre numérique, sauf un éditeur de texte, numérique aussi. Je ne vois pas pourquoi un auteur aurait à céder le moindre droit pour un livre numérique, puisqu'il n'a besoin de personne. Et il peut bien le donner ou le vendre au prix qu'il veut.

Personnellement je refuse de signer un contrat qui cède des droits sur une exploitation numérique. Je l'ai déjà fait. Et j'encourage tout le monde à le faire.

Je ne connais aucun auteur qui écrive autrement ses livres que sous la forme de fichiers numériques. Est-il capable de le faire proprement, c'est une autre histoire, mais c'est peut-être inquiétant s'il ne l'est pas. Sinon, il y a aussi des auteurs qui ont besoin de nègres. Savoir écrire aujourd'hui, c'est savoir le faire avec un traitement de texte. Après ça, en faire une exportation dans un PDF correct, ou en HTML, ça peut se réduire à appuyer sur un bouton.

Besoin d'un éditeur pour vendre ? Personne n'a entendu parler de Paypal ? Alors c'est quoi un éditeur ? Quelqu'un qui dit comment et quoi on doit écrire ? Qui choisit le titre ou la mise en page ? Qui apporte une garantie au lecteur ? Alors si l'on a besoin de tels éditeurs, c'est qu'on n'a plus besoin d'auteurs. Non ?

Je ne vois d'ailleurs pas comment on pourrait vendre un livre numérique. Je ne suis personnellement pas prêt à en acheter, surtout dans l'état où on les vend. Et pourtant, je lis de plus en plus à l'écran, et je suis de moins en moins enclin à acheter un livre que je ne peux pas consulter librement en ligne. Pourquoi un livre imprimé n'aurait pas une diffusion libre en ligne. C'est le cas des meilleurs bouquins que j'ai lus ces dix dernières années. On trouve des quantités de livres en ligne. C'est le seul endroit d'ailleurs où l'on y trouve ce qu'on cherche :

The Project Gutenberg: http://www.gutenberg.org/wiki/Main_Page

Les éditions de l'Éclat: http://www.lyber-eclat.net/index.html

Marxists Internet Archive: http://www.marxists.org/archive/index.htm

Bureau of Public Secrets: http://www.bopsecrets.org/

etc.

— Mais c'est presque tout en anglais !? — Eh bien justement il n'y a pas de quoi être fier.

j-p

Le 28 octobre

Mes images

Je suis très perplexe en ce qui concerne mes images, celles dont je décore mes carnets comme un écolier.

Qu'est-ce que je montre dans mes images ? Qu'est-ce que j'essaie de montrer ? Je paierais cher pour que quelqu'un m'en dise quelque-chose de tangible. À l'évidence, elles laissent sans voix.

Elles me laissent aussi sans voix, à moins que je puisse dire que le texte qu'elles décorent leur fait voix. Le terme « décorer », du moins, me semble très juste, et bien meilleur qu'illustrer. Elles décorent dans le sens où elles font décor, plus que dans celui où elles seraient décoratives. Mieux : elles « plantent un décor ».

Elles montrent, c'est certain, et elles montrent par défaut, par le vide du décor. Elles plantent le décor de ce qu'elles montrent.

« Quand j'étais enfant », ai-je écrit, « mon père me disait : "Regarde ! Cette chapelle sur la colline ; ces fleurs sur la fenêtre ; celle barque en bas..." Il me fallut longtemps pour comprendre ce qu'il voulait me faire voir ainsi. » Ce que je photographie n'est pas sans rapport avec ce que mon père montrait.

« Quand le sage montre la lune », on connaît le proverbe, « le fou veut taxer le doigt. » Et quand il a fini d'encaisser les taxes et de payer les subventions, il cherche à compter s'il y a eu de la croissance. On ne le contrariera pas. Mais alors, indépendamment de tout délire et de toute clinique, que montrent mes images ?

Cette question me préoccupe depuis un certain temps, bien avant que j'aie commencé mes *carnets*, et avant-même que j'aie mis en ligne des images sur mon site ; depuis, pour donner une date, que j'ai terminé mes *Carnets de voyage*. Et cette question en éveille une autre depuis quelques-temps : que montrent les photos des autres ?

En prenant un café avec Roland Caignard[36] cet été près du Vieux-Port, je lui faisais remarquer qu'il n'y avait pas un instant où l'on ne pouvait surprendre une personne en train de photographier. La plupart des gens passaient avec un appareil à la main ou le portaient autour du cou. Nous avions d'ailleurs aussi chacun le nôtre sur nous.

Les appareils-photo sont aujourd'hui d'un prix dérisoire, et même les moins chers savent prendre de parfaits clichés sans aucun réglage manuel. Ensuite les prix grimpent géométriquement pour des performances toujours moins visibles, ne dépendant en fait que de la technicité du photographe.

Les photos, elles, ne coûtent rien. On en prend tant qu'on veut et l'on en efface sans dépenser un centime. Bien avant qu'un disque dur ne soit saturé, on en héberge autant qu'on veut en ligne, on les publie, on les partage. La multiplication des images est vertigineuse. Vraiment vertigineuse, quand on sait combien elles ont pu être rares et précieuses en des temps pas si anciens.

Elles sont devenues comme les feuilles des arbres. Les feuilles sont magnifiques, elles le sont toutes, quand on regarde chacune attentivement, qu'on caresse sa surface en suivant des doigts ses nervures, ou qu'on les voit ensemble, en feuillages, en forêts. Et elles sont en même temps trop nombreuses et sans valeur. Elles chutent et volent, et nul ne songerait à les retenir, sauf peut-être par jeu, un enfant.

Elles jonchent les rues et s'entassent. Elles ne valent pas plus que des photos en ligne, ou même imprimées sur des papiers qui s'entassent aussi sur les trottoirs parmi les feuilles mortes.

Il ne m'est jamais venu à l'idée de mettre un copyright sur les images que je sème en ligne, même accompagné d'un copyleft, tant ça me paraît dérisoire, tant mes images ne me paraissent pas plus miennes qu'une autre, pas plus que la brindille ou la fleur que j'ai

36 http://www.sitec.fr/users/akenatondocks/DOCKS-datas_f/collect_f/auteurs_f/C_f/CAIGNARD_f/anim_f/gif-rollgifer_f/rollGifer1.html

photographiées, tant je ne sens mien que le doigt qui montre en appuyant sur le déclencheur, et que sans ce doigt (qui montre), l'image n'est rien qu'une feuille si belle qui vole.

Le 30 Octobre

Rép : La révolution littéro-numérique

Non, il ne me semble pas que je dise que tout serait merdique dans le monde des lettres et des idées, ni que ce qui est merdique fermerait la porte à ce qui ne le serait pas. Je crois même dire un peu le contraire. Mais tu fais bien de me reprendre si c'est ce que l'on comprend.

Oui, toutes ces critiques ont été faites, et très intelligemment depuis les années soixante. « Il y a deux littératures, disait Paulhan, l'une est illisible, l'autre ne se lit pas. » Or, un demi-siècle est passé, et ce n'est plus là qu'est l'important. L'important est cette profusion où une chatte ne retrouverait plus ses petits, et où s'ouvrent bien de nouveaux possibles.

Cette prolifération est double, si tu veux. Il y a la profusion des tirages et la profusion des titres. Ce n'est pas la même chose. Il y a la profusion à l'identique des gros tirages et des meilleures ventes, qui sont comme l'arbre qui cache la forêt, et ce n'est certes pas nouveau. Mais il y a aussi une profusion opposée qui n'était pas possible il y a un demi-siècle. L'arbre ne cache la forêt que pour celui qui se plante devant l'arbre. Si tu bouges un peu, ce n'est qu'un arbre quelconque dans la forêt, et qui ne cache pas le jour à des arbres bien plus hauts et bien plus beaux ; il en masque seulement la vue à celui qui se tient devant, mais qui peut aisément se déplacer.

C'est pourquoi, comme tu peux le remarquer, il y a panique chez ceux qui vendent les places assises devant l'arbre qui cache la forêt. Reconnais que ce sont eux, aujourd'hui qui en font trop, qui se proclament menacés, et avec eux la culture, la qualité, et même, pourquoi pas, la vérité.

Et comprend bien aussi que je ne fais même pas la distinction entre une culture bien rangée dans les rayons de l'hypermarché, et une autre à l'état sauvage. Non, il n'y a ni frontière ni critère dans ce sens là. Pas question d'affirmer que ce serait mauvais parce que ça a du succès, ou que ce serait bon parce que personne ne connaît. C'est bien plus chaotique que ça.

Les marchands sont les premiers à ne pas savoir expliquer le succès autrement que par le *marketing* et la mode, coupant l'herbe sous les pieds à toute tentation de critiquer leur faculté de juger.

L'important est ailleurs, je l'ai dit, dans le tournant nouveau que prend alors l'écrit, la recherche et la pensée. Je reconnais bien volontiers que je n'en dis pas grand-chose dans ma lettre. Le questionnement est ouvert, et je n'en ai pas fait le tour. J'ai quand même avancé pas mal de choses dans divers écrits, notamment dans mon dernier livre paru chez la Belle Inutile.[37]

Le 3 novembre

L'art de vivre

Jean-Pierre,

Je crains que tu fasses partie de ces gens qui n'ont pas compris comment on vit sur une planète comme la terre. On y vit à la limite de ses forces, et quand on n'y parvient plus, on meurt. Tu m'as l'air de croire qu'on a inventé les techniques pour s'éviter cela, pour vivre tranquillement. Tu ne te rends pas compte que ce n'est pas ce que nous souhaitons réellement. Ce n'est pas notre nature. La tranquillité nous ennuie, et nous cherchons toute occasion de pousser nos capacités à leur limite, comme le fait tout ce qui est vivant sur la planète.

37 http://www.labelleinutile.eu//works/jd/empirisme.html

Vois les animaux chasser. Ils se donnent à fond ; c'est ce qui maintient d'ailleurs leurs forces intactes. Mon chien, que je nourris pourtant bien, garde intact son goût pour la chasse. Sa plus grande joie est de s'élancer au petit jour vers la montagne, et il ne s'économise pas.

Crois-tu qu'on ait inventé des arcs et des fusils pour s'économiser de l'effort, de l'attention et de l'audace ? Crois-tu que nous ayons grand-chose à gagner à s'éviter les épreuves, les dilemmes et les risques ; autre chose à gagner que la bêtise, la paresse et la lâcheté ?

Nous n'y gagnerions rien et nous y perdrions la sagesse, la bravoure, et même la santé.

Bien à toi. *R*

Le 3 novembre

Vanité de la vérité

La vérité, c'est très surfait. Je ne comprends pas pourquoi on lui attache tant de prix. Qu'est-ce que ça change vrai ou faux ?

Et puis, la vérité, est-ce que ça se dit ? Suppose que tu aimes à la folie, vas-tu dire « j'aime à la folie » ? Et si tu es effrayé ? Si tu as très mal ? Ne vas-tu pas hurler ? Et si tu es profondément heureux ? A-t-on réellement besoin de dire ce qui est vrai ?

Imagine un peu que les Évangiles disent la vérité : *Celui qui est tué par l'épée, meurt par l'épée*. On n'en parlerait plus depuis longtemps. *Celui qui tue par l'épée, mourra par l'épée* : voilà qui est bien plus intéressant, voilà qui mérite qu'on s'y arrête.

Toute vérité n'est pas bonne à dire, prétend-on. Aucune ne l'est. À quoi cela nous mènerait-il de dire la vérité ?

Si l'on ne sait le dire, on ne sait le concevoir. Pourquoi concevrait-on la vérité ? Quel manque d'imagination que ne concevoir que la vérité !

Rien n'est finalement plus trompeur que la vérité.

Z

Le 4 novembre

Rép : Vanité de la vérité

Chère Z,

J'ai reçu une lettre de R. en même temps que la tienne. Je me demande ce que vous avez tous les deux, mais je vous trouve en pleine forme. :)

Tu sais bien que je suis d'accord avec toi. Rien n'est plus absurde et déroutant que la naïve question « c'est vrai ? »

Le système de Galilée n'est finalement pas plus vrai que celui de Ptolémée. Il est seulement plus consistant, plus *co-errant*.[38]

Il est étonnant qu'il ait rencontré un refus frontal des théologiens, comme s'il réfutait totalement les Écritures, et plus surprenant encore qu'il ait été après-coup unanimement admis, comme s'il n'y changeait finalement rien.

L'Évangile de Marie, sur lequel j'ai noté quelques remarques cet été, reprend de toute évidence une image ptoléméenne du monde. Pour autant, son but n'était pas d'expliquer le système de Ptolémée. Il utilisait seulement une image du monde supposée bien connue à l'époque de Marie de Magdala. Une telle image est devenue étrange. Là où elle plaçait l'homme de l'époque devant le connu pour lui faire découvrir l'inconnu, l'homme d'aujourd'hui se retrouve immédiatement devant l'inconnu.

Le changement d'un système du monde ne devrait pas changer le fond de l'Évangile de Marie, mais il doit avoir une incidence sur son intelligibilité. Le fond n'est pas plus changé

38 http://jdepetris.free.fr/astuces/3.html

que la terre, le soleil et le ciel ne le furent par l'héliocentrisme ; ils demeurent ce qu'ils sont. La question n'est donc pas là. Elle concerne plutôt la capacité d'apprendre à penser à l'aide de nouvelles représentation, avec des concepts de gravitation, d'évolution, de relativité… Cette seule question évacue celle de vérité, ou pour le moins la renouvelle.

Curieusement, dans nos langues latines, *vrai*, *vertueux* et *virtuel* ont la même racine, dont le sens ne tourne pas très loin de *chargé*, lourd de possibles. Combien pourtant leurs sens usuels se sont éloignés.

La réalité n'est pas changée, et elle n'est pas moins connaissable. Mais si elle est devenue inconnaissable, cela signifie seulement qu'on ne sait pas lire l'image. C'est un peu ce que je disais de la façon de résoudre un problème de robinet par l'arithmétique ou par l'algèbre. C'est le même robinet, le même problème, et la même solution, non ?

Je crois que l'attitude ecclésiastique envers Galilée continue à perturber nos contemporains pour penser la mécanique classique, et aussi bien antique que quantique.

Bref, tu as raison, et bien évidemment aussi pour ce qui concerne la vérité historique ou littéraire.

Le 6 novembre

Des voiles et de ce qui est voilé

On a toujours senti comme un voile sur l'Empire Colonial. Tout enfant, je me souviens qu'on sentait sa prégnance, mais comme une présence voilée : un voile sur sa construction, un voile sur ce qu'il était, un voile sur sa disparition.

C'est peut-être pour cela que, toujours plus nombreuses, quelques-unes de mes compatriotes originaires des territoires coloniaux sentent aujourd'hui le besoin de se voiler. Certaines, que je connaissais à peine, m'ont même dévoilé leur origine en faisant cela.

Mais peut-être est-ce justement leur voile qu'on prenait pour jeter sur la colonisation. J'ai découvert cette analyse de Fanon dans le Numéro 201 de *Courant Alternatif*, la revue de L'OCL[39] :

« La société coloniale prise dans son ensemble, avec ses valeurs, ses lignes de force et sa philosophie, réagit de façon assez homogène en face du voile… Avant 1954, plus précisément depuis les années 1930-1935, le combat décisif est engagé. Les responsables de l'administration française en Algérie, préposés à la destruction de l'originalité du peuple, chargés par les pouvoirs de procéder coûte que coûte à la désagrégation des formes d'existence susceptible d'évoquer de près ou de loin une réalité nationale, vont porter le maximum de leurs efforts sur le port du voile… »

(Frantz Fanon, 1959, *L'an V de la révolution algérienne*, ouvrage réédité sous le titre *Sociologie d'une révolution*)

Je me souviens encore, quand j'étais enfant, toutes mes tantes, à la campagne, portaient également un fichu. Pourquoi les femmes ont-elles presque toujours et partout caché leurs cheveux ? Je ne crois pas qu'elles les cachaient. Une longue chevelure peut être une gêne considérable dans le travail quotidien, et parfois même un danger ; et les femmes sont moins portées à couper leurs cheveux que les hommes.

La recommandation coranique de porter un fichu, me semble plutôt une image pour inciter ces femmes à être actives, plutôt qu'oisives, entretenues et dépendantes de servantes. C'est une façon de parler dans le style du temps qui ne devait pas laisser beaucoup de doute sur son interprétation.

C'est comme l'expression qui revient souvent dans la Bible, *les hommes marcheront devant*, et qui signifie partir au combat.

39 Organisation Communiste Libertaire : http://oclibertaire.free.fr/

Carnet vingt-et-un
Que savons-nous du savoir ?

Le 9 novembre

La valeur du quantitatif

Ce que dit Michel Henry dans son livre, *La Barbarie*[40], est l'exact contraire de ce qu'on trouve dans le texte de Petiot qui présente *La Belle Inutile*.[41]

Michel Henry affirme une séparation irréversible entre science et culture, fondamentale depuis Galilée et Descartes. Moi, qui ne nie certainement pas le rôle majeur de ces deux personnages, je vois seulement dans une telle séparation l'asservissement des sciences, des techniques et du travail à la culture des propriétaires et des notables, bref, l'effet de l'asservissement du travail humain.

Je ne trouve pas la séparation dont parle Michel Henry chez Descartes ni chez Galilée, et moins encore chez Leibniz, Pascal, Newton, Berkeley, Boole, Poincaré… Aucun n'a jamais songé à réduire le monde à des abstractions mathématiques, à s'éloigner de son existence sensible, ni n'a imaginé parvenir ainsi à une connaissance quelconque. Les seuls philosophes qui ont fait sentir une telle séparation entre une culture des humanité et une connaissance scientifique du monde, ont toujours été, au contraire, ceux qui cultivaient une profonde ignorance des mathématiques et des lois de la nature, comme Kant ou Heidegger.

Il n'y a peut-être que chez Pascal qu'on sente une certaine contradiction entre sciences et profondeur, mais elle semble surtout tenir à son caractère, déchiré entre ses penchants pour la mondanité et ceux pour le jansénisme. Je n'ai d'ailleurs jamais connu une véritable vocation scientifique qui n'ait d'abord été provoquée dès l'enfance par la saisissante beauté du monde.

Ceci dit, je ne suis pas resté étranger à une critique de l'idéologie scientifique, et je ne suis pas passé si loin à une certaine époque de celle de Michel Henry, mais il m'est apparu évident que la meilleure critique de l'idéologie scientifique reste la science.

C'est une trivialité de dire que la science moderne repose en partie sur une réduction au quantifiable, et que le nombre y tient la fonction d'un solvant pour réduire le complexe au simple. Pour autant, on n'obtiendra jamais aucun *combien* si l'on ne voit d'abord le simple *quoi*, et aucun *combien* ne constituera jamais à lui seul une connaissance, s'il ne sert à révéler un *quoi*.

À ce compte, le commerce est déjà une activité qui réduit la réalité du monde à des abstractions quantitatives, et il n'a jamais produit de science, ni la plus infime connaissance, précisément parce que la réduction au quantitatif est faite à priori, sans se soucier de ce qu'elle quantifie, sans même y penser, machinalement. Jamais un prix ne fera voir un ciel plus grand qu'on ne le voyait avant, comme le fait la mécanique.

Le 11 novembre

Un certain pragmatisme

Il m'est resté un côté très scolaire. Je veux dire que c'est une habitude que j'ai prise pendant mes années d'écoles : quand j'apprends quelque-chose, je tiens à l'apprendre complètement. Enfin, ce n'est qu'une tendance, car la plupart du temps, je sais n'avoir qu'à m'informer du peu qui me concerne sans y passer plus de temps ; mais au fond de moi, je n'aime pas les informations parcellaires.

40 http://www.youtube.com/watch?v=Q5o25W76woI
41 http://www.labelleinutile.org/

À l'école, je suivais mes livres et apprenais mes leçons, sensible à la progression des cours. Pour moi, le savoir commençait là et continuait ici, et il n'était pas question de sauter des étapes. Je ne me demandais pas alors si ce que j'apprenais était vrai ou faux. Je n'étais ni critique, ni non plus convaincu. À mon insu, j'étais surtout sensible à la cohérence, à la consistance de l'ensemble.

Je percevais bien qu'en avançant ainsi, se développait en moi une certaine capacité à me servir de ce que j'apprenais pour penser.

Mon maître d'école nous disait qu'on ne devait pas apprendre comme des perroquets, mais il ne m'a jamais convaincu. Comment voulait-il qu'on apprenne ? Si vous apprenez à un perroquet à parler, il demeure un perroquet. Mais un homme qui apprend comme un perroquet, se met vite à penser avec ce qu'il a appris. Il en est ainsi. Jamais un perroquet ne se servira des mots qu'il apprend pour penser, pas plus qu'un enfant, en récitant comme un perroquet, n'apprendra à s'envoler en battant des bras. C'est dans la nature de chacun.

À vrai dire, la connaissance n'est pas ce que nous apprenons, elle est plutôt ce que nous permet de découvrir, de percevoir, de comprendre, ce que nous avons appris. On n'apprend, au fond, qu'à se servir des outils de la connaissance.

En ce temps-là, je n'avais pas beaucoup d'autres sources que les livres scolaires, et le mot « programme » avait une signification bien spécifique. Il ne tolérait pas une erreur de date en histoire, une faute de conjugaison, ou l'oubli d'une ligne de la table de multiplication.

J'apprenais très scrupuleusement, avec une part d'obsession et une autre de jeu — les deux vont si bien ensemble. Il en est resté quelque-chose : un besoin de revenir aux sources.

Aujourd'hui, ce ne sont pas les sources qui manquent. Quelle que soit la question, vous n'avez pas une réponse, mais une liste de réponses. C'est bien normal : toute chose offre une infinité de points-de-vue.

Ces points-de-vue montrent la même chose. Il est donc probable que je la connaîtrai quels que soient les points-de-vue que j'adopte, et il est évident aussi que je ne pourrais les expérimenter tous.

Toutefois, rien n'est moins évident que de distinguer chose et point-de-vue. La mécanique galiléenne, par exemple, comment se distingue-t-elle du point-de-vue de Galilée ?

Elle s'en distingue pourtant, puisque toute la science moderne est bâtie sur la mécanique de Galilée, sans se soucier du point-de-vue de Galilée. Mais dans la liste des réponses que j'obtiendrai à la question « qu'est-ce que la mécanique galiléenne ? » j'ai l'impression que la plus pertinente serait précisément le point-de-vue de Galilée, soit une ou deux de ses œuvres maîtresses.

On pourrait se méprendre ici, et croire que j'accorde plus d'importance au point-de-vue d'une autorité qu'à la chose-même ; que je suis, en quelque sorte, le fou qui regarde le doigt quand le sage montre la lune.

C'est en réalité un peu plus subtil. Disons que je ne suis pas le fou qui regarde le sage montrant la lune que lui montre un autre fou.

Il me semble que c'est là, dans le point-de-vue de Galilée, dans l'intuition qui a été à la source de tant d'élaborations, que je percevrai le mieux et sous sa forme la plus simple, la relation.

J'ai une certaine obsession de revenir à de telles sources, et je le vis aussi comme un jeu. Évidemment, ce jeu semble devenir toujours plus complexe. Les sources se démultiplient à une vitesse déroutante. On n'est plus au temps où l'on avait la Bible et les Prophètes.

Le 12 novembre

Rép : Un certain pragmatisme

M. a écrit :*« Je ne suis pas le fou qui regarde le sage montrant la lune que lui montre un autre fou. » Bigre ! Voilà qui fait au moins autant appel à l'esprit de finesse qu'à celui de géométrie. J'ai mis un temps considérable à comprendre ton image. C'est une excellente critique du savoir ; l'histoire de l'homme qui a vu l'ours, en quelque sorte.*

Mais je ne vois pas bien où tu veux en venir. Tu dis trop de choses à la fois. Si je t'ai compris, tu distingues les outils de la connaissance, qu'on doit acquérir et dont on doit cultiver l'usage, du monde réel comme objet de cette connaissance. Puis tu parles de ce que tu appelles « les sources ». Si je t'ai encore bien compris, c'est là où ces outils sont forgés à partir du monde réel, et où est le plus visible la relation entre les deux. Et enfin, tu constates une démultiplication des sources qui me laisse sur ma soif, si j'ose dire.

Oui, et alors ?

Merci pour avoir mis un peu d'ordre dans ma pensée. Je t'inviterais volontiers à venir en faire autant sur mon bureau. Je suis souvent paresseux pour faire le ménage.

Je dois dire pourtant qu'un certain désordre me convient. J'ai un goût pour les ordres mouvants : ordonner de manière à ce que tout puisse aisément s'organiser autrement. J'ai le sens de l'ordre des chantiers. Tu as dû remarquer que mon esprit clair et rigoureux s'accommode bien du chaos. Mais voilà que j'ai déjà commencé à te répondre sur la démultiplication des sources.

Oui, tu dis bien, « l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours ». C'est exactement ce qu'on rencontre avec un moteur de recherche. On a un excès de réponses, dont le plus grand nombre est dépourvu d'intérêt, et en même temps, cet excès est incomplet. Il n'est qu'à faire une même recherche avec plusieurs moteurs différents pour le constater.

On ouvre des pages un peu au hasard, en se fiant à leurs noms et aux quelques lignes qui les accompagnent, et, quand on a de la chance, on en suit les liens. On peut sauter plusieurs fois ainsi de page en page avant de trouver exactement ce qu'on cherchait. D'un autre côté, on aurait pu arriver au même point à partir de bien d'autres pages proposées par le moteur de recherche, où bien souvent cette page finale n'était pas listée.

C'est aussi ce que l'on rencontre en suivant des cours, des formations, des stages. On sent bien que l'on tourne toujours autour de points forts ; que l'on erre autour de prises solidement acquises, mais sans pourtant les atteindre aisément, ou sans parvenir à les identifier comme telles peut-être. C'est l'impression qu'on éprouve aussi dans une librairie ou une bibliothèque, devant la surabondance de titres.

Pour un lointain passé, le tri a déjà été fait. On parle alors d'œuvres et d'auteurs de référence. Nous connaissons Descartes, son *Discours de la méthode* et ses *Méditations métaphysiques*. Nous sommes prévenus que ces ouvrages ont une importance notable pour ce qui s'en est suivi. La question se complique quand on s'approche du temps présent.

Certes, nous connaissons des auteurs et des ouvrages contemporains prétendus « de référence ». Mais les auteurs du passé que nous savons être « de référence », l'étaient-ils déjà en leurs temps ? Qui, du moins, en était prévenu ? Qui lisait Descartes aux temps de Descartes, et qui en devinait l'importance, et comment ?

Voilà bien la question : Comment faire ? Je te copie une citation de mon dernier voyage à Bolgobol[42] :

« Si tu veux devenir savante toi aussi, voilà comment tu dois t'y prendre : Chaque fois que tu ouvres un livre, plutôt que perdre ton temps à le lire, recherche dans les notes et la

42 http://jdepetris.free.fr/Livres/voyage4/cahier1.html

bibliographie où son auteur a puisé ses connaissances. Remonte ainsi de livre en livre tant que c'est nécessaire. »

« Jusqu'où ? » m'interroge-t-elle avec autant de candeur que de pertinence. « Jusqu'au monde réel. C'est là que les vrais savants trouvent leurs connaissances, qu'ils découvrent ce que tu aurais pu rencontrer tous les jours sans le voir. En te le montrant, ils te feront immédiatement leur égale. »

Tu comprends bien que tout ceci n'est pas absolument nouveau, et les réponses ne le sont pas non plus. Toujours de multiples chemins ont conduit à des évidences communes ; et ces évidences elles-mêmes pouvaient devenir des étapes sur d'autres cheminements, et donc apparaître sous des jours qui les rendent différentes.

Les hommes ont toujours eu la tentation de l'encyclopédie. On a toujours rêvé de Grande Bibliothèque, de la recension de tous les savoirs. Une Tour de Babel, en somme, une Tour de Babil. Nous savons bien que ce n'est pas ainsi que ça marche.

Au fond, je l'ai déjà dit, nous n'avons que bien peu de certitudes. Il y en a si peu que je suis surpris que personne n'ait jamais songé à en dresser la liste complète.

J'imaginerais bien quelque-chose comme un jeu de cartes, un *Grand Jeu de Marseille*, qui figurerait sur chaque lame une connaissance que nous pouvons tenir pour certaines.

Que figureraient exactement de telles cartes ? Eh bien des choses comme la loi de Snell[43] : Un bâton trempé dans l'eau dont le prolongement sous la surface paraît cassé.

Voilà les certitudes dont je parle, celle où calcul et intuition se recoupent ; qui n'ont pas besoin d'être fondées, ni d'être cherchées au-delà de la présence immédiate et sensible du monde. De telles certitudes sont plus rares qu'on pourrait le penser inconsidérément. On les confond bien souvent avec des déductions, ou encore des règles ou les tautologies que produisent les règles, ou encore avec des syllogismes, voire avec des données sensible qui pourraient être des illusions comme la rotation du ciel autour de la terre.

Ces certitudes peuvent pendant longtemps rester inaperçues, mais une fois qu'on les a découvertes, on ne peut en douter. Elles confinent à l'évidence.

Alors, qu'en dis-tu ? si l'on s'y mettait à réaliser ce Grand Jeu ?

— Non, je ne suis pas sérieux. De bonnes raisons ont dû retenir de s'y essayer. Je ne saurais te les donner ; je ne saurais pas expliquer pourquoi l'entreprise serait vaine, mais j'en ai la vive intuition.

Le 14 novembre

Le flou artistique

Il me semble que la poésie a toujours deux sortes de lecteurs : ceux qui ne comprennent rien mais trouvent beau, et ceux qui comprennent ce qui est énoncé et pourquoi il n'était pas possible de l'énoncer autrement.

Pierre Thibaud, alors directeur du département de Philosophie à Aix, m'avait dit avoir été sensible à la philosophie de mon ouvrage *Aurore*, après en avoir vu le spectacle qu'en avait monté Noury Lekhal au théâtre Bompard. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il y retrouvât au moins les lueurs qu'il avait contribué à allumer dans cette aurore.

D'autres pourtant se sont montrés sensibles à la beauté de mon ouvrage, tout en sachant qu'ils n'en comprenaient pas un mot. Sans prétendre par là que nous dirions les mêmes choses, celui qui ne comprend pas un mot dans *Aurore* n'en comprendra certainement pas davantage aux ouvrages de Pierre Thibaud, mais il n'y verra pas non plus de beauté. N'est-ce pas étrange ?

43 http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_de_Snell

Verrait-il de la beauté, s'il n'y avait réellement rien de plus à comprendre ? si les mots ne disaient positivement rien ? J'en serais surpris. Mais comment alors, plutôt que produire une nette compréhension, ces mots font-ils naître une sensation de beauté ? C'est comme s'ils laissaient transparaître un contenu qui se dérobe.

D'aucun pourrait être tenté d'en inverser la proposition : Et si la poésie consistait à flouter des idées nettes ? Pourtant, tout énoncé confus et toute pensée trouble ne font pas de la poésie.

Quand Wittgenstein prétendait que la philosophie devrait se dire dans une langue poétique, il ne proposait certainement pas d'en flouter les énoncés. Il suggérait plutôt une langue dont la consistance ne devrait rien à la compréhension. Il s'agissait toujours pour lui de donner à la langue (ce qu'il appelait *le langage ordinaire*), la consistance du langage mathématique, mais une consistance différente, non plus mathématique justement, mais poétique, esthétique.

Tu peux résoudre une équation, t'assurer du résultat, et même être sensible à l'élégance du raisonnement, sans avoir la moindre idée de ce qu'elle veut dire. Il n'est qu'à songer à l'équation de la relativité, pour demeurer dans le simple et le connu. Pour une célérité de 300 000 Km/sec, la masse tend vers l'infini. Le calcul est simple, il est au niveau d'un lycéen. Et qui serait pourtant capable d'expliquer ce que peut bien vouloir dire une masse qui tend vers l'infini ?

Qui pourrait encore m'expliquer ce que cela veut dire, que la lumière, qui se déplace à une telle vitesse, ait une masse tendant vers l'infini ? Qui pourrait seulement me dire comment la lumière circule à cette vitesse constante dans quelque direction qu'elle se dirige, et qu'on ne puisse par exemple ajouter ces vitesses pour deux rayons lumineux qui se dirigent en sens inverse ?

Bien sûr qu'il peut être agaçant et frustrant pour un auteur de ne susciter qu'une impression de beauté. Il y a de quoi comprendre les femmes trop belles, désespérées qu'on ne s'intéresse qu'à leurs formes, bien qu'on n'en trouve aucune qui souhaite pour de bon être laide.

Nous sommes de toute façon tous logés à la même enseigne : il nous arrive à tour de rôle de trouver beau sans rien comprendre. La première fois que j'ai lu des philosophes soufis, je ne parlais pas un mot d'arabe, je n'avais rien lu du Coran, je ne connaissais pas grand-chose de l'époque ni du pays, et je n'y comprenais strictement rien. Je n'en ai pas moins été ébloui, et je ne sais toujours pas comment.

On ne peut donc être dépité d'inspirer ce sentiment de beauté, mais seulement qu'on s'en contente.

Carnet vingt-deux
La culture et le tourisme

Le 15 novembre

Dialogue des cordeliers

— Ferme le robinet du temps et entend les ailes qui passent. Jamais l'oubli ne grincera comme une voile blanche. Où sont passés les moutons têtus qui brisent les hommes du large ?

— Et si l'on criait terre, ce serait une terre tue, revêtue pour ces grands jours lointains, quand vient mourir l'appel et nourrir le silence.

— Comme une vis sans fin, pensive et lasse de tant d'écueils fouettés.

— Enfouir la nuit dans le jour, battant comme le fer au feu…

— Ou trempé comme l'os…

— Mais haletant les noms portés pendant si longtemps, le génie de la pieuvre, molle comme un rocher.

— Oui, c'est cela, attentive, à grands pas.

— Comme les gouffres qui s'ouvrent à peine passées les calanques…

— Les grandes calanques qui glissent comme des glaciers, silencieuses sur les lèvres du vent.

— Ou le métronome du cœur sur l'axe galactique.

— Pourquoi dire des mots que nul ne comprend ? Car il n'est pire sourd qui ne veut entendre. Doit-on oublier les lourds marteaux du beurre que savait animer le sanskrit, quand avançait le funambule sur une langue de feu ?

— C'est comme si nos voix se tramaient en un long poème, doit-on les laisser s'y figer ?

— Tressons-les plutôt comme des cordeliers.

Le 16 novembre

Les étourneaux

Par volées, les étourneaux se jettent sur les arbres du boulevard. Ils passent d'un micocoulier à l'autre avec force battements d'ailes, provoquant la chute de nuées de feuilles jaunes et de graines. Elles résonnent en rebondissant sur les bâches du café, elles crissent sous les roues des voitures, les graines des micocouliers.

Ce mois de novembre est doux mais pluvieux. Sur le trottoir trempé, couvert de feuilles jaunes, j'ai une impression de campagne ; j'en sens l'odeur.

Les volées d'étourneaux m'intéressent beaucoup, comme les bancs de poissons, les essaims, et même les flux d'électrons ; tous ces phénomènes où les individus paraissent aller librement mais vont ensemble, semblent liés par une force qui les unit mais qu'on ne sait déceler.

J'aimerais penser la politique, l'économie, sous cet angle, pas sous celui des sciences humaines. Je les soupçonne de n'avoir rien d'humain — je dis cela sérieusement, sans humour ni polémique : rien d'humain, pas d'avantage qu'une volée d'étourneaux ; rien d'humain ne fait fluctuer la monnaie, n'a fait s'enterrer des millions d'hommes dans des tranchées ; bien que chacun reste humain, évidemment, continue sa vie d'humain dans la nuée qui l'emporte.

Suppose qu'il existe des intelligences extraterrestres comme celles dont des sonars cherchent à capter les échos. Il y a bien assez de place dans la galaxie pour d'autres intelligences, il y a bien assez de temps qu'elle existe pour qu'elles aient pu passer par ici. Tout

ceci est, au fond, très probable, plus que l'inverse finalement. Alors tente de te mettre à la place de telles intelligences. Penses-tu que tu entrerais en contact avec des êtres qui vivent par nuées ? Leur imaginerais-tu une intelligence comparable à la tienne ?

Probablement des intelligences extraterrestres sont-elles venues, sont-elles là, et peut-être ont-elles pris langue avec un tigre, un ours, un couple d'aigles… Peut-être se sont-elles adressé aux mers et aux montagnes. Si jamais elles ont rencontré un homme, ce devait être un trappeur, un contrebandier, un fugitif.

Imagines-tu une autre intelligence prononcer la question idiote : « À qui obéissez-vous ? »

À qui obéissent les étourneaux, à qui obéissaient les poilus, à qui obéissent les courtiers, à qui obéissent les élus et à qui obéissent les électeurs ?

Dans le boulevard, les étourneaux continuent à passer bruyamment d'arbre en arbre.

À te croiser bientôt dans le maquis.

Novembre

Rép : Les étourneaux

Francine Laugier a écrit : *C'est beau ce que tu dis. Je préfère ça à ta « pseudo poésie » qui termine ton autre courriel. Je préfère cet écrit à toute autre image, bien que tu aies ajusté ta plume comme on ajuste son appareil pour prendre une photo sur le vif.*

C'est vraiment très beau.

Bise. Francine.

Ce n'est pas de la poésie, ce sont des voix. :-p

Pour ce qui est de la photo, je dois te dire que mon petit *Fuji* — je l'appelle D2R2, car il fait les mêmes bruits que le petit robot de le *Guerre des Étoiles* — est devenu comme un accessoire obligé de ma plume. Il répond exactement à ce que j'attendais de lui, suffisamment compact pour tenir dans une poche, entièrement débrayable, excellente ergonomie cependant pour que je puisse le maintenir fermement et le régler sans presque regarder, zoom assez puissant. Un tel instrument était encore hors de prix il n'y a pas si longtemps.

Depuis que je l'ai, j'observe que presque tous les passants sont parfaitement équipés eux aussi pour prendre des photos, et ne s'en privent pas — ça ne coûte rien.

Hier, j'ai pris dans la rue les dernières lueurs du jour couchant qui tombaient sur les lointaines falaises à l'est. Un passant s'est retourné et à sorti son appareil pour les photographier aussi. « Merci, je n'avais pas vu », m'a-t-il dit.

Je trouve qu'il y a là de quoi changer les conditions de l'art, non ?

Le 17 novembre

La culture et le tourisme

La pluie a cessé, et le vent s'est levé. Les nuages, eux, sont toujours là. Pas pour longtemps, le vent puissant commence à en déchirer la couverture à l'ouest. Il n'est pas bien froid.

Les étourneaux aussi sont toujours là.

Le projet sur lequel je suis m'exaspère et me fascine. Non, je ne vais rien en dire. On ne parle pas des projets, tu le sais bien ; on n'en parle qu'à ceux qui sont concernés, ou l'on ne les évoque que très confusément aux autres, juste pour dire qu'on est bien dans des projets.

Je n'aime pas ce mot « projet », je lui réfère « entreprise », plus exact. Si l'on dit « entreprise », on le pense mieux, plus vigoureusement. Mais le mot « entreprise » est réservé pour dire autre-chose, une notion juridique. Le vocabulaire juridique est en train de ronger la langue française jusqu'à l'os.

Bref, ce que j'ai entrepris m'exaspère et me fascine. J'ai les deux pieds dans ce qui m'est tout à fait étranger, mais pas si inconnu toutefois. J'ai déjà évoqué, tu t'en souviens, le tourisme culturel, ou la culture touristique… Ça n'a pas encore de nom, mais il est temps de lui en donner un : *le cultourisme* — voilà, c'est fait.

J'ai les deux pieds dans le cultourisme, et je ne suis pas du tout à mon affaire.

Rép : La culture et le tourisme

La culture, il y a un siècle, allait naturellement avec l'enseignement et la recherche. Le mot culture trouvait dans cet environnement son sens particulier, un sens qui le ramenait aux Humanités, et donc essentiellement, aux Lettres. Ce sens était en concurrence avec un autre, plus ethnologique, voire nationaliste. Mais enfin, la culture, sauf spécification implicite du contexte, signifiait globalement les arts et les lettres, fusse à aller jusqu'au théâtre de rue, la chansonnette ou la mode, et en leur incluant sciences et techniques. Elle signifiait leur présence, et leur passé et leur futur, c'est-à-dire aussi la conservation du patrimoine.

La culture allait donc bien avec l'enseignement et la recherche. Je ne discute pas ici si elle justifiait un ministère spécifique. Je dis seulement qu'il est bien dur de les séparer. Et à quoi cela peut-il bien mener de les dissocier ? Certainement à rien de bon, ni d'un côté ni de l'autre. La déculturation de l'enseignement et de la recherche les réduit aux fonctions de sélection sociale et de formation professionnelle ; et elle tend à ramener aussi les chercheurs au rôle de consultants. Et que devient la culture seule ? Elle est irrésistiblement happée par le tourisme.

Cette inclusion de la culture dans le tourisme est encore relativement discrète en France, en comparaison avec d'autres parties du monde, la Chine, les Émirats ou l'Inde. La discrétion est d'ailleurs toute relative. La dernière fois que je suis retourné au musée Longchamp, j'ai vu que toutes les toiles avaient été « restaurées », c'est-à-dire peinturlurées de couleurs vives. On en avait fait des posters hyperréalistes et kitschs où je ne reconnaissais plus la touche des écoles provençales. Et ne crois pas que cette très relative modération soit une preuve de plus grand discernement dans nos contrées, au contraire. J'en soupçonne plus chez ceux qui, en osant aller au bout des contradictions, se donnent plus de moyens d'en sortir du bon côté.

À l'école communale, je m'en souviens, l'instituteur appelait les élèves qui ne travaillaient pas « les touristes ». Je trouvais cette image amusante, et du moins était-elle critique sans se faire insultante pour les cancres. Je la trouve aujourd'hui très pertinente. Au fond, le tourisme c'est ça : la vie quand on a fini de travailler, quand on n'a strictement plus rien à y faire. Alors, on fait du tourisme.

L'Histoire ? Il y en a eu, mais il n'y en a plus ; derrière ses vitrines, elle ne nous sautera plus à la gorge. La Nature ? Elle ne nous menace plus, c'est elle qui est menacée. La pensée ? On ne la pratique pas, on la lit, on l'écoute, on en discute : nous pensons, donc nous suivons. Etc.

La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Le tourisme, c'est ce qui reste quand on a fini de travailler. L'avantage, c'est que, pendant ce temps, ça crée du travail pour les autres.

Le 18 novembre

Culture et tourisme

Ne nous laissons pas entraîner, je t'en prie, à tout interpréter en termes « j'aime, j'aime pas ». Je n'essaie pas de dire que si la culture se fait absorber par le tourisme, c'est mal. De toute façon, les jeux sont faits. Il en est ainsi : culture et tourisme, les deux sont scellées maintenant. Alors comprenons et tirons-en les conséquences.

Qu'en est-il d'abord pour les lettres ? Y a-t-il une place pour les lettres dans le tourisme, et laquelle ? Ou bien les lettres doivent-elles être pensées sans rapport avec le tourisme, et donc avec ce qu'on appelle « la culture » ? Ou bien doivent-elles jouer avec, et comment ? Etc. Des quantités de questions peuvent être posées, plutôt que « j'aime, j'aime pas ».

Et d'abord, le tourisme, ce n'est pas le dernier épisode de la société du spectacle. Il existait avant que Debord n'ait joué aux billes. Le tourisme existait même avant le tourisme ; les voyages de Pythéas étaient déjà du tourisme, et même de la littérature touristique, avant le *Voyage de Bougainville*.

Mais ce n'était pas encore réellement du tourisme. Pourquoi ? Parce que le tourisme a partie liée avec les sciences humaines, c'est-à-dire une approche déterministe de ce qui est aux antipodes du déterminisme, parce qu'humain, c'est-à-dire vivant, en action, en travail ; alors que le tourisme, comme les sciences humaines, sont après, quand c'est fini, quand la vie, l'action, le travail sont achevés et ne changent plus rien — ce qui est évidemment une illusion, ce qui est proprement l'illusion des sciences humaines et du tourisme.

Tous ceci ne devrait pas conduire très loin du roman. Le roman est la forme touristique et sociologique de la littérature — voir ma réponse à une enquête sur le roman parue au Grand Souffle.

Évidemment que la culture est touristique jusqu'à l'os. Le spectacle est touristique ; l'économie spectaculaire marchande.

Tout cela renvoie bien à la posture littéraire que je définis depuis un certain temps. Il ne m'intéresse pas de faire des vivariums de mots, mais plutôt de nous placer du point de vue des rapports du langage au réel.

Tu vois, au fond rien n'est bien nouveau. On revient encore à Jésus, au besoin en passant par Ibn Arabî : Comment le verbe se fait chair ? Comment l'argile se fait oiseau ?

— Vous avez-dit « comment le verbe se fait cher ? » sursautent les marchands de bits.

Rép : Culture et tourisme

Ce dont je parle est très pratiquement problématique. On est perpétuellement invité à se donner en spectacle à des gens qui ne sont pas en situation de suivre, quelles que soient leurs bonnes dispositions. Et ces invitations perturbent d'autre part les relations avec ceux dont le dialogue est déjà établi. C'est terriblement déstabilisant.

Je lis toujours plus à l'écran. Je trouve aisément ce que je cherche en ligne sans me lever de ma chaise. Les outils de lecture et de recherche sont toujours plus confortables, et les moyens de conversion aussi. Dictionnaires, encyclopédies, traducteurs sont immédiatement disponibles, et très utiles, car je lis toujours plus en anglais. Pour mon courrier, le net a aussi remplacé l'enveloppe, et il est lui aussi toujours plus en anglais.

On voit bien s'installer ici une nouvelle forme de culture, soudainement dissociée du tourisme. Mais cet « ici » est comme pris dans un halo d'irréalité magique (d'aucuns diront de technologies virtuelles). Il semble irréel et magique car il ne nécessite ni gros moyens ni présence d'un public, seulement un écran, un clavier et une connexion, alors que la culture et le tourisme en ont tellement besoin que, bien souvent, chiffre-d'affaire et succès public cessent de s'en faire les moyens pour tenir lieu de contenu.

Le 28 Brumaire, An 219

Pensées d'un révolutionnaire

Parfois, j'ai envie de dire : que le monde est beau ! Et nous aussi.

J'en viendrais presque à désirer que tout s'arrête, tout reste ainsi.

Bien sûr que non. Tout passe, tout se dérobe, comme derrière les vitres d'un car, et nous-mêmes changeons, passons, disparaissons. On ne doit rien chercher à retenir. On n'est pas là pour ça.

Mais tout de même ! que le monde est beau.

Le 19 novembre

Rép : Culture et tourisme

Oui, tu comprends bien un peu l'embarras dans lequel je me trouve. D'un côté, je suis condamné à demeurer diaphane, transparent, pris dans une irréalité magique ; d'un autre, à me laisser entraîner dans ce qu'on doit bien appeler l'industrie du tourisme.

Tu vas me dire que c'est justement dans quoi je ne devrais pas m'avancer, puisque c'est là précisément que je suis rendu diaphane et transparent. Je le sais bien. Mais comment ?

Il n'y a, au fond, que deux côté et trois alternatives : Ou tu contemples le spectacle, ou tu le fais. Si tu le fais, ou tu parles au micro, ou tu fais l'électricien de plateau, l'éclairagiste, ou le gardien. Seulement après, éventuellement, tu peux commencer à penser aux choses sérieuses, mener une vie d'homme, d'honnête-homme.

Vois-tu, moi je crains qu'après il ne reste plus grand-chose à vivre. Y a-t-il réellement une vie après le *business* ?

Carnet vingt-trois
Des affaires humaines

Le 30 novembre

Marseille fut un grand foyer de civilisation

Marseille a bien été un grand foyer de civilisation pendant l'antiquité. Elle n'était pas seulement une ville, elle avait essaimé bien d'autres ports au nord-ouest de la Méditerranée. Toute la civilisation de la Grèce d'Orient s'était déplacée avec elle, et autour d'elle. Elle fut probablement au début un lointain comptoir de Phocée, puis elle fut un foyer de cette Grèce orientale, devenue alors ultra-occidentale.

Marseille aurait pu être la rivale de Rome. Rome d'ailleurs s'était inventé des ascendances similaires avec Ovide et son *Énéïde* : les Romains descendants des Troyens. Cette légende est après tout bien plus crédible que celle de la louve de Rémus et de Romulus. Et que sait-on de plus exact sur Marseille ? Marseille et Rome sont aussi vieilles, et les deux villes se revendiquaient des origines au moins voisines. Elles auraient pu rivaliser, mais elles ont toujours plutôt fraternisé, trouvant chez l'autre la plus indéfectible alliée.

Leurs mœurs, leurs cultes, leur art, leurs institutions, étaient semblables. Il est difficile de ne pas imaginer que les deux cités auraient pu intervertir leur rôle à un certain moment, que Marseille n'ait pas pu devenir à la place de Rome la capitale d'un grand empire méditerranéen.

À l'époque où Shi Huangdi fonda brutalement la Chine en unifiant les Royaumes Combattants, Marseille et Rome menaient une guerre aussi cruelle avec les Carthaginois au Nord-Ouest de la Méditerranée. La victoire ne les rendit pas davantage rivales, mais plus complémentaires encore. Il n'existe peut-être pas d'autres exemples d'une telle symbiose entre deux civilisations. Les deux langues elles-mêmes ne rivalisèrent pas, le latin devenant la langue administrative et juridique, et le grec, celles de la culture et des sciences. Dans les deux civilisations, pas un lettré ne pouvait ignorer l'une d'elle dans tout l'Ouest de la Méditerranée.

Les Massaliotes étaient des gens de mer qui n'ont jamais su gérer des territoires au-delà d'étroites bandes côtières. Les terres ne les intéressaient pas. Ils entretenaient de bonnes relations avec leurs voisins, passaient des traités de commerce et de défense, mais ils ne s'y intéressaient pas vraiment.

Ceux qu'ils considéraient comme des barbares pouvaient rester aussi barbares qu'ils le désiraient sans que les Massaliotes n'en soient dérangés. Aussi, quelques siècles plus tard, toute cette région où les Massaliotes commerçaient et circulaient comme chez eux, était devenue la *Procincia Romana*, la Provence, avec des villes romaines et des barbares romanisés, sans que les Massaliotes n'en soient davantage dérangés. Marseille et les villes grecques gardaient leur indépendance, leurs mœurs, leurs lois, et même leur grandeur.

Massalia a été un grand foyer de civilisation dont il n'est rien resté, seulement Rome, l'empire romain. Qu'aurait-été Rome, pourtant, sans cette symbiose gréco-romaine ?

Il ne reste proprement rien de cette civilisation, si ce n'est incorporé à la civilisation romaine. Il ne reste même pas les livres de Pythéas, seulement leur mémoire chez les Romains. Les expéditions ambitieuses dont témoigne cette mémoire, et surtout la précision des observations, des calculs et des déductions, révèlent un très haut niveau de civilisation.

Sans les flottes massaliotes, Rome n'aurait certainement pas eu le même destin, ni sans ses lettrés et ses navigateurs — et peut-être Carthage aurait joué ce rôle, si de telles hypothèses ont un sens.

Le 3 décembre

Boulevard Vauban

En cinquante-sept ans, j'ai eu le temps d'en voir passer des nuages, et je n'en suis toujours pas blasé. Ils traversent le boulevard d'une façade à l'autre, poussés par un vent de nord-ouest modéré. Je regrette de ne pas avoir pris mon appareil-photo. J'aurais aimé tenter de capturer ces nuances de tons du blanc pur à l'ombre claire, grise, ocre, bleue, saumonée… le soleil les prend de flanc, déjà caché par les toits dans mon dos.

La diversité des impressions de substance elle aussi est saisissante : fumées, poudres, linges humides, gaze, neige… Leurs formes déchiquetées par le vent est d'une complexité fractale et d'un désordre complet. Dans l'enfilade du boulevard Vauban, qui descend vers le centre, ouvert sur le massif du Garlaban en face, c'est un amas de nuages, de nuages dans les nuages, sur les nuages, sous les nuages, qui passent, se cachent, se dépassent, se chevauchent, glissent les uns sur les autres, découvrant des formes et des perspectives nouvelles, où se noie définitivement le sens de leur taille et de leur distance, d'un toit à l'autre.

J'en vois un qui ressemble à la vague d'Hokusai, mais roulant en sens inverse, ravalant son écume.

Je ne pourrais jamais m'habituer à contempler ces montagnes d'eau, ces vagues de fumée, allant en plein ciel, glissant, impassibles autant que convulsives, sur le vide.

Le thermomètre affiche neuf degrés. Hier, sept. J'ai pourtant les doigts glacés au point que je ne vais pas continuer longtemps à écrire. Hier, je ne sentais pourtant pas le froid sur la garde métallique de mon stylo.

À l'évidence, je ne suis pas le seul que ce ciel impressionne : des passants prennent des photos.

Le 6 décembre

Ubiquité

« Je crois qu'une part toujours plus considérable des terriens est capable de réaliser ce qu'on appelle des *œuvres de l'esprit* », dit Manzi.

Pour la première fois, nous nous sommes invités, chacun chez soi, à travers une conférence vidéo. C'est le seul moyen que nous ayons trouvé pour boire un verre ensemble. Nous avons choisi de la vodka, car si moi je suis en fin d'après-midi et encore loin de me mettre à table, lui est à une heure avancée de la nuit.

Les mots « œuvre de l'esprit » sont datées, et ne sont certainement pas ceux qu'on emploierait spontanément de nos jours. Aussi, je juge bon de préciser :

« Ce qu'on appelle une *œuvre de l'esprit* est un travail détachable et réutilisable séparément de son *support matériel*. Elle peut être reproduite, utilisée et modifiée : on peut orchestrer un air de musique, traduire un livre… »

« Et on l'appelle aussi *œuvre de l'esprit*, ajoute Manzi, pour signifier qu'elle doit, pour être intelligible en tant que telle, demeurer associée à l'esprit, ou les esprits, qui l'ont réalisée. »

L'impression d'être là, ensemble, à déguster un verre de vodka, en même temps et au même endroit est saisissante. Ou plus exactement, l'impression est plutôt d'être ensemble à deux endroits et en deux temps différents, mais bien ensemble toutefois. C'est donc bien l'impression d'une certaine ubiquité de chacun. Il est bien là, et je suis bien là-bas.

« En somme, précise-t-il, une œuvre de l'esprit ne se définit pas par ses propriétés physiques (poids, taille, matériaux…) ni même un peu métaphysiques (nombre de signes,

d'octets, format de fichier…), mais par l'esprit qui en a la paternité : sa vision ; et elle serait altérée (deviendrait autres) si elle cessait d'être la sienne. »

« Elle n'est donc pas déterminée par son support matériel, mais par la réponse aux questions : qui ? quand ? et où ? », conclus-je.

J'ai l'impression de ressentir le feu de bois dans sa maison en bordure du village où il m'a reçu plusieurs fois. J'imagine la neige qui a déjà dû la recouvrir, alors qu'ici il fait si doux pour la saison. J'en apprécie d'autant plus la pénombre qui s'étend dans la rue alors que l'éclairage public n'est pas encore allumé, et fait une masse compacte des hautes branches qu'agite le vent du sud.

« Une part de plus en plus importante de terriens est capable de réaliser de telles œuvres, reprend-il. Alors se pose inévitablement la question de faire la différence ; et dès qu'elle se pose, elle en entraîne d'autres tout aussi inévitablement : Quelle différence ? Pourquoi faire ? »

« Faire la différence pourrait bien ressembler à une élection de Miss France. » Dis-je pendant qu'il porte son verre à la bouche, pour me laisser le temps sans-doute de songer aux questions qu'il laisse ouvertes. « On ne peut comparer que ce qui est comparable, et ce qu'on peut comparer est sans-doute ce qu'il y a de moins intéressant chez une jeune femme. »

« …et certainement aussi dans une œuvre de l'esprit. » Continue-t-il.

« Ce que je n'aime pas dans les concours, précisé-je, c'est que, sans en avoir l'air, ils définissent des normes, et ils les imposent, sans que quiconque, et en commençant par ceux qui les imposent, s'en rende bien compte. C'est un peu comme si l'on superposait des portraits imprimés sur des transparents, pour considérer la figure composite qui en résulterait, puis qu'on cherche ensuite le portrait qui lui ressemblerait le plus. »

« Drôle de façon de faire la différence ! » Conclut-il. « À un tel jeu, il devient rapidement plus simple de faire immédiatement du composite. »

Le 7 décembre

Ecce homo

Les Homos sapiens ont une aptitude bien particulière d'associer leurs aptitudes. Il y a toutefois bien d'autres espèces animales ou végétales qui sont capables de coopérer, et même de coopérer entre espèces différentes.

Les Homos sapiens ont aussi cette aptitude d'accumuler des moyens. Ils ne sont pourtant pas non plus les seuls à thésauriser.

Enfin, les Homos sapiens ont cette aptitude unique d'acquérir des aptitudes.

La conjonction des trois rend les Homos sapiens très différents, bien plus qu'ils ne le sont par leur seule physiologie et leur morphologie, de toutes les autres formes de vie sur la planète. Les Homos sapiens coopèrent à acquérir des aptitudes et à en thésauriser les moyens.

Le mot « civilisation » désigne bien cela, dans son sens historique — la civilisation romaine — comme dans son sens universel. Le mot « société » n'en dit rien.

Tous les Homos sapiens manifestent une aptitude qu'on pourrait dire naturelle à cette acquisition, collaboration, accumulation. Elle leur est au moins aussi naturelle que l'aptitude de chasser en horde chez les loups, ou de voler en formation chez les flamands.

Prends n'importe quel Homo sapiens et laisse-lui faire ce qui lui passe en tête, il va s’entraîner à acquérir des aptitudes, même stupides : atteindre des cibles avec des projectiles, faire le poirier, jongler… Mets-en plusieurs ensemble, ils vont spontanément s'enseigner ce qu'ils savent faire et s'entraider. Dans tous les cas, ils vont accumuler leurs moyens.

Les Homos sapiens tendent à accroître les moyens d'assurer leur survie pour se consacrer mieux à acquérir des aptitudes, et elles leur permettent en retour d'accroître leurs moyens de survie, et ainsi de suite.

Aucune contrainte, aucune coercition n'est nécessaire, même pas des nécessités, pas plus que des récompenses ou des rétributions. Aucun calcul, aucune réflexion n'est davantage nécessaire à l'Homo sapiens pour se comporter ainsi.

Le 8 décembre

Critique de l'économie politique

Qu'est-ce que le capitalisme au fond ? Je n'en sais trop rien. Je me méfie de ce mot employé inconsidérément. Je préfère utiliser seulement celui de capital. Qu'ajoute le suffixe « isme » ? Peut-être désigne-t-il le capital comme système.

Oui, c'est sans-doute la seule acception recevable : le système capitaliste, le capitalisme. Reste à se demander comment le capital fait système, et donc ce qu'est le capital.

Le capital, avant tout, ce sont des capitaux : de la valeur en réserve. — De la valeur ? De la valeur d'échange ou de la valeur d'usage ? — Les deux nécessairement, mais pour que des capitaux aient une valeur d'échange, ils doivent bien avoir d'abord une valeur d'usage.

Pour être simple, des capitaux sont ce qui permet de construire et d'armer des navires bien avant qu'une seule marchandise n'ait été transportée et vendue. C'est donc un crédit.

Ce crédit ne se réduit cependant pas à une seule promesse, car il s'échange contre les biens les plus concrets, matériaux, chantiers, nourriture… À l'accumulation de valeurs d'échange doit donc correspondre une accumulation de valeurs d'usage disponibles, car sinon, une cité ne pourrait nourrir des armateurs, des ouvriers et des matelots, les loger, leur fournir bois et métaux, avant qu'ils n'aient produit la moindre valeur d'usage.

C'est encore plus vrai si les capitaux servent à réaliser des activités improductives : fêtes, cultes, défense, art, recherches… Ce ne sont plus alors des crédits mais des dépenses et des dons. Les capitaux sont donc bien des valeurs d'usage accumulées dans le but de se lancer dans des entreprises qui ne pourraient être seulement imaginées sans elles.

La possession de ces capitaux, c'est-à-dire le pouvoir d'investir ces valeurs d'usage disponibles dans des entreprises que l'on cherche à réaliser, est la grande affaire des hommes et de leurs civilisations. Elle est l'essence de tout pouvoir.

On comprend mieux alors le sens du mot *société* lorsqu'il s'applique aux hommes plutôt qu'à des animaux : une société se définit par un capital, c'est-à-dire par une accumulation de valeur permettant de grandes entreprises.

Le 9 décembre

Un drame cornélien

Les sociétés humaines se sont fourrées dans un grave dilemme avec les capitaux, une contradiction qui ressemble à une impasse : celle entre public et privé.

Si un bien est public, il appartient à tout le monde ; donc, il ne m'appartient pas, puisque tout le monde a un droit de regard sur la façon dont je l'utilise ; et il n'appartient finalement à personne. Si un bien m'appartient en propre, il n'appartient pas aux autres, et ce qui appartient aux autres ne m'appartient pas. Donc, quelle que soit ma richesse, je ne posséderai qu'une part négligeable de ce qui pourrait appartenir à tous. Dans les deux cas, l'homme, l'homme réel, celui qui n'est réductible à aucun autre, et qui seul a la vision de ce qu'il doit faire, se trouve appauvri et réduit à peu. Il n'est qu'un individu, c'est-à-dire la part indivise d'un tout, la plus petite partie d'une société.

Quoi que le propriétaire privé possède, il ne peut de toute façon l'utiliser seul. Que ferait-il de sa voiture sans chaussées, de son appartement sans eau ni électricité ?

Le plus puissant des tyrans qui régnerait sans partage sur les biens publics, n'en serait le maître qu'en s'en faisant d'abord le serviteur ; et le plus riche des actionnaires, comme propriétaire privé, ne possède rien en réalité.

Il y a très longtemps que les hommes se perdent dans cette fausse contradiction.

Le 10 décembre

Le capital

Quoi qu'on entreprenne — on l'observe très vite dans sa vie quotidienne —, suppose bien quelques réserves, quelques moyens mis de côté. On doit bien, au minimum, avoir quelque réserve de temps, qui suppose l'accomplissement d'un surcroît de travail à un autre moment, qu'on ait fait plus que le nécessaire.

Chacun peut faire une telle observation dans sa vie personnelle. Du point de vue de la vie collective, on observe que la plupart du temps, c'est le sur-travail des uns qui permet les entreprises des autres. Cet état de chose est d'ailleurs couramment présenté à l'envers : ce sont les entreprises des uns qui « donnent du travail » aux autres.

Curieuse formule que « donner du travail ». Je crois que ce serait une erreur de considérer cette inversion rhétorique dans le cadre convenu d'une critique sociale. Elle est faite par tous bien trop candidement et sans calcul, pour ne pas dénoter un symptôme plus grave : une incompréhension achevée de ce que signifie entreprendre, une incapacité inhérente de concevoir quelque entreprise réelle, une irrésistible propension à se cacher derrière le petit doigt des affaires courantes.

L'anti-capitalisme

On peut considérer que ce serait cela le capital : l'utilisation du sur-travail des uns pour les entreprises des autres. Soit, mais il est facile d'imaginer d'autres alternatives : utiliser le sur-travail de chacun pour les entreprises de tous ; utiliser le sur-travail de tous pour les entreprises de chacun ; utiliser le sur-travail de tous pour les entreprises de tous ; utiliser le sur-travail de chacun pour les entreprises de chacun ; ou encore, en finir tout simplement avec un sur-travail.

Cette dernière alternative serait assurément une abolition du capital, mais qu'en serait-il des autres ? En quoi pourrait-on dire qu'il n'y aurait plus de capitaux, sauf à faire encore de la rhétorique ?

Carnet vingt-quatre
Coup-d'œil en arrière

Le 15 décembre

Mon rapport au Surréalisme

Mon rapport au Surréalisme ? Il est très facile à comprendre. Nous sommes quelques-uns à avoir été informés de l'aventure surréaliste. Quelques-uns ont eu le temps d'en être, d'autre l'ont seulement ruminée. Nous avons cela en commun, et nous savons que nous n'avons pas à recommencer à tout expliquer à la moindre occasion. C'est toutefois du passé, un simple fond culturel partagé, sur lequel personne n'a envie de s'assoupir. C'est pourquoi nous préférons parler d'une orientation surréaliste. Il ne s'agit donc pas plus de s'arrêter à un héritage, d'en faire une limite, que d'en faire l'impasse, comme si nous ne l'avions pas en commun.

Qu'est-ce que je retiens de cette orientation ? L'essentiel en somme : le fonctionnement réel de la pensée, une nouvelle réforme de l'entendement humain, une révolution de l'esprit… Toutes les perspectives sont intactes, et laissent la petite histoire, l'aspect biographique, le mouvement historique à la place qui leur convient.

Il en reste bien aussi quelques petites différences significatives, comme la façon, notamment, dont nous ne nous spécialisons pas. Nous nous autorisons tous à écrire, faire des images, filmer, etc. sans plus de souci de professionnalisme que d'esthétique.

Naturellement, nous n'avons pas tous les mêmes virtuosités. Tu sais bien que je ne sais pas me servir d'un traitement d'images en trois dimensions comme Zazie[44], mais je sais aussi que lorsque j'ai quelque chose à en faire, j'y parviens mieux que si j'en appelais à un professionnel.

Je dis là, au fond, une banalité. Sauf handicap patent, un auteur lit toujours mieux ses textes qu'un acteur, voire les chante mieux qu'un chanteur ; ses photos ou ses dessins l'illustrent mieux que celles d'un photographe ou d'un plasticien. De telles banalités sont de nos jours quand-même significatives.

Le 16 décembre

De la difficulté de noter les évidences

Apparemment, personne ne sait que les jours commencent à tomber plus tard à partir du 10 décembre, alors qu'ils continuent à se lever plus tard jusqu'au début de janvier. Entre le 22 et le 23 décembre, les quelques minutes gagnées le soir sont égales à celles perdues à l'aube.

Il est facile de s'en apercevoir. Je me souviens, quand j'étais lycéen, avant les vacances de Noël, j'avais à peine le temps de sortir des cours pour voir les lumières s'éclairer dans les rues, et, après les fêtes, j'avais presque le temps d'arriver chez moi. J'arrivais aussi le matin quand il faisait déjà jour en décembre, alors qu'en janvier, le jour n'arrivait que pendant le premier cours. Comment, au cours d'une vie peut-on ne pas faire de telles observations ?

Je m'étais livré à de telles remarques lors d'un congrès de l'OCL dans les années soixante-dix. Il se tenait à Paris pendant les vacances de fin d'année.

Mon camarade Florac[45] ne parvenait pas à me croire. Il était instituteur et s'étonnait de n'avoir jamais rien appris de tel dans sa formation et ses manuels. Je ne sais aujourd'hui, mais en ce temps-là le corps enseignant était sur-représenté à l'OCL. Personne n'avait entendu parler de ce que je décrivais. Tous se tournèrent vers Fontenis[46], qui était inspecteur

44 http://www.zazie.at/
45 http://militants-anarchistes.info/spip.php?article1745&lang=fr
46 http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Fontenis

pédagogique, et aussi notre doyen. (En réalité, notre véritable doyen était Guérin,[47] Daniel Guérin qui n'était pas présent ce jour-là.) Perplexe, il nous dit qu'il ne voyait pas la raison d'un tel phénomène. Je ne la vois pas davantage, dis-je, mais le phénomène, je le vois bien.

Nous n'avons pas prolongé la discussion, qui n'était pas à l'ordre du jour et ne relevait d'aucune urgence. Elle témoigne bien cependant de la façon dont je pense.

J'en ai encore un exemple quand au lycée notre professeur de math nous déclara qu'une ligne était une suite de points. Je lui fis remarquer qu'il venait de nous dire qu'un point n'avait pas de dimension. « Oui, mais elle en contient une infinité », me répondit-il comme si je n'avais rien compris, ce qui parut réjouir mes petits camarades, voyant que le meilleur en math se perdait dans ce qui leur paraissait jusque là assez simple.

« Certes, dis-je, mais vous pouvez toujours aligner des points sans dimension les uns à la suite des autres, ça ne fera pas plus une dimension qu'une somme de zéros ne fera un nombre. »

L'argument, difficilement contestable, le fit se rabattre sur des généralités concernant les règles et les définitions. Je lui renvoyai que ma remarque s'appuyait justement sur un respect scrupuleux des règles et des définitions. Comme cependant je voyais qu'il n'était pas disposé à remettre en doute une affirmation inscrite dans le manuel, qu'il y allait apparemment de son autorité, et peut-être de son statut, je préférais ne pas le mettre davantage dans l'embarras, et je lâchai prise.

Quelques élèves avaient pourtant été troublés par mes remarques et le débat fit pendant un certain temps le tour du lycée.

J'ai souvent fait l'expérience qu'il n'est pas si facile de montrer des évidences qui ne laissent pourtant aucune place au doute, et, à vrai dire, je ne sais toujours pas bien comment je devrais m'y prendre.

Le 17 décembre

Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire

Je ne voudrais pas que mon anecdote ironique te laisse croire que ceux que j'ai rencontrés à l'OCL n'étaient pas des gens bien, surtout ceux que j'ai nommés et que je regrette beaucoup.

Pourquoi nous sommes-nous perdus de vue, si je les regrette tant ? Parce que l'OCL a été dissoute en 1976 (c'est une autre organisation qui s'appelle aujourd'hui l'OCL), et que nous n'étions pas du genre à nous voir pour parler du bon vieux temps. Florac, surtout, qui habitait comme moi à Marseille, n'était pas doué pour cet exercice. Autant garder les bons souvenirs intacts.

J'ai rejoint l'OCL un peu par hasard, en croyant entrer en contact avec la CNT à la Vieille Bourse du Travail. J'y ai rencontré Florac et Dreyfus, qui venaient de quitter l'ORA avec le groupe de Marseille pour fusionner avec le MCL et fonder l'OCL dans cette même bourse.

J'avais déjà vu le nom de Georges Fontenis dans *la Clé des Champs* d'André Breton, et j'avais lu de Daniel Guérin quelques livres qui ont marqué toutes mes orientations futures. L'organisation n'était pas bien grande et il n'était pas très difficile de se connaître à peu près tous après quelques congrès et quelques rencontres locales ponctuelles.

J'ai adhéré l'année de sa fondation, et la suivante, je participais à son premier congrès dans cette même bourse. J'avais dix-sept ans, et je crois bien que j'y ai toujours été le plus jeune. Tous les autres avaient un passé militant, et plusieurs de longe date.

Je me demande toujours comment je ne suis jamais passé pour un jeune idiot, ni je ne l'ai même redouté. Je suis pourtant convaincu de n'avoir jamais rien amené de bien utile, même si

47 http://fr.wikipedia.org/wiki/Daniel_Gu%C3%A9rin

je me suis beaucoup enrichi. Aucune timidité ne me retenait pourtant de prendre la parole, et au besoin la plume, pour défendre mes points de vue, prendre parti. Je ne me souviens plus aujourd'hui de ce que j'ai pu dire, mais seulement d'avoir toujours été écouté comme si je tenais des discours clairs et fondés ; parfois critiqués ou désapprouvés, mais avec honnêteté, avec des arguments aussi clairs et fondés, et sans rien de personnel, ce qui m'est assez peu arrivé ailleurs depuis.

Je trouvais pourtant tous ces gens-là impressionnants, presque tous très érudits, avec de fortes personnalités, et des idées solides et originales — car nous parlions entre-nous de bien autre-chose que de politique et de militantisme. Fontenis plus que les autres m'impressionnait. Pourtant, malgré ma jeunesse et mon manque d'expérience, nous nous sommes toujours rencontrés dans un climat de franchise, d'égalité et de totale liberté de penser. Je n'ai pas non plus retrouvé souvent de tels climats par la suite, surtout en si grand nombre.

Je crois que dans l'ensemble, nous nous étions bien compris, je veux parler de ce genre de compréhension qui va plus loin que la lettre d'une plate-forme, et qui laisse ouverts tous les possibles.

Fontenis a toujours été calomnié dans le mouvement anarchiste à cause de son rôle dans la FCL des années cinquante. Ce sont des sornettes : j'en ai rapidement acquis la certitude.

Dans deux numéros de septembre du *Monde libertaire* de cette année, on pouvait lire sous la signature d'un Julien du groupe de Rouen[48] :« Comment expliquer l'ascension d'un Georges Fontenis, qui put aussi facilement cumuler à la fois au sein d'une organisation composée, a priori, de militants anarchistes, les fonctions de secrétaire général pendant cinq ans, de responsable du groupe d'autodéfense, de responsable des cours de formations aux jeunes militants, de responsable de la *Revue anarchiste*, de secrétaire de rédaction permanent et directeur de publication du *Libertaire*, de responsable de la commission éducation, de secrétaire des *Jeunesses anarchistes* et par-dessus tout de secrétaire de l'OPB ! » Je me le demande en effet aussi.

L'article cite ce qu'en écrivait Maurice Joyeux dans *Souvenirs d'un anarchiste* (éditions du *Monde libertaire*, 1988) : « En faisant grandir l'organisation, on fait grandir celui ou ceux qui se trouvent à sa tête. Le fossé qui sépare le fédéralisme libertaire de la population est encore trop important pour que l'organisation se développe et acquière un caractère de masse. Une seule solution, y introduire à côté d'un esprit libertaire aimable le matérialisme dialectique issu de Marx et qui, à cette époque, se répand un peu partout à une vitesse de croisière. Seul l'apport du marxisme peut permettre le développement accéléré de la Fédération anarchiste, seule la transformation de la Fédération anarchiste peut donner de l'importance à son secrétariat général d'abord et, par voie de conséquence, à son inspirateur, supposé, tel Lénine, patauger dans le génie. Pour moi, c'est ça l'affaire Fontenis et les méthodes mises à part, bien d'autres par la suite essaieront de barbouiller de marxisme l'idéologie libertaire. Armé de ce corps de "doctrine", Fontenis ne travaille pour personne d'autre que pour lui-même. Où se trouve la sincérité dans ce mélange d'ambitions qui lie l'homme, qui impulse l'organisation, et l'organisation qui grandit l'homme ? »

L'article critique cette façon de faire porter sur un seul homme les errances de l'organisation, mais il accrédite toujours les mêmes sornettes. En gros, Fontenis est accusé d'un complot marxiste, ou pire encore léniniste, et même stalinien, dans la Fédération Anarchiste. Le procès d'intention, pour être pris au sérieux, devrait au moins venir de gens qui

48 http://www.monde-libertaire.fr/portraits/item/13756 et : http://www.monde-libertaire.fr/portraits/item/13723

n'opposaient pas à Marx et à Lénine, Camus et Cocatrix[49], ni à la conquête du pouvoir, celle de l'Olympia.

La vérité, chacun la connait en réalité très bien : les anarchistes en particulier, et le monde du travail en général, étaient en Europe suffisamment avachis, peut-être démoralisés, et dans le fond, pas si anticolonialistes. C'est la véritable raison de l'écrasement de la Fédération Communiste Libertaire par la répression gouvernementale, et qui a permis de reconstruire une Fédération Anarchiste aseptisée. En quarante ans, je n'ai encore jamais vu une seule pièce rationnelle versée au procès Fontenis.

Cocassement, beaucoup de ses adversaires ont utilisé envers lui ces méthodes qu'ils lui prêtaient.

La plupart des militants sont des imbéciles, qui répètent seulement ce qu'on leur a dit de répéter. Leur différence avec ceux qui ne s'engagent pas, c'est qu'ils ont au moins choisi les âneries qu'ils répètent.

Peut-être après-tout, j'amenais quand même quelque chose à l'OCL : je n'avais pas d'âneries à répéter. La plupart des sottises que j'ai pu dire dans ma vie, je me suis montré capable de les trouver tout seul. Je l'ai pratiquement toujours été. J'ai souvent eu l'impression que l'OCL était un club de gens qui en étaient capables aussi. Tu vois, du genre de ceux qui savent dire qu'un manuel se trompe. C'est pourquoi je n'ai jamais regretté d'y avoir été.

Le 18 décembre

Rép : Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire

Non, je ne veux pas calomnier la FA en prenant l'exact contraire de ses rumeurs. L'époque était stalinienne. Elle l'était bien plus que Staline lui-même, qui ne fut que la figure dominante de ce temps-là. On pourrait la dire avec plus de pertinence maccarthiste, et quand on commence à nager dans ces eaux là, tout le monde en sort mouillé.

Je crois qu'en réalité la plupart des gens ne parvenaient pas à comprendre une chose très simple, pas plus qu'ils ne la comprennent souvent aujourd'hui, et nous-mêmes parfois ne nous comprenions plus si bien non plus. On a trop cru que nous cherchions une synthèse entre communiste et libertaire, ou, pis encore, entre anarchisme et marxisme, alors que de telles séparations ont toujours été fondamentalement illusoires, et le fait précisément de noyautages et de manipulations. En s'engageant dans une telle inversion on génère des dénégations de négations, et du définitivement inextricable. Quant à Marx, il ne fut jamais qu'un contributeur significatif au mouvement ouvrier, mais pas le seul, loin de là, même si certains ont joué à travers lui au Magicien d'Oz.

J'ai connu très vite des gens qui avaient été des adversaires de Fontenis, et je les ai souvent trouvés honnêtes et honorables. Je comprenais bien que nos points de vue étaient sensiblement différents, pas assez du moins pour interdire toute coopération et échanges de bons procédés. Nous pouvions au moins être d'accord sur un point : quand on ne veut pas faire des choses ensemble, on les fait chacun de son côté. C'est un principe simple, pour peu qu'il ne soit pas compliqué de questions de trésorerie, et qu'on ne compromette personne sans son accord.

De toute façon, je veux bien admettre que Fontenis ait sa responsabilité dans l'effondrement de l'organisation qui lui avait confié tant de responsabilités. C'était bien dans sa nature. Il a toujours considéré une organisation comme un moyen, un outil, une arme. On ne construit pas une arme pour la conserver intacte dans une panoplie de salon.

49 http://fr.wikipedia.org/wiki/Bruno_Coquatrix

La mode était alors plutôt à voir, au contraire, les organisations comme des fins en soi. Je me souviens, à cette époque où les diverses mouvances libertaires locales s'évertuaient à partager leurs moyens, attendu que nous étions plus dans des rapports de différence que de concurrence, un camarade de la FA nous disait que si nous nous unissions, nous pourrions avoir pour siège un immeuble sur la Canebière. Ils étaient incorrigibles ; on part pour la révolution, et l'on se bat pour un siège sur la Canebière. Tous les mouvements étaient ainsi, et c'était pire encore en-dehors des anarchistes. Ils comptaient les adhérents, les abonnés aux journaux, la taille des cortèges. Et pour quoi faire au bout du compte ? Grossir l'association jusqu'à ce qu'elle devienne la société ?

Un camarade m'avait écrit un jour qu'il y avait en France je ne sais plus combien de lecteurs potentiels pour une revue en projet. Je lui ai répondu que si ce potentiel existait bien, il faudrait songer rapidement à proposer davantage qu'une revue.

Tu vois un peu le genre d'esprit qui nous distinguait. L'époque avait du mal à le comprendre. C'est pourquoi nous étions bien peu nombreux, quoiqu'influents. Nous n'offrions pas ces occupations dont la jeunesse est si friande : coller des affiches, distribuer des tracts, peindre des banderoles…

Fontenis avait compris bien à l'avance ce qui est mieux admis aujourd'hui : Quand on mène une lutte, on la mène ensemble, avec des mouvances et des groupes divers, comme dans les dernières grèves de cet automne. Le plus important, c'est la lutte, pas les organisations qui coopèrent ou rivalisent pour la gagner. Elles doivent chercher, en s'entraidant ou en s'affrontant, ou les deux, la plus grande efficacité, le succès et les inévitables prolongements de ces luttes, et non pas les bénéfices qu'en tirera l'organisation, pour quelque hypothétique victoire finale.

On comprend mieux cela aujourd'hui qu'à l'époque, et l'OCL n'y est peut-être pas absolument pour rien. Malheureusement, on comprend peut-être moins pourquoi on lutte en fin de compte.

Le 19 décembre

Rép : Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire

Pourquoi j'ai arrêté ? parce qu'au fond, je ne me sentais plus à ma place quand l'OCL a commencé à se déliter. C'est la vraie raison. J'aurais pu continuer à militer ailleurs comme mes amis. Je ne me sentais pas vocation à souffler sur les braises d'un mouvement ouvrier. Peut-être à l'occasion, mais pas au point de m'époumoner pour d'autres. Je n'en ai rien à faire des autres, j'ai ma propre voie. C'est bien mon drame d'ailleurs. Je ne manque pas d'idées et je ne suis pas maladroit. Je ne réussis pas si mal ce que j'entreprends. Toujours pourtant le succès lui-même tend à m'écarter de ma route.

C'est normal, c'est le principe du capital. Irrésistiblement les actes de chacun tendent à être aspirés dans des entreprises où il est invité à jeter sa vie. Je crois que c'est ce qu'on appelle l'insertion, et moi je suis surtout attentif à me désinsérer. J'ai souvent eu des attitudes que certains jugeraient suicidaires pour me sortir de ces situations.

Appelle ça ma voie, mon bonhomme de chemin, mon œuvre : je ne m'en laisse pas dévoyer. Si l'on est comme moi, toute solidarité est possible. Sinon, à quoi bon ? J'ai souvent eu l'occasion de me demander si les autres étaient comme moi. Je crois qu'au fond, ils le sont, mais c'est à eux de le savoir.

Je repense à tout ça car j'ai appris un peu tardivement la mort de Fontenis cet été[50]. Elle m'a attristé, et elle a réveillé des souvenirs. D'autres amis me manquent de ce temps-là, et que je ne reverrai plus. Sinon, tu sais que je prends peu de temps pour regarder en arrière.

50 http://www.wsm.ie/c/obituary-georges-fontenis

Carnet vingt-cinq
Des paradoxes du déterminisme et du temps

Le 21 décembre

De la consistance du monde réel

Je trouve qu'il est devenu singulièrement dur de partager des aventures. Je suppose que c'est la raison du succès des romans, et aussi des feuilletons télévisés étasuniens. On vit ces partages par procuration. C'est le fantastique contemporain : comme avant on chassait les dragons, aujourd'hui, on partage des aventures… mais dans les contes seulement.

C'est que partager des aventures suppose une réelle intelligence des langages, car, de prime abord, le langage n'aide pas vraiment à partager des expériences, seulement à les vivre et à les approfondir. Pour partager une expérience, il serait plutôt recommandé d'économiser les mots. Hélas, nous n'avons souvent rien d'autre, absolument rien d'autre qui nous relie. Nous n'avons alors pas d'autre choix que d'affûter notre intelligence des langages.

Quand ma chatte vivait, elle me réveillait le matin avec des coups de tête en ronronnant. Je lui donnais à manger et je lui ouvrais la porte devant laquelle elle attendait déjà avec tous les signes de l'impatience et de l'enthousiasme, que j'ai fini de déjeuner. Je la suivais dans la ruelle et nous nous asseyions un instant sur l'escalier pour regarder la lumière du jour dorer les montagnes.

C'était grandiose, et aucun mot n'était nécessaire. On partageait le vent frais qui décoiffait mes cheveux et courbait ses moustaches.

Le miracle d'être au monde est un émerveillement de chaque instant. Les langages nous en distraient s'ils sont utilisés sans intelligence. Un ami de *la Belle Inutile*, Derek Scefonas[51], m'a fait éprouver ça des USA en filmant avec sa webcam son chemin pour aller travailler, la route, où l'on distingue à peine des chevaux, dans le petit jour…[52]

Pourquoi ça fonctionnait ? Un autre que moi le percevrait-il ? Autant se demander si tout le monde aurait pu voir l'image qui avait attiré mon regard sur le carton déchiré dans l'atelier de Cecca[53]. Sans doute en la leur montrant, ou peut-être pas. Ça ne change de toute façon rien à ce que j'ai vu, ni même à son objectivité.

J'aurais aussi bien pu ne pas voir la moustache de ma chatte caressée par le vent, et le léger plissement de plaisir de ses yeux.

C'était là précisément où un passant avait pris la même photo que moi en me remerciant.

Le 22 décembre

De l'adaptation

Toutes les espèces vivantes se sont adaptées à leur environnement. Imaginons que cette adaptabilité soit plus forte encore. Je tombe à l'eau, par exemple, et immédiatement me viennent des branchies.

Pourquoi l'évolution des espèces n'a pas emprunté cette voie ? Après tout, on peut facilement imaginer un monde où tout irait ainsi, où les êtres seraient dotés d'une capacité d'adaptation quasi-immédiate. Elles s'adapteraient si bien qu'elles n'évolueraient pas, pourrait-on se dire. Je n'en suis pas si sûr. Elles évolueraient peut-être dans le sens d'un plus grand contrôle de cette mutabilité, c'est-à-dire d'une résistance à la causalité.

---

51 http://vikingarnirkoma.blogspot.com/

52 http://www.youtube.com/watch?v=mmEpy6Vgg3M

53 Voir carnet onze, Sur l'art marchand.

Oui, on pourrait aussi imaginer une adaptation plus radicale encore : Je tombe à l'eau, par exemple, et je deviens eau. Je m'adapterais si bien que je disparaîtrais.

Voilà peut-être bien les deux termes : résistance et dissolution.

Bichat n'avait pas su mieux définir la vie que sous cette forme négative : les fonctions qui résistent à la mort. Je serais tenté d'aller un tout petit peu plus loin : les fonctions qui résistent à la nécessité.

Le 23 décembre

Du possible

Non, je crois qu'un strict déterminisme ne tient pas, du moins si l'on entend par strict sa complète généralisation. Cette généralisation signifierait à-peu-près que toutes les causes déterminent tous les effets. Il y a alors bien trop de causes pour chaque effet, bien trop d'effets pour chaque cause, bien trop des deux, et bien trop d'effets qui se transforment en causes. Ce qui paraissait être un parangon de science devient une sorte de « tout est en tout et réciproquement ».

Le déterminisme ne marche que dans des enchaînements de causes et d'effets relativement limités. Je peux par exemple étudier toutes les causes qui ont convergé dans un accident de la route. En les décrivant, je ne ferais en réalité que montrer plutôt comment une chaîne causale a résisté à toutes les autres déterminations.

On peut bien me montrer comment des nécessités ont convergé dans l'apparition d'un phénomène, il serait autrement plus difficile de me décrire et de m'expliquer comment cet enchaînement de cause aura pu échapper à bien d'autres déterminations ; comment par exemple, un minuscule champ électrique apparu il y a cinq milliards d'années à l'autre bout de la galaxie n'aurait pas pu rendre impossible la formation du soleil, et donc bien plus tard cet accident de la route.

On pourrait bien me renvoyer que pour que l'événement eût lieu, il fallait bien que toutes les causes qui l'ont provoqué aient eu lieu aussi, ce qui n'est qu'une autre façon de dire que « tout est écrit », ou « quand c'est notre heure… », et donc de ne rien dire.

N'importe quel mécanicien ou simple bricoleur sait pourtant très bien comment on résiste à la causalité, et certainement pas en l'ignorant. Il vérifie ses plaquettes de freins, l'état de ses pneus, de ses essuie-glace… N'importe quel animal en est lui-même capable. L'araignée en tissant sa toile, les marmottes en laissant toujours l'une d'elles faire le guet sur une éminence.

En somme, si nous ne voyons pas où tout serait écrit, nous voyons au contraire très bien comment les être vivants s'y prennent pour résister aux causes, et non sans succès, puisqu'ils existent. Et lorsqu'ils y échouent, c'est bien souvent parce qu'un autre y a été plus habile.

Dire que tout est écrit, cela reviendrait à dire que le temps lui-même n'existerait pas, comme dans un livre, justement, où une page se trouve devant une autre, mais seulement dans la pagination, pas dans le temps, car elles sont toutes présentes au même endroit.

Dans les déterminismes de la science, bien souvent le temps est dans le phénomène, plus que le phénomène n'est dans le temps. S'il n'y a aucune alternative possible, il n'y a plus proprement de temps, *t* et *t*' ne sont que des points le long d'une dimension. Tout est joué en somme, tout est aussi bien présent que passé ou futur.

Et que reste-t-il pourtant du déterminisme sans le temps ? Quelle relations peut-on encore faire entre le changement de plaquettes de freins et la sortie de route, si l'on ne peut changer les unes pour éviter l'autre ? Quelles relations causales reste-t-il seulement entre le carburateur et la boîte de vitesse, d'autant qu'on ne voit plus bien d'où sortirait l'un et l'autre ?

Le 24 décembre

De l'histoire, de la sagesse et de la bravoure

« Comment peut-on s'intéresser à ce qui aurait pu se passer autrement ? » disait, je crois, Paulhan de l'Histoire. Il en donnait alors une excellente définition. Voilà bien ce que serait une science de l'histoire, une histoire scientifique : l'étude de ce qui aurait pu se passer autrement ; la science des possibles.

Cette science est encore à inventer. Les chercheurs ne se sont que trop arrêtés à ses premières apories.

Une telle science serait forcément déterministe, et tout autant imprévisible. L'Appel du 18 Juin, par exemple, aurait pu être celui du 19. Ou bien le colonel De Gaulle aurait pu ne pas être nommé général et ne pas être envoyé à Londres ; ou Hitler, être tué au cours de la Première Guerre Mondiale ; ou Rome, encore, être prise par les Maures au huitième siècle ; ou la dernière glaciation aurait pu être un réchauffement climatique, etc.

Dans tous les cas, nous savons que bien des choses auraient pu prendre des tours très différents, et que d'autres, au contraire, n'auraient presque pas été changées. Par exemple, quand il fait un temps comme ce matin, nous ne pouvons prédire s'il va pleuvoir d'ici une heure ou deux, avant que le vent ne tourne, mais nous ne sommes pas moins certains qu'il fera plus chaud dans quelques mois.

Le plus troublant n'est pas là. Charles De Gaulle a agi en juin 40 selon une certaine idée qu'il se faisait de la France, du monde et de cette guerre. D'un autre côté, pourtant, cette idée n'aurait jamais eu la moindre consistance si personne n'en avait inspiré ses actes. En somme, il avait la vision d'une nécessité, mais qui n'était cependant pas assez nécessaire pour qu'elle ne nécessite pas à son tour son courage et son sens de l'honneur.

Derrière cela, il y a une question plus troublante encore : Cela signifie-t-il qu'il y aurait eu dans le camp adverse moins de vision ou de courage ?

Nous sentons bien qu'il y a dans l'histoire des forces en œuvre qui ressemblent à celles, dans la physique, que nous appelons *gravité*, *masse*, *célérité*, *accélération*, *travail*, *puissance*… Nous les appelons alors *vision*, *sagesse*, *bravoure*, *foi*, *honneur*… mais elles nous demeurent des notions confuses et insaisissables. Nous savons certes très bien de quoi il s'agit quand nous en faisons l'expérience, comme nous savons éprouver une accélération, un élan, ou un poids même sans en posséder le concept ni aucune unité de mesure.

Une science historique devrait aller plus loin encore, car elle ne saurait se limiter à l'histoire humaine. Elle devrait recouvrir l'histoire naturelle, et elle devrait bien percer chez d'autres formes de vie, et même dans ce qui nous semble étranger au vivant, ce qui tient lieu de vision, de sagesse, de bravoure, de foi…

Le 3 janvier

Solstice

Cette année encore, je n'ai pas réussi à tirer tout le profit de ces périodes du solstice d'hiver, ce moment de l'année où les nuits deviennent interminables. On peut alors parvenir à vivre un étonnant allongement du temps.

Il est bon d'interrompre ses activités entre le solstice et le nouvel an, de lâcher le temps, de faire ce qu'il est convenu d'appeler « perdre son temps ». On doit le comprendre alors dans le sens de perdre son tempo, comme on perd le temps d'une danse.

On suspend le temps, on le prolonge, produisant une durée qui, seule, rend possible certaines expériences. Ensuite, après cette interruption, le tempo se reprend mieux encore, bien mieux que si l'on avait cherché à ne pas l'interrompre.

Cet étirement du temps est idéal pour entreprendre ce qu'on ne fait jamais, ce qu'on n'aurait jamais fait. Cette année, j'ai réussi à configurer le clavier de mon ordinateur comme celui d'un instrument de musique. Je peux jouer avec, après avoir choisi dans ma bibliothèque l'instrument de musique qui me convient. Mais je m'y suis pris au dernier moment, favorisé malgré tout par le hasard du calendrier qui prolonge le samedi premier janvier d'un dimanche.

Dans la vie, l'important, c'est le rythme, le battement, la pulsation, le tempo.

On dit aussi « cycle » et « boucle », mais ces mots sont trompeurs : cycle solaire, lunaire, c'est le mouvement de la roue, celui des pas, de la respiration, pas des recommencements, de la répétition. Tout respire, et les souffles se mêlent, s'accompagnent, s'incluent, se croisent.

On ne le dira jamais assez, c'est le premier pas qui compte ; il entraîne alors l'élan des autres, le déséquilibre de la marche. Le rythme est une affaire de déséquilibre, pas d'équilibre. Le mouvement alors se fait sans peine.

Quoi qu'on fasse, on doit lui consacrer du temps. Alors, si plus qu'une durée, on fait de ce temps une respiration, tout devient plus simple. La pulsation nous porte.

Au solstice, la respiration des jours et des nuits devient particulière. Bien que je ne sois pas parvenu cette année encore à en tirer tous les avantages, j'ai pu m'en servir quand même à jouer de la musique au clavier de mon portable.

Je ne suis cependant pas musicien. Je suis moins musicien encore que je suis photographe. Ce n'est pas proprement par goût que la musique m'intéresse. Je n'en écoute pratiquement jamais. Je la sens plutôt au cœur du langage. Elle est ce cœur non sémantique de la langue.

La musique est à mon avis ce que George Boole a loupé dans ses recherches, entre sémantique et mathématique. Je perçois dans tous ses travaux l'ombre furtive de la musique, mais je ne suis pas plus avancé que lui évidemment.

Iannis Xenakis a su, lui, se servir des *Lois de la pensée* de Boole, et en tirer un parti plus pratique. « Ce n'est pas tellement l'emploi fatal des mathématiques qui caractérise l'attitude de ces recherches », écrit-il dans l'avant-propos de *Musiques formelles* (*La Revue Musicale, Éditions Richard-Masse*, 1963), « c'est surtout le besoin de considérer les sons, la musique, comme un vaste réservoir de moyens nouveaux, dans lesquels la connaissance des lois de la pensée et les créations structurées de la pensée peuvent trouver un médium de matérialisation absolument nouveau. »

« Faire de la musique signifie exprimer l'intelligence humaine par des moyens sonores. », dit-il encore *à la fin du livre*, page 211-212, « Intelligence dans son sens le plus large qui comprend non seulement les cheminements de la logique pure, mais aussi ceux de la logique des affectivités et de l'intuition. Or, les techniques exposées ici, quoique souvent rigoureuses dans leurs structures internes, laissent bien des brèches par lesquelles peuvent pénétrer les facteurs les plus complexes et les plus mystérieux de l'intelligence. Ces techniques s'exercent constamment entre les deux vieux pôles, unifiés par la science et par la philosophie modernes : le déterminisme, le fatalisme et le libre arbitre, le choix inconditionné. Entre les deux pôles se trouve la vie mouvante de tous les jours, partiellement fatale, partiellement modifiable, avec toute la gamme des interpénétrations et des interprétations. »

On demeure malgré tout déçu par ce qu'il ramène de sa quête. On y sent les prémices d'une révolution de l'esprit, et ils n'aboutissent qu'à une production de disques, la seule chose au fond que l'époque attende et prenne au sérieux.

Et puis, je ne connais rien à la musique. Je ne sais jouer d'aucun instrument. Je sais seulement qu'au cœur de la vie, de toute matérialité même, est la pulsation. Il faut bien le reconnaître, ce n'est déjà pas si mal.

Le 4 janvier

À propos de claviers

Depuis les premières machines à écrire, les claviers n'ont pas changé. Toutes les touches sont identiques, distinctes seulement par les lettres qui y sont dessinées. Un clavier d'instrument de musique est déjà plus élaboré : il distingue des touches blanches et des noires. L'œil et la main auraient bien besoin de discriminations de cette sorte. Il m'arrive parfois, en cessant de regarder où je pose mes doigts, de décaler ma frappe d'un touche sur la droite, toujours sur la droite. On devrait dessiner sur le clavier quelque marque plus distinctive.

Il m'arrive de saisir de l'arabe. J'affiche alors sur un coin de l'écran, le clavier arabe, dont mes doigts tentent de retrouver les touches. Ce moyen m'est bien suffisant pour le peu d'usage que je fais de ce jeu de caractères, mais il m'est suffisant aussi pour que je parvienne à mémoriser un peu la place de chaque caractère sur le clavier, du moins pour les plus fréquents.

Je mémorise aussi, plus que je ne les vois, les touches du pavé numérique de mon portable quand je le verrouille. Alors maintenant que je commence à reconnaître aussi les clés d'un clavier musical, il me vient à l'idée qu'on pourrait utiliser mieux que des lettres, des couleurs, par exemple, pour différencier les touches. On pourrait au moins utiliser une teinte sombre pour les touches de la main gauche, et une claire pour celles de la main droite, ou encore pour déterminer la place des doigts. Ce serait une encore meilleure idée que de rétro-éclairer les lettres du clavier des Macbooks pro.

Carnet vingt-six
Reconstruire la culture

Le 27 décembre

Extraits d'une correspondance avec Pierre Petiot

« Mais recréer la Culture n'est pas une entreprise si difficile non plus. L'expérience montre qu'à 20 ou 30 personnes en 10 à 20 ans on y parvient généralement assez bien. »

Pierre, je vois que tu as le moral ! et je t'en remercie car tu me le transmets.

Je pense aussi qu'il n'est pas si difficile de remporter certains succès. J'ai eu l'occasion de m'en assurer quelquefois dans ma vie. Ce faisant, je me suis aussi aperçu qu'ils pouvaient se transformer en échecs. Il arrive qu'on parvienne à conquérir un terrain qui paraissait stratégique, et qui l'était bien sous certains aspects, car il offrait visibilité, influence, relations, moyens… mais qui se révélait vite le pire ; dans lequel le succès confinait à la plus totale impuissance.

C'est qu'on est dans un monde de paradoxe où le pouvoir se fait l'enveloppe de l'impuissance ; la célébrité, une forme supérieure de l'inexistence ; la richesse, la marque de la servitude ; la reconnaissance, la forme achevée de la négation. Les prisonniers creusent des souterrains, non pour en sortir, mais pour pénétrer dans leurs cellules.

J'avoue ne pas avoir beaucoup de leçons à donner, et ne pas bien savoir comment m'y prendre. Il y a bien trente-cinq ans que je ne sais pas, ou, pour mieux dire, que je sais que je ne sais pas.

Chacun vit avec ses misérables succès : qui une publication, qui une chaire à l'université ; qui une expo dans une galerie prestigieuse ; une élection à la tête du syndicat… et résiste quotidiennement à tout envoyer foutre pour nul ne sait quel autre mirage.

Et si quelqu'un m'en parle, que puis-je dire d'autre que ce non moins misérable conseil : « ne te lâche pas des mains sans te tenir des pieds », alors que j'ai pourtant toujours fait le contraire. Quel conseil donner si l'on ne perçoit jamais, même pour d'autres ambitions, que de misérables succès ?

Si je suis ainsi, ce n'est même pas par intelligence, au contraire, c'est plutôt que je suis trop bête, trop animal. Mes pulsions de mâle dominant ne trouvent que trop leur compte à de tels combats, du moins dans un premier temps, car très vite les misérables succès contraignent à les réfréner. Je n'en ai pas le cœur. Ce qu'il y a de sauvage en moi, et ce qu'il y a d'intelligence, s'entendent trop bien. Ces deux parts, ont trop appris à se faire confiance, à ne se trahir pour rien au monde. Ma sauvagerie sait que mon intelligence est un puits de bons conseils et les écoute, et mon intelligence sait trop bien que l'animal en moi a des instincts qui lui manquent.

Je suis entièrement d'accord cependant avec ta longue lettre dans la mesure où j'entends le discret humour de ton « historique » de la contre-culture et de tes recettes pour « mener les gens ».

Il introduit quelques points essentiels dont il y aurait de quoi écrire une plate-forme :

« Cela consiste — je crois — à créer une critique, des œuvres et un public. Le rôle de la critique consiste à créer une rupture en dénigrant systématiquement ce qui a cours avant. (Qui peut d'ailleurs être très bon :-)) »

« C'est en fait assez simple. Les hommes marchent toujours plus ou moins au bâton et à la carotte. La critique donne du bâton (sur la culture d'avant) et désigne la carotte (c'est-à-dire les œuvres de la nouvelle culture). »

« Nous savons très bien ce que doit être la critique parce que nous avons le bon point de vue. Ce point de vue est toujours le même, mais il se trouve chaque fois dans la nécessité d'être "contre" parce que la culture qui a cours avant a toujours oublié ce point de vue. (Sans quoi il n'y aurait pas besoin d'être contre.) »

« Le "bon" point de vue, c'est comme le disait Jean Dieudonné à propos des mathématiques : "Pour l'honneur de l'Esprit Humain". Dès que tu te poses la question "Pour l'honneur de l'Esprit Humain" à propos de la vie culturelle actuelle tu as ta réponse immédiatement. Il ne reste pas grand'chose dans la culturelle actuelle qui travaille à l'honneur de l'esprit humain. »

« Côté carotte, il faut des œuvres, des œuvres qui ouvrent vraiment vers un nouveau monde et de sorte que ça se voie. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient vraiment bonnes, il suffit qu'elles soient fécondes. »

« Il faut aussi que ces œuvres soient compréhensibles (ce qui n'est pas le cas actuellement). Les œuvres de la Renaissance florentine étaient complexes, mais elles étaient tout à fait compréhensibles du peuple florentin qui en jugeait correctement. »

« La plupart des endroits où on montre de la "culture" et des manières de la montrer sont occupés par le Pouvoir. Ils brillent par leur totale inefficacité du point de vue qui nous occupe. Et ça ne va pas changer tout de suite. Il faut donc identifier des lieux nouveaux où la culture puisse se produire (au sens ou un événement se produit). Il faut aussi trouver de nouvelles manières de montrer la nouvelle culture qui soient en rupture complète avec ce qui a cours. »

« Il faut rendre justice à Louis XVI malgré tout qu'on a injustement traité de con, mais qui était très géographe et dont les derniers mots sur l'échafaud furent — quand même !!! — "a-t-on des nouvelles de Monsieur de La Pérouse ?". »

Oui, ce sont bien d'autres routes que nous devons trouver.

Pour voir les choses d'un point de vue pratique, je reste convaincu que le web reste, malgré sa pollution croissante, la voie déterminante. D'abord parce que, malgré cette pollution, il demeure le dernier champ libre, totalement inaccessible aux pouvoirs du vieux monde qui ne pourraient s'en servir sans renoncer à ce qu'ils sont, et ne peuvent que le polluer, très superficiellement d'ailleurs.

Le web, je crois, demeurera longtemps une contre-société, non pas dans le sens où il serait une opposition à une quelconque société, ni une autre forme de société alternative et plus libre, mais plutôt dans le sens où il penche du côté du réel, et non du côté des représentations et des ritualisations sociales.

Je suis toujours plus étonné en voyant que le web, fonctionnant depuis déjà une vingtaine d'années, demeure pourtant complètement étanche aux structures dominantes, même à celles qui prétendent nous le vendre. Le vieux monde ne s'en sert qu'à ses anciens usages : classer, enregistrer, comptabiliser, surveiller. Il s'en sert aussi comme s'il était un média de masse, et tente de le raccrocher à la télé, à la presse, au téléphone, à l'administration.

En fait ne passe du web dans le « théâtre social » que ce qui n'est plus du web : manifestations publiques, éditions sur papier, reportages télévisuels… À chaque instant on tente de nous prévenir : « Venez vite voir ce qui se passe en lignes ! » Mais on nous prévient et on nous le montre à la télé, sur papier, dans des manifestations publiques, et l'on s'empresse de mettre en ligne ces manifestations, ces articles et ces reportages, à grands frais et sur des sites à vomir.

Sur le web, le vieux monde ne produit que du spam, que nos programmes filtrent à tour de bras. Pourtant, derrière la frange de détritus qui en obstruent l'entrée, le web reste aussi vierge qu'aux premiers jours. Et c'est bien ce qui pourrait rendre difficile la conquête de son chaos.

Curieusement, il est immense, virtuellement infini, et pourtant, il n'est pas si grand. On en serait parfois presque déçu, si l'on n'en était surtout surpris. Il n'est qu'à y faire une recherche pour constater qu'une fausse immensité tient d'abord à un effet d'écho. Des sites ressassent à l'infini ce qui a été dit une fois, et vers quoi il n'est jamais bien difficile de remonter. Il fonctionne comme une chambre d'échos, mais où nous avons toujours les moyens de remonter à la source. Une telle répétition qui partout ailleurs est le signe d'un succès quand bien même il serait misérable, n'y est plus qu'une perturbation sans conséquence.

C'est au fond cette profusion qui fait pencher le web du côté du réel, du côté de la réalité naturelle, qui crée son ordre naturel où le chaos n'empêche pas de s'orienter.

… Mais tout ceci est-il bien pratique ? :-)

Le 2 janvier

Suite

jpd : Si je suis ainsi, ce n'est même pas par intelligence, au contraire, c'est plutôt que je suis trop bête, trop animal. Mes pulsions de mâle dominant ne trouvent que trop leur compte à de tels combats, du moins dans un premier temps, car très vite les misérables succès contraignent à les réfréner.

— Je ne me sens pas trop "mâle dominant", mais je ne m'en tire pas mieux.

Moi non plus, remarque. D'autant que mon attention est en général absorbée par des sujets plus sérieux. Mais l'instinct n'en a que plus de champ libre sans le contrôle de la conscience.

jpd : Je n'en ai pas le cœur. Ce qu'il y a de sauvage en moi, et ce qu'il y a d'intelligence, s'entendent trop bien. Ces deux parts, ont trop appris à se faire confiance, à ne se trahir pour rien au monde. Ma sauvagerie sait que mon intelligence est un puits de bons conseils et les écoute, et mon intelligence sait trop bien que l'animal en moi a des instincts qui lui manquent.

— Je ne sais pas si c'est affaire de sauvagerie.

C'est du moins à l'opposé de la domestication. :-) Il manque sans doute un vocabulaire plus fin.

— C'est peut-être une question de capacités que nous a offertes l'Evolution et qui ne se trouvent pas satisfaites.

On peut éventuellement le dire comme ça. :-)

jpd : Pour voir les choses d'un point de vue pratique, je reste convaincu que le web reste, malgré sa pollution croissante, la voie déterminante. D'abord parce que, malgré cette pollution, il demeure le dernier champ libre, totalement inaccessible aux pouvoirs du vieux monde qui ne pourraient s'en servir sans renoncer à ce qu'ils sont, et ne peuvent que le polluer, très superficiellement d'ailleurs.

— Je ne suis pas sûr que le vieux monde n'ait pas les capacités nécessaires pour stériliser le web.

Le vieux capitalisme occidental, non. Il en est bien incapable. Mais on ne sait jamais ce qui peut sortir de l'histoire.

— D'un point de vue logique, j'ai tendance à être d'accord avec toi, mais je n'oublie pas que l'imprimerie était grosse des mêmes promesses.

Elle en a quand même bien tenu quelques-unes. Surtout si l'on songe que l'imprimerie était née bien plus tôt en Chine ou elle a eu des effets impressionnants (si j'ose dire).

— Mais le mode d'action du vieux monde est statistique. Il lui suffit d'occuper 85 à 95% du terrain pour être en mesure de dire : "il n'y a rien d'autre à voir que moi".

Il lui suffit bien plutôt d'être l'arbre qui cache la forêt tant qu'il convainc assez de monde de ne pas se déplacer pour voir derrière. Mais c'est toujours derrière que ça se passe quand même. :-)

— La guerre est sur ce terrain là. Comment occuper l'espace dans des directions qualitativement notables.

Occuper l'espace ou le devant de la scène ? That is the question. Et c'est vraiment une question complexe, surtout du point de vue tactique. As-tu jeté un œil sur le wiki d'Olivier Auber ?

jpd : Je suis toujours plus étonné en voyant que le web, fonctionnant depuis déjà une vingtaine d'années, demeure pourtant complètement étanche aux structures dominantes, même à celles qui prétendent nous le vendre. Le vieux monde ne s'en sert qu'à ses anciens usages : classer, enregistrer, comptabiliser, surveiller. Il s'en sert aussi comme s'il était un média de masse, et tente de le raccrocher à la télé, à la presse, au téléphone, à l'administration.

— Oui... "Il s'en sert comme s'il était un média de masse, et tente de le raccrocher à la télé, à la presse, au téléphone, à l'administration". Mais je me souviens très bien de l'analogie de l'un des chantres du pouvoir sur France-Culture. Il considérait l'Internet comme de la "Vaine Pature" et disait qu'ils voulaient établir des "Enclosures". N'oublie pas qu'ils ont des plans à 30 ou 40 ans et qu'ils sont patients et tenaces.

En fait, le vieux marché de la culture et des médias pouvaient très bien se servir du web et même le surexploiter sans se casser la tête. Un peu dans le mode Wikileaks qui, au fond, sort les marrons brûlants pour la presse de référence. Mais ils s'en sont montrés incapables et se sentent menacés.

C'est que le spectacle voulait faire lui-même la réalité (voir Debord et le Spectacle intégré).

Suite 2

— Le web, je crois, demeurera longtemps une contre-société, non pas dans le sens où il serait une opposition à une quelconque société, ni une autre forme de société alternative et plus libre, mais plutôt dans le sens où il penche du côté du réel, et non du côté des représentations et des ritualisations sociales.

— Là, je veux bien que tu développes.

— C'est au fond cette profusion qui fait pencher le web du côté du réel, du côté de la réalité naturelle, qui crée son ordre naturel où le chaos n'empêche pas de s'orienter.

— Là aussi, je veux bien des détails. Je sens que tu dis quelque chose, quelque chose d'important même, mais je ne parviens pas à l'attraper par la queue.

D'abord, sur le web, tout est ramené aux mêmes dimensions de la fenêtre du navigateur. Il s'agit donc d'une image réelle et d'un objet virtuel qui, comme l'enseigne l'optique, correspondent à un objet réel et une image virtuelle se trouvant dans un autre espace (là où, en l'occurrence, quelqu'un l'a fait). C'est donc très différent d'un livre ou d'un journal imprimés, qui, au contraire, à la manière d'un gri-gri, laissent croire qu'on peut mettre dans sa poche la puissance d'un autre, en d'autres lieux. Toute magie est du signe gravé, imprimé, tracé sur des morceaux de matière. Et ça fonctionne toujours : Acheter un livre ou un journal est une forme d'échange magique.

L'objet crée une communauté magique.

Sur le web, non. Soit l'écran demeure une surface totalement étanche, quand bien même il afficherait des pages interactives, soit on trouve quelqu'un au-delà de la relation spéculaire

(image réelle et objet virtuel versus objet réel et image virtuelle). Exemple : La première fois que j'ai envoyé un courriel à un développeur, la réponse était accompagnée d'un petit commentaire de textes qu'il avait aimés sur mon site. C'est assez étonnant au fond quand on songe aux rapports humains au sein de l'*urbi*, où la vie est en miette, nos personnalités toujours parcellaires.

Je me souviens aussi, à la même époque, être allé sur le site du développeur qui avait le premier porté Python sur Mac. J'avais été frappé de voir les différentes rubriques sur la page d'accueil, qui dirigeaient vers ses pages professionnelles, ses pages Python, celles sur des organisations anarchistes, et enfin sur ses compositions musicales. Remarquons au passage que c'est ce que nous devrions, en principe, redouter du web : qu'il soit possible d'y recomposer l'unité d'un homme, d'une vie qui devrait être aussi cloisonnée que privée.

Je me souviens encore d'avoir reçu le message d'un lecteur, un ingénieur, qui ne m'avait jamais contacté avant et dont j'ignorais l'existence. Il avait reconnu dans les images de mon site, le quartier où il était hébergé à Marseille pour quelques jours. Il m'invitait à venir boire un verre chez son hôte pour bavarder de mes *Voyages à Bolgobol* et de l'ouvrage qu'il était en train d'achever. On redevient en ligne quelqu'un de réel, réellement quelque-part. On en ressent une conscience plus forte d'être sur terre, d'être ici et maintenant, renforcée par l'attention qu'on ne manque jamais de finir par accorder aux fuseaux horaires. Et lorsqu'on se rencontre quelque part, physiquement, on a déjà une connaissance assez complète de qui est l'autre, plus complète en général que celle qu'on aurait pu se faire en se côtoyant de longues années.

Il en résulte une nouvelle hiérarchie qui démasque la précédente. Depuis l'antiquité, on est réduit à rabâcher. Il n'est qu'à lire une traduction des *Trois Corbeilles* du Bouddha avec ses assommantes répétitions. Ces livres étaient là pour être récités, et mémorisés d'abord avant d'avoir été transcrits. Nous en sommes sur bien des aspects restés là. Ce que nous apprenons ici, nous courrons le répéter là, même sur le web.

Ces temps-ci, il n'est qu'à entrer sur un moteur de recherche « Fontenis », mon regretté camarade, pour accéder à des articles qui se répètent et s'inspirent les uns des autres, reproduisant parfois les mêmes erreurs. Il serait pourtant facile de remonter aux sources de ce rabâchage, si déjà on avait commencé par les mettre en ligne. Nous en sommes toujours au maître de la chaire, au directeur de publication, au commissaire d'exposition, bref, à l'homme qui a vu l'homme, qui a vu l'homme, qui a vu l'ours… Mais nous ne sommes pratiquement plus obligés de le croire.

On avait déjà connu des attitudes inverses, opposant au magistère, l'entendement humain, les lumières de l'esprit, l'expérience sous toutes ses formes, la dignité de l'homme, et qui ne finissaient pas toujours très bien : Platon, Galilée… Sur le fond, le web ne change rien de fondamental ici, juste la facilité de remonter aux sources, et les sources sont toujours l'expérience (reproductible) et l'inférence (qui est au fond aussi une forme d'expérience). Le formidable entrelacs du web conduit toujours à l'expérience réelle,— comme avant peut-être —, mais sans avoir bien souvent à se lever de sa chaise.

Cette accélération se fait alors aussi bien une inversion. Jusqu'à aujourd'hui, la voie la plus simple consistait à suivre un maître, un guide qui connaît la route. La voie de l'expérience était plus coûteuse, lente et hasardeuse. L'invention de l'imprimerie l'avait cependant favorisée, remplaçant la chaire par le réseau, d'abord en Chine, puis en Occident. Elle permettait de concilier l'expérience personnelle, et donc solitaire, avec l'entraide et le partage.

Il est intéressant de comparer l'évolution parallèle de l'imprimerie et des monastères ou des *madrassats*. Les centres d'étude, de production et de renouvellement des savoirs, où l'activité principale était quand même la copie, ont souvent abouti à des commanderies militaires, alors

que les clercs se décléricalisaient. L'évolution de l'imprimerie a été relativement lente et tranquille en Chine, alors que son introduction en Occident a été catastrophique, et elle y fut l'a(r)me de la Réforme (il est à noter que Luther était aussi un moine), puis des révolutions. (Jusqu'à ces derniers temps, les travailleurs de l'imprimerie ont été l'avant-garde révolutionnaire, où les hackers semblent prendre la relève.)

Il est à remarquer aussi que le tout et la partie fonctionnent assez peu pour le web. Les bons vieux principes de "part de marché" ou d'"état de l'opinion" n'y ont pas sens. Il n'y a pas d'ensemble fini, donc pas de pourcentage : pas de "*n/100*", seulement "*n/x*" (ce qui est la version statistique du couteau sans lame qui a perdu son manche).

D'autre par, ce *n* ne serait qu'une sorte d'écho, de répétition mécanique d'un même item. Dans le meilleur des cas, la répétition est sauvegarde ou miroir, dans le pire, une petite perturbation, un *pop-up* ou une page qui s'ouvre à la place d'une autre et qu'on referme avant qu'elle n'ait fini de s'afficher. C'est pourquoi les outils de la sociologie ne marchent plus.

Le schéma est toujours le même : un journal, un parti, une chaîne de télé… appellent à les rejoindre en ligne, et bien sûr ceux qui ont voulu les entendre y vont. De là on déduit une fréquentation en ligne (de l'ordre de *n/x* évidemment).

Évidemment, il ne se passe rien en ligne, puisqu'il n'y a qu'une inextricable trame entre des gens réels dans des lieux réels, qui font ou non des choses réelles.

Carnet vingt-sept
Des mots et des choses simples

Le 7 janvier

Une abeille

Une abeille. Une abeille début janvier. Je prenais le café à la terrasse du bar. Elle est venue sur les fleurs en pots près desquelles j'avais posé mon coude. Là, sous mon nez. Une grosse abeille jaune et noire, bourdonnant comme un chat ronronne, à me donner l'envie de la caresser.

Je distinguais parfaitement ses sacs à pollen, la respiration de son abdomen, et sa façon de le replier sous elle quand elle plongeait dans une étroite corole. Immobile en plein vol, je la voyais tout près, avec son visage de cuir noir finement découpé et ses yeux de pierre d'encre.

Le 10 janvier

Du courrier

Je viens de recevoir la carte de vœux de Nicolas Baudouin[54]. J'en ai profité pour faire un tour sur son site et tout revoir. Son travail m'impressionne. J'ai rarement vu de tels effets avec si peu de moyens. Voilà quelqu'un qui sait écrire, écrire avec des images.

L'humour fou s'accommode de la profondeur tragique, et rien n'y rabaisse pourtant l'homme, même le trop humainement humain.

On devrait tous avoir un signet quelque part pour le site de Nicolas Baudouin. C'est salubre.

Le 13 janvier

Encore du courrier

Je viens de retrouver l'extrait de mon courrier qui a suscité ce long échange avec Pierre, dont je n'ai conservé dans mes carnets que des extraits. C'est lui qui me l'a rappelé hier soir :

Il y a un malentendu dans la culture française.

En fait, la véritable culture, celle qui a eu un rayonnement mondial, est littéralement une contre-culture. Sauf, qu'il n'y en a pas vraiment d'autre ici (les Surréalistes, Genet, Michaux, etc.).

Mais on voudrait l'assimiler à une culture d'élite, c'est-à-dire, en français bureaucratique, une culture de notables, ce qu'elle ne peut pas être.

Et qu'est-ce qu'on peut avoir à foutre entre une culture de notables et une culture de samedi soir ?

Le 13, vers 17 heures

Une version hivernale de la canicule

Il fait étrangement chaud cet hiver. On a bien eu quelques journées qui glaçaient les mains en décembre : mais c'est dans l'ordre des choses ; pas cette tiédeur, même à l'aube, même au crépuscule. Je n'ai jamais vu autant de nuages sur Marseille, mes photos en témoignent depuis quelques années. Même quand le soleil domine, comme aujourd'hui, on n'a pas cet air bleu et sec, où, la nuit, scintillent les étoiles. La lune a toujours au moins un léger halo.

Une sorte de version hivernale de la canicule.

54 http://nicolas.baudouin.pagesperso-orange.fr/

Seize degrés au crépuscule en plein milieu de janvier. C'est d'autant plus étrange que les journaux télévisés se sont étendu pendant un mois sur les intempéries : Pensez un peu, quel scoop ! il neige en décembre ! J'ai trouvé cela tellement étrange que je me suis mis à les suivre. La moitié du journal y passait. Je ne suis pourtant jamais parvenu à apprendre si l'épaisseur de neige était exceptionnelle par endroits, ou seulement la désorganisation des services publics, ou ni l'un ni l'autre, car il est banal qu'il neige en décembre et que l'activité en soit perturbée.

Voilà pourquoi je ne regarde jamais les journaux télévisés, ni imprimés d'ailleurs : on n'y apprend rien. « Comment fais-tu alors pour tout savoir ? » me demandait ma mère quand j'étais jeune. Comme pour savoir qu'il fait seize degrés en ce moment où le jour baisse, que les nuages sont roses et qu'ils ne masquent pas un ciel encore bleu, que les mouettes y font de grands cercles avec lenteur, que les cheminées et les antennes des toits s'y découpent de plus en plus nettement sans devenir encore des silhouettes noires, et que le temps est doux comme une soirée de printemps.

Le 21 janvier

Il a neigé cette nuit

Aujourd'hui enfin, avec la nouvelle lune, l'hiver fait mine de montrer son nez. Il a neigé cette nuit. Pourtant, à l'aube le ciel était déjà bleu, et la température suffisamment douce pour que je prenne encore un café dehors au soleil.

Depuis hier, j'essaie une cigarette électronique. L'impression est plus proche de la pipe que de la cigarette, même ce goût bien particulier et désagréable d'une pipe neuve lorsqu'on s'en sert la première fois, et qui passe aussi vite.

J'ai choisi un mod, c'est ainsi qu'on appelle une cigarette électronique au design modifié. Elle ressemble plus à un gros stylo qu'à une cigarette, et rappelle davantage la pipe par la taille, le poids et la façon de tirer. Au premier abord, ça déroute les habitudes. Quand on roule des cigarettes ou qu'on fume une pipe, on sait qu'on doit continuer à tirer pour qu'elles ne s'éteignent pas, mais un tel objet, lui, ne s'éteint pas. On enfonce un petit bouton qui s'éclaire alors d'une lueur bleue, et l'atomiseur dégage de la vapeur.

Je ne sais pas comment j'aurais perçu cela il y a vingt ou trente ans. On trouvait encore alors du tabac convenable dans le commerce, pas ces herbes toxiques et dénicotinisées vendues très cher. Mes sens n'étaient pas non plus familiarisés avec de nouveaux objets, de nouvelles formes, couleurs et substances.

Mes doigts aiment toujours le contact du bois, du cuir et du métal. Ils ont découvert aussi la sensualité de nouvelles textures, lisses, douces et uniformes : coques d'ordinateurs, disques durs, caméras, boutons et voyants lumineux, câbles… Mon mod, blanc, est parfaitement assorti à mon ordinateur portable. Tous ces objets vont ensemble, sont connectables, organisent ensemble leur même monde d'objets. Ensemble, ils rendent « nobles » de nouveaux matériaux.

Tandis que j'apprivoise mon mod, je découvre que je ne perds pas au change. Au début, l'usage est laborieux. Il n'est pas si commode de monter l'objet la première fois, au premier coup d'œil on le trouve relativement complexe : batterie, chargeur, câble USB, atomiseur, recharge, flacon de liquide… On ne sait trop comment doser les gouttes dans la recharge. Ça dépend d'abord de la grosseur des gouttes, ai-je pu lire en ligne sur un forum.

On apprend vite, et l'on apprécie les avantage pendant que disparaît le mauvais goût de pipe neuve. Pas de cendre qu'on doit enlever précautionneusement pour qu'elle ne salisse pas son clavier, ses papiers, ses vêtements, pas de ces petits bouts de tabac qui se glissent partout et qui collent aux doigts. Plus de risque d'une cigarette allumée qui roule ou d'une cendre

incandescente. Plus besoin de vider et de nettoyer sa pipe avant de la ranger. Plus de fumée qui empoisonne l'atmosphère d'une pièce, plus de fenêtre grande-ouverte en pleine nuit d'hiver.

On se rend compte alors que l'usage du tabac était lui aussi laborieux et exigeait un attirail abondant : blague, pipe, papier, cure-pipe, briquet, cendrier.

La sensation n'est pas désagréable quand on commence à savoir doser les gouttes, aspirer et enfoncer ou relâcher le petit bouton lumineux à bon escient. Il vaut mieux le relâcher avant d'avoir fini d'aspirer. L'atomisation ne cesse pas tout de suite, et il reste une bonne bouffée dans l'embout. Ces gestes ne me sont pas encore totalement automatiques, ils perturbent un peu mon attention selon ce que je fais. Rien n'interdit de toute façon de s'en rouler une, ou de se bourrer une pipe à l'occasion. Mais je commence à préférer mon mod.

Le 23 janvier

Les mods

On a commencé à faire des cigarettes électroniques qui imitaient les vraies cigarettes. Comme elles produisent de la vapeur et non de la fumée, on les a appelées vapoteuses. On n'a plus dit « fumer » mais « vapoter ». Alors, on a commencé aussi à ne plus tenter d'imiter les cigarettes. On a fabriqué des vapoteuses qui n'imitent plus rien, mais ressemblent à ce qu'elles sont : les mods.

Je m'attendais au pire quand j'ai commandé le mien : ersatz pharmaceutique, équivalent de ce qu'est pour le vin, la bouteille en plastique… Aussi, je n'ai pas été trop déçu de mes maladroites expériences du premier jour.

L'objet d'abord, plus que l'usage, a commencé à me séduire, et même à me fasciner. Il s'est un peu imposé à moi, en vérité. D'abord, je le voulais noir, mais il n'y en avait plus. J'ai dû en commander un blanc. Ce n'est que lorsque j'ai dévissé la batterie pour la charger, puis que je l'ai revissée sur l'atomiseur, que j'ai commencé à percevoir la beauté du mod ; l'extrême plaisir qu'on ressent à le toucher, à en éprouver le poids et la texture ; le sentiment esthétique que donne la parfaite conjonction de l'usage, de la forme et de la substance.

Ce fut ma première impression de plaisir. Ensuite, le lendemain, et ce fut plus curieux encore, il m'a semblé que je revivais mes premières expériences du tabac, celles que j'ai bien du mal à retrouver depuis tant d'années avec les paquets du commerce.

J'ai toujours eu le goût du tabac brun et fort, de cette matière végétale brune et sèche, du rougeoiement de sa combustion. J'aime ce goût qui relève celui du café et de certains alcools : rhum, gin, cognac, vodka, et les meilleurs vins du midi.

J'ai toujours aimé ces chaudes goulées dans le froid de l'aube, cette tension que produit la nicotine avec la rencontre du jour, cette impression d'être encore au premier jour, à l'éternelle naissance du monde.

Voilà ce que j'ai retrouvé le lendemain en clopant dans la fraîcheur neigeuse de l'hiver.

Le 24 janvier

Honneur à l'objet

Les objets de la vie, ce qu'on appelle les biens, forment un tout. Ce tout constitue une civilisation : un immense système d'objets.

Quand on considère ces objets selon leur usage, selon le système d'usages dans lesquels ils fonctionnent, on les appelle des biens. Quand on les considère selon leur échange, le système d'échange dans lequel ils circulent, on les appelle des marchandises.

Certes, biens ou marchandises, ce sont toujours les mêmes objets ; qu'on les considère dans une civilisation ou dans un marché, une économie. Et d'abord, l'échange peut être un

usage, voire le principal usage ; et l'économie, le secteur central d'une civilisation. Ce sont quand-même de bien pauvres usages quand on regarde avec un peu d'attention les biens, les complexes objets de l'industrie humaine, et comment ils fonctionnent ensemble : le fabuleux système des objets.

Prends par exemple un Côte-du Rhône. Un biologiste positiviste dira peut-être que tout est fonction de l'effet que peut avoir une molécule sur des papilles et le cerveau, montrant qu'il ne comprend rien ni au vivant ni à la civilisation, car jamais des molécules ne fonctionnent seules. Il y a aussi la robe du vin, et son jambage, et ils doivent beaucoup au verre à travers lequel on les regarde. Ils doivent même à la lumière : le stupide éclairage bleu d'un restaurant m'a un jour gâché mon plaisir.

Les vins sont comme les mots, et comme toute chose au fond, qui n'actualisent leur puissance, ne libèrent leur saveur et n'exhalent leur parfum qu'en fonctionnant parmi une infinitude d'autres mots et d'autres choses. Et le vin se déguste aussi avec les mots d'une conversation, et la conversation avec les senteurs du vin.

Les hommes ne vivent pas dans une société, ils vivent dans une civilisation. S'ils se rencontrent, c'est d'abord à travers ce complexe système d'objets ; leurs relations passent d'abord par celles que ces objets entretiennent entre eux. Ces relations sont essentiellement techniques ; le feu, la pierre taillée, l'arc, le bronze, l'écriture, la roue, la voile, l'engrenage, le papier, la boussole, la vapeur, l'électricité…

Il ne s'agit pas d'apprendre à se servir bêtement de ces objets, et moins encore de les servir. Il s'agit d'apprendre à faire corps, à les faire corps, à en faire le prolongement de nos organes, moteurs et sensoriels. C'est comme lorsqu'on parle, sans se rendre-compte qu'on articule des phonèmes et qu'on applique des règles de grammaires, sans y penser, sans même se rendre proprement compte qu'on parle, qu'on dit « couvre-toi bien, il reste de la neige » pensant seulement qu'un être nous est cher.

Après avoir patiemment appris à écrire, on peut se retrouver entièrement dans une plume qui crisse sur le papier comme des pas dans la neige. On peut parler du jour qui passe comme un chat simplement frottera sa tête contre un coude et perdra son regard dans les ombres qui s'épaississent.

J'ai commandé un nouveau mod. Je vais laisser le premier à Francine. Cette fois, j'ai pris deux batteries pour en avoir toujours une en état de marche. Je l'ai choisi titane plutôt que blanc, ça lui donne des airs de fenêtre Mac OS.

De toute façon, c'est un objet composite. Un vapoteur, ce n'est qu'une batterie et un atomiseur. La compatibilité des parties n'est qu'affaire de pas de vis, et l'on peut aussi trouver des adaptateurs. Les atomiseurs sont tous des tubes du diamètre d'une cigarette et d'un pouce à peu près de long. Les batteries peuvent avoir des couleurs et des formes variables, celles d'une cigarette notamment, mais elles ne durent alors pas longtemps. On visse la batterie à la base de l'atomiseur, et l'on fiche une recharge à l'autre bout. La recharge a souvent la forme et la taille d'un filtre de cigarettes. Généralement noirs ou blancs, ils peuvent parfois être bruns. On en trouve aussi de formes, de teintes et d'usages très divers.

Aussi l'objet est très personnalisable. On s'en rend bien compte en ligne, dans des vidéos de démonstration laissées par des utilisateurs. Il devient plus personnel encore qu'une pipe ou un stylo, qu'on ne peut choisir qu'entiers et non en associer les parties.

C'est un objet extrêmement simple, sans mystère. Aussi simple que la roue ou le fil à couper le beurre. La batterie, d'abord, ne devrait plus conserver de grands secrets pour l'homme contemporain. C'est en somme à l'électromagnétisme, ce que fut le balancier des

pendules à la mécanique classique. Quant à l'atomiseur, c'est une simple résistance. Elle chauffe le liquide qui est dans la bourre de la recharge. Il n'y a rien de plus sorcier que dans la banale lampe de campeur.

Rien n'est caché, tout est visible, évident, comme dans une pipe, par exemple, ou un stylo. Ce sont de telles évidences, de telles simplicités, qui donnent aux objets leur noblesse.

Il est un peu excessif toutefois de leur donner le qualificatif « électronique ». Il est vrai qu'on l'emploie aujourd'hui pour n'importe quoi : courrier, livre, briquet… Ce n'est qu'une simple résistance qui vaporise un liquide chargé de nicotine ; une pipe propre, en somme, sans fumée, sans goudron, une forme évoluée de la pipe, mais aussi simple.

« Électronique » est souvent employé comme une métaphore, une synecdoque, pour signifier ce couplage entre l'électricité et la commande numérique. On voit certes bien mal comment pourrait s'exécuter une commande numérique sans électricité, mais la plupart des objets électriques, eux, fonctionnent très bien sans l'aide du numérique, comme le vapoteur justement, qui n'a nul besoin de lignes de code.

« Électronique », cependant, évoque bien une parenté avec toute une famille d'objets : ordinateurs, caméras numériques, tous connectés par cet *universal sérial bus*, et couplés à ces objets numériques que sont les programmes avec leurs fenêtres et leurs barres d'outils. Il témoigne de cette curieuse rencontre entre ces objets bien concrets que sont les flux d'électrons, et ceux bien abstraits que sont les nombres qui les commandent, et ceux encore, à la réalité bien plus problématique, que sont les électrons eux-mêmes. « Électronique » souligne aussi cette parenté entre la texture des matériaux tangibles, et celles qui s'affichent à l'écran, aluminium, titane, métal brossé… Elles s'imitent les-unes-les-autres.

Les textures à l'écran ont si bien imité celles des matériels, que les objets physiques les imitent à leur tour, générant une véritable mise en abyme entre l'objet et l'image, mais pas plus inouïe au fond que celle qu'a connue la peinture à la Renaissance.

Carnet vingt-huit
Littérature numérique

Le 5 Janvier

Reconstruire la culture

Pierre Petiot a écrit : *Il me semble qu'au-delà de la référence à l'optique physique, ta métaphore peut-être considérée dans d'autres directions, auxquelles la suite de ton texte invite.*

[1] Par exemple, on peut se poser la question, qui nous est à tous venue à l'esprit : est-ce que nous ne sommes pas plus transparents sur l'internet que dans la vie ? Ou cette autre question qui vient en même temps à qui s'adonne au jeu des pseudonymes : est-ce que nous ne sommes pas plus apparents sur le web que "dans la vie" ?

Ce sont des mots ambigus. « Transparent », est un terme particulièrement clair et précis quand il s'agit de code et de langage ; autrement, c'est plus compliqué. Il est évident, par exemple, qu'à force d'être transparent, on peut devenir tout simplement invisible.

Avec « apparent », ce n'est guère mieux. Car au fond, on n'est pas si apparent en ligne, moins qu'à l'œil nu, ou pour une caméra de surveillance. On y est cependant plus connaissable, plus profond, dirais-je. Mais à une condition, et elle est double : d'abord qu'on veuille bien s'y montrer, puis qu'un autre veuille lire.

Mais au fond, ce n'est peut-être pas le net ici qui est en question, c'est le texte. L'homme est le seul animal qui sache se doter d'une présence textuelle, littéraire, littérale et numérique.

Et on voit là que l'internet dote chacun de propriétés immédiatement littéraires pour peu que l'usage du réseau ne se réduise pas en un enchevêtrement d'annonces se réverbérant les unes dans les autres comme assez souvent sur facebook ou (peut-être) sur twitter.

Car enfin, assez souvent, l'écriture c'est tenter de se découvrir soi-même ou tenter de simuler la logique de personnages de fiction.

Oui, c'est bien ça. « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature » (Proust, *Le Temps Retrouvé*, p.289-290, édition G.F, merci Antoine pour la référence.)

[2] Par exemple on peut aussi relier la métaphore image-objet réel-virtuel à la Société du Spectacle de Debord et se demander

- à quelles conditions l'internet peut-il devenir "spectaculaire-marchand" (c'est-à-dire image réelle d'un objet virtuel car décidément, le capitalisme n'est rien d'autre que de la sorcellerie)

- à quelles conditions l'internet peut-il ne pas devenir "spectaculaire-marchand" (C'est-à-dire image virtuelle d'un objet réel, situation dans laquelle nous aurions quelques chances d'échapper parfois un peu à la sorcellerie).

Question bien antérieure en fait à l'internet, et qui remonte l'histoire de la rhétorique et de la poétique, et aussi de la philologie.

[3] On peut encore relier cette métaphore au travail d'Olivier Auber et de Duchamp (et de moi-même en toute modestie) sur la perspective, et poser la question dans quel système d'optique sommes-nous.

Oui, oui, vous êtes bien les trois qui nourrissent le plus ma réflexion sur ce point.

Pour comprendre l'importance de la question du système d'optique, il suffit de se souvenir que la perspective de la mystique rhéno-flammande (d'origine néoplatonicienne) qui avait pour centre Dieu, s'inverse à la Renaissance (toujours dans un contexte néoplatonicien, mais différent) en une perspective centrée cette fois sur l'homme et donc, parce que Dieu est unique, sur l'individu.

Dans la perspective (optique et pour eux physique) de la mystique rhéno-flammande, Dieu est à la fois la source et le point de convergence des âmes, qu'il ramène à lui. Dieu est la communauté des âmes, ou peut-être même très simplement leur communion.

Lorsque la perspective rhéno-flammande est inversée, l'individu prend la place de Dieu et on voit bien le résultat.

Oui, il me semble bien que l'individu a pris la place de Dieu, et surtout, la société de son église. Il semblerait qu'il soit difficile de se débarrasser de Dieu une fois qu'on l'a accepté.

Et dans le résultat, on voit aussi qu'il reste comme des scories très toxiques :

a - le fait que l'individu n'est pas Dieu et qu'il n'est ni la source, ni le point de convergence du monde. Et donc, qu'au lieu d'irradier le monde, de le rendre radieux, il le fait revenir à soi d'autre manière : il l'irradine.

Il est à noter que la société non plus n'est ni la source, ni le point de convergence du monde. C'est ce qui fait la pauvreté spirituelle de tout ce qui s'identifie comme religion aujourd'hui, y compris la religion laïque : l'Église, la Nation, la Umma, la SARL…

Même après la Renaissance, Descartes, Leibniz, Berkeley, disaient que Dieu avait créé la monde en lui donnant ses lois, et à nous la capacité de les comprendre et de les utiliser. Ceci s'entend, même si l'on ne pense pas que le monde ait été proprement créé. On peut au moins penser qu'il n'y manque pas, disons, de créativité, et qu'elle n'est pas étrangère à nos capacités de percer le fonctionnement de la nature. (« Ça crée », plutôt que « sacré ».)

b - le fait que l'inversion individualiste de la perspective rhéno-flammande conserve cette perspective comme religieuse. Le Christianisme (ou l'Islam, puisque le point de vue rhéno-flammand nous est — aussi — venu de l'Islam) inversé, c'est encore et toujours de la religion monothéiste abrahamante.

Car dans un système polythéiste les Dieux étant contraints et habitués de vivre ensemble et les humains à leur image par conséquent aussi. De sorte de la communauté — la Polis grecque par exemple — est préservée, serait-ce seulement comme lieu de chamailleries tout comme l'Olympe.

c - le fait que dans cette inversion de perspective la communauté est perdue comme nous le constatons à chaque instant.

Est-ce que les points [1], [2], [3] ci dessus sont liés, et peuvent-ils nous aider à sortir de ce labyrinthe de miroirs où nous sommes tous en grand danger de nous perdre, très très physiquement.

Je me demande jusqu'à quel point le vocabulaire de l'optique (objet-image-virtuel-réel) est bien une métaphore, car au fond, l'internet fonctionne bien comme une surface optique. L'optique s'y complique seulement du son, du temps (mouvement, décalage temporel), et du signe (du sens). Cela appelle peut-être une nouvelle optique comme l'électromagnétisme et la chimie moléculaire ont généré une nouvelle physique.

C'est une bonne raison pour adopter une certaine rigueur dans le vocabulaire, sur l'usage de « virtuel » notamment, comme sur celui d'électronique qu'on sur-emploie en collant des « e- » partout. Ce n'est pas qu'un courrier ou qu'un livre soit électronique qui est intéressant,

mais qu'ils soient numériques. Pour le coup « électronique » est une métaphore, ou plutôt une synecdoque.

Début janvier

La littérature numérique

Je vérifie chaque jour que l'édition sur papier est devenue obsolète. Il ne faudrait pas en tirer la conclusion qu'elle va disparaître, pas plus que le papier n'a fait disparaître l'allocution. Quelqu'un qui se contenterait de la simple allocution cependant, serait vite aujourd'hui relégué aux comptoirs des bistrots. L'impression est devenue obsolète parce que l'écriture est devenue immédiatement numérique. L'impression est devenue elle-même numérique, d'ailleurs.

Ceci laisse entière la question qu'on a tant de mal à voir en face : concrètement, comment le numérique doit-il être utilisé à des fins littéraires ?

Il importe de comprendre qu'un texte numérique est illisible en tant que tel. Il n'est utilisable que sous quatre formes : éditable (dans un traitement ou un éditeur de texte), affichable (en lecture seule), imprimé ou à l'écran.

On pourrait aisément appliquer à l'écriture numérique les paradigmes de l'optique. On dira alors qu'à un fichier réel (ou plusieurs) correspond un texte virtuel, et à un texte réel, un fichier virtuel (ou plusieurs.)

Par exemple, ce texte-ci, réel et lisible, correspond à un fichier HTML, associé à un fichier CSS pour la mise-en-page, et quelques fichiers images. Ils sont très réels sur le serveur, sur mon disque ou ma clé USB, mais très distinctement de l'écran où ils s'affichent, même le mien, ou des pages où ils s'impriment. Le texte réel affiché peut à son tour être enregistré sous diverses formes, archive web, fichier texte, fichier post-script pour l'imprimante, etc. C'est en quoi il est donc aussi fichier(s) virtuel(s).

Nous avons exactement le même schéma que dans l'optique : objet réel —> image virtuelle —> objet virtuel —> image réelle. Ce schéma se complique alors sensiblement par la quantité des formats numériques et des lisibilités qu'ils induisent : le texte réel.

Il y en a quatre :

— Le texte *éditable*. Avant tout, un texte doit bien être écrit. Écrire, c'est générer du texte, le lire, le structurer, le naviguer, tout cela, bien sûr, en même temps. Seul un traitement de texte permet de faire tout cela dans les meilleures conditions, où lire, saisir et éditer ne constituent pas des opérations distinctes, mais, proprement, écrire. Le fichier devra donc être dans le format du traitement de texte, généralement une forme de XML (ou peut-être du TeX).

Cependant, même si le format est ouvert, les propriétés du fichier réel dépendront du programme. Si le fichier réel a un index, des notes, une table de navigation, le programme devra encore pouvoir les utiliser pour qu'on les retrouve dans le texte réel qui s'affiche. Un tel fichier est donc difficilement publiable puisqu'on n'est pas sûr qu'un lecteur pourrait l'utiliser dans des conditions convenables.

— Le texte publié *en ligne* dans un format transparent, généralement du HTML, éventuellement accompagné d'un ou plusieurs fichiers CSS, images ou autres. Il est tout particulièrement destiné à être lu dans la fenêtre d'un navigateur, mais il peut aussi être ouvert dans un traitement ou un éditeur de texte. C'est le format idéal pour collaborer en ligne.

Comme ce texte est destiné à s'afficher sur toute machine équipée de n'importe quel système dans tous les navigateurs, le texte réel devrait pouvoir s'afficher diversement sans rien perdre cependant des enrichissements qui le définissent. Il appartient alors à l'auteur de décider de ce qui doit changer selon l'environnement et ce qui ne doit pas varier : la taille absolue ou relative des caractères, les jeux de polices, le nombre des caractères par ligne, ou leur largeur en pixel, etc.

— L'édition dans un *format opaque* et non éditable pour la lecture à l'écran et l'impression privée. On cherche alors l'exact contraire du cas précédent. L'affichage doit demeurer identique dans les moindres détails de la mise-en-page.

L'avantage est alors d'éditer un ouvrage volumineux sous la forme d'un seul fichier aisément navigable, si on lui ajoute un index et une barre de signets. Pour la lecture et l'édition privée, il vaut mieux privilégier la légèreté du fichier que la haute résolution des images et l'incorporation des polices.

— L'édition pour *l'impression* commerciale. Dans ce cas, le poids du fichier n'a pas beaucoup d'importance, ni les éléments de navigation, qui peuvent toujours poser des problèmes à l'impression. Comme les réimpressions sont toujours plus avantageuses que les gros tirages, il importe que le fichier soit numérisé de telle sorte qu'il ne réserve pas de mauvaise surprise s'il était imprimé à nouveau sur une autre machine. On doit donc être attentif à l'incorporation des polices et à la compression d'éventuelles images.

Ces quatre états possibles ne sont évidemment pas étanches. Tout fichier réel doit pouvoir être converti en un autre dans un autre format, avec plus ou moins de pertes et d'avantages, et il est essentiel que cette possibilité soit conservée dans les meilleures conditions.

On constate alors que la clé-de-voûte de l'écriture numérique consiste à émanciper le texte du programme. Cela veut dire qu'à travers les quatre fois quatre états que j'ai énoncés — texte / fichier / réel / virtuel / éditable / lisible / en ligne / imprimé — se conserve, et autant que possible pour longtemps, un texte qui demeure malgré tout « le même texte ».

Ce « même texte » est une articulation de caractères, avec leurs enrichissements (polices, tailles, graisses, approches, italiques, etc.) et d'espaces (entre les caractères, les mots, les paragraphes, les bords de pages, etc.) qui sont autant de phonèmes et de silences, et qu'il est possible de modifier dans certaines limites sans le corrompre.

Une telle articulation est aussi un jeu de relations internes et externes au texte. Cela veut dire qu'on peut circuler, naviguer, dans la structure du texte à l'aide d'une table des matières, d'une numérotation des pages, de signets, de notes, d'index, etc ; et à l'extérieur, dans d'autres ouvrages, par les références des citations, la bibliographie, les liens externes.

C'est la façon dont le numérique permet de traiter ces relations externes qui contribue le plus à rendre obsolète l'impression. Un fichier numérique sur un ordinateur connecté rend immédiatement présents tous les ouvrages publiés en ligne, c'est-à-dire dans le moment-même de la lecture et de l'écriture.

Une fois qu'on commence à se faire une idée de ce que peut être l'écriture numérique, et qu'on recherche les outils qui lui sont adaptés, on s'aperçoit qu'il n'y en a pas. Je veux dire qu'il n'existe aucun programme, ni aucune suite de programmes, qui permette d'écrire et d'éditer en ligne en se contentant d'en lire les manuels.

Le 2 février

De la réitération

Le plus intéressant, dans l'écriture numérique, ce sont les liens, les URL. Ils permettent de ne pas tout reprendre et tout ré-expliquer de ce que d'autres ont déjà dit.

Le fameux phénomène de rumeur, au cours duquel un même message est corrompu à travers ses successives réitérations, en est évidemment limité. Un lien, et l'on accède aux propos originaux. Même sans lien, d'ailleurs, il est toujours commode de faire une recherche, de remonter aux sources, d'aller y voir de plus près.

Ces tissus de liens permettent de mieux savoir qui dit quoi, où et quand, dans quel contexte et dans quelle situation. L'auteur prend alors une importance singulière. Plus

question de le réduire au statut de simple propriétaire d'un droit à réitérer un propos, une idée, un ouvrage, ou quoi que ce soit, séparable de sa vie et de son histoire.

Il est lui-même ce lien indélébile entre ce propos, cette idée, cet ouvrage, et l'ensemble d'une vie et d'une œuvre. En quelque sorte, l'auteur devient ce qu'il fut toujours : à la fois, simple point de vue et horizon entier.

Pour ceux qui connaissent, c'est un peu la *Théorie des rayons* d'Al Kindy : un point, un point infime, peut-être, mais un point de convergence et de rayonnement. C'est exactement la structure du net.

Carnet vingt-neuf
Des saveurs de l'existence

Le 8 février

Le triomphe de la vapeur

Je dois quand même en parler, des cigarettes à vapeur, même si l'on peut juger que ce n'est pas essentiel. (En réalité, je ne suis pas convaincu que ce ne soit pas essentiel.)

Il y a trois ans que je ne m'étais plus arrêté dans un bar bien exposé, pour écrire tout en buvant un café et en fumant une pipe, un cigare ou une cigarette. Eh bien, j'ai enfin pu recommencer. Non pas à fumer dans un bar, bien sûr : j'ai remplacé seulement la fumée par la vapeur, et je ne perds pas au change.

Les néophytes les appellent « cigarettes électroniques ». Dès qu'on s'y essaye, on voit bien que ce ne sont pas des cigarettes et qu'elles ne sont pas plus électroniques que ne l'est la bonne vieille lampe de camping. Ce sont des vapoteuses. Ce nom lui-même ne convient déjà plus pour des objets qui s'éloignent toujours davantage de la taille et de la forme d'une cigarette. On les appelle alors des mods.

Avant même de l'essayer, dès qu'on regarde l'objet, qu'on en monte les trois parties — batterie, atomiseur, cartouche —, on voit bien qu'on n'a à faire ni à une cigarette, ni à un cigare, ni à une pipe. Ce n'est pas un objet qui les remplace : il les dépasse.

D'abord, on voit bien que ces objets sont beaux. Ils sont agréables au toucher. Leur poids, conséquent mais pas excessif, donne à leur matériau une noblesse.

Le mod que je voulais garder pour moi mais que j'ai finalement offert à Francine, de couleur titane, a la beauté d'un bijou dessiné par Paco Rabane. Le mien, plus gros et assorti au macbook par la couleur et la substance, m'évoque par la forme une petite pipe à opium chinoise en ivoire sans son fourneau que j'avais remarquée dans un magasin.

L'expérience de la vapeur est différente de celle de la fumée. Comme ceux qui s'y sont essayés, je commence moi aussi à la trouver meilleure. Le tabac était, de toute façon, devenu exécrable, toxique, et bien trop cher.

Pour le prix, la vapeur est très avantageuse. Avec une boîte de cartouche et un flacon de liquide pour les recharger, on a l'équivalent de vingt paquets de cigarettes pour une dizaine d'euros. On doit compter aussi de cinq à dix euros pour changer l'atomiseur de temps en temps. Les batteries sont à renouveler également de loin en loin.

Vapoter, *vapoteuse*, *vapoteur*, ces mots ne vont pas. La raison en est morphologique : *papoter*, *tapoter*, *clapoter*… Non, ça ne colle pas, ce n'est pas l'équivalent de « fumer » pour la vapeur. On a pourtant un verbe qui ne demande qu'à exister, dont on ne peut qu'être surpris qu'il n'existe pas encore : vaporer. On a *vaporiser*, *évaporer*, *bouillir*… et *vaporisation*, *ébullition*… Aucun *vaporer* ni *vaporeur*.

Mod est intéressant, car c'est également ainsi qu'on appelle un jeu numérique modifié à partir d'un autre existant. Le mod qui nous occupe est doublement modifié. D'abord on remplace la fumée par la vapeur dans un objet qui imite autant qu'il lui est possible la forme de ceux qu'il remplace. Puis l'objet s'émancipe et s'adapte à son fonctionnement réel. L'usage est cependant le même : consommer de la nicotine, un alcaloïde présent dans les plantes de la famille des solanacées, notamment les feuilles de tabac[55].

55 Wikipedia.

La vapeur est incontestablement moins toxique que la fumée, mais ce n'est pas l'aspect le plus important. Le plus important est le plaisir.

Ce serait une grave erreur de voir dans la cigarette à vapeur un produit pharmaceutique pour combattre le tabagisme. Si l'on cherche vraiment à arrêter de fumer, la meilleure méthode sera toujours la plus simple : arrêter de fumer.

Je me méfie comme de la peste de tout ce qui deviendrait une médicalisation, en raison d'abord de la collusion entre les industries de la cigarette et de la santé. Un consommateur de tabac est virtuellement un consommateur de produit anti-tabac : plus le tabac est toxique, plus il devient virtuellement demandeur de produits anti-tabac ; plus ces derniers sont inefficaces, plus il consomme des deux, plus il s'empoisonne et se soigne en même temps, et plus il s'accoutume à ces politiques publiques de santé, de soin, vecteurs d'un nouveau fascisme.

Il n'est pas recommandé d'acheter des cigarettes à vapeur en pharmacie. Et d'abord on ne trouvera pas de mod ; seulement de petites vapoteuses à faible autonomie et avares en fumées. On ne trouvera que des cartouches jetables qui mettront la vapeur au prix de la fumée taxée. On ne devra pas s'étonner qu'elles soient vendues comme des substituts de cigarettes, bien incapables de satisfaire le vrai fumeur.

Du point de vue du plaisir, trois aspects sont à considérer. Le premier est le plaisir la vapeur. Est-elle plus agréable que la fumée ? Tout dépend de la densité de vapeur. Un bon atomiseur, ou éventuellement un cartomiseur (un atomiseur et une cartouche en une seule pièce), peuvent donner une vapeur plus dense et généreuse que la fumée des cigarettes ou de bien des pipes.

Le second aspect est l'effet de la nicotine. La nicotine a bien évidemment des effets. Elle active les canaux nicotiniques, entraînant une cascade d'activités sur les systèmes cérébraux noradrénergiques et dopaminergiques, ainsi que sur les récepteurs répartis dans le corps, les muscles en particulier[56]. On peut rechercher ces effets ou les juger indésirables. Il est alors facile de contrôler les dosages : fort pour un effet sensible et rapide, léger pour vaporer longtemps. On peut utiliser aussi des solutions sans nicotine, si l'on recherche seulement le plaisir du geste et de l'absorption de vapeur.

Le troisième aspect est celui de la saveur. Elle est donnée par les arômes des solutions liquides. Ils sont des plus divers, des dizaines par marque. Les solutions sont composées de nicotine, elle-même sans saveur, dissoute dans du propylène glycol ($C_3H_80_2$) ou du glycérol ($C_3H_8O_3$) végétal. On ne peut donc se fier qu'aux avis des autres consommateurs, et faire ses propres essais.

Le plus drôle est qu'un tel objet aurait pu être inventé depuis longtemps. Il aurait dû l'être, au point qu'on se demande ce qui a pu repousser son apparition, pourquoi il a été nécessaire d'attendre l'interdiction de fumer dans les lieux publics, et l'ingéniosité d'un pharmacien chinois, Hon Lik.

La vapeur lui est plus essentielle que l'électricité, et à plus forte raison l'électronique. Une cigarette à vapeur : c'est quand même moins prestigieux qu'une « cigarette électronique ». Quoique je n'en sois finalement pas si sûr : la vapeur restera toujours associée à la puissance, ne serait-ce que par le cheval-vapeur. Un cheval électronique, ça aurait l'air de quoi ?

56 Wikipedia.

Le 12 février dans la soirée

La syntaxe des saveurs

Je commence à explorer les saveurs de la vapeur dont je découvre l'importance. J'ai d'abord vapoté du tabac brun corsé qui ne m'a pas déplu, mais je manquais encore d'éléments de comparaison. Je lui trouvais comme un arrière goût d'alcool que j'attribuais au propylène de glycol, un alcool gras.

Le parfum de havane que j'ai goûté plus tard, ne m'a pas vraiment convaincu. Puis j'ai testé du tabac pour pipe : un peu âcre, un peu trop sirupeux lui aussi, sinon pas mauvais. Jusque là habitué à fumer un tabac épouvantable, je n'ai pas d'abord donné beaucoup d'importance aux saveurs, bien assez satisfait de ne pas perdre au change.

Cet après-midi, j'ai reçu un flacon de *tobacco*, qui m'a fait enfin accorder aux saveurs l'importance qu'elles méritent. Aux premières bouffées, j'ai trouvé un peu écœurant. Forte, profonde et capiteuse, avec quelque chose d'humide, un dimanche pluvieux où une odeur d'humus se mêlerait à celle d'un cognac, la saveur était pénétrante jusqu'au malaise, avec quelque-chose de charnel, qui sentait la chair et le sang du gibier…

J'ai ensuite goûté du *ruyan 4*. Le goût m'est paru bizarre et indéfinissable d'abord, puis j'ai senti une forte impression de prairie. Cette saveur ne se marie pas à celle du café, mais elle doit bien accompagner le thé.

J'ai quitté le *ruyan 4* pour reprendre le *tobacco*, et là, j'ai éprouvé une véritable nausée. Le *brun corsé* s'accorde pourtant bien au *tobacco* comme au *ruyan 4*. On peut fumer l'un tout de suite après l'autre et même les mélanger ; mais le *tobacco* et le *ruyan 4* sont écœurants jusqu'à la nausée si on les consomme à la suite.

Le 13 février

Re : La syntaxe des saveurs

— *Un goût de « dimanche pluvieux » dis-tu.* Pourquoi pas de lundi ?

Pourquoi ? Parce qu'il est moins fréquent de boire un cognac après le repas du lundi. D'autre part, lors des dimanches pluvieux, soit, dans nos régions de Méditerranée occidentale, à l'automne, pendant la saison de la chasse, il n'est pas rare d'avoir du gibier au repas

Doit-on toujours tout expliquer par le détail pour espérer être compris ?

Je me rends bien compte cependant que nous ne pouvons pas tous ressentir, interpréter aurais-je même plutôt envie de dire, une même saveur exactement de la même façon. Une saveur en éveille d'autres, ranime des souvenirs, des impressions — mais il en va exactement de même avec les mots, n'est-ce pas ? Chaque mot, comme chaque saveur, pris isolément, ne transmet rien, ne communique rien. Seule leur trame y parvient.

Si tu n'as jamais mangé du gibier un dimanche d'automne à la campagne, si tu ne sais pas comment on prépare le gibier dans le sud de la France, si tu n'as jamais longé les berges de la Durance, de l'Aigue ou de la Sorgue quand la brume de l'aube est comme un mercure gazeux, tu peux quand même retrouver la trame des émotions ; des tiennes d'abord, qui t'ouvriront celle d'un autre. Je dis bien la trame.

C'est pourquoi il y a tout un nouveau lexique et une nouvelle syntaxe des saveurs à apprendre. Toujours, chaque génération doit réinventer et apprendre cette syntaxe des saveurs.

Comme je le soupçonnais, le *ruyan 4* est agréable pour écrire le matin, à la fraîche, quand le temps le permet.

Le 26 février

Re : La syntaxe des saveurs

J'ai repensé à ce que je t'ai écrit sur la syntaxe des saveurs. Depuis, je me demande s'il peut bien y avoir de la syntaxe sans paradigmes. Je t'explique : Jusqu'à aujourd'hui, les choses avaient des saveurs et des parfums. Parfums et saveurs faisaient partie des propriétés des choses.

Au nez, au palais, on reconnaît une chose, comme à sa vue, ou en la soupesant, la caressant ; en écoutant sa résonance… Et inversement, si l'on enlevait à une chose toutes ses propriétés une-à-une, saveur, parfum, couleur… il n'en restait finalement plus rien.

Que se passe-t-il alors si l'on se met à isoler les saveurs ?

Je sais bien qu'on ne vient pas de commencer. Ces pratiques sont aussi vieilles que l'homme. Depuis quand sait-on fabriquer des teintures qui ne conservent d'une substance que la couleur ? Des parfums, des essences ? Cependant, peut-on réellement retirer d'une chose sa saveur, à l'exception de toute autre propriété ?

Je puis avoir le goût des fraises sans les fraises, sans aucune propriété des fraises ; le goût du sucre, sans aucune propriété du sucre. Mais à quoi me sert-il ce goût ? (Je ne sais pas très bien formuler la question que je me pose.)

Qu'est-ce que je cherche exactement à faire de ce goût ? Tromper mes sens ? Combler un manque ? Ou bien au contraire, le creuser davantage ? Jouir de l'écart entre le goût et la chose ?

Chercherais-je plutôt comme une grammaire des sensations ? Ou plutôt une poétique ?

Tu devines peut-être vers quelle idée je me dirige. Quelque chose qui rappelle la définition de l'image poétique que donne Reverdy : « Plus le rapport entre les deux réalités sera lointain et juste, plus l'image sera forte ».

Il s'agit d'images gustatives. Dans ce cas, le goût doit être porteur de deux réalités. Tu comprends le fond de ma question ? Le goût doit ramener, référer à des réalités.

J'aimerais interroger des parfumeurs, ou encore des cuisiniers, leur demander ce qu'ils font exactement. Que cherche à dire le cuisinier ? Cherche-t-il à exprimer la plus intime réalité de ce qu'il donne à manger, ou à tromper nos goûts ?

Est-il essentiel de reconnaître les composants d'un goût ? Mais qu'est-ce que cela peut-il vouloir dire ? Cela peut vouloir dire que je sais retrouver quels ingrédients je dois employer si je veux retrouver cette saveur dans ma cuisine : ail, cerfeuil, sauge…

Qu'est-ce que cela peut bien encore signifier si j'utilise des saveurs industrielles ? Je ne peux cependant pas affirmer qu'une peinture ne vaut rien si je ne produis pas moi-même mes couleurs comme le faisaient Michel Ange ou Léonard de Vinci.

Tu vois, tout ceci me tourne en tête et me trouble. Ce sont des questions que j'ai bien trop négligées, et dont je suis surpris que les réponses aient si peu été cherchées.

Le 27 février

On doit bien appeler un char un char

Une chose commence à paraître certaine : ceux qui ont risqué leur vie dans les soulèvements du monde arabe des deux derniers mois ne l'ont pas fait pour gagner le droit de participer à des concours de cravates tous les cinq ou six ans, même si la presse de presque tous les pays proclame haut et fort le contraire.

Une autre chose cependant paraît certaine elle aussi : rien de décisif n'a encore été fait ; aucun régime encore n'est tombé, même si la presse de presque tous les pays proclame haut et fort le contraire.

Coups d'état ou révolutions ? Il est clair que les régimes en place ont tenté de profiter des soulèvements pour accomplir des coups d'états. Pourquoi donc réaliser un coup d'état quand on a déjà la pouvoir ? C'est subtil, en effet. Ce fut même trop subtil pour le ministère des affaires étrangères de mon pauvre pays. En Tunisie, le mois dernier, on a mis le président dans un avion, et les chars dans la rue. Le régime devait en ressortir propre comme un sou neuf.

Un coup d'état doit réussir vite, très vite. Une révolution peut durer, s'éterniser. Une révolution dure toujours assez longtemps, pas un coup d'état. S'il ne réussit pas en un jour ou deux, il échoue. Le coup d'état tunisien avait été bien mené. Sans le soulèvement égyptien, il aurait pu marcher. Mais si le coup d'état Tunisien n'avait pas marché, il n'y aurait peut-être pas eu ce soulèvement Égyptien. Il a nourri l'espoir chez les insurgés de détrôner Moubarak, et convaincu les USA qu'ils pouvaient lâcher leur protégé à bon compte.

Deux mois plus tard, on voit bien que la tempête, loin de se calmer, a encore pris de l'ampleur. Barheïm, l'Irak, La Palestine, c'est très dangereux pour l'impérialisme, plus encore que le Yémen et la Jordanie. Et la Libye ? Tenter un coup d'état en Libye, entre l'Égypte et la Tunisie en effervescence, ça ne manque pas d'audace, ni sans doute d'un peu de folie. Là encore, le coup d'état a fait long feu.

Je n'ai pas la moindre idée d'où tout cela peut bien mener, et je manque de toute façon d'informations fiables. En tout cas, le changement ministériel en France ce dimanche sera le premier hors du monde arabe.

L'humanité doit de toute façon trouver une autre forme d'organisation — une organisation moins des hommes que des choses — et la route sera longue. Je sais d'autant moins ce qu'il va se passer que je ne me pose pas la question. Je me pose celle des arômes.

Un arôme peut-il être totalement dépourvu de toute autre vertu qu'aromatique ? C'est une question très troublante en réalité, car elle interroge même les frontières entre objectif et subjectif.

Je me suis aperçu un jour que je consommais trop de sucre. Je n'ai alors plus rien sucré, et j'ai découvert au café, au thé, aux fraises, au lait… des saveurs plus agréables que je ne croyais les connaître. J'ai pensé aussi que je consommais trop de sel, et j'ai découvert encore des quantités de saveurs que je connaissais mal. Aurais-je dû utiliser du sucre sans sucre, ou du sel sans sel ? Où une telle voie pourrait-elle bien finir par mener ?

Quand je suis enrhumé, comme je l'étais dimanche dernier, je sens bien que la menthe me fait du bien et dégage mes sinus. Est-ce qu'un goût de menthe sans menthe aurait le même effet ? (Je n'en sais rien.) Ou encore, de la menthe sans goût ? Où cela peut-il bien mener, je veux dire si l'on généralise jusqu'à la folie collective ?

Posons la même question avec du son : un son m'agace, un autre me détend. Imaginons alors un son qui me semble énervant mais me détende, ou l'inverse.

Tout cela est-il bien sans rapport ? sans rapport avec des saveurs de révolution, de coup d'état et de remaniements ministériels ?

Trentième carnet
De la voie et de la vertu

Le 28 février

Critique du déterminisme

Ce dont je te parlais est un peu plus complexe que ce que tu me réponds. Laisse tomber *la mal-bouffe* ou *la guerre du faux* et pense plutôt à une critique du déterminisme.

En me levant ce matin, j'ai mis un peu de chauffage. Cependant, la température de l'appartement ne s'élève pas instantanément. Dix bonnes minutes sont nécessaires avant de percevoir un tiédissement si l'on y prête attention. Voilà le principe du déterminisme : un événement en t_1 produit un effet en t_2.

Le temps a un rôle important dans le déterminisme. L'effet ne saurait y précéder la cause. Pourtant, si l'on considère que l'allumage du chauffage est la cause du réchauffement, on doit bien admettre qu'il fut allumé, et même installé, construit, conçu, pour la seule raison que cet effet avait été anticipé.

Il me semble plus intéressant encore de reconsidérer le déterminisme d'un point de vue relativiste. Et d'abord je m'étonne que ce ne soit pas déjà fait, si ce n'est par Schrödinger dont les réflexions restent pourtant très proches de l'aporie. La question de la synchronie est pourtant immédiatement abordée dans la théorie de la relativité avec autant de simplicité que d'évidence.

L'éclair et le tonnerre par exemple : la même foudre produit une lumière, l'éclair, et un son, le tonnerre. Plus que de deux phénomènes simultanés, il s'agit en fait d'un seul, mais comme la lumière et le son ne se déplacent pas à la même vitesse, on voit le premier avant d'entendre le second. Lorsque nous voyons un éclair, nous pouvons être à peu près sûr que nous allons entendre un tonnerre. Nous pouvons à juste titre parler de prédiction, mais nous ne prédisons en réalité qu'un événement qui a déjà eu lieu.

C'est comme lorsque j'entends une information le soir à la radio, et que je peux être sûr que je lirai le lendemain dans le journal. Cependant, cette information participe aussi de l'événement dont elle prétend rendre compte ; elle est son onde choc. Quand la foudre est tombée, la lumière ni le bruit n'ont plus beaucoup d'incidence, même si elles sont très impressionnantes ; bien souvent, au contraire, l'information cause plus d'effets que l'événement lui-même, mais l'un et l'autre participent de toute façon du même événement ; constituent un seul et même processus.

Voilà, je vais te laisser réfléchir tout seul à ce que mes réflexions n'ont pas de si décousu qu'elles pourraient le paraître.

Le 6 mars

Mouettes remontant au vent

Ici même, la semaine dernière, je regardais les mouettes voler contre le vent. J'étais à l'abri d'un fort mistral par le microclimat de la terrasse du bar PMU, place de la Corderie.

Elles allaient contre le vent sans bouger les ailes, à peine au-delà des toits, suffisamment proches pour que je distingue bien leurs attitudes, la tête pointant légèrement vers le bas, et les ailes à peine repliées en arrière, comme si elles se laissaient tomber.

Mais elles ne tombaient pas, elles avançaient, très lentement, sans doute au prix d'un réel effort pour maintenir leur corps dans une position qui ne paraissait pas confortable, mais elles avançaient, et elles semblaient en éprouver un plaisir, puisqu'à peine passé le toit, à peine

échappées à mon regard, je les voyais revenir en se laissant porter, se laisser ramener en arrière jusqu'après la place, jusque derrière les toits qui, en face, me les cachaient à nouveau, et elles recommençaient.

Au-dessus de ma tête, je voyais vibrer leurs membres tendus. D'où j'étais, je ne sentais pas le vent, totalement arrêté par la courbure des façades. Par instants cependant, quelques pigeons me montraient les vigoureux battements d'ailes qui leur étaient nécessaires, même pas, eux, pour remonter le vent, mais seulement pour diriger leur vol.

Aujourd'hui, il n'y a presque pas de vent, et quelques mouettes au même endroit battent des ailes, apparemment toujours avec le même plaisir, car rien ne les y force à l'évidence.

Le 7 mars

À propos de la voie et du non-agir

Il est devenu vital de revoir entièrement la millénaire conception qu'on s'est forgée du travail, la conception commerciale du travail. À l'instar de Clausewitz, déplaçons le raisonnement à la guerre : Imaginons des mercenaires que l'on payerait aux têtes coupées, ou aux mains, ou aux oreilles, ou à n'importe quelle autre preuve qu'ils ramèneraient d'avoir tué des ennemis. De telles pratiques existaient encore il y a bien peu de temps, c'est certain, et il est probable qu'elles existent encore. On pourrait aussi en imaginer des formes plus rationalisées : des condottieres payent une solde à leurs mercenaires, et vendent leurs services au nombre d'ennemis tués.

Je ne me soucie ici d'aucun aspect humanitaire ou moral, seulement stratégique : une telle armée qui devrait produire son quota de morts pour maintenir son existence et assurer sa survie, aurait-elle la moindre efficacité militaire ? Il est évident au contraire qu'une armée efficace peut bien se livrer à des massacres s'ils lui sont nécessaires, mais qu'elle est capable de s'abstenir de combattre si là est la meilleure stratégie.

Je me suis parfois demandé si les civilisations amérindiennes auraient seulement pu s'arrêter de combattre, de ramener des captifs et de la sacrifier ; exactement comme la civilisation occidentale s'est rendue impuissante à cesser de produire et de vendre n'importe quoi compulsivement. Comment, en effet, les guerriers aztèques auraient-ils pu continuer à se nourrir autrement, et, qui sait même, le soleil se lever ?

On vide les mers, on épuise les sols, jusqu'à faire tomber les prix si bas qu'ils rendent plus impérieux encore le besoin de vider les mers, d'épuiser les sols… Attendre des institutions d'état qu'elles apportent des solutions à de telles impasses est comme si les Aztèques avaient attendu des solutions de leurs prêtres.

On pourrait m'objecter qu'une armée qui ne se bat plus cesse vite d'être apte au combat. Soit, mais certainement pas davantage que celle qui n'aurait rien de mieux à faire que couper des oreilles, ou des mains, ou ramener des captifs à sacrifier.

Au contraire, la meilleure façon de se battre consiste à terrasser son ennemi avant même le combat ; la meilleure façon de travailler, est dans le *ne rien faire*.

Dhu al-Hijjah 1, 1260

À propos de la voie encore

Le problème est que tout repose sur des accumulations de biens, et donc de richesses. Imagine seulement ce que représente un réseau ferré, et l'armée de travailleurs qu'il nécessite pour seulement demeurer en état de fonctionner. Inévitablement se pose la question de la propriété de ces biens, et donc de ces richesses.

À qui appartiennent-ils ? Le plus sage serait qu'ils appartiennent à cette armée de travailleurs qui les produisent et les entretiennent. On pourrait même dire qu'ils leur

appartiennent selon la loi qui est au-dessus de toute loi. Seulement, si l'on admet qu'ils sont les légitimes propriétaires de ces biens, cela signifie qu'ils peuvent les vendre, les céder, les louer, les offrir… non ?

Pourquoi le travailleur qui serait le légitime propriétaire de ses moyens de production n'emploierait-il pas d'autres personnes pour travailler à sa place ? Pourquoi avec ses revenus, n'achèterait-il pas des camions et n'embaucherait-il pas des chauffeurs pour livrer à domicile ce que transporteraient les voies ferrées ? Et où cela mènerait-il au bout de quelques générations ?

Et celui qui travaille depuis six jours, pourrait-il prétendre au même titre de propriété que celui qui y a passé sa vie ? Et celui qui ne désire aucune attache, qui va son chemin, travaillant là où il passe, et qui ne cherche ni à s'installer, ni à ne rien posséder, mais à demeurer libre, doit-il vivre dans la pauvreté ? Ne doit-il avoir aucun regard sur les bien qu'il contribue à produire lui aussi ?

Si donc la sagesse veut que le capital soit entre les mains des travailleurs, on voit bien que ce système aurait une forte tendance à se corrompre seul. — Qu'importe après tout, la poussière, elle, a tendance à se déposer sur les meubles, et on les époussette de temps en temps.

Le fond du problème est cependant que la propriété est un formidable moyen d'asservissement.

La mauvaise question est : Comment contraindre les hommes à travailler dans l'intérêt de tous ? Posée aussi simplement, on voit tout de suite son absurdité. C'est comme si l'on se demandait comment contraindre les mouettes à voler.

La bonne question serait plutôt : Comment empêcher les hommes de travailler dans l'intérêt de tous ? La réponse la plus évidente est alors : En les contraignant à travailler au seul profit de quelques-uns. Qu'un homme se mette au service d'un maître, et l'on ne peut plus lui faire confiance.

Vers 2003

L'anglais « web », texte retrouvé par hasard dans mes fichiers

L'anglais *web* ne contient pas l'idée de surface — la toile — mais celle de trame — le tissus. Littéralement, le web est un tissu, un tissage : des points (de tricot, de couture) faits de fils croisés. Chaque point est donc aussi une bifurcation sur un parcours.

En un sens, il y a bien plus d'une bifurcation en chaque point. Chaque page qui s'ouvre offre bien plus qu'une seule direction nouvelle à prendre. Chaque point ouvre sur une infinité de connexions possibles. (Il n'y a pas que des liens hypertextuels, en effet, il y a aussi des moteurs de recherche, des encyclopédies, des dictionnaires, et grâce à eux, on peut bifurquer sur chaque mot, sur chaque signe.) Cette infinité réelle est trompeuse, mieux vaut s'en tenir à la simple bifurcation.

La page web, en réalité, est à sens unique ; elle a un haut et un bas, un côté gauche et un côté droit ; elle a un sens de lecture. La navigation de l'internaute a aussi un sens : il part d'un point et il suit un parcours.

C'est bien cela la trame que tisse l'internet : celle de cheminements d'idées, de parcours intellectuels et personnels. C'est cela sa réalité : à la fois actuelle et virtuelle, subjective et objective. Si nous voulons distinguer un seul aspect de cette réalité — actuel ou virtuel, objectif ou subjectif — celle-ci se dissout. En effet, tous les liens du réseau (URL) ont une réalité actuelle et objective, mais qui se perd dans l'infini, ou du moins dans la non-finitude qui la rend proprement non actualisable, non objectivable ; qui en fait un tissu de possibilités

non réalisées ni réalisables, alors que la virtualité et la subjectivité des parcours sont leur seule façon de s'actualiser et de s'objectiver.

Comment est-ce possible ? Justement en ramenant l'infinité des parcours possibles à de simples bifurcations ; c'est -à-dire à la rencontre de deux subjectivités seulement : celle de l'auteur et celle du lecteur, ou plus concrètement, celle de l'écriture et celle de la lecture. (Saisissons bien ce que cela suppose de prééminence de l'écriture sur l'auteur et de la lecture sur le lecteur.)

Toute écriture est nécessairement aussi une lecture : lecture par l'auteur de ce qu'il est en train d'écrire ; lectures d'autres auteurs. Toute lecture n'est pas nécessairement une écriture, et elle ne laisse alors aucune trace. Ce qui fait réellement la trame du réseau, c'est précisément que chaque écriture est lecture d'autres textes auxquels elle renvoie, dont elle modifie la lecture, dans lesquels elle ouvre d'autres entrées et auxquelles elle offre d'autres issues, d'autres connexions, d'autres bifurcations, d'autres parcours d'idées.

Sur le web, toute écriture est nécessairement une lecture (sinon elle n'est pas *tramée*). Toute lecture est aussi bien écriture, ou n'est tout simplement pas. En un sens, le programme est le seul à ne faire que lire, quoiqu'en lisant, il écrive encore. Il écrit pour conserver les traces de ce qu'il a lu à travers cache, *logs* et *cookies*. C'est ainsi que des moteurs de recherche guideront partiellement la navigation. On notera qu'une telle lecture-écriture ressemble plutôt à un brouillage. Celui-ci tend à masquer la véritable trame, celle qui donne au tissu sa consistance, en couvrant certains pans par d'autres.

Le web — la trame inter-textuelle — contribue alors à restituer à la parole ce que la pratique de l'écrit commençait à lui faire perdre, notamment dans un mode de production spectaculaire.

La parole est déterminée par la personne qui parle. Elle est une activité personnelle traduisant en mots et en phrases un cheminement personnel de la pensée. (Ceci est une sorte de pléonasme, puisque ce cheminement de la pensée définit à lui seul une personne.) C'est seulement s'il y a succès dans cette traduction qu'il peut y avoir réponse, c'est-à-dire interlocution.

L'interlocuteur est celui qui puise dans la parole d'un autre les moyens de la sienne. Tout *orateur* est ainsi un *interlocuteur* du moment qu'il n'y a pas de langue privée, et que chacun produit le cheminement de sa propre pensée dans *le langage de l'autre*. Les deux termes « propre pensée » et « langage de l'autre » sont inséparables.

C'est en tant qu'activité « personnelle », pour ne pas dire solitaire (suivre son propre cheminement), que la parole est partageable. Ne poser que le côté de l'autre en ne retenant que la fonction de communication est insuffisant, et, à contrario, aussi autiste que ne considérer que le caractère « privé » de la pensée.

L'autre, l'interlocuteur est déjà virtuellement présent dans toute parole sous la forme de la langue : il n'est parole qu'énoncée dans une langue partagée. Même si l'interlocuteur se réduit au locuteur lui-même, la parole est virtuellement intelligible à d'autres.

L'écriture — en commençant par la première des inscriptions, celle dans la mémoire — est une émancipation de la parole envers la situation et l'instant.

Figée dans le signe écrit, la parole devient navigable, et donc le cheminement de la pensée. On pourrait dire qu'il devient tout à la fois plus fluide et plus fixe : plus fluide dans l'écriture, et plus fixe dans la lecture seule.

Le web implique une autre nature du signe écrit. Le signe écrit est à l'origine un petit graphe associé dans une suite, soit gravée sur un support (pierre, sable, argile, cire…) soit dessiné, à l'encre sur du papier par exemple. La copie, la décalcomanie, la gravure,

l'imprimerie ont vite montré que l'écrit s'émancipe aisément de son support. Du moins, cette capacité du graphe à s'imprimer d'un support à l'autre ne suppose pas, à aucun moment, une modification notable de sa forme. Il n'en va pas de même avec la numérisation. La forme graphique qui caractérisait le signe écrit — appelé à juste titre « caractère » — cesse d'être déterminante au profit du rapport que chacun entretient avec *le jeu de caractères* tout entier.

L'écriture devient alors essentiellement une suite de valeurs numériques, autonomes non seulement de toute forme, mais aussi bien de leur expression sur une base décimale, binaire, hexadécimale, etc. Le signe écrit devient un objet quasiment dépourvu de toute existence, comme de toute forme particulière, de tout sens, et même de tout « caractère ». Il n'acquiert de consistance que dans sa relation avec un ensemble fini d'objets de même nature, et qui n'ont d'autre propriété qu'être chacun aisément différenciable des autres. Et cette consistance seule lui donne alors comme une concrétude qui n'a rien à envier à l'objet le plus physique.

Naturellement, cet objet n'est jamais immatériel (micro-perforations, influx électrique…), il n'est tout simplement pas déterminé par sa matérialité, mais par la relation entretenue, à travers cette matérialité, avec l'ensemble fini, le jeu de caractères.

Par cela, l'écriture ne fait que devenir ce qu'elle était — à savoir parole inscrite, parole mise en mémoire et retravaillée dans la mémoire : fonctionnement de la pensée.

Penser revient à manipuler des signes. Tautologiquement, on peut induire que toute manipulation de signe est pensée (ne demeure que la question du manipulateur réel).

Parmi tout ce qui peut être signe — tout peut l'être — il en est de particuliers : ceux des langues (naturelles). Ils se caractérisent par une deux fois double articulation. Ils sont à la fois des signes écrits et des signes sonores, phonèmes et caractères. Les unités sonores, les phonèmes, les unités graphiques, les caractères n'ont pas de sens propre. Ils ne sont que des atomes constitutifs des unités de sens, les morphèmes.

Cette nature complexe est essentielle à leur fonction de prothèse cognitive, elle-même essentielle à la nature humaine.

…

J'ai retrouvé ces pages ce matin. Ce sont des notes que j'ai dû prendre pendant que j'écrivais mon premier voyage à Bolgobol en 2003. Je ne les avais jamais mises au propre, ni achevées.

Je les ai lues ce matin à la suite d'autres notes que j'ai écrites ces temps-ci sur les saveurs, et dont je ne sais pas davantage quoi faire. Malgré les ans qui les séparent, ces deux jeux de notes jettent de curieuses lueurs les unes sur les autres. Entre ces objets sonores et visuels dont les langues sont faites, j'imagine la place d'objets olfactifs, savoureux…

Idée complètement folle à priori, que je ne sais pas quel bout prendre.

Carnet trente-et-un
Où en est la révolution ces jours-ci ?

Mars

L'outil de précision

J'ai eu l'occasion de me livrer à cette réflexion ces derniers jours : La science moderne repose sur une généralisation systématique de la méthode expérimentale et de la modélisation mathématique. C'est si évident qu'on finit par en oublier le reste. Le reste ? Oui : la capacité de fabriquer des mécanismes d'une extrême précision, et de là, d'opérer des mesures elles aussi toujours plus précises.

Cette précision fait même un saut qualitatif quand elle parvient à mesurer ce qui demeure inaccessible à tous les sens ; quand, en quelque sorte, la mesure elle-même devient la seule manifestation de certaines existences, les quanta, par exemple. Le numérique constitue sans-doute lui aussi un autre saut qualitatif. Le propre de la chose numérique est qu'elle est en quelque sorte déjà mesurée : la précision prend une tout autre signification pour le mécanisme numérique (le programme), car il est, par nature, précis absolument.

On a donc au moins deux sauts qualitatifs dans les sciences modernes, postérieurs à ce qu'on a convenu d'appeler les *Lumières* (Boole et Planck, pour citer deux noms un peu arbitrairement).

Les objets les plus quotidiens ont tiré tout le parti qu'il était possible de cette évolution. À l'inverse, les mentalités sont restées très en arrière, se référant soit aux Lumières des dix-sept et dix-huitième siècles quand elles se veulent progressistes, soit à des prémisses bien plus troubles et archaïques, dans le meilleur des cas aux lettres grecques et latines. Non seulement les mentalités, les idéologies, en sont là, mais d'abord les prétendues « sciences » humaines.

En somme, la civilisation occidentale réalise cet exploit d'être la seule civilisation qui soit en quelque sorte arriérée envers elle-même.

Le 17 mars

Au pays du mensonge même pas déconcertant

Si j'en parle, ce sera sérieusement, sinon ce n'est pas la peine : Ni la France, ni l'Europe, ni les USA ne veulent évidemment aider une révolution arabe ; ils veulent l'empêcher, l'étouffer à tout prix, voilà ce qui ne doit jamais sortir de l'esprit.

On voit bien que si la rhétorique de la diplomatie française à complètement changé, sa ligne est strictement la même. D'ailleurs, comment pourrait-on justifier un retournement à cent-quatre-vingt degrés en quelques jours ? Qui pourrait croire qu'avec un simple remaniement ministériel, un pays inverse complètement ses alliances ? C'est ce qui fait que la nouvelle rhétorique est au fond aussi énorme que la précédente.

Kadafi est-il bien un dictateur ? Pourquoi alors la France, la Grande-Bretagne et les USA voudraient-ils le renverser, et surtout, pourquoi auraient-ils à ce point besoin pour cela du soutien des « dictatures » arabes qu'ils soutiennent ?

Peut-on faire confiance à un gouvernement qui, même remanié, est prêt à tout en janvier, pour arrêter une révolution arabe, et qui, en mars, il est toujours prêt à tout pour la défendre ? La brutalité de la répression ? — Foutaise : qu'en sait-on de cette brutalité, qu'a-t-elle de différent de celle exercée au Bahreïn, au Yémen et dans les autres « dictatures » ? Et qu'a-t-elle de comparable avec celle qui sévit en Irak, en Palestine, en Afghanistan, au Pakistan ? Et

si les forces impérialistes plantaient leurs griffes à Benghazi, ne devraient-ils pas y déployer une bien plus forte brutalité ?

Alors je me demande qui l'on cherche à convaincre, pour qui l'on donne des explications, la où des grognements seraient bien suffisants. Je me demande même si, dans l'immédiat, ce dernier point n'est pas l'un des aspects les plus intéressants de l'affaire.

Le principe d'un Règne de la Raison est un mythe fondateur de l'Occident Moderne, à la fois fondation et conclusion de sa révolution scientifique. C'est ainsi que la pensée scientifique sous-tend la pensée politique. Pourtant, comme je l'évoquais l'autre jour, la pensée politique occidentale s'est arrêtée à la science du dix-huitième siècle, et le règne de la Raison a pris toujours davantage les traits de celui de la ratiocination.

Il n'y a pas si longtemps (une dizaine d'années peut-être), des rationalisations maladroites semblaient encore pouvoir servir d'ébauches à des comportements, de charpentes à des réalisations. Il suffisait qu'elles puissent être proclamées et rabâchées assez fort partout pour que, comme par paresse, tout le monde s'y rallie, même pour les contredire, et agisse en conséquence. Je crois que cette époque est finie.

Sans doute le même genre de sornettes peut toujours être à rabâché et repris, mais elles n'influencent plus rien, n'ensemencent plus aucune réalité. Ce que tout le monde rabâche a finalement perdu toute relation avec ce que chacun fait.

On peut considérer aussi de ce point de vue le paradoxe Facebook.

Le 18 mars

Re : Au pays du mensonge même pas déconcertant

Oui, la Libye n'a pas une si grande importance, c'est la révolution arabe qui y est visée. La France et la Grande-Bretagne veulent y arrêter ce qui n'a pas pu l'être en Tunisie ni en Égypte. Elles veulent que les militaires et les cadis verrouillent la situation et que les affaires reprennent. Elles le veulent d'abord, essentiellement, parce que là s'arrête leur imagination. Les gouvernements ne peuvent faire que ce pour quoi ils sont programmés — c'est la raison pour laquelle super-puissance rime avec impuissance.

L'Europe n'est certainement pas prête à accepter une révolution arabe à ses portes, ne serait-ce que parce qu'elle ne serait que trop vite contaminante, à ses portes et dans ce qu'elle considère comme sa zone d'influence.

Bien sûr, le nouveau ministre est plus intelligent, plus décrispé. Il a pris son parti du soulèvement tunisien, il a fait la part du feu. Il sait très bien qu'au bout de quelques-temps la fièvre retombera d'elle-même s'il ne se passe rien. Seule la contagion constitue un réel danger, et le meilleur remède est d'offrir un soutient condescendant que personne ne demande.

Cependant, la contagion est déjà passée, même si rien d'irréversible n'a encore eu lieu. Ce que veulent Washington et Moscou, Pékin et Strasbourg, c'est que plus rien ne se passe, que rien ne dépasse les limites de leur imagination, même s'ils ne le veulent pas exactement de la même façon, ni pour les mêmes raisons.

La France vise la Méditerranée et l'Afrique, quand les USA pensent le Golfe Persique et l'Océan Indien. Aussi, l'initiative française dit assez l'état de malaise du Pentagone, car si elle peut être efficace dans le cadre méditerranéen et africain, elle peut tourner à la catastrophe autour de l'Arabie. Sans Wikileaks, on ne peut savoir si la France a forcé la main aux USA, ou si au contraire, les USA se cachent derrière la France, mais dans le fond, on s'en fout : les conséquences seront les mêmes.

Quelles seront ces conséquences ? Est-ce que le Pentagone croit vraiment ne pas être reconnu sous son déguisement de coq français ? Les monarchies du Golfe suffiront-elles à donner à la croisade une caution démocratique ? On ne se pose pas sérieusement ces

questions. L'enjeu est d'abord de faire croire que ce qui se joue là est réellement une bataille décisive. En un sens, le spectacle est déjà un succès médiatique, mais on se demande aussi s'il n'en est pas un seulement pour ceux qui le donnent, et si le monde ne va pas continuer sa route impassible.

Marwan Bishara, un analyste d'Al Jazeera, pense que la meilleure stratégie pour les coalisés serait d'utiliser leur mandat avec la plus grande modération, et même de ne rien faire du tout.

« En fait, si les révolutionnaires libyens évitaient la complaisance et exploitaient leur légitimité et leur protection nouvellement acquises afin de travailler plus étroitement avec leurs voisins arabes, démontrant leur poids politique et populaire dans le pays, le régime pourrait bien imploser de l'intérieur. Le moyen le plus efficace et le plus constructif d'utiliser le nouveau mandat du Conseil de sécurité de l'ONU est d'en faire le moindre usage, plus précisément, de l'utiliser de façon aussi sélective que possible et, idéalement, ne pas l'utiliser du tout. Il est encore possible d'user de la menace de la force internationale, couplée à la pression populaire interne, pour faire tomber le régime affaibli. »

(*In fact, if the Libyan revolutionaries avoid complacency and exploit their newly gained legitimacy and protection in order to work more closely with their Arab neighbours and to demonstrate their political and popular weight in the country, the regime could very well implode from within. The most effective and constructive way to use the newly mandated use of force by the UN Security Council is to use as little of it, as accurately, as selectively as possible, and ideally not use it at all. It is still possible for the threat of the use of international force, coupled with domestic popular pressure, to bring down the weakened regime.* Source : Al Jazeera.)

C'est un excellent conseil, mais il faudrait pour cela que les Libyens n'existent pas ; qu'il n'y ait en somme qu'un régime affaibli et un gouvernement de transition à Benghazi. Moi, je crois plutôt que le régime a déjà explosé il y a un mois, et que la prétendue insurrection a explosé aussi quand on a voulu l'entendre demander une aide étrangère.

Je serais très étonné que les Libyens mènent la vie si facile à une coalition frappée d'une faiblesse constitutive : celle de ne même pas oser s'avouer ce qu'elle est.

20 mars

No unrest, revolution

J-P,

Je suis bien d'accord avec toi. La France, la Grande-Bretagne, et les USA d'un côté, l'Arabie Saoudite et les Émirats de l'autre, est-ce que ça ressemble à un front révolutionnaire ? Ça ressemble davantage à une coalition contre-révolutionnaire. On ne va quand même pas en discuter. Si quelqu'un me demandait de mieux expliquer, je ne comprendrais même pas ce qui aurait encore pour lui valeur d'explication. Alors qui essaie-t-on de convaincre ? Qui demande seulement à être convaincu ?

Si l'on envoie ainsi une sourde menace aux peuples du Maghreb, de l'Égypte, de la péninsule arabique, dans le cas où il leur viendrait l'idée de poursuivre leurs mouvements au-delà des remaniements ministériels déjà accomplis, pourquoi ne peut-on pas le dire clairement ? La Chine et la Russie, par exemple, le demandent poliment sans menacer personne, non ? Sans grand succès, il est vrai.

Tu as raison, ce n'est pas d'un moindre intérêt que de comprendre pourquoi l'on ne peut dire ce que chacun sait ; pourquoi, en quelque sorte, on ne peut ni dire la vérité ni tromper quiconque, et surtout d'observer ce qui va bien pouvoir résulter de cette double impossibilité.

Les quelques gouvernements qui souhaiteraient que ça continue encore un peu se limitent à-peu-près à la Turquie et à l'Iran, pour des raisons d'histoire et de civilisation : « La vague révolutionnaire dans le monde arabe a été spontanée, mais elle était nécessaire. Elle était nécessaire pour rétablir le cours naturel de l'histoire. Dans notre région — l'Asie occidentale et le sud de la Méditerranée — il y avait deux anomalies dans le siècle dernier : d'abord, le colonialisme dans les années 1930, 40 et 50 qui a divisé la région en entités coloniales, et rompu les liens naturels entre les peuples et les communautés. Par exemple, la Syrie a été une colonie française, et l'Irak, britannique, si bien que les liens historiques et économiques entre Damas et Bagdad ont été coupés La seconde anomalie était la guerre froide… » Ahmet Davutoglu ministre turc des affaires étrangères, dans le *Gardian*.

Donc, si les buts de guerre sont pour la France d'arrêter l'insurrection arabe, de refermer le mur de l'immigration vers l'Europe, et d'en profiter pour poursuivre ses plans en Afrique, pour les USA de continuer à contrôler le canal de Suez, la mer Rouge, le Golfe, de maintenir l'Irak sous domination, de protéger Israël, de menacer l'Iran, d'assurer la présence en Asie Centrale et au Pakistan, et pour les monarchies arabes d'occuper Bahreïn et d'y réprimer les mouvements populaires, on va rapidement voir s'ils sont atteints, du moins s'ils se rapprochent, ou si au contraire ils s'éloignent.

Les bombes créent un écran de fumée pour cacher ce qui se passe entre Sana et Bagdad. Tout dépend donc de quel côté de cet écran on regarde. C'est comme si la révolution avait abandonné la Libye aux croisés pour prendre l'Arabie.

M.

Noruz 1390

Un massif de lumière douce

On peut voir aujourd'hui d'étranges jeux de lumière à l'est ; une lumière pâle, douce, dont les lueurs se déplacent très vite sur les massifs du Garlaban et de la Sainte Baume. En un instant, le paysage en est profondément changé. C'est plutôt incolore, c'est brumeux, c'est laiteux.

C'est de l'est qu'un vent léger a commencé à dégager le ciel, mais le soleil est déjà à l'ouest d'où, derrière les nuages, il répand cette lumière spectrale.

J'ai du mal à la photographier cette lumière. Tout est trop pâle. Je tente des quantités de réglages, mais elle ne m'attend pas, elle change et se déplace. Je suis aux limites de ce que me permet mon appareil, son zoom, son capteur, et ma dextérité, ma technicité. L'image m'échappe, se perd, se dérobe dans la nébulosité.

Il me vient même cette idée folle de devoir me cacher pour la surprendre, cette lumière. M'accroupir, me coller davantage contre la porte, pour que la lumière ne me voit pas, comme un poisson entre les pierres, qu'un coup de queue fugace effacerait.

Non, il ne pleuvra plus. La brume s'est élevée pour former une couche de nuages sans épaisseur qui vont se déchirer en montant encore, et que le vent déjà dégage à l'est.

Cette lumière blanche, spectrale, remodèle les massifs, les redessine sans cesse comme des coups de pinceau, des coups de pinceau de martre très mouillés, qui ne déposeraient pas des couleurs, mais les chasseraient au contraire, révéleraient le blanc de la page.

Ce n'est pas le blanc de la page que la lumière ainsi balaie, c'est celui de la roche. Il la redessine, et la montagne en paraît curieusement plus haute, plus massive, bien que plus pâle ; elle paraît bien davantage écraser la ville, quoique nébuleuse, quasiment nuageuse, un massif de lumière douce.

Le 24 mars

De la démocratie totalitaire et de la révolution

Ce n'est pas la démocratie qui est en question dans cette flambée révolutionnaire, mais, si je peux mieux dire, la démocratie qui est mise en question.

Est mise en question une conception qui n'en admet nulle autre, qui nie tout caractère démocratique à celle qui serait différente, un peu comme l'Église Romaine envers le Christianisme, ou le Komintern envers le Communisme : une conception totalitaire de la démocratie — bien que je préfère absolutiste, et peut-être de droit divin, ou au moins à fort aspect de croisade.

Cette conception de la démocratie, on la voit toujours plus en œuvre en Irak, en Afghanistan, au Pakistan, en Côte d'Ivoire, en Haïti, enfin un peu partout, si tu vois ce que je veux dire.

Je n'aime pas le mot « totalitaire », puisqu'il a été justement conçu dans le but de mettre dans le même panier bolchevisme et fascisme et de les opposer à cette démocratie pour ne surtout pas critiquer ce que les trois ont d'opposé et surtout de commun, pour ne pas les penser dans la même unité historique et géographique, le même *bloc historique*.

Il ne survit de l'époque totalitaire que cette démocratie absolutiste, et, naturellement, ce qui lui échappe est tout ce qu'on veut mais pas totalitaire. Je dirais au contraire qu'il ne reste de totalitaire dans le monde que ce qui ne lui échappe pas complètement. (Mais je ne dis pas, évidemment, que tout ce qui ne serait pas totalitaire serait automatiquement bon.)

Je ne vois aucun facteur qui ait concouru à la simultanéité de la révolution commencée dans le monde arabe et de la catastrophe nucléaire au Japon, si ce n'est que les deux concourent à la même accélération de l'histoire. Je perçois cependant très bien leur rapport.

Naturellement, la catastrophe japonaise questionne aussi la démocratie. Elle questionne surtout, évidemment, la propriété, notamment intellectuelle, la nature réelle de la science, l'organisation du travail… au point qu'on doit bien comprendre que le destin de la révolution commencée dans le monde arabe dépend de la sorte de réponse que les hommes peuvent donner aux questions que pose la catastrophe énergétique au Japon.

Carnet trente-deux
Considérations sur l'histoire d'une civilisation

Mars

La vapeur et la fumée

La vapeur se révèle à l'usage bien supérieure à la fumée. Pas de cendres, pas de petits débris de tabac qui se glissent partout. De tels détails dont on ne se rend pas tout de-suite compte sont appréciables. Contrairement à la fumée, la vapeur se dilue très vite dans l'air et ne laisse quasiment aucune odeur.

Les saveurs, c'est une autre histoire. Plus de temps m'est nécessaire pour les expérimenter et les comprendre. Il est très appréciable de pouvoir changer de saveur. Je connaissais déjà un peu cela entre les cigarettes roulées, la pipe et les cigares, mais là, les possibilités sont presque infinies. Même hors de chez moi, je peux aisément ranger dans mon étui trois flacons de saveurs différentes : cigare, tabac brun et havane en l'occurrence. Si l'âpreté du cigare devient trop forte, je rajoute du brun qui a un arrière-goût d'alcool sucré ; si j'ai trop fumé, je rajoute du havane qui ne contient pas de nicotine, pour baisser la teneur du mélange. Chez moi, je dispose de bien plus de saveurs.

Ce serait une erreur de rechercher le goût et l'expérience du tabac. C'est tout à fait autre chose. Toute une syntaxe du goût est à réinventer. Et d'ailleurs je recommence à mieux percevoir toutes les autres saveurs, toutes les odeurs que je finissais par oublier. As-tu remarqué qu'on s'est mis à vivre dans des relents de désodorisants, des odeurs de parfums de chiottes et de salles-de-bain ? Le risque n'est jamais très loin d'aboutir à quelque-chose de ce genre avec les arômes des cigarettes à vapeur, alors on doit retrouver une syntaxe des sens, réapprendre à écrire avec.

Si je retrouvais ce vieux *Scaferlati*, ce tabac fort, grossièrement coupé et emballé dans du papier, qui dégageait une odeur puissante quand on le déchirait, je reviendrais peut-être à la fumée. Pour qu'il ne tombe pas en poussière, je devais vite le mettre dans une blague ou dans un pot en ajoutant des épluchures d'orange.

Parfois, je l'achetais trop sec, il se brisait sous mes doigts. Il valait mieux alors attendre qu'il se ré-imbibe de l'humidité des écorces. Des épluchures de pomme-de-terre aussi étaient efficaces, elles diffusaient très vite leur humidité dans le tabac, mais elles ne lui donnaient pas une aussi bonne saveur.

Il y a bien longtemps qu'on ne peut plus acheter de tels tabacs. Même le *Scaferlati*, avant qu'il ne disparaisse, contenait déjà d'inquiétantes mixtures qui gâtaient son goût, son odeur et sa texture. Alors, la vapeur est sans comparaison meilleure.

Avril

Lecture de Hobbes

Je me suis enfin mis à lire le *Léviathan* de Hobbes. Il y a bien quarante ans que je l'envisageais. J'avais été fortement impressionné par quelques passages lus à l'âge où je passais le bac, mais comme mon professeur de philosophie était marxiste, nous avions dû nous contenter du minimum syndical.

Ce sont les événements de ce début d'année qui m'y ont décidé : j'y ai vu l'achèvement de ce dont Hobbes marque le début. C'est une crise profonde de la démocratie que je vois se manifester toujours plus profondément dans la période actuelle. Plus cette crise devient

évidente autant que virulente, plus il paraît convenu de n'en pas parler. Au contraire, tous les mouvements, combats et insurrections seraient animés d'un désir de démocratie.

Il en irait de la démocratie dans le monde comme du christianisme en Europe à l'époque de Hobbes, où l'on chercherait en vain quel camp ne s'en réclamait pas, mais plus encore celui qui permettrait de saisir ce qu'on entendrait par là. La question qui surgissait de toutes ces guerres et ces insurrections autour de 1750, était bien au contraire celle de la politique, du citoyen et de la constitution : celle, au fond, de la démocratie.

L'ordre qui se cherchait à tâtons au dix-septième siècle, puis qui a fini par s'imposer sans partage à la planète entière par la colonisation, est aujourd'hui dans une crise profonde. La réponse qui avait été élaborée en ce temps-là — comme le Saint Empire Catholique et Romain en avait été une qui voulait s'imposer à l'humanité entière, mais n'y parvint qu'en Europe — s'impose elle aussi aujourd'hui comme *la seule* réponse, sous le nom de *démocratie libérale*, la réponse totale, absolue, mais pour le monde entier cette fois.

Honnêtement, je ne sais pas ce que veut dire *démocratie*, comme ça, dans l'absolu. Je ne suis pas sûr que ça veuille dire quelque-chose. Si un pouvoir doit s'exercer sur tous, il me semble dur à concevoir qu'il ne demande pas d'abord l'avis de tous ; qu'il n'ait pas besoin d'une approbation au moins tacite, d'un minimum de reconnaissance générale. Si c'est cela la démocratie, alors tout pouvoir est démocrate.

Au fond, tout est dit par La Boétie dans son *Traité de la servitude volontaire :* « Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »[57]

Hobbes démocrate

Hobbes démocrate ? Oui, pourquoi pas ? Parce qu'il justifie la monarchie, et même, finalement, la dictature ? Oui, mais au nom du peuple, approuvée par le peuple, contractuelle, constitutionnelle. Le peuple, les citoyens, deviennent les véritables souverains, et il n'est de pouvoir qu'en leur nom, pour eux, seulement pour leur bien, le bien commun, et reconnu par le peuple, approuvé constitutionnellement et contractuellement par les citoyens.

Je retrouve bien les mêmes principes que j'avais lus trop brièvement il y a quarante ans, et je les reconnais bien toujours comme ceux qui règnent dans le monde où je vis. Ces principes-là sont bien repris et répétés *ad nauseam* par tout ce qui porte autorité, ce sont bien ceux qui m'avaient, déjà avant de lire Hobbes, mis en intelligence avec l'anarchisme. Mais je ne les ai jamais trouvé exposés aussi crûment que chez Thomas Hobbes, avec une telles cohérence et une telle radicalité, au point qu'on ne saurait jamais être sûr qu'on n'en est pas déjà dans la critique.

Dans ce pavé qu'est le *Léviathan*, Hobbes énonce de façon somme-toute concise les véritables principes qui prétendent aujourd'hui gouverner le monde. Il les énonce et les démonte en montrant sur quoi en définitive ils reposent : la vanité accouplée à la lâcheté. C'est ce qui rend sa lecture déroutante. Son travail tient plus du constat clinique que de la justification.

La limite de Hobbes est ce que la Réforme n'a pas su réformer de l'Église : sa vision pitoyable de l'homme et du monde, voués par principe au « péché ». Il en ressort donc une curieuse morale fondée sur le mal, et qui ne peut être définitivement qu'une morale du mal, une fuite du pire, qui ne saurait être qu'une fuite en avant.

Son travail est ainsi dans un équilibre instable entre justification et condamnation, mais, et c'est ce qu'il y a de plus remarquable, il ne tombe jamais d'un côté ou de l'autre, restant

57 http://fr.wikisource.org/wiki/Discours_de_la_servitude_volontaire/Fran%C3%A7ais_moderne

comme une sorte de défi perpétuel au dépassement qui n'apparaît pas davantage. Il apparaît peut-être, bien après sa mort du moins, chez le bon pasteur Nietzsche, en rompant enfin avec le Christianisme.

L'entraide

Son ouvrage n'est pourtant pas très subtil. J'ai lu des pages de Hobbes qui font preuve de bien plus de finesse, notamment ses objections aux *Méditations métaphysiques* de Descartes. Dans le Léviathan, sa pensée est plutôt laborieuse. Elle cherche un équilibre difficile entre ironie et constat. Il se veut impassible mais ne résiste pas aux pointes perpétuelles contre les prêtres et les docteurs, dont, pour le moins, il ne s'attire pas la sympathie ; il vacille entre démonstration et pamphlet.

J'ai personnellement bien du mal à percevoir pour qui il écrit, ce qu'il prétend dire à son lecteur et pour qui il le prend : collègue à qui il tente de faire partager ses vues, assemblée qu'il sermonne comme un sévère pasteur, public complice qu'il amuse, militant qu'il prétend affermir, puissant qu'il conseille ? Il y a bien un peu de tout cela, et l'on se dit que son ouvrage doit bien posséder de solides aspects pour avoir malgré tout trouvé de réels lecteurs.

Pour Hobbes l'homme est un loup pour l'homme. Bien sûr, bien sûr, nous savons être cruels et impitoyables, nous pouvons aussi au besoin être lâches et mesquins, mais nous ne tombons dans ces extrémités que lorsque nous nous plaçons ou nous laissons placer dans des positions inconfortables. Ce n'est pas disons, notre comportement normal, naturel.

La plupart du temps, nous avons tout intérêt à nous entraider, parce que c'est ainsi que nous démultiplions notre pouvoir et notre liberté, et cela sans renoncer à rien de ce que nous n'aurions la plupart du temps jamais obtenu seuls. La plupart du temps, nous n'avons même pas à négocier ou marchander quoi que ce soit, tant il est évident qu'à nous entendre nous avons bien plus à gagner qu'à agir seul, où nous n'aurions même pas eu l'idée de ce que la coopération pouvait nous apporter. C'est pourquoi il nous est plutôt naturel de donner et de partager quand nous obtenons ce que nous souhaitons, même si, d'autre part, nous n'hésiterions bien sûr devant aucun moyen pour l'obtenir.

Même les bêtes comprennent cela, et il n'est pas si rare d'en voir coopérer, non seulement au sein d'une même espèce, mais entre espèces différentes.

Bien sûr, nous sommes bien capables de nous entre-massacrer si c'est nécessaire, mais la plupart du temps, pourquoi le ferions-nous ? Pourquoi nous donnerions-nous cette peine, prendrions-nous les risques qui en résultent ?

Est-il besoin de contrats ou de renoncement à quelque pouvoir ou quelque liberté pour nous en abstenir ? Il me semble au contraire, comme nous le voyons tous les jours, que c'est bien plutôt pour avoir renoncé à leurs pouvoirs et à leur liberté, et avoir admis des *contrats sociaux*, que des hommes sont conduits sur des champs de bataille comme à des abattoirs, ou massacrés avec les armes qu'ils ont construites et payées.

Nous ne pouvons pas grand-chose les uns pour les autres en matière de salut

Tout repose sur l'idée que l'homme serait le plus grand danger pour l'homme. Cette idée est manifestement fausse. Il existe de pires dangers, bien plus cruels et implacables, comme la vieillesse et la mort.

La vie est précaire, elle est en perpétuel danger, tout s'entre-dévore, pourtant les animaux ni les plantes ne demeurent terrifiés et tremblants ; ils se servent de tous leurs organes pour combattre, se protéger ou s'enfuir prestement, et ainsi ils les développent. L'évolution elle-même n'a cessé de donner aux êtres vivants des organes sensibles toujours plus puissants et des capacités cognitives qui leur permette d'inférer des connaissances toujours plus lointaines,

sans que leurs douleurs et leur mort qu'ils voient ainsi venir, ne les paralysent. Si c'était la crainte qui dirigeait le vivant, l'évolution aurait sans doute emprunté la voie contraire.

Les pires dangers ne viennent pas des autres hommes, ils n'auraient pas davantage le pouvoir de nous sauver ou de nous rassurer durablement. Hobbes ne fait donc qu'offrir une nouvelle fiction, celle du salut qu'offraient les hommes regroupés en États, pour la substituer à celle de la religion ; la politique comme nouvelle superstition.

Même si nous ne pouvons pas grand-chose les uns pour les autres en matière de salut, nos pouvoirs sont immenses en matière de coups-de-main. Nous ne manquons aucune occasion de nous demander mutuellement de nous tenir l'échelle, de nous rappeler une règle de conjugaison, de nous prêter un marteau ou une clé à molette, de nous donner du feu… et nous sommes toujours rassurés de savoir que se trouvent d'autres bipèdes pas très loin.

La mesquinerie qui consiste à faire contrats et comptabilité de ces échanges ne les favorise en rien. Elle n'est même pas utile à l'accumulation et la mise en communs de moyens, elle ne sert qu'à forger ces maillons de valeurs marchandes qui font les chaînes de l'esclavage. Le véritable pacte entre les hommes est la technique, et leurs vraies lois sont celles de la géométrie.

Le *Léviathan* propose autre chose : comment du pouvoir que les hommes se donnent sur la nature et le destin, on peut faire un pouvoir de l'homme sur l'homme. C'est en cela que le travail de Hobbes reste utile et intéressant.

21 Farvardin 1340

Je vais bientôt passer à autre-chose

En réalité, ce n'est pas vraiment très pratique d'écrire et de publier en même temps. Ce n'est pas très pratique parce qu'évidemment, on ne peut lire qu'un brouillon en mutation perpétuelle.

C'était un peu le cas des revues du siècle dernier. La revue *Utopie* était quasiment une publication des travaux en cours de Jean Baudrillard, qui en avait écrit la plus brande partie, puis en avait recomposé ses premiers livres, synthétisés et reconstruits. Il m'a pourtant semblé parfois que ses livres avaient quelque-chose de moins que la revue, qu'il y avait comme une sorte de déperdition, dans des ouvrages pourtant plus aboutis.

Georges Sorel aussi réécrivait ses livres en reconstruisant ses articles. Comme je n'ai jamais lu, ni seulement trouvé les exemplaires des revues dans lesquelles il publiait, je ne peux pas comparer. Je peux seulement dire que les ouvrages de Sorel me semblent passablement construits. La volonté de construction y est évidente ; on ne devinerait plus les articles distincts si l'on n'en était pas prévenu dans les notes.

Je suppose que réécrire des livres comme *Réflexions sur la violence*, ou *Matériaux pour une théorie du prolétariat*, était, sans ordinateur, un travail de titan. J'imagine le profit qu'aurait pu tirer Sorel du numérique et de l'internet.

En tout cas, une telle relecture du livre après avoir lu les articles, et une telle réécriture, me semblent laborieuses — la relecture surtout. Réécrire est toujours écrire. l'auteur invente et découvre encore en réécrivant, car son attention et sa décision y sont fortement sollicitées.

En relisant, l'attention du lecteur se dérobe au contraire. Qui va relire d'un ouvrage la réédition ou la nouvelle traduction, sauf peut-être de ce qui est pour lui un livre de chevet ?

21 Germinal 219

Re : Je vais bientôt passer à autre-chose

Oui, tu as raison, comme un journal ou une revue dont on ne lit que les articles qui nous intéressent, on picore dans un travail en cours. On picore la seule partie qui concerne et

nourrit. Ensuite, éventuellement, il peut être intéressant de faire un grand tour pour voir comment ces morceaux dont on avait l'usage, et auxquels on a peut-être contribué, fonctionnent dans un ensemble avec d'autres.

Avril

De la syntaxe à la poétique des saveurs

Le printemps est fatiguant à Marseille. Contrairement à l'automne qui est tempéré, le printemps est torride et glacé ; torride et glacé en même temps. Aujourd'hui c'est un mistral, léger mais bien frais pour le soleil brûlant. Mardi dernier, c'était une brume qui montait de la mer, un peu comme sur les photos que j'avais prises l'an dernier à la même époque[58]. Sa fraîcheur pénétrait jusqu'aux os, même si elle ne baissait sans doute pas si sensiblement le thermomètre, et, comme le mistral d'aujourd'hui, elle pouvait changer complètement le climat à quelques rues de distance.

En tout cas, les saisons changent les saveurs. Elles changent la saveur des vapeurs comme celle de la fumée des tabacs.

J'apprécie toujours plus le *Ruyan 4* qui ne m'avait pas vraiment convaincu cet hiver, une saveur typiquement chinoise. *Ruyan* signifie d'ailleurs en chinois « comme de la fumée ». Maintenant, au printemps, je le trouve délicieux. La saveur du *Ruyan 4* s'accommode aux senteurs végétales. Elle exalte celle des platanes de la place du Terrail. Demain peut-être, s'il n'y a pas de mistral, j'irai vapoter sous les tilleuls du cours Julien.

Les saveurs de la vapeur changent donc aussi celles du printemps.

À propos, je pense que ce doit être entre le *Traité de la servitude volontaire* et le *Léviathan*, à l'aube de la modernité, que le tabac s'est introduit en Europe.

58 http://jdepetris.free.fr/Livres/mars/Marseille/Brouillard.html

Annexe
Carnet trente-trois

Le 23 avril

Je ne sais pourquoi, des textes que je rejette continuent à me tourner en tête. Pourquoi je les rejette, je le sais bien, mais pas pourquoi ils s'accrochent à ma mémoire.

Bref, je répugne à mettre définitivement à la poubelle ces extraits de la première partie. J'ai envie de les éditer dans un carnet trente-trois annexe. Je trouve finalement que leur rencontre inattendue ne manque pas de saveur. Qu'en penses-tu ?

Texte retrouvé sur mon enfance

Je suis né dans ce que l'on peut nommer une « aristocratie ouvrière ». Aristocratie, non pas dans le sens privilégié, mais d'un groupe ayant conscience de ses capacités créatrices, de ses moyens de lutter, et des acquis de ses luttes. Il en reste en moi quelque chose. Il en reste même certainement plus en moi — et j'espère, quelques autres — que dans toute institution qui s'en voudrait héritière, ou des travaux d'archivistes. Ce n'est pas surprenant, car rarement des hommes ont été moins soucieux de laisser des traces du passé. Ils l'étaient davantage du futur.

Un tel héritage pourrait être lourd, si seulement c'en était un. C'est tout le contraire d'un héritage, si ce n'est alors celui du monde réel, des forces naturelles, de l'univers… et c'est plutôt cela qui pourrait être lourd à porter pour un jeune homme : ce parti-pris de l'oubli, cette trop grande légèreté devant le monde.

Ceci peut paraître étrange à entendre aujourd'hui, où l'on parle volontiers de « culture » et même de « tradition » ouvrière. Non, mon père n'avait pas une « culture » ouvrière, même sous la forme d'une techno-culture. Il n'était pas non plus inculte. La culture, les cultures, n'étaient tout simplement pas les siennes. C'est, on le remarquera, un point de vue de philosophe, celui de nulle-part.

Mon père se levait à l'aube, et, le dimanche matin, il me faisait lever tôt. Je résistais pour rester dans mes draps chauds, mais il est toujours parvenu à ne pas me les faire regretter. Il me conduisait dans des musées, des expositions, parfois seulement sur les quais, des chantiers, des monuments, des ruines… Je ne sais comment il trouvait tous les dimanches tant de choses passionnantes à me montrer. Parfois, ce n'était rien de particulier, il allait au hasard où il n'avait jamais mis les pieds. Il y a toujours et partout des choses merveilleuses à voir.

Mon père s'adressait volontiers aux gens qu'il ne connaissait pas. Dans les années cinquante, tous les gens s'adressaient plus volontiers la parole qu'aujourd'hui. Au comptoir d'un café ou d'un marchand de journaux, on était aisément renseigné sur tout ce qui pouvait se passer d'intéressant dans les proches environs. Il y a toujours quelque chose : un cirque qui s'installe, des taureaux arrivant pour la corrida l'après-midi… et des gens qui ne demandent pas mieux que de tout montrer et expliquer à qui s'y intéresse, surtout s'il est accompagné d'un enfant.

Mon père n'était pas inculte, et il était même érudit, en partie par nécessité pour assumer ses obligations politiques et syndicales, mais surtout par goût. Il l'était moins que je le suis devenu, mais il avait comme moi une forte imagination à laquelle il savait lui aussi laisser le relais quand son savoir atteignait ses limites.

Ses enseignements étaient un peu déroutants pour un esprit enfantin. Il m'emmenait par exemple sur des ruines romaines. Il me faisait alors revivre l'antiquité comme si j'y étais, en

s’appuyant sur un sens réel de l’observation, qu’il complétait d’indications sur la mythologie, les institutions, l’histoire… Dès que j’aurais pu me laisser entraîner à l’admiration de la culture latine, il m’en dévoilait les horreurs, les bassesses, l’esclavage, la corruption… et si j’allais trop en ce sens, il me renvoyait à sa grandeur, son sens du courage et de la vertu, son génie. Il était toujours ainsi. Il cultivait ce regard contrasté. Rien n’y échappait, même les musées des sciences, les chantiers modernes, tout était l’occasion de me montrer l’ingéniosité, l’héroïsme et le génie humain en contraste avec sa face obscure. Même l’URSS n’avait pas grâce à ses yeux, quoi qu’il ait toujours gardé pour Staline une forte estime.

Ce n’était pas facile à accepter pour moi, à l’âge où l’on attend plutôt que nous soient désignés nettement le bien et le mal, les gentils et les méchants. Pour lui, le seul mal était la faiblesse, l’ignorance, la soumission, dont il est bien dur de distinguer le coupable et la victime.

Il m’est resté de mon enfance un fond de sévérité et d’exigence. Ce refus de tracer une ligne nette entre le bien et le mal, et surtout les bons et les mauvais, n’a rien de doux ni de laxiste. Elle n’offre pas au sens moral une quiétude à bon compte. Mon adolescence autour de 1968 a opportunément pondéré cette inquiétude, cette sorte de sur-tension. Mes cheveux en brosse ont poussé avec ma barbe, et ma brutalité occidentale s’est policée de raffinements orientaux. Ce n’était pas un changement, c’était un mûrissement.

Les idées se transmettent étrangement. On croit parfois qu’il est nécessaire pour cela de s’asseoir sur des bancs et d’écouter des maîtres qui en répètent d’autres, cumulant les contre-sens selon un bien connu processus de rumeur. La lecture est plus sûre, pour peu qu’on évite les écrits qui en commentent d’autres, et qu'on cherche ceux-là même qu’il n’est pas facile de trouver, et dont étrange est parfois la façon dont ils tombent entre nos mains.

Nécessaire, la lecture est cependant insuffisante, et elle peut aussi bien égarer que les cours. Les idées se diffusent davantage par capillarité. Elles se dissolvent dans les plus insignifiants aspects de la vie, d’où il n’est jamais impossible de les reconstituer.

Je me souviens de ce que m’avait dit un jour mon père à propos des gens qui travaillaient dans des chantier et de ceux qui travaillaient dans des bureaux — ce en quoi se divisait un peu pour lui l’humanité. « Quand ils se trompent, ils déchirent le papier et ils recommencent. » Ceci m’apparut comme une excellente définition du réel : l’irréversible. Elle impliquait une parfaite définition de la liberté : provoquer délibérément l’irréversible, plutôt que le subir.

Je ne manquais pas non plus d’en déduire que se donner la possibilité de raturer et déchirer des papiers était malgré tout un excellent moyen d’être maître de l’irréversible, et sans doute le seul. C’était aussi a contrario une excellente conception de l’aliénation : laisser à d’autres le soin de mettre les mains dans le moteur, ou leur laisser celui de raturer des papiers, ou, pis encore, les deux.

Les idées se dissolvent dans les aspects de la vie quotidienne, et notamment dans les objets. Les objets sont essentiellement des concrétions d’idées. On le perçoit quand on les bricole. Les outils sont les clés du royaume de l’esprit. Je ne peux pourtant pas dire que je sois manuel. Je casse plutôt. L’habileté manuelle demande une bonne dose d’intelligence, et surtout une excellente connaissance des spécifications techniques qui me manquent souvent et qui ne s’improvise pas. Je suis surtout intuitif. L’intuition n’est efficace qu’à prendre la direction d’une solide connaissance. On ne fait jamais l’économie de la pratique patiente. Les objets techniques m’intéressent surtout philosophiquement. Pas de langage sans les objets qu’ils désignent. Pas de mot « table », « couteau », « poulie »… sans que ces objets n’existent. Évidemment, ils changent et entraînent avec eux les significations. Langages, pensées, techniques sont en perpétuelles transitions.

?

Réflexion sur la culture

Je ne me reconnais plus, moi qui étais si enthousiasmé par les lettres, la peinture, les arts. Tout ceci m’ennuie monstrueusement aujourd’hui.

Je trouvais quelque chose dans le moindre recueil de vers à la mode, les croûtes d’un vernissage mondain, le plus maladroit spectacle m’enchantait. Aujourd’hui, c’est la nébulosité qui estompe les lointains, la voix d’une femme, les jeux de la lumière sur les rochers du rivage, les vents d’altitude qui taillent lentement les nuages, le regard attentif d’un chat dans la rue, sur la colline où le soleil pointe.

Je sais que c’est l’art qui a éduqué et affiné mes sens, et la technique et la science. Pourtant ses manifestations m’ennuient, comme si elles n’avaient plus rien à montrer.

Le 28 juin

Visages floutés

En revenant à Marseille, je me heurte d'abord à mon passé. J'ai du mal à y accommoder mon regard, comme lorsqu'on ne sait pas très bien quel point fixer, et que le lointain et le proche se floutent.

Le passé me gêne pour y voir clair, mais j'en fais mon affaire. Il me semble déjà voir la ville bien mieux que je n'y parvenais avant, ou bien avant, dans ma petite enfance, quand si peu encore était venu remodeler mon regard. Et pourtant, quelque-chose toujours brouille ma vue ; quelque-chose qui n'a maintenant plus rien de subjectif.

C'est un peu comme si l'on superpose deux portraits en transparence. La ville n'a pas un visage, mais deux aux moins, superposés, et celui, imprécis, qui en résulte, est vague, étrange et, au fond, insaisissable. Je l'ai toujours eu sous les yeux, ce visage flouté, sans parvenir pourtant à distinguer les deux qui le composent.

Marseille est la ville la plus nord-américaine d'Europe. Cela, il est presque impossible de le reconnaître, à cause du second visage que l'on perçoit dessous en transparence, le visage baroque. C'est cependant une Amérique du Nord à laquelle il manque l'essentiel : les grands espaces : on y est serré, étriqué. Un État ramené à l'échelle d'un département.

Qu'y a-t-il de nord-américain ? Que tout ce qui est antérieur au dix-neuvième siècle a été systématiquement et délibérément détruit, balayé. C'est une ville résolument moderne, sans Histoire. Elle a poussé sur un nulle-part comme un champignon.

C'est aussi une ville vouée à l'automobile, mais, là encore, sans l'espace nécessaire. Il est impossible d'y vivre et d'y travailler autrement.

Je pense bien sûr à l'unité urbaine, pas à la seule municipalité, l'unité administrative ; je pense à l'unité qui englobe les alentours de l'Étang de Berre, et le port de Fos jusqu'à Port-Saint-Louis. C'est une seule et même cité, avec ses voies rapides, ses autoroutes, ses bretelles et ses passerelles, ses banlieues aux maisons individuelles, bien alignées et identiques sous leurs toits de tuiles, leurs petits jardins, les allées et les ronds-points, et puis les grandes barres des habitations collectives dont les lumières s'éclairent une-à-une après que le soleil du soir y ait flamboyé. C'est aussi ses immenses zones industrielles, avec les raffineries et leurs dédales de tuyaux, leurs flammes perpétuellement allumées.

Tout cela est né d'une destruction systématique, planifiée, de tout ce qui était avant. Avant, il n'y avait rien, seulement un « ancien temps » indifférencié, à l'américaine, et un peu mythifié.

Un ami étasunien s'était exclamé devant l'Abbaye de Saint-Victor : « C'est vieux ça, ça a au moins trois-cent ans ! » L'ancien temps lui-même n'est pas bien vieux ici. Il va de la

destruction de l'ancienne ville, dont tous les quartiers ont été rasés — le Centre-Bourse, le Vieux Port, les Carmes… il ne reste qu'un bout du panier en réhabilitation perpétuelle — jusqu'à l'aménagement de la zone industrielle de Fos et à l'extension de l'aéroport de Marignane. L'explosion industrielle, démographie et urbaine a duré un siècle à peine, puis s'est arrêtée, figée. Elle avait bien rêvé un peu trop grand, et ses extensions démesurées laissent paradoxalement des espaces étriqués.

Bien sûr Marseille n'est pas la seule ville au monde qui a subi la révolution industrielle et connu une telle expansion, sauf que cela s'est fait contre tout ce qui était local, avec un formidable apport de population, tant des régions environnantes que des contrées les plus lointaines. D'ailleurs, même les indigènes furent des étrangers chez eux, qui devaient apprendre la langue française et s'adapter à un mode de vie qui leur venait du dehors.

Presque tous les monuments datent à Marseille du Second Empire, Notre-Dame-de-la-Garde évidemment, La Cathédrale de la Major dans le même style néo-bysantin, l'Église des Réformés, dans son pseudo-gothique post-romantique, le post-baroque Palais Longchamp, la très belle colonne de la Place Castellane, la très belle bourse du commerce, et j'en oublie.

La Vieille Charité de Pierre Puget, avec son dôme elliptique si singulier, n'a été restaurée qu'à la fin du siècle dernier. Je l'ai connue envahie d'herbes folles et de détritus ; on l'aurait certainement rasée si la bâtisse avait été moins robuste. On ne trouve aucune continuité avec un pays antérieur au Second Empire, et l'on sait, au moins par Alexandre Dumas, que la région était très hostile à l'Empire.

Elle l'était, mais aujourd'hui, on s'en fout, on vient tous d'ailleurs, ou d'un autre ici, et notre « ancien temps » est bien plus récent. « La Provence traditionnelle », réinventée de Mistral à Pagnol, est contemporaine de celle de « l'Ouest Sauvage ».

Je crains de te faire rire en disant cela, et encore parce que tu croiras en une plaisanterie incongrue : je suis troublé par une ressemblance entre Frédéric Mistral et Buffalo Bill.

Le 29 juin

Sur Frédéric Mistral et Buffalo Bill

Je savais bien que tu n'allais pas prendre au sérieux mon rapprochement entre Frédéric Mistral et William Cody. Tu sais, je donne peut-être l'impression de réfléchir beaucoup, mais en réalité, je vois, surtout, j'entends, je manipule, je flaire. Si tu regardes les portraits de Frédéric Mistral et William Cody c'est à peine si tu peux les reconnaître : même coiffure, même moustache, même barbiche, même silhouette, même attitude, même regard, même port de tête, même chapeau, même redingote, peut-être pas tout à fait du même âge, mais morts à la même époque… La moustache de Cody est juste un peu moins tombante, si l'on regarde mieux, et Mistral a plus le goût des foulards que des cravates.

Une telle ressemblance physique peut-elle aller sans autre point commun ? Il n'y aurait entre eux aucun autre rapport, penses-tu, que cette apparence d'ailleurs fort recherchée et quelque peu ostentatoire ? Cela ne t'étonne-t-il pas ? Comment ces deux hommes qui ne se connaissaient pas, et n'avaient aucun intérêt l'un pour l'autre, sont-ils venu à travailler leur apparence au point de devenir des sosies ?

Quel rapport y a-t-il entre *Mireille* et le *West Show*, car les deux eurent un franc succès sur un public quand même à peu près identique, quand le second s'établit là où est l'actuel Jardin Cantini, et qui fut longtemps appelé Le *Pré de Buffalo Bill* ?

Il y avait chez chacun une certaine volonté de rendre épique un « bon vieux temps », un temps figé et aboli dans un passé vague mais proche, amidonné, dont on pouvait contempler encore les survivants, et même le regretter sans risque. Cow-boys et farandoles provençales

ont un parfum commun, un air de famille qui ne tient pas seulement aux chevaux et aux chapeaux.

Rassure-toi, je perçois très bien les qualités littéraires et les exigences de Mistral, et le caractère populaire et naïf du cirque de Cody. Je vois bien que l'un défend une langue, une littérature et une « race », comme on disait alors dans un sens très différent d'aujourd'hui (ou l'on dit « culture » justement), alors que l'autre offre le spectacle pittoresque et complaisant de ce qui fut en réalité un génocide. Ces deux extrêmes ne te semblent-elles pas se perdre dans une sorte de point médian, tandis qu'elles s'incarnent dans deux personnages jumeaux ? N'es-tu pas plus encore frappée par ces similitudes du fait que ces deux hommes n'aient pas cherché à se ressembler ?

Ils s'adressaient ici, je l'ai dit, à un même public qu'aux USA, une bourgeoisie urbaine qui avait depuis longtemps rompu avec ses racines, et des immigrés italiens ou d'ailleurs, qui rêvaient d'une nouvelle vie au sein d'une nation. Cette population, ici ou sur la côte est des USA, n'avait pas plus de rapports avec le Félibrige qu'avec la conquête de l'Ouest ; si ce n'est qu'une fois à Marseille, cette population pouvait encore s'embarquer pour plus loin, et de là, plus loin encore vers l'Ouest.

Mireille, en mourant d'une insolation à la fin du roman de Mistral, rappelle opportunément qu'ici le soleil pouvait tuer. Il le pourrait bien encore si l'on se retrouvait en plein après-midi d'été loin de tout, dans la Crau ou dans le massif des Calanques. Ce ne sont pas des lieux éloignés ni inaccessibles. On y ressent vite une angoissante suffocation. La chaleur brûle, l'air danse au-dessus du sol, scandé par le crissement des cigales. On sent qu'on ne survirait pas longtemps dans un tel environnement, pas plus qu'une longue journée de juillet.

On serait noyé de sueur si le vent brûlant, car il y en a toujours, ne séchait trop vite les parties de la peau qui ne sont pas protégées.

Même dans une maison ouverte au courant d'air d'une cour ombragée, la chaleur saisit avec une brutalité terrifiante. Les oiseaux ne chantent plus. Tout est écrasé, même les couleurs, et les arbres craquent. On les entend craquer, comme des bûches dans le feu. Les pierres sont si brûlantes que la main qui les heurte se retire en un réflexe. Dans ce climat, on a déchargé des navires à mains nues, on a découpé et soudé des tôles, construit les ponts de pierres des voies ferrées…

La vieille ville, les anciens lieux, s'étaient protégé de cela : rues étroites et tortueuses, jardins intérieurs, treilles — pas de plans d'urbanisme venus d'ailleurs. Les nouveaux aménagements de la ville furent pensés à l'américaine, explicitement, en étudiant les expériences faites de l'autre côté de l'Atlantique.

Le *West Show* de Buffalo Bill vint deux fois à Marseille, dans les années 1890 et en 1905, où il resta presque un an. C'était l'époque où l'on détruisit le quartier derrière la bourse, l'un des plus anciens et des plus peuplés, et où l'on creusa le Canal du Rove, entre la rade et l'Étang de Berre.

C'était un peu les mêmes hommes qui arrivaient à Marseille, New-York ou Buenos-Aire, des gens qui ne pouvaient rêver que de mieux, prêts à épouser n'importe quel passé pour croire en l'avenir.

Moi, je sais qu'il n'y a pas de passé, ou du moins qu'il n'est du passé que ce qui demeure, comme ces horizontales de l'oligocène et ces verticales du crétacé qui font le paysage de Marseille. Le vrai nom du passé, c'est l'irréversible.

Table des matières

MODE D'EMPLOI 3
11 décembre 2010 - 21 avril 2011.....*3*

PREMIER CARNET
OÙ JE TENTE DE ME RÉACCLIMATER.....5
Le 4 Nivôse 218.....*5*
À Z. Objet : L'anti-étrange.....5
Le 9 janvier 1431.....*5*
À K H. Objet : Ce qu'on a écrit.....5
Le 10 Muharram 2010.....*5*
À Z. Objet : Le musée du vide de Marseille.....5
Le 11 janvier.....*6*
À K H. Objet : Fermer la peau.....6
Le 14/01/10.....*6*
À X. Objet : L'en-dehors.....6
Le 20 janvier.....*7*
De Mz. Objet : Tes dernières publications.....7
Le 20 janvier.....*8*
À Mz. Objet : Re : Tes dernières publications.....8

DEUXIÈME CARNET
OÙ IL EST FORTEMENT QUESTION DE LANGUE ET DE LETTRES.....10
Le 26 juillet.....*10*
Ce n'est pas ici que ça commence.....10
Avril.....*11*
Sur la langue.....11
Avril.....*12*
Poétique et grammaire.....12
Avril.....*13*
Re : Poétique et grammaire.....13
Le 27 juillet.....*14*
Histoire universelle de Marseille.....14

TROISIÈME CARNET
OÙ PLANE LA QUESTION DE PERSPECTIVE SPATIO-TEMPORELLE.....15
Le 27.....*15*
Re : Histoire universelle de Marseille.....15
Mai.....*15*
La peinture.....15
Mai.....*16*
La Belle Époque.....16
La révolution industrielle.....17
Date : 1 juin 2010 14:02:45 HAEC.....*18*
Commission des lois, droit à l'oubli.....18

De : Yann Le Guennec
Objet : Re : [copyleft_attitude] commission des lois, droit à l'oubli.....18

QUATRIÈME CARNET
SUR LA PERSPECTIVE NUMÉRIQUE.....20
11 Ramadan.....*20*
Ça ne commence pas ici non plus.....20
Le 4 juin.....*20*
Inquiétantes mouettes.....20
Le 5 juin.....*20*
Quelque-chose à dire.....20
Le 6 juin.....*22*
Perspective numérique et cartographie sémantique.....22
Fin des opérateurs.....22
Code de fuite.....22
Référentiel auto construit.....22
Temps codal.....23
Remarques sur la perspective numérique.....23

CINQUIÈME CARNET
LE CÔTÉ SAUVAGE.....25
Le 11 juin.....*25*
Postcards from the wildness.....25
Le 12 juin.....*25*
Marseille baroque.....25
Le mentalage.....26
Le 13 juin.....*27*
Ailleurs.....27
Rajab 2, 1431.....*27*
Courriel à Pierre Petiot.....27
Juin.....*28*
Cariatides.....28
La légende des nations.....28

SIXIÈME CARNET
OÙ L'ON ENVISAGE QUE TOUT POURRAIT ÊTRE DIFFÉRENT.....30
Fin juin.....*30*
Sur la conscience et la liberté.....30
Sacrificiel et superficiel.....30
Les premiers habitants.....30
Ville engloutie.....31
La rade.....31
Le 25.....*31*
Imaginons que tout ait été différent.....31
Le 26.....*32*
Le quartier-latin.....32

Le 29.....*33*
Lu en ligne sur le site de Clansco, une critique de mon dernier livre.....33
Ce que j'en pense.....33
Le 30.....*34*
Le possible fait partie du réel.....34

SEPTIÈME CARNET
DU TRAVAIL ET DE L'IMAGINAIRE.....35
Le 30.....*35*
Les temps.....35
Le 14 Messidor.....*35*
L'aménagement de l'imaginaire.....35
Le travail.....35
Le 3 juillet.....*36*
Changer l'image.....36
Le 4 juillet.....*37*
De la pluie et du beau temps.....37
Ciné de quartier.....37
Cours d'eau.....37
Le 5 juin.....*38*
Le compte n'y est pas.....38

HUITIÈME CARNET
À PROPOS DE NAVIGATION.....40
Le 6.....*40*
Le peuple des oiseaux.....40
Le 7.....*40*
L'art d'accommoder la douleur.....40
Le 19 Prairial 218.....*41*
La douleur diffuse.....41
Le 8.....*41*
Ce qu'il se passe dans le ciel.....41
Dans le ciel encore.....41
Le 9.....*41*
Encore sur la conscience et la liberté.....41
Le 13 juin.....*42*
Un rêve.....42
Le 14 Juin.....*43*
Encore un rêve.....43
Le 17 août.....*43*
À propos de navigation.....43

NEUVIÈME CARNET
HISTOIRE ANTIQUE DE MASSILIA.....45
Juin.....*45*
La Poléis Massalias.....45
L'étrangeté familière.....45

Massalia et Roma....46
Massalia et César....46
La prise de Massalia....47
L'attraction de l'Orient....48
L'empire....49

DIXIÈME CARNET
DITS ET FAITS ANTIQUES REMARQUABLES À PROPOS DE MARSEILLE....50
Le 14....50
Géographie de Strabon, IV, 1,4....50
Géographie de Strabon,IV, 1....50
Le Mistral et la Tramontane....51
Agence Marseillaise du Suicide....52
On trouve de nombreuses allusions à Massalia chez Cicéron....52
Le 16....52
Marie-Madeleine....52
Le 20 juin....53
Les dieux sont morts....53
La religion perse....54
La cosmogonie perse....54

ONZIÈME CARNET
OÙ IL EST QUESTION DE CULTURE ET D'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE....56
Le 24 juillet....56
Objet : Rép : Remarques sur la perspective numérique....56
Ma réponse sur le wiki....56
Le 2 novembre....58
Sur la perspective numérique....58
Le 11 Ramadan....58
Sur l'art marchand....58
Re : Sur l'art marchand....58
7 mai 2010 22:46:43 HAEC....59
À propos d'une édition en ligne....59
Re : À propos d'une édition en ligne....60

DOUZIÈME CARNET
DE L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE ENCORE....62
Le 28 août....62
L'émotion artistique....62
Le 29 août....63
Re : L'émotion esthétique....63
Le 2 septembre....63
Remarque....63
Le 9 septembre....64
Retour à Marseille....64
?....65
Sur les lettres....65

CARNET TREIZE
OÙ L'ON S'INTÉRESSE SÉRIEUSEMENT À LA PAGE....67
11 septembre....*67*
La page n'est pas l'écran....67
Le 12 septembre....*67*
Le texte et la page....67
Arracher le poème à la page....68
Le 13 septembre....*69*
Le web est mort, vive l'internet....69
Arracher la page à l'application....70
Le 15 septembre....*70*
Sur Descartes à qui je me réfère souvent....70
Le 16 septembre....*71*
Re : Sur Descartes à qui je me réfère souvent....71

CARNET QUATORZE
À PROPOS DE LITTÉRATURE....72
Le 20 septembre....*72*
Questions principalement pour moi-même....72
Le 21 septembre....*73*
Sur le plaisir....73
Le 22 septembre....*73*
Des lettres....73
Le 24 septembre....*74*
À : Pierre Petiot....74
Le 26 septembre....*75*
De l'histoire, du néant et du monde sauvage....75
Le 27 septembre....*76*
Pour une littérature confidentielle....76

CARNET QUINZE
SUR L'ÈRE URBAINE....77
Le 29 septembre....*77*
Encore sur la confidentialité....77
À propos d'élite....77
Le 2 octobre....*77*
Sur La ville....77
Une autre façon de penser le communautarisme....78
La fin de l'ère urbaine....79
Le 3 octobre....*79*
Remarques sans suite....79
Le 4 octobre....*80*
Sur Cyrus et autres remarques sans suite....80
Douceur d'octobre....80
Le nulle-part....80
Ici....80
Sur la ville encore....81

Le 5 octobre.....*81*
Les vacances de Tantale.....81

CARNET SEIZE
PREUVES DE L'INEXISTENCE DE LA SOCIÉTÉ.....82
Le 7 octobre.....*82*
À propos de gravitation.....82
La politesse.....82
En finir avec la société.....82
Le 10/10/10.....*83*
Re : En finir avec la société.....83
Re : En finir avec la société.....84
Octobre 2008.....*84*
Message de Jean-Luc Debry.....84
Le 27 octobre 2008.....*85*
Sur Knabb et la religion.....85

CARNET DIX-SEPT
OÙ L'ON DEVIENT SPIRITUEL.....87
Le 11 octobre.....*87*
Ce que j'écris.....87
Les dockers sont en grève.....87
Le 28 octobre 2008.....*87*
Rép : Sur Knabb et la religion.....87
Le 31 octobre 2008.....*88*
Rép : Sur Knabb et la religion.....88
1 novembre 2008.....*89*
Rép : Sur Knabb et la religion.....89
Le 14 octobre.....*90*
Rituels idiots et expérience spirituelle.....90

CARNET DIX-HUIT
BADINAGES.....92
Le 15 octobre.....*92*
La beauté ici est furieusement convulsive.....92
Le 7 octobre.....*92*
Sur la pensée et le temps.....92
Le 16 octobre.....*92*
Métaphysique amusante.....92
Comment je vois le monde.....93
Le 17 octobre.....*93*
Réinventer le gris.....93
Le 18 octobre.....*94*
La vraie vie, c'est la littérature.....94
Exercice spirituel.....94
Le 20 octobre.....*95*
Les mouettes aiment le vent.....95

Le 9 juillet 2009.....95
Courriel professionnel.....95
Le 21 octobre.....96
Re : Les mouettes aiment le vent.....96

CARNET DIX-NEUF
DES CHIFFRES ET DES LETTRES.....97
Le 23 octobre.....97
La révolution littéro-numérique.....97
Le 22 octobre.....97
À propos de points d'intonation.....97
Le 24 octobre.....98
Entre deux mots, il faut choisir le moindre.....98
Le 26 octobre.....99
La révolution littéro-numérique encore.....99
Le 27 octobre.....99
Lettre à un camarade syndicaliste : Sur l'état de crise.....99
Le 28 octobre.....100
La révolution littéro-numérique toujours.....100

VINGTIÈME CARNET
DE LA SAGESSE DES IMAGES.....102
Le 14 octobre 2010.....102
Rép : [copyleft_attitude] liVre liBre [prisunic].....102
Le 28 octobre.....102
Mes images.....102
Le 30 octobre.....104
Rép : La révolution littéro-numérique.....104
Le 3 novembre.....104
L'art de vivre.....104
Le 3 novembre.....105
Vanité de la vérité.....105
Le 4 novembre.....105
Rép : Vanité de la vérité.....105
Le 6 novembre.....106
Des voiles et de ce qui est voilé.....106

CARNET VINGT-ET-UN
QUE SAVONS-NOUS DU SAVOIR ?.....107
Le 9 novembre.....107
La valeur du quantitatif.....107
Le 11 novembre.....107
Un certain pragmatisme.....107
Le 12 novembre.....109
Rép : Un certain pragmatisme.....109
Le 14 novembre.....110
Le flou artistique.....110

CARNET VINGT-DEUX
LA CULTURE ET LE TOURISME....112
Le 15 novembre....112
Dialogue des cordeliers....112
Le 16 novembre....112
Les étourneaux....112
Novembre....113
Rép : Les étourneaux....113
Le 17 novembre....113
La culture et le tourisme....113
Rép : La culture et le tourisme....114
Le 18 novembre....114
Culture et tourisme....114
Rép : Culture et tourisme....115
Le 28 Brumaire, An 219....115
Pensées d'un révolutionnaire....115
Le 19 novembre....116
Rép : Culture et tourisme....116

CARNET VINGT-TROIS
DES AFFAIRES HUMAINES....117
Le 30 novembre....117
Marseille fut un grand foyer de civilisation....117
Le 3 décembre....118
Boulevard Vauban....118
Le 6 décembre....118
Ubiquité....118
Le 7 décembre....119
Ecce homo....119
Le 8 décembre....120
Critique de l'économie politique....120
Le 9 décembre....120
Un drame cornélien....120
Le 10 décembre....121
Le capital....121
L'anti-capitalisme....121

CARNET VINGT-QUATRE
COUP-D'ŒIL EN ARRIÈRE....122
Le 15 décembre....122
Mon rapport au Surréalisme....122
Le 16 décembre....122
De la difficulté de noter les évidences....122
Le 17 décembre....123
Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire....123
Le 18 décembre....125
Rép : Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire....125

Le 19 décembre.....*126*
Rép : Souvenirs de l'Organisation Communiste Libertaire.....126

CARNET VINGT-CINQ
DES PARADOXES DU DÉTERMINISME ET DU TEMPS.....127
Le 21 décembre.....*127*
De la consistance du monde réel.....127
Le 22 décembre.....*127*
De l'adaptation.....127
Le 23 décembre.....*128*
Du possible.....128
Le 24 décembre.....*129*
De l'histoire, de la sagesse et de la bravoure.....129
Le 3 janvier.....*129*
Solstice.....129
Le 4 janvier.....*131*
À propos de claviers.....131

CARNET VINGT-SIX
RECONSTRUIRE LA CULTURE.....132
Le 27 décembre.....*132*
Extraits d'une correspondance avec Pierre Petiot.....132
Le 2 janvier.....*134*
Suite.....134
Suite 2.....135

CARNET VINGT-SEPT
DES MOTS ET DES CHOSES SIMPLES.....138
Le 7 janvier.....*138*
Une abeille.....138
Le 10 janvier.....*138*
Du courrier.....138
Le 13 janvier.....*138*
Encore du courrier.....138
Le 13, vers 17 heures.....*138*
Une version hivernale de la canicule.....138
Le 21 janvier.....*139*
Il a neigé cette nuit.....139
Le 23 janvier.....*140*
Les mods.....140
Le 24 janvier.....*140*
Honneur à l'objet.....140

CARNET VINGT-HUIT
LITTÉRATURE NUMÉRIQUE.....143
Le 5 janvier.....*143*
Reconstruire la culture.....143

Début janvier.....*145*
La littérature numérique.....145
Le 2 février.....*146*
De la réitération.....146

CARNET VINGT-NEUF
DES SAVEURS DE L'EXISTENCE.....148
Le 8 février.....*148*
Le triomphe de la vapeur.....148
Le 12 février dans la soirée.....*150*
La syntaxe des saveurs.....150
Le 13 février.....*150*
Re : La syntaxe des saveurs.....150
Le 26 février.....*151*
Re : La syntaxe des saveurs.....151
Le 27 février.....*151*
On doit bien appeler un char un char.....151

TRENTIÈME CARNET
DE LA VOIE ET DE LA VERTU.....153
Le 28 février.....*153*
Critique du déterminisme.....153
Le 6 mars.....*153*
Mouettes remontant au vent.....153
Le 7 mars.....*154*
À propos de la voie et du non-agir.....154
Dhu al-Hijjah 1, 1260.....*154*
À propos de la voie encore.....154
Vers 2003.....*155*
L'anglais « web », texte retrouvé par hasard dans mes fichiers.....155

CARNET TRENTE-ET-UN
OÙ EN EST LA RÉVOLUTION CES JOURS-CI ?.....158
Mars.....*158*
L'outil de précision.....158
Le 17 mars.....*158*
Au pays du mensonge même pas déconcertant.....158
Le 18 mars.....*159*
Re : Au pays du mensonge même pas déconcertant.....159
20 mars.....*160*
No unrest, revolution.....160
Noruz 1390.....*161*
Un massif de lumière douce.....161
Le 24 mars.....*162*
De la démocratie totalitaire et de la révolution.....162

CARNET TRENTE-DEUX
CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE D'UNE CIVILISATION.....163
Mars.....*163*
La vapeur et la fumée.....163
Avril.....*163*
Lecture de Hobbes.....163
Hobbes démocrate.....164
L'entraide.....165
Nous ne pouvons pas grand-chose les uns pour les autres en matière de salut.....165
21 Farvardin 1340.....*166*
Je vais bientôt passer à autre-chose.....166
21 Germinal 219.....*166*
Re : Je vais bientôt passer à autre-chose.....166
Avril.....*167*
De la syntaxe à la poétique des saveurs.....167

ANNEXE
CARNET TRENTE-TROIS.....169
Le 23 avril.....*169*
Texte retrouvé sur mon enfance.....169
?.....*171*
Réflexion sur la culture.....171
Le 28 juin.....*171*
Visages floutés.....171
Le 29 juin.....*172*
Sur Frédéric Mistral et Buffalo Bill.....172

Comme un vol de migrateurs

Il s'agit moins ici d'une pensée qui se construit que d'une pensée qui se déplace, comme un vol de migrateurs, toujours à la limite de la dispersion, et d'autant plus cohérente que souple et vivace, une pensée qu'il m'importe moins que construire que de mettre à l'épreuve.

Il s'agit d'un livre numérique en *open source* et en *copyleft*, qui parle aussi de littérature numérique, d'*open source* et de *copyleft*.

Version 1, avril 2011